

C 1548

4.

SOLON ROBINSON.

# LES MYSTÈRES DE NEW-YORK

ILLUSTRÉS

PAR JANET-LANGE.

TRADUCTION DE LA BÉDOLLIÈRE.

E. J. Starzenski

733.



PARIS,

PUBLIE PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

48.

Toute contrefaçon est interdite en France et à l'étranger. (Propriété de l'Éditeur.)

*E. J. Starzenski*

00

SOLOMON ROBINSON

# LES MYSTÈRES

## DE NEW-YORK

### PAR SAINT-LANGE

E. J. Szaizcanski

1882

ASSOCIATION DE LA RÉPUBLIQUE

0-08/704/71

X-  
40532 III



5.09

[10.]

S-2262

1882



GUSTAVE DARDA, ÉDITEUR.

BEST ET HOTELIN, GRAVEURS.

# LES MYSTÈRES DE NEW-YORK.

## PREFACE.

Au moment où l'éclat de la littérature européenne semble pâlir, au moment où rien, chez les nations du vieux monde, ne rappelle les chefs-d'œuvre consacrés par l'âge, ni même les productions remarquables qui se succédaient il y a peu d'années, la littérature naissante de l'Amérique a pris un développement inattendu. Madame Beecher Stowe, en faisant appel aux sentiments de famille, en s'adressant au cœur des mères, a présenté sous une face toute nouvelle la question de l'esclavage. Le capitaine Mayne Reid, dans un style coloré, décrit des contrées inexplorées, peint des peuplades étranges, raconte des scènes émouvantes. Enfin M. Solon Robinson, dans son roman de *Hot Corn*, vient d'obtenir une vogue qui dépasse peut-être celle de ses devanciers. Inspiré comme madame Stowe par de généreuses pensées, il a élevé une voix éloquente en faveur des déshérités de race blanche, et ses concitoyens ont applaudi. Deux cent mille exemplaires de son



Ils descendent, ils sont sauvés, sauvés !

ouvrage se sont écoulés ; les drames qu'on en a tirés se jouent avec un immense succès sur tous les théâtres des Etats-Unis, et l'auteur a passé brusquement, sans transition, de l'obscurité à la plus éclatante renommée.

Peut-être s'abuserait-on en se figurant que l'opinion des Américains sera complètement ratifiée en France. Le livre de M. Solon Robinson est spécialement à l'adresse de ses compatriotes, dont il critique les vices et dont il cherche à réformer les mœurs. Importé sur un sol étranger, il perd nécessairement une partie de son attrait. Il nous semble toutefois qu'il doit réussir par cela même qu'il est franchement américain, par cela même qu'il nous fournit de curieux renseignements sur une société peu connue. Il n'est pas sans intérêt d'étudier en quoi elle se rapproche, en quoi elle diffère de la nôtre, surtout quand le tableau de ses mœurs, de ses idées, de ses imperfections est encadré dans une action saisissante et dramatique.

D'ailleurs, les misères dont se plaint M. Solon Robinson ont malheureusement un pendant en Eu-

rope, et notre civilisation, malgré ses efforts séculaires, n'est pas encore parvenue à garantir l'existence de tous les membres du corps social, à les préserver du vice et de l'abrutissement.

Le titre original du roman (*Hot Corn*) veut dire littéralement *maïs chaud*. L'auteur, dans son premier chapitre, s'est chargé d'en donner l'explication.

EMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

## LES MYSTÈRES DE NEW-YORK.

### CHAPITRE PREMIER.

La soir à New-York.

On trouvera peut-être étrange le titre que nous avons choisi : que peut-il signifier ? se diront tous ceux qui le verront pour la première fois.

Parcourez New-York ; accompagnez-moi depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit, pendant le mois d'août, le long des rues de la ville ; lisez le récit de ma rencontre avec la petite Catherine, la marchande de maïs chaud ; lisez l'histoire de sa vie, et vous ne demanderez plus ce que ce titre peut signifier ? Mais vous demanderez alors pourquoi vous voyez tant de femmes déguenillées, tant de jeunes filles amaigries, tant de jeunes garçons qui, s'ils étaient bien dirigés, pourraient gagner honorablement leur vie, et tant d'hommes estropiés, assis sur les pierres au bord des rues et criant :

« *Hot Corn ! maïs chaud !* Mais tout bouillant ! Voilà de bon maïs ! Qui veut du maïs chaud ? »

Si votre cœur n'est pas fermé à toute émotion, vous souffrirez comme j'ai souffert, et vous vous écrierez :

— Comment se fait-il que l'on puisse voir de telles choses au centre de cette grande cité commerciale où l'abondance, la richesse, le faste se rencontrent de toutes parts ? Oh ! c'est qu'on ne connaît ni la misère du peuple, ni les besoins du pauvre ; si les riches les connaissent, ils y porteraient remède. Pourquoi n'écrirait-on pas un livre qui décrirait les scènes de la vie de New-York, un livre dont chaque page pousserait un cri aussi terrible que ce cri de *Hot Corn !* qui retentit dans le silence de la nuit ?

Ce fut ce que je pensai. J'avais d'amples matériaux qui grossissaient à chaque instant ; je me mis donc à l'œuvre. La première question que se fait l'auteur d'un livre est quel titre il lui donnera. Où pouvais-je en trouver un meilleur que *Hot Corn ?* C'était le cri qui m'avait mis la plume à la main pour raconter ces horribles mystères et les dévoiler au monde entier !

Si, pendant mes courses journalières et mes promenades nocturnes, j'ai assisté à des scènes révoltantes, dont les détails vous briseront le cœur quand vous les lirez, il était opportun, il était nécessaire de vous mettre ces tableaux sous les yeux. On ne peut guérir les blessures que l'on ne voit pas. On ne déclare souvent certaines plaies incurables que parce qu'elles sont vieilles : retirez d'abord la saignée qui les recouvre, sondez la plaie et lavez-la ; vous appliquerez le baume ensuite. Si le temps n'a pas engendré la gangrène, vous pouvez sauver le malade ; dans tous les cas, vous le soulagerez et vous adoucirez l'amertume de ses derniers moments.

Je vais découvrir les plaies et vous les montrer ; à vous de les laver et de les guérir !

Il y a assez de mystères comme ceux que je vais vous révéler pour remplir chaque jour un volume tout entier.

Venez ! je vous conduirai, à la fin d'une journée d'août, depuis la Batterie jusqu'à Union-Square, et vous verrez défilé devant vous tous les personnages d'un roman.

Il y a un concert ce soir au jardin du Château. Arrêtez-vous ici une demi-heure, et regardez cette foule joyeuse et brillante : il y a là le canevas de plus d'une histoire.

Plus de trois mille robes de mousseline, de soie, de gaze, de dentelles franchissent en une soirée les portes de la Batterie et voltigent sous la brise qui s'élève de la mer, et pas une des élégantes qui les portent ne donne un penser à cette pauvre petite fille qui se tient là tremblante le long du chemin en criant : *Hot Corn !* et demandant un sou à ces bourses si bien remplies, d'où les dollars sortent si facilement pour acheter le plaisir, à ces bourses qui ne donnent rien pour soulager la misère, rien pour la prévenir ! Oh ! ces dames élégantes ignorent que cette enfant a une mère qui fut un jour belle et joyeuse comme elles !

Nous pourrions écrire ici tout un chapitre ; mais, si nous nous arrêtons pour écrire l'histoire de cette petite fille et de sa mère, l'espace manquerait bientôt à nos développements.

Le bateau à vapeur de Philadelphie vient de débarquer ses passagers à la jetée n° 1, rivièrè du Nord, et la foule s'avance par la place de la Batterie. Voici un tableau de genre tout à fait américain. Chacun se hâte comme s'il n'y avait plus qu'un lit dans la ville et qu'il fallût

dépasser tous ses compagnons de voyage pour l'obtenir. Prends garde, petite marchande de maïs, ou l'on va te couloyer et fouler aux pieds ta marchandise. Des pleurs amers couleront le long de tes joues creuses ; mais quel cœur sympathique viendra à ton aide ? La seule réponse que l'on te fera, la voici :

— Pourquoi ne l'es-tu pas rangée, coquine ?... tu n'as que ce que tu mérites ! Oui ! tu méritais de perdre toute ta marchandise ; pourquoi te trouvais-tu sur le chemin des affaires ou du plaisir ?

— Mais, monsieur, dit une bonne dame en chapeau couleur bistre, vous avez blessé cette enfant !

— Eh ! quand je l'aurais blessée ? Pourquoi se trouvait-elle sur mon chemin ? Ce n'est qu'une marchande de maïs ; ces êtres-là ne valent pas mieux que des mendiantes et ne sont souvent que des voleuses. Pourquoi n'est-elle pas restée chez elle ?

Elle n'est pas restée chez elle parce que le besoin et peut-être la violence l'ont forcée de descendre dans la rue. Maintenant votre cruauté va la faire retourner chez elle, où un père ivrogne la battra parce que vous avez été maladroite.

Retire-toi un peu, ma pauvre enfant, ou tu vas être de nouveau foulée aux pieds. Voici un petit homme qui s'approche avec autant de rapidité que s'il s'agissait de vie ou de mort. Voyez ! sa peau est basanée, son œil est noir, ses cheveux sont bruns. Quelle est donc la puissance magique qui l'entraîne ?

C'est un juif, un marchand de vieux habits. Est-ce que ses affaires sont assez importantes pour qu'il renverse en passant les petits enfants, et qu'il marche sur les pieds goutteux des vieillards ?

— C'est aujourd'hui vendredi ; son jour de sabbat est déjà commencé, il ne peut plus faire d'affaires, il ne peut plus gagner d'argent ce soir. Où va-t-il donc ? La synagogue n'est pas ouverte ; d'où lui vient tant d'empressement ?

Son associé est un chrétien, et il veut convenir avec lui d'une petite spéculation pour le lendemain. Il vient d'apprendre qu'il arriverait demain samedi ou dimanche prochain toute une cargaison d'habits de gens morts de la fièvre jaune, et il voudrait que son associé chrétien s'occupât demain samedi de cette affaire. Si le navire arrive dimanche, le juif se chargera du marché, et lundi ils s'occuperont tous les deux de vendre à cent pour cent de profit ces vieux habits pestiférés !

Quoi ! même au risque d'empoisonner les acheteurs ? Peut-être un juif le ferait-il, mais un chrétien ne le voudrait pas !

Voilà ce que dit le lecteur chrétien. Le lecteur juif dira la même chose, seulement il transposera les noms.

Ni le bon chrétien ni le bon juif ne consentiront ; cependant cela se fait, et de pauvres créatures se trouvent foulées aux pieds de ceux qui ont hâte d'être à l'arrivée du bâtiment.

Continuons notre chemin. Les contre-allées sont pleines de monde, et la chaussée est couverte d'omnibus et de voitures qui vont et viennent toute la nuit. Mais les maisons où pendant notre jeunesse la richesse et l'élégance se montraient à la clarté de mille lampes, les maisons où les pierreries scintillaient aux yeux du spectateur qui s'arrêtait pour jouir des douces harmonies écloses dans leurs salons splendides, ces maisons sont devenues tristes et monotones, et l'on n'aperçoit plus de visages souriant à travers les vitres lumineuses. Les volets sont de fer aujourd'hui, et quand s'allume le gaz, le commerce craintif et soupçonneux s'empresse de les fermer.

Voici à notre droite Wall street, où l'on gagne et où l'on perd des fortunes en tournant une carte, en roulant un dé. Cette rue est très-fréquentée dans le milieu du jour : elle est déserte maintenant ; vous n'y voyez que quelques veilleurs de nuit, ils font lentement faction devant les grandes maisons de banque, et, pour ajouter au salaire d'une journée mal rétribuée, tâchent de gagner un dollar en gardant jusqu'au matin des trésors dont les maîtres ne voudraient pas prendre soin toute une nuit pour tout ce que possède un veilleur. Mais il faut que celui-ci travaille ; sa femme est malade et ses quatre petites filles grandissent pour devenir des femmes comme il y en a tant en ville... Dieu sait ce qu'elles sont !

Des voitures de louage, des omnibus, viennent de Wall street au grand trot accroître le mouvement et la vie de la grande Broadway. Une petite fille, faible et blême, assise sur les marches de la Banque de la république, répète à tout venant : — *Hot corn ! hot corn !*

Ah ! voici le cerbère de ce royaume des richesses. Quel tort cette

pauvre fille en haillons et son petit frère à l'air maladif peuvent-ils faire à ses trésors en s'asseyant sur les pierres grises du seuil et demandant aux passants de leur acheter pour un sou de maïs? Croit-il qu'ils soient là pour compléter le vol de ses caves où l'or git en mouceaux? On le dirait à l'entendre les gronder.

— Allons! circulez, canailles! A votre chenil, petits voleurs! Si je vous retrouve sur ces marches, je jette votre maïs dans le ruisseau!

Est-ce ainsi qu'on les rendra meilleurs? Et cependant vous entendrez nuit et jour traiter ainsi de pauvres enfants qui végètent et grandissent pendant un été, pour mourir, faute de soins et de protection, quand viennent les rigueurs de l'hiver. Il faudrait pourtant si peu de l'or que défend ce cerbère pour abriter ces enfants jusqu'à ce qu'ils fussent à même de travailler utilement pour vivre!

Ils étaient fatigués de marcher, portant à eux deux une pesante chaudière, — elle serait plus légère si elle était pleine d'or, — ils se sont assis et n'ont pu encore crier qu'une seule fois : — Mais chaud! Qui veut du bon maïs chaud? quand on leur dit rudement : — Circulez, canailles!

Oui, ils sont sales, pauvres, en haillons; leur père est un ivrogne... Est-ce leur faute?

— Circulez! Si je vous retrouve ici, je vous jette dans le ruisseau! Ils se levèrent, passèrent de l'autre côté de Broadway, et prenant dans leurs mains grêles les gros barreaux de fer, ils regardèrent le grand clocher de l'église de la Trinité, qui s'élève à la hauteur de trois cents pieds. Pensèrent-ils au demi-million de dollars qu'il a fallu dépenser pour le construire et dire au monde toute la splendeur de la cité de New-York? Non, ils pensèrent à cette misérable chambre où ils demeuraient le long de la rue du Recteur, à une portée de fusil de ce grand édifice, et pour laquelle il faut payer un loyer à ce grand accapareur de terres, le rectorat de cette immense église.

— Bill, dit la jeune fille, vois-tu cette fille? comme elle est bien attifée; elle a tout à fait l'air d'une dame! Je la connais, Bill. Tu ne sais pas, quand je serai un peu plus grande, la vieille femme ne me fera plus courir les rues du matin jusqu'au soir à vendre des noix du Brésil et du maïs chaud! Merci, j'en ai assez! J'aurai de belles robes comme celle-là, j'irai aux bals, aux théâtres, j'aurai de bons soupers, avec du vin, chez Taylor, et je resterai couchée le lendemain aussi longtemps que je voudrai. Pourquoi pas? Je suis aussi gentille qu'elle... tu verrais, si j'étais bien habillée!

— Mais, Sal, comment feras-tu tout cela? Tu n'as pas de belles robes, maman n'en a pas non plus, et si elle en avait, elle ne te les donnerait pas.

— Cela n'y fait rien; je sais où en trouver. Je connais la femme à qui sont les chiffons que cette fille-là a sur le dos.

— Ce ne sont pas des chiffons; c'est de la soie, ce sont des hardes aussi belles que celles des filles d'Opéra qui descendaient Broadway il n'y a pas longtemps. Je ne m'imaginais pas comment tu peux en avoir de pareilles, à moins de les voler. Je le ferais bien, moi, si je croyais ne pas être vu. Comment les a-t-elle eues, Sal?

— Oh! je le sais bien, va!

Pourquoi ne l'aurait-elle pas su? Il y avait assez longtemps qu'elle allait à l'école où s'apprennent ces choses, et elle aurait été bien maladroite si en treize ans elle n'eût acquis un peu du savoir des rues. Encore treize ans, et elle excitera peut-être l'attention de la société pour la réforme morale, ou elle sera renfermée dans l'établissement de Marie-Madeleine, ou peut-être bien dans l'île Randall.

Je vous dirai bientôt l'histoire de ces deux enfants et de leurs parents, mais nous ne pouvons nous arrêter en ce moment; poursuivons notre route.

## CHAPITRE II.

### L'ivrogne et sa femme.

D'autres omnibus viennent encore par la ruelle de Maiden à droite et la rue de Courtland à gauche; ils se mêlent à la cohue qui circule dans Broadway.

Oh! quel cri! c'était le cri d'une femme. Un cri d'angoisse, d'horreur, un cri qui vous gèle le sang. C'est la revendue de pommes du coin qui l'a jeté, et cependant elle n'est pas blessée. Il n'y a personne auprès d'elle, la foule se précipite au milieu de la rue. Et pourquoi? Un omnibus vient d'écraser un homme ivre. Cela suffit toujours pour exciter la sympathie d'une femme et lui arracher un cri de douleur. C'est la douleur, celle qui vient du cœur, car cet homme c'est son mari. Il venait de la quitter : il y avait une heure qu'il la tourmentait, priant, promettant, jurant que si elle lui donnait un schelling il rentrerait à la maison se coucher aussitôt qu'il aurait en quelque chose à manger. — Quelque chose à boire? Non, sur sa parole! il affirmait ne plus vouloir rien boire de toute la soirée. Elle savait ce que valaient ces promesses. Elle savait que chez l'épicière du coin, où il voulait acheter le pain qu'il s'engageait à partager avec ses deux enfants, il y avait un rang de verres vides et de bouteilles pleines sur le comptoir où l'on pesait le pain. Le pain de vie et le poison mortel côte à côte! Elle connaissait sa faiblesse, elle sa-

vait qu'il serait tenté et n'aurait pas la force de résister; le vampire qui vendait la vie et la mort aurait sucé le schelling qu'il demandait, quand même il aurait fallu pour l'avoir sucer en même temps son sang, celui de sa femme et de ses enfants. Son mari n'avait pas assez d'énergie pour repousser le tentateur : quand il était à jeun, il ne courrait pas à la boisson, mais il fallait qu'elle ne vint pas le provoquer. Quand il était ivre, rien ne pouvait l'empêcher de boire aussi longtemps qu'il avait un schelling pour payer le poison.

Le seul moyen qu'il eût d'avoir de l'argent était d'en demander à sa femme sur ce qu'elle gagnait pour nourrir sa famille : et souvent elle avait été forcée de se passer de souper, car il faut payer le loyer : les propriétaires sont inexorables. Le sien était riche de tant de millions, que la recherche des moyens de dépenser tout son revenu était une occupation. Le loyer de la pauvre femme allait être dû, et chaque schelling qu'elle recevait lui semblait ce soir-là dix fois plus précieux. Ses enfants étaient dans la rue criant de temps en temps : — Mais chaud, qui veut du bon maïs chaud? Son mari lui demandait encore un schelling pour le dépenser en pure perte, pire que cela, et pour achever mal une journée mal employée. Oh! comme ce jour présentait un cruel contraste avec celui de leur mariage!

Elle le refusa jusqu'à ce qu'enfin elle reconnut que toute résistance était inutile : il menaçait de renverser tout son étalage dans le ruisseau si elle ne lui donnait pas ce schelling. Que pouvait-elle faire? Devait-elle le faire arrêter par un agent de police? Non! non! car, après tout, c'était son mari. Elle ne pouvait le repousser, se quereller avec lui dans la rue; c'eût été amasser la foule autour d'elle, ruiner son petit commerce et déclarer à tous que ce reste d'homme, si dégradé, si triste à voir, était son mari. La honte fit ce que les prières ni la peur n'avaient pu obtenir : elle lui donna le schelling, et il fit quelques pas pour traverser la rue encombrée.

Il ne pensait guère au danger, il avait souvent traversé cette même rue alors qu'il était plus ivre qu'en ce moment : il ne s'occupait guère du choc des voitures qui, montant et descendant la rue, se rencontraient sur ce point. Il n'entendit pas les cris des conducteurs : — Hé, ho! range-toi donc! ou il n'y fit pas attention, et renversé par un attelage, il tomba sous les pieds des chevaux; les roues lui passèrent sur le corps, broyant ses os et mêlant son sang et sa chair aux immondices du pavé.

Les omnibus firent un léger détour; les voyageurs tressaillirent d'effroi quand le pauvre diable fut relevé tout maculé de sang et de boue; et quand on demanda s'il était mort, les conducteurs, regardant froidement du haut de leur siège, répondirent du ton de voix le plus indifférent que ce n'était qu'un ivrogne.

Oui, cet ivrogne était l'époux de cette femme, et il y avait quatre ans qu'ils avaient descendu cette rue ensemble aussi bien vêtus, aussi fiers que tous ceux qui le voyaient relever ensanglanté et se détournaient en disant : — Ce n'est qu'un ivrogne!

Quatorze ans! il y a aujourd'hui même quatorze ans que cette marchande se promenait au bras de cet homme qui pour la première fois avait le droit de l'appeler sa femme. Oh! ils étaient heureux alors, et le monde semblait sourire à leur bonheur. Ils ne prévoyaient guère alors, ils prévoyaient encore moins un plus tard en berçant leur jeune enfant, que le jour viendrait où il lèverait une main furieuse contre sa femme bien-aimée, où cette enfant serait poussée dans la rue à coups de pied et à coups de poing, où il serait étendu, les os brisés, au milieu de cette rue qu'il avait tant de fois parcourue la tête haute.

Oh! comme ces mots joyeux retentirent avec douceur aux oreilles de la mère quand le père lui demanda si son enfant était né!

— Oui, Willie, nous avons un enfant.

Ce peu de mots jaillit comme une étincelle électrique qui va réveiller toutes les fibres du cœur.

Deux agents de police portent le blessé sur le trottoir et le placent sur un brancard. Comme la foule s'empresse de jeter un coup d'œil sur ce moribond! Et pourquoi? Serait-ce pour lui donner quelques secours, pour l'aider dans son malheur? Non! c'est pour satisfaire une vaine et sotte curiosité.

Comme cette femme écarte les curieux en s'écriant : — Laissez-moi passer, laissez-moi passer, je veux le voir!

Qu'importe à la foule? chacun croit qu'elle n'a d'autre mobile que la curiosité.

Pourquoi ne dit-elle pas : C'est mon mari! on lui ferait place. Pourquoi ne le dit-elle pas? Elle a honte de révéler à des cœurs insensibles combien elle est descendue dans l'échelle du monde depuis qu'elle a donné ce titre à cet homme et depuis qu'il lui a demandé s'ils avaient un enfant.

Elle avait d'époux était doux à répéter autrefois, maintenant il écorche la gorge; cependant il faut le prononcer, car on va emporter le mourant à l'hôpital. Elle ne sait s'il est mort ou vivant. Elle s'élançait, prend la main d'un agent de police en s'écriant : — Non! non! pas à l'hôpital! pas à l'hôpital! emportez-le à la maison, j'aurai soin de lui! personne n'en aura autant de soin que moi. Oh! laissez-moi l'emporter à la maison, laissez-moi le panser!

Qu'en ferait-elle dans la seule chambre qu'elle occupe avec ses enfants? elle ne pourrait se renfermer pour l'assister du matin jus-

qu'au soir ; que deviendrait son commerce ? un autre prendrait sa place : elle ne gagnerait plus rien, elle dépenserait tout ce qu'elle a ; il ne lui resterait point d'argent pour acheter du pain, pour payer le loyer, et il faut aller battre les rues si l'on n'est pas prêt pour ce terrible jour : le terme ! Que faire ? Tout est pesé, discuté en un moment. C'est alors inévitable, il faut qu'il aille à l'hôpital !

— Alors j'irai le soigner là, dit la femme, car la femme seule peut parler ainsi.

Comment pourrait-elle y aller ?

Une main retient sa robe et la tire en arrière. Elle tourne la tête et voit un petit garçon et une petite fille : c'est la vendeuse de maïs chaud que le gardien de nuit a chassée des marches de la Banque.

— Maman, maman ! parle-nous ! c'est Bill et moi. Papa est-il mort ? qui est-ce qui l'a tué ?

— Le rhum ! Elle ne le dit pas, elle se contente de le penser. Elle songe aussi à ses pauvres enfants : que deviendraient-ils si elle accompagnait leur père à l'hôpital ? Elle oublie les coups, les soufflets, les jurons, les malédictions qui l'avaient poursuivie pendant tant d'années, car ce n'était pas son mari qui l'avait battue, souffletée, maudite, c'était le démon qui le possédait, le démon né du rhum. Ses idées se reportent à quatorze ans en arrière, à la nuit où naquit cette petite fille qui tient son tablier et qui lui demande si son père est mort. Elle était alors heureuse épouse et heureuse mère !

Le père prit l'enfant dans ses bras, l'embrassa et la bénit, puis il prit la mère dans ses bras, et l'appela doucement sa chère femme. Sa pensée ne retourne pas à cette nuit où naquit il y a dix ans son fils, car alors un démon, ce n'était pas son mari, la traîna par les cheveux quand elle était en mal d'enfant, et la jetant hors de la maison lui dit d'aller malgré l'orage remplir la bouteille qu'il venait de vider. Non, elle ne se souvient pas de cela, elle se rappelle seulement qu'il était son mari, qu'il est blessé, qu'il se meurt, qu'il a besoin d'une main amie pour arranger son oreiller et aplanir le chemin de la tombe ! Elle veut tout quitter sans regrets pour la suivre à l'hôpital, elle est sa femme.

Mais d'autres devoirs l'appellent... Elle est mère aussi bien qu'épouse. Elle ne peut remplir ces deux devoirs ensemble, il faut en négliger un : que fera-t-elle ? Si le mari eût encore été aussi bon, aussi tendre que le jour où naquit cette petite fille, son cœur de femme eût bien vite répondu. Elle regarde son enfant et se souvient de l'heure où elle entendit ces mots pour la première fois : Avons-nous un enfant ? Elle regarde sa fille, et tout ce qui s'est passé depuis cette heure-là s'efface de sa mémoire... Elle s'arrache des bras de la petite fille, lui dit de ramasser les pommes et de rentrer à la maison. Il lui faut accompagner son mari !

Une autre main retient sa robe ; son fils la contemple d'un œil si triste en lui disant : — Reste avec nous, maman, ils prendront soin de papa, oh ! reste avec nous !

Son œil tombe sur l'enfant, et elle se rappelle la nuit pendant laquelle il est né. Pourquoi tressaille-t-elle et se détourne-t-elle ? Qui donc l'a traînée par les cheveux ? Personne ! ce n'est rien qu'un souvenir, une sorte d'influence magnétique qui évoque le passé. Ce souvenir l'a décidée : ce passé sauve la vie de ses enfants.

Elle retourne chez elle avec eux, et la nature fatiguée lui accorde le sommeil malgré les angoisses de son cœur.

### CHAPITRE III.

#### Les incendiés.

Il est quatre heures, la cloche d'alarme sonne au feu ! Elle est longtemps avant de se réveiller assez pour compter les huit coups qui annoncent que le feu est dans son voisinage. Elle dort encore à demi ignorant le danger, et ne s'émeut que quand elle entend un grand bruit et voit une lueur sinistre briller à travers la petite croisée sur le derrière. Elle saute hors du lit, ouvre la porte, regarde vers l'escalier et ne voit qu'une masse de flammes et de fumée qui tourbillonne jusqu'à elle. La porte est refermée : c'est une mince porte de sapin. Elle court vers le lit, elle en arrache ses enfants, qui dorment encore, et les entraîne vers la croisée...

Les jettera-t-elle sur le pavé ? C'est peut-être la seule chance de salut qui leur reste, car la flamme dévore l'escalier et noircit la porte qui les sépare du foyer. Si la flamme entre dans la chambre, plus d'espoir ! Elle ouvre la croisée, elle prend son petit garçon, c'est son enfant chéri : elle le retient sur le bord en se demandant encore si elle est éveillée ou si c'est un rêve.

— Oh ! maman, maman, ne me laisse pas tomber ! Je serai bon garçon, maman, je ne déchirerai plus ma veste... Ce n'était pas ma faute... c'est un grand garçon qui me l'a tirée... Oh ! maman, maman, je t'en prie !

L'enfant crie de peur en étreignant avec ardeur le cou de sa mère qui regarde la foule, d'où cent voix s'écrient :

— Jetez-le, jetez-le, nous le recevrons !

Cent bras se sont levés, cent nobles cœurs battent pour sauver le pauvre mendiant qu'ils auraient rudement écarté quelques

heures auparavant. C'est qu'une mère demande qu'on lui aide à sauver son enfant. Elle a souvent fait la même demande sans être entendue, car la maison ne brûlait pas, la cloche d'alarme ne retentissait pas pour appeler les pompes à incendie, et maintenant la cloche sonne son glas funèbre. Aussi, voyez, tous les bras sont étendus, chacun est prêt à risquer sa vie pour sauver celle de ses enfants.

— Laissez-le tomber... jetez-le... vous allez tous brûler dans cinq minutes... la vieille maison brûle comme une allumette !...

Elle jette un coup d'œil vers la porte, la flamme passe à travers les jointures. Sa robe brûle sur une chaise... le lit est en feu... Il faut sauter au milieu de tous ces hommes, sauter nue ou mourir.

— Arrêtez !... attendez !... Faites place !... faites place !... En avant ! mes amis, et vivement !...

Quel instant pour la mère et ses deux enfants ! Une compagnie de pompiers, apportant une échelle, descendait la rue en s'écriant : Faites place ! faites place ! car ils ont vu la femme et ses enfants. Oh ! comme ils se hâtent en criant toujours : Faites place ! En avant ! Attendez ! nous allons vous sauver !

Ils arrivent sous la fenêtre, l'échelle est préparée, l'un des bouts est soulevé : vivement là ! Avant que l'échelle soit appuyée contre le mur un homme s'est élancé avec l'agilité d'un chat : il est au dernier échelon !... Bravo ! L'air retentit de cris : il tient le petit garçon d'une main, la petite fille de l'autre, et il fait signe à la mère de le suivre ; elle hésite ! Pourquoi ? Le pompier devine ses pensées, il s'arrête un instant, retire son habit, le lui jette... Maintenant, venez... Ils descendent, ils sont sauvés. Sauvés ! Mais elle a perdu tout au monde, sauf ses deux enfants, et elle n'a sur le corps qu'une veste de pompier ! Où est son mari maintenant ? Il ne les verra plus jamais, car pendant que sa garde sommeillait il a arraché les appareils mis sur ses plaies, et il s'est endormi d'un sommeil qu'une seule voix pourra troubler. Ne le condamnez pas légèrement : il a été victime, et non pas criminel ; et puis il est mort, laissez-le reposer en paix.

Voyez sa femme et ses enfants : ce sont eux qui ont besoin de toute votre sympathie. Le petit garçon, élevé à la pire école du monde, dans les rues de cette grande cité dont je vais vous raconter les mystères, a déjà appris à voler. Il a partagé les produits de ses vols avec son père ; son père, ou plutôt le démon qui l'inspirait, encourageait cet enfant à voler. Comment la mère pouvait-elle neutraliser cette pernicieuse influence ? Il fallait qu'elle se tint tout le jour au coin de la rue pour y vendre des fruits, des sucreries, gagner de quoi acheter du pain à ses enfants, et empêcher son mari d'aller en prison.

Sally vous a déjà montré les effets d'une éducation des rues : la vue d'une de ses anciennes compagnes, Julia Autrim, vêtue de soie et de dentelles d'emprunt, l'a déjà tentée, et elle a pris la résolution de suivre son exemple aussitôt qu'elle sera assez grande.

Qui la sauvera ?

Le danger est imminent. Elle est sans abri, sans vêtements, elle tremble de froid dans la rue ; comment fera-t-elle pour vivre ? Un pas de plus, un autre penser du même genre, et elle va s'adresser à cette harpie qui tient assortiment de châles et de robes, qui s'enrichit par la ruine de jeunes filles qu'elle condamne au sort d'Ixion pour toute leur vie : les habits qu'elle procure sont comme la chemise de Nessus, ils brûlent celles qui les portent.

Elle se dit qu'elle est assez grande maintenant, assez grande pour commencer. De plus jeunes filles qu'elle battent les trottoirs la nuit. Julia n'est pas plus âgée qu'elle, elle est seulement un peu plus grande ; souvent elle s'est arrêtée pour lui acheter du maïs ou des noix, lui montrer ses parures d'or, et lui conseiller de faire comme elle. Julia a quelque intérêt à la voir suivre le chemin qu'elle a pris, car elle a parlé à madame Brown de sa camarade Sally Eaton ; elle lui a dit combien elle est jolie, et la dame qui est allée lui acheter quelque chose pour la voir lui a déjà adressé quelques mots flatteurs, et a promis à Julia, si elle décidait Sally à venir vivre avec elle, de lui donner une robe de soie neuve ou presque neuve, qu'elle a achetée d'une fille mise à la porte de sa chambre parce qu'elle ne pouvait payer son loyer.

Sally a donc été déjà tentée : Eve fut tentée et pécha. Sally pense à toutes les promesses qu'on lui a faites : elle est là, tremblante, au milieu de la foule, enveloppée dans une couverture qu'on vient de lui prêter ; sa mère et son petit frère sont auprès d'elle, et regardent tout ce qu'ils possédaient au monde disparaître dans les flammes. La mère pleure : il y avait bien des années qu'elle n'avait pleuré, car son cœur était devenu de bronze ; ce ne sont pas des larmes de chagrin qu'elle répand, elle pleure comme le jour où sa fille vint au monde. Elle remercie Dieu et presse les mains du pompier, en le bénissant d'avoir sauvé ses enfants, qui lui sont plus chers que toutes les richesses du monde.

Lui, sans se regarder comme un héros, la repousse doucement, et cherche à calmer cet excès de reconnaissance.

— C'est bien, c'est bien, ma bonne femme, vous feriez mieux d'aller ailleurs.

— Ailleurs !... oui... quelque part !... Mais où ?...

La foule applaudit au courage des pompiers ; on jette quelques dollars à la pauvre mère ; mais qui la recevra, elle et ses deux enfants ?

Qui leur donnera un abri? Ce sera celui qui n'avait pas où reposer sa tête il y a trois ans, celui qui était plus adonné à la boisson que Bill Eaton; il est actuellement corrigé, je vous dirai bientôt son histoire.

Un homme de plus de cinquante ans, accompagné d'une grande et belle fille de dix-huit ans, s'ouvre un passage à travers la foule, et s'approche de la veuve et de ses enfants: il les prend par la main et les entraîne en disant:

— Venez avec nous.

Ce peu de mots, prononcés d'un ton de bienveillance, suffit pour conduire les affligés dans une voie de paix, d'espérance et de bonheur. La mère le suit, comme si ses membres avaient reçu une impulsion mécanique; Willie la suit, comme l'agneau suit la brebis aux champs fleuris ou à l'abattoir.

Sally montre plus d'indépendance. Elle était sur le point, un instant auparavant, de prendre sa volée; elle s'attache à la jeune fille, et se confie à elle comme le marinier se confie à son ancre. Si l'espoir eût tardé une minute à venir, le tentateur eût rongé le frein qui la retenait, elle eût quitté sa mère; une heure plus tard elle eût frappé à la porte de la complaisante madame Brown, et si elle eût franchi ce seuil, elle n'avait d'autre avenir que la ruine et la misère.

— Mais qui donc a dit: Venez avec nous? Cette voix ne semble pas étrangère. Si cette jeune fille avait porté la livrée de la misère, Sally l'aurait reconnue même après trois années d'intervalle. Mais non; elle a une robe de coton, un chapeau de paille, et en somme elle a l'air si avenant, si bon, si doux, que quand elle a dit: Venez avec nous, le charme du tentateur s'est rompu. Sally ne serait pas allée avec Julia Autrim, malgré ses bijoux, ses robes de soie, ses bals et ses soupers.

Il n'y avait pourtant rien d'extraordinaire dans ce peu de mots. Combien de fois déjà la mère et les enfants n'avaient-ils pas entendu dire: Venez avec nous! Mais ces paroles n'avaient jamais eu le même sens; il y avait quelque chose de singulier dans la manière dont elles étaient proférées. La bonté possède une puissance magnétique. Des paroles bienveillantes, qu'elles viennent d'amis ou d'étrangers, nous ouvrent toujours le cœur. C'étaient des étrangers qui venaient de les prononcer.

Pas tout à fait: cet homme avait été un des compagnons de bouteille de Bill Eaton. Il avait aidé à le rendre ivrogne, et maintenant il allait s'acquitter d'une partie de sa dette envers sa famille. A l'époque où son père buvait, la jeune fille avait été une des camarades de rue de Sally: elles avaient mendié, volé et crié du maïs chaud et des noix ensemble. Mais Sally ne la reconnut pas. Car elle avait été plus sale, plus déguenillée que Sally elle-même; ses parents étaient plus pauvres que le père et la mère de Sally, et ils demeuraient dans un plus misérable galeas. Ils buvaient à l'envi l'un de l'autre, et l'on s'accordait à dire que leur fille était la plus méchante enfant qu'il fût possible de voir.

Comment Sally aurait-elle pu reconnaître la modeste et jolie jeune fille qui marchait auprès d'elle? Tout ce qu'elle sut, c'est qu'elle parlait d'une voix bien douce qui lui allait au cœur et qui lui ouvrait une perspective de bonheur. Cette couverture enveloppait alors un cœur plus heureux que celui qui battait sous les robes de soie de son ancienne camarade Julia Autrim.

## CHAPITRE IV.

Pauvre Bill!

Le vieillard donna son bras à la veuve et prit la main du petit garçon; la jeune fille accompagnait Sally. Ils entrèrent par la grande porte d'une belle maison; c'était la première fois qu'ils entraient par la grande porte. Ils montèrent un escalier propre et bien aéré, et s'arrêtèrent au premier étage, dans un appartement composé d'un salon, de deux chambres à coucher et d'une cuisine: les pièces étaient petites, mais tout y respirait un air de propreté et d'aisance. C'était là que demeuraient le vieillard et sa fille.

Il était charpentier et gagnait d'un dollar et demi à deux dollars par jour; la jeune fille faisait des cravates qui lui rapportaient de trois à cinq dollars par semaine, ce qui suffisait presque pour payer toute leur dépense.

— Il y a trois ans, dit-il, j'étais le buveur le plus déterminé qui eût jamais roulé dans un caveau de la rue du Centre; et ma femme... mais, n'importe... elle est au ciel maintenant!... c'est à ma fille que nous devons tout cela. Elle nous a fait rentrer dans la bonne voie, elle m'a rendu sobre, et avec l'aide de Dieu je n'occuperai jamais la fosse d'un ivrogne.

— Oh! si elle pouvait corriger mon mari, comme je la bénirais!

— Il est trop tard!

— Non, non, il n'est jamais trop tard; aussi longtemps qu'il y a de la vie il y a de l'espoir.

— C'est vrai, mais...

— Mais quoi? qu'y a-t-il? que savez-vous?

— J'étais dans la rue hier au soir quand l'accident est arrivé; c'est moi qui l'ai relevé, qui vous ai dit que vous ne pouviez le suivre, car

je savais que vous aviez des enfants et qu'ils avaient besoin de vous à la maison. Il y avait quelque temps que je guettais Bill, et il m'avait promis de venir ce soir signer l'engagement de renoncer à la débauche, si bien que je l'accompagnai; je vis mettre l'appareil sur ses blessures, et je pus voir qu'il n'y survivrait pas; il avait le sang vicié, et il avait une forte fièvre. Il ne serait pas mort encore tout de suite cependant, et je voulais venir vous dire ce que j'avais vu quand le pansement fut fini; mais je n'étais pas sorti de la cour qu'un homme courut après moi, et je retournai auprès de lui. On me dit qu'il avait eu le délire pendant que j'étais dans une chambre à côté avec un autre vieil ami, et quand je... quand je...

— Oui, je comprends, il est mort!

— Oui, il est mort. Quand je retournai il était bien bas; mais il avait toute sa raison. O Jim, me dit-il, Jim Reagan, si j'avais signé l'engagement en même temps que vous, je serais encore un homme! Mais je suis content de mourir, ma famille sera beaucoup mieux sans moi.

— Oh! non, non, non!... c'était mon mari... le père de mes enfants!... il se serait corrigé!

— Dis-leur, continua-t-il, que je meurs, et que pour la première fois depuis dix ans je sens que j'ai le sens commun. Si je pouvais les voir, si je savais qu'ils voudraient me pardonner tout ce que je leur ai fait souffrir!... Croyez-vous que ma femme puisse me pardonner?

— Oh! oui, oui, tout, tout!

— Voilà ce que je lui ai dit, et mes paroles ont paru le consoler. Alors je lui ai demandé de me pardonner le tort que j'avais eu de le rendre ivrogne.

— Oh! a-t-il dit, je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé, et je meurs en paix. Dis à ma femme que je l'aime toujours; que Dieu la bénisse ainsi que mes pauvres enfants!... Que vont-ils devenir?... Adieu, Jim, va voir ma femme, porte-lui mes adieux, dis-lui que j'aurais dû vivre comme je meurs; mais il est trop tard, trop tard! Dieu bénisse ma femme!

Je ne pouvais parler; je détournai les yeux seulement pour un instant, et quand je regardai de nouveau, le pauvre Bill Eaton n'était plus; il était monté au ciel, si un repentir sincère peut nous en ouvrir les portes. Je ne pouvais rien faire de plus pour lui, car il était où nous irons tous; si bien que je rentrai à la maison et je fis lever Maggie.

Sally tressaillit à ce nom comme s'il lui eût rappelé des souvenirs presque effacés.

— Et je lui dis: Maggie, ma fille, lève-toi et viens avec moi chez une pauvre veuve qui est dans le malheur... Oh! j'aurais voulu que vous vissiez comme elle sauta hors du lit; — nous couchons dans des lits maintenant, de bons lits, bien propres; — comme elle s'habilla vite et comme elle était gentille et avait l'air heureux en me disant de sa douce voix: Je suis prête, mon père, qui est-ce? Et quand je lui dis qu'il était, son cœur bondit de joie; elle me raconta alors qu'elle connaissait Sally, mais qu'elle ne l'avait pas vue depuis bien longtemps. Nous vinmes donc de votre côté, et... vous savez le reste... Pauvre Bill!

— Oh! pourquoi n'ai-je pu le voir? pourquoi n'ai-je pu l'entendre parler encore une fois d'une manière si sensée, si affectueuse!... Je l'aurais vu mourir, je crois, sans me plaindre.

— Non. Vous auriez regretté de le voir mourir au moment même où il commençait à vivre. Soyez résignée et ne murmurez pas. Qui sait si ce terrible malheur ne vous est pas arrivé pour votre bien et le bien de vos enfants?

— Oui, maman, je suis sûre que c'est pour le mieux: je veux être comme Maggie... Vous souvenez-vous de Maggie?

— Non. Je n'ai connu qu'une Maggie... Maggie la Sauvage des Cinq-Points, la plus méchante et la plus sale petite mendicante de tout le voisinage; son père était l'ivrogne le plus abominable que j'aie jamais vu. Oh! il était pire que...

— Votre mari... Oh! dites-le, je n'ai pas honte de l'avouer maintenant que je suis revenu à de meilleures idées.

— Vous!... Mais ce n'est pas vous? ce n'est pas là Maggie?...

— Oui, maman; c'est elle qui était Maggie la Sauvage, et c'est là son père. Cette bonne demoiselle qui nous a dit si doucement: Venez avec nous, c'est bien Maggie la Sauvage, et c'est... c'est...

— Le vieux Jim Reagan, le misérable ivrogne qui demeurait dans une méchante cave dans la rue du Centre, et fut un jour mis à la porte, et c'est là Maggie, et voilà notre maison.

Marguerite, que l'on n'appelait plus de l'abréviation ordinaire Maggie, se mit vite à l'œuvre, il fallait préparer le déjeuner, et, ce qui était plus difficile, il fallait trouver des vêtements pour une femme, une jeune fille et un petit garçon. Comment faire? Elle fit un pli à l'une de ses robes, et celle-là fut bientôt prête pour Sally. Son père dit qu'il irait chercher des habits pour madame Eaton et son petit Willie, car, Dieu merci, il en avait le moyen: ce qu'il avait économisé en restant sobre lui permettait non-seulement de se vêtir proprement, mais d'accomplir les plus saintes obligations du christianisme; il pouvait être charitable envers la veuve et l'orphelin, il leur devait une immense réparation, et il allait commencer par les

vêtir. Il irait ensuite avec eux voir M. Pease, qui avait tant fait pour lui inculquer de plus saines idées, et il les ferait recevoir dans la maison d'Industrie jusqu'à ce qu'il leur eût trouvé un moyen de gagner honorablement leur vie.

Il était dit apparemment qu'il ne dépenserait pas encore cette fois son petit trésor à vêtir l'indigent : l'intention fut acceptée pour le fait. Quelques coups frappés à la porte annoncèrent un étranger. Qui pouvait venir de si bonne heure ? Marguerite courut ouvrir. Un apprenti d'un magasin de revendeur entra en tenant un gros paquet à la main.

— Je voudrais savoir, dit-il, si la femme dont la maison a brûlé hier au soir est ici ?

— Oui.

— Avec un petit garçon et une jeune fille ?

— Oui.

— Alors je ne me trompe pas. Etes-vous la jeune fille qui s'est approchée d'eux et leur a dit : Venez avec nous ?

— Oui ; pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que le monsieur m'a dit de bien m'informer, et quand je serais bien certain d'avoir trouvé, de vous donner ces trois pièces d'or, une pour chaque mot, et de remettre le paquet d'habits et la lettre à la femme. C'est tout. Les voilà donc. Je suis sûr de ne pas me tromper, car vous n'avez pas l'air d'un menteur. Eh bien ! qu'est-ce qu'elle a, la fille ? Je ne vois pas qu'il y ait rien qui puisse la faire pleurer. Je n'y comprends plus rien... Je m'en vais, car si je restais ici je ne serais pas longtemps à pleurer avec elle. Adieu... Oh ! oui, je suis bien sûr que je ne me trompe pas.

La porte se referma derrière lui, il était déjà loin. Qu'est ce que cela pouvait signifier ? Était-ce un rêve ? Non, voilà le paquet, voilà les pièces d'or dans sa main : ce ne pouvait être un rêve, et pourtant c'était bien mystérieux. Comment pouvait-on savoir aussi vite qu'ils avaient recueilli des gens aussi malheureux ? Qui donc avait entendu ces trois petits mots dont le moindre valait une pièce d'or et qui allaient produire des fruits encore plus précieux ?

Elle eût désiré demander au petit garçon quel était l'être mystérieux qui l'avait envoyé de si bonne heure porter des secours à la veuve. La lettre le dirait peut-être. Elle porta la lettre et le paquet dans la chambre du premier et les ouvrit : le paquet contenait des vêtements de deuil pour la mère, la fille et le petit garçon ; la lettre était adressée à M. Pease.

— Qui donc peut envoyer tout cela ? dit madame Eaton ; qui savait, qui pouvait savoir que je suis condamnée à porter des vêtements de veuve ?

— Il y a des communications secrètes et intimes qui révèlent toutes ces choses. Comment pouvait-on savoir sans l'aide d'en haut que vous êtes veuve, que vous avez tout perdu, que nous vous avions dit de venir avec nous, et que j'allais sortir pour vous acheter des vêtements ? En voilà qui vous arrivent comme la manne arriva aux Israélites dans le désert. Qui niera maintenant l'intervention de la Providence ?

— Mais que dit la lettre, mon enfant, n'explique-t-elle rien ?

— Rien, mon père ; elle est adressée au révérend M. Pease, à la maison d'Industrie des Cinq-Points, et le prie de recevoir une pauvre femme et ses deux enfants. Celui qui écrit ajoute qu'il le verra bientôt à ce sujet.

— C'est justement là où je voulais les conduire après les funérailles.

— Voyez donc comme tous ces habits leur vont bien, on les dirait faits pour eux tout exprès. Comment a-t-on pu deviner si bien !

— Oh ! ce n'est pas le hasard qui a fait cela, il y a autre chose là-dessous.

C'était vrai.

— Le déjeuner est prêt, père.

— Alors, mangeons, en remerciant le ciel de ses bontés.

## CHAPITRE V.

Mais chaud.

— Mais chaud ! mais chaud ! Qui veut du bon mais chaud, tout chaud, tout bouillant ?

J'étais assis à mon bureau un soir, et pendant de longues heures une voix douce et plaintive fit entendre ce cri monotone sous ma croisée : ce cri me rappelait à chaque instant un des moyens qu'ont les malheureux de gagner leur vie dans ce séjour de faim, de douleurs et de misères ; les malheureux qui s'entassaient incessamment dans les hideux faubourgs de cette sale cité, là où ils sont exposés sans cesse à tomber sous les coups d'une épidémie comme celle qui désole en ce moment les rues de la Nouvelle-Orléans, une épidémie qui dévore des milliers de victimes pauvres, mal logées, mal nourries ; ils ne peuvent s'enfuir vers les vertes collines et les vallées salubres de la campagne. Ils vivent, ils végètent dans des trous presque aussi brûlants que le mais dont le nom retentit à mes oreilles depuis le crépuscule jusqu'à minuit.

— Mais chaud ! mais chaud ! Qui veut du bon mais chaud ?

C'était la voix faible et tremblotante d'une enfant que le bruit de mes pas semblait avoir réveillée au moment où j'allais franchir la grille de cette espèce de cour que nous appelons le parc parce qu'il y croît quelques misérables arbustes rabougrés et que l'on y voit quelques brins d'herbe de couleur indécise.

Je tressaillis à cette voix, qui tintait encore à l'heure de minuit. Près d'une borne était une chétive petite fille d'environ douze ans, enveloppée d'un châle couleur de rouille, et dont la figure, les mains et les pieds, naturellement blancs et mignons, étaient couverts d'une couche de crasse qui les bronzait. Deux traces blanches descendaient de ses yeux sur ses joues et montraient le passage de pleurs amers et brûlants.

— Voulez-vous du mais, monsieur ? me dit la pauvre enfant quand elle vit que je m'arrêtais devant elle.

Elle semblait à peine oser parler, car elle n'entendait jamais autre chose que : Donne-moi du mais, enfant de louve ! ou quelque autre épithète encore plus insultante pour elle ou sa mère. Voyant que je ne la regardais pas d'un air de mépris, elle ajouta d'un ton suppliant :

— Achetez-moi du mais, monsieur, s'il vous plaît !

— Non, mon enfant, je n'en ai pas besoin : c'est indigeste de ce temps-ci, et surtout à une heure aussi avancée.

— O mon Dieu, qu'est-ce donc que je vais faire ?

— Le mieux serait de te retirer chez toi. Il est plus de minuit, et une petite fille comme toi ne devrait pas être dans les rues au milieu de la nuit.

— Je ne puis pas rentrer... et je suis si fatiguée... et j'ai tant sommeil !...

— Tu ne peux pas rentrer... et pourquoi ?

— Oh ! monsieur, ma mère me battra si je retourne à la maison avant d'avoir vendu tout mon mais. Oh ! monsieur, achetez-m'en une tête, et je n'en aurai plus que deux, et peut-être qu'elle me laissera les manger avec la petite Sis ; car je n'ai encore rien eu à manger depuis ce matin, excepté une pomme qu'un homme m'a donnée et un morceau d'une qu'il avait jetée. J'aurais pu voler un navet à l'épicier quand je suis allée chercher quelque chose pour maman ; mais je n'ai pas osé. Je volais autrefois ; mais M. Pease dit que c'est mal de voler, et je ne veux pas faire le mal ; je ne veux pas être comme Lizzy Smith, qui a deux ans plus que moi et porte de si belles robes. M. Pease dit qu'un de ces jours elle sera comme la vieille Kate, qui se grise si souvent. O mon Dieu, voilà un homme qui vient de passer, et je n'ai pas crié : Mais chaud ! Qu'est-ce que je peux faire ?

— Qu'est-ce que tu peux faire ? voilà ! lui dis-je en jetant tout son mais dans le ruisseau. Retourne chez toi, et dis à ta mère que tu as tout vendu, voilà l'argent.

— Est-ce que cela ne sera pas un mensonge, monsieur ? M. Pease dit que nous ne devons pas mentir.

— Il a raison ; mais ce ne sera pas un mensonge, parce que je l'ai acheté : seulement je l'ai jeté au lieu de le manger.

— Alors, monsieur, puis-je le manger si vous n'en voulez pas ?

— Non, cela ne vaut rien pour toi : le pain vaut mieux, et voilà un demi-schelling pour acheter un pain et encore un autre pour acheter quelques bons gâteaux pour toi. C'est à toi : ne le donne pas à ta mère, et une autre fois ne reste pas dehors aussi tard. Il faut rentrer de meilleure heure et dire à ta mère que tu n'as pas pu vendre tout ton mais, et que tu ne peux pas t'empêcher de dormir ; si c'est une bonne mère, elle ne te battra pas.

— Oh ! monsieur, elle est bonne quelquefois. Mais je sais que le marchand du coin n'est pas un brave homme ; autrement il ne vendrait pas du rhum à ma mère, quand il sait, puisque M. Pease le lui a dit, que nous, ses pauvres enfants, nous mourons de faim. Oh ! je voudrais que tout le monde fût bon comme lui, et alors ma mère ne boirait pas de cette mauvaise drogue, nous ne serions pas battus et nous aurions de quoi manger, parce qu'il n'y aurait personne pour lui en vendre, et nous ne manquerions de rien.

Elle prit la rue qui conduisait à ce hideux antre de détresses, les célèbres Cinq-Points de New-York.

Comme je montais Broadway, regardant çà et là les royales splendeurs des salons (c'est là, je crois, le nom que l'on donne aux cabarets des classes élevées), je faillis me mettre à crier Mais chaud ! en songeant à l'alcool qu'on tire de ce grain et que l'on vend sous les différents noms de pur genièvre, vieux rhum, eau-de-vie blanche ou excellent porto.

Comme je suivais cette rue, aussi pleine de monde à cette heure de la nuit que l'est la grande rue d'un village à l'heure où l'on sort de l'église, le cri me venait çà et là de chaque côté de la rue : Mais chaud, mais chaud ! Et chaque fois que je l'entendais, comme chaque fois que je l'entendrai, je pensais à cette petite fille et à sa mère ivrogne.

Quand j'entraî dans la rue de Spring, je fus presque aveuglé par l'éclat des milliers de becs de gaz qui l'illuminent et se reflètent dans les brillantes glaces de la taverne de Prescott-House, dont la presse a dit tant de merveilles. J'étais sur le point de me laisser entraîner à l'admiration, quand j'entendis retentir comme un cri d'alarme ou

comme le sanglot d'un esprit perdu dans l'obscurité de la nuit : — Mais chaud, mais chaud ! qui veut du bon mais chaud, tout bouillant, tout bouillant ?

Oui ! Eh bien ! que ce soit le mot de ralliement de tous ceux qui voudraient que ce grain allât alimenter la femme et les enfants de l'ivrogne plutôt que l'insatiable activité de l'alambic.

Vous qui combattez la débauche, encouragez-vous à persister chaque fois que vous entendrez ce cri nocturne.

## CHAPITRE VI.

Maggie la Sauvage.

Il est dans notre nature de dédaigner certaines choses qui nous plairaient, qui nous plaisent quand nous les avons goûtées.

Les méchants ont de l'antipathie pour ceux qui voudraient les rendre meilleurs ; ils refusent de changer de manière de vivre, parce qu'ils ne savent combien ils seraient plus heureux.

Quand le missionnaire s'est établi au milieu des plus pauvres habitants de New-York, parmi les ivrognes, les voleurs et les prostituées des Cinq-Points, tous ceux qu'il venait assister l'ont haï cordialement.

Reconnaissant combien il était inutile de distribuer des livres de morale que l'on allait vendre ou engager pour un dixième de leur valeur, il adopta une autre méthode : il chercha à occuper ceux qui n'avaient pas d'ouvrage, il apprit à ceux qui y consentaient comment ils pouvaient gagner de l'argent en travaillant, il leur prouva par l'expérience que le travail procurait plus de bonheur que l'ivrognerie et tous les vices qu'elle traîne à sa suite.

Une des premières mesures qu'il prit fut d'organiser des ateliers de couture pour la fabrication de chemises communes et d'autres objets analogues. Il y recueillit des femmes qui ne pouvaient trouver d'ouvrage dans les magasins ordinaires, car le nom du quartier qu'elles habitaient suffisait pour leur assurer un refus : le manque de garantie morale qu'elles offraient leur fermait toutes les portes.

Le missionnaire rencontra des adversaires : ils prétendirent qu'un ministre du Christ se dégradait en essayant d'occuper des enfants vicieux, en rappelant dans la bonne voie des femmes perdues, en leur enseignant le moyen de vivre sans péché, sans vendre leur corps pour acheter du pain, ou, dans leur désespoir, échanger leur dernier sou contre un verre de rhum ! Néanmoins il ouvrit un atelier, qui est devenu la maison de l'Industrie, et il eut bientôt sa récompense. Il fut d'abord tourmenté, haï, persécuté, battu ; mais Dieu et sa volonté eurent le dessus.

Parmi les tortures qu'il éprouva, les coups d'épingle furent souvent les difficiles à supporter ; je vous raconterai ce que lui fit souffrir une petite fille. Elle était en haillons, sale à l'excès, la tête couverte d'une forêt inextricable ; elle avait les jambes et les pieds nus. Tous les jours, par tous les temps, elle venait lui crier d'une voix perçante, à travers le trou de la serrure si la porte était fermée, ou dans l'entre-bâillement si elle était ouverte, toutes sortes de reproches insultants ; les expressions qu'elle employait prouvaient qu'elle n'était que l'organe d'ennemis plus âgés et plus méchants qu'elle. Puis elle appelait par leur nom les personnes qui se trouvaient avec le missionnaire ; elle débitait le catalogue de leurs excès, racontait leur histoire, les appelait par leurs noms de guerre, et chantait les chansons qu'ils avaient entonnées dans leurs débauches. Elle avait une voix qui lui aurait donné toute une cour d'admirateurs dans les hautes classes, si elle eût eu accès dans les cercles à la mode. Ses traits étaient aussi réguliers et ses yeux bleus étaient aussi beaux que sa voix était fraîche et douce. Elle avait coutume de demander au missionnaire, au milieu des rires d'une foule de curieux qui s'assemblaient autour d'elle, ce qu'il voulait faire tous les jours de toutes ces vieilles femmes qu'il faisait venir chez lui...

On avait essayé de mille manières de se débarrasser de ce tourment, c'était du temps perdu. Il était inutile de la menacer ou de la gronder.

— Attrape-moi si tu peux ! disait-elle.

Le missionnaire la suivit chez elle pour parler à ses parents ; ce fut en vain.

Elle demeurait rue Antoine. Du côté oriental de cette rue il y a une rangée de repaires qui abritent ceux qui ont perdu toute espérance et qui ne connaissent plus que la misère. Voyez ! Sous terre et sur terre, dans les caves et dans les greniers, devant et derrière, dehors et dedans, comme ils fourmillent aux portes et aux croisées, dans les escaliers, les corridors ; comme ils grouillent dans les rues et dans les cours, ne faisant rien le jour et ne s'occupant qu'au mal pendant toute la nuit !

Ouvrez-vous un passage parmi cette foule ; passez par-dessus les femmes ivres et les enfants endormis le long des murs. Arrêtons-nous... Voici une sorte de trou sous terre, c'est l'entrée d'une longue et noire allée ; suivez-moi. Non ! non ! pas là dedans ? direz-vous : personne ne peut demeurer là.

On y demeure cependant. Cette jeune fille vient d'y descendre. Nous la suivrons.

— Vous feriez mieux de ne pas aller par là, nous dit un gamin perdu dans la foule, on y a poignardé un homme hier au soir.

C'est encourageant : nous entrons cependant ; nous cherchons notre chemin dans l'obscurité pendant une centaine de pas ; une porte s'ouvre sur notre droite, la jeune fille que nous avions suivie s'élançe comme un chat au-dessus d'une haute palissade, elle grimpe sur un toit, et entrant dans une lucarne de grenier, elle nous dit avec un rire sauvage : — Vous ne m'aurez pas encore cette fois, vieux voleur de protestant ! Vous voulez m'attraper pour m'envoyer au pénitencier de l'île ! Je vous connais, vieille vermine de missionnaire ! J'ai entendu le père Phelan dire ce que vous voulez faire de tous les pauvres des Cinq-Points ; vous voulez les mettre tous à la porte pour bâtir de grandes maisons et les forcer à aller entendre les mensonges que vous prêchez ; voilà ce que vous voulez faire, hérétique du diable ! mais vous ne m'aurez pas, et j'irai vous envoyer encore demain !

Nous sommes entrés dans sa chambre, la chambre dont le missionnaire, disait-elle, voulait la priver. Est-il possible que la nature humaine puisse s'attacher à une pareille habitation, et refuse de la quitter pour aller en occuper une meilleure ?

La chambre fait partie de pièces qui longent l'obscur corridor que nous avions suivi : elle est à demi sous terre, et au-dessus se trouve une autre rangée toute pareille : chaque chambre a dix ou douze pieds carrés, une porte et une petite croisée ouvrent sur cette allée qui forme la seule cour commune qu'il y ait ; à l'extrémité se trouve un cloaque infect !

Nous entrons dans ce bouge ; un homme mort ivre est couché sur une couverture en loques étendue sur le plancher ; une femme trop ivre pour se lever est appuyée contre un des coins du mur. Tout l'ameublement de cette chambre et tout ce qu'il y a de vêtements ne vaut peut-être pas cinquante sous.

Et c'est la demeure chérie de l'une des plus jolies, des plus actives, des plus intelligentes jeunes filles de ce quartier abandonné de Dieu !

Le missionnaire explique pourquoi il est venu ; on lui répond qu'il peut faire ce qu'il veut de la jeune sauvage s'il parvient à s'en emparer.

— Car, dit la mère, nous n'avons pas besoin d'elle à la maison...

— A la maison ! Elle n'est jamais ici que la nuit !

— Que la nuit ! où donc dort-elle ? Sur le plancher nu et humide sans doute ; car il n'y a pas d'autre lit.

Le lendemain on tâcha de la saisir, de la contraindre à accepter un logis plus habitable ; mais tout fut inutile.

Quand la force a-t-elle jamais réussi avec une femme ?

Si le serpent avait voulu forcer notre première mère à manger la pomme, elle la lui aurait enfoncée dans la gorge pour l'étouffer.

Il fut convenu qu'un petit garçon, l'un des plus agiles coureurs du voisinage, se tiendrait derrière la porte, et qu'au moment où elle commencerait sa longue kyrielle d'injures, il se précipiterait sur elle ; mais :

— Attrape-moi, si tu peux ! Et elle disparut, courant de côté et d'autre, passant sous les charrettes, faisant mille détours. Elle va être prise... il la tient... non ! elle s'enfonçe tout à coup dans une cave !

Quand il y arrive, une grande rumeur s'y fait entendre ; il y voit un grand nombre de petites filles aux pieds nus, mais celle qu'il cherchait n'y était plus. Il s'en retourne, et, au moment où il rentre, un rire satanique retentit à ses oreilles.

— M'as-tu attrapée cette fois ? Pas encore, hein ? Veux-tu recommencer ? Ha ! ha ! ha !...

Et elle s'en va chantant :

Courons, courons voici l'aurore,  
Le gibier broute dans les bois,  
Au son de la trompe sonore  
Mettons le chevreuil aux abois !

C'était une chasse dans laquelle on ne pouvait réussir que par l'adresse ; la force n'y pouvait rien. On disait partout qu'on ne pourrait ni la prendre ; ni la civiliser. Elle avait mené cette vie sauvage depuis sa première enfance. La nature ne l'avait pas créée méchante, mais elle était malicieuse à l'excès. Tout le monde répétait qu'il serait inutile de songer à la réformer. Cependant tout le monde se trompait.

## CHAPITRE VII.

La conversion de Maggie.

Lecteur, tu connais déjà cette jeune fille, cette Maggie la Sauvage des Cinq-Points : c'est la douce, la bonne, la tendre Marguerite dont nous avons parlé dans le premier chapitre ; c'est elle qui pourvoit aux besoins de la pauvre veuve ruinée et de ses enfants ; c'est elle qui habite une maison propre et salubre avec son père, et ce père, c'est Pignoble ivrogne que nous venons de voir étendu dans ce misérable trou de cette noire allée de la rue du Centre.

Quel changement !

Ce fut un acte de charité de retirer cette pauvre enfant d'un genre de vie qui n'a jamais qu'une phase, jamais qu'un résultat, jamais qu'une fin toujours misérable.

Quel pouvoir magique avait donc opéré ce changement ?

Des paroles de bonté, de charité, d'espoir; la preuve du bonheur qui résulte de la vertu, de la morale, du travail; c'est ainsi que l'on peut racheter les plus dépravés.

Comment ?

— Voyant que tous mes efforts étaient inutiles, dit le missionnaire, je changeai de tactique. Un jour que j'étais occupé dans l'atelier j'aperçus Maggie la Sauvage qui attendait le moment de me lancer une injure. Je fis semblant de ne pas la voir, et je dis assez haut pour qu'elle m'entendît : — Je voudrais bien avoir quelqu'un qui pût m'aider à arranger ces chemises.



Une petite fille faible et blême, assise sur les marches de la Banque de la république, répète à tout venant : *Hot corn! hot corn!*

Un éclair d'intelligence vint illuminer ses traits, et semblait dire :

— Je ferais bien cela, moi !

— Voulez-vous m'aider ? lui dis-je.

Elle tressaillit, car ma demande coïncidait avec ses pensées intimes ; elle ne me répondit pas, mais elle pensa qu'elle le voudrait bien : j'avais trouvé une corde sensible.

— Maggie, lui dis-je du ton le plus doux et de l'air le plus affable qu'il me fût possible, Maggie, voulez-vous venir m'aider ? Je sais que vous êtes adroite, je vous donnerai un demi-schelling si vous voulez m'aider un peu.

Elle fit un pas vers la porte, regarda derrière elle d'un œil inquiet ; elle se rappelait le petit garçon, et recula.

— Non, je ne veux pas, dit-elle, vous voulez m'attraper pour m'envoyer à Pile. Je vous connais, vieux protestant ! La vieille Catherine m'a dit hier que vous aviez éloigné d'ici Lizzie Smith, Nance Hastings, Lize la Bossue et une foule d'autres.

— C'est vrai, mais je ne les ai pas envoyées à Pile. Elles ont toutes de bonnes places où elles sont heureuses et contentes ; et je ne renvoie pas celles qui ne veulent pas s'en aller. Je ne vous renverrai pas, et je ne vous garderai pas ici sans votre consentement.

— Si je passe la porte, me laisserez-vous sortir quand je voudrai ?

— Certainement, mon enfant.

Mon enfant ! Quand l'avait-on jamais appelée ainsi ? Il y avait bien longtemps, avant que son père et sa mère fussent tombés aussi bas, quand elle allait à Pécole, à la chapelle, quand elle portait des habits dont elle n'avait pas honte. Le manque de vêtements fait descendre les plus fières au dernier degré de l'abaissement.

— Voulez-vous jurer que vous me laisserez sortir et que vous ne me battrez pas ? Bill le Boiteux et Luce la Borgne sa femme disent que vous avez tué la petite Sappy à force de la battre.

— Ce sont des menteurs.

— Ils disent que c'est vous qui mentez, que vous ne prêchez que des mensonges.

— Eh bien ! Maggie, je ne veux pas te mentir, et je ne te battraï pas, mais je ne veux pas jurer. Un honnête homme n'a pas besoin de jurer.

Elle réfléchit un moment et répondit : — C'est peut-être vrai... je sais que ceux qui jurent le plus sont de grands menteurs. Voulez-vous laisser la porte ouverte ? Si vous la laissez ouverte je vais entrer.

— Oui, répondis-je, et elle entra.

— Eh bien ! que voulez-vous que je fasse ?

— Tenez, regardez-moi. Je prépare des chemises pour les femmes qui les emportent pour les coudre. Ce morceau-là, c'est le corps ; voici les manches ; là sont les cols, ici les poignets, puis les goussets ; il faut encore six boutons et le fil pour coudre le tout, et on en fera une chemise. Maintenant il faut rouler le paquet et le nouer ; le voilà prêt ! Vous pouvez faire cette besogne aussi bien que moi, et vous ne savez pas comme vous m'obligerez.

— Oui, je peux la faire, et plus vite que vous.

Elle était aussi adroite à l'ouvrage qu'aux malices, et les morceaux de calicot disparurent sous ses doigts agiles plus rapidement que sous les miens. Je le lui dis.

Personne n'avait jamais trouvé l'occasion de louer son travail, quoiqu'on lui eût toujours dit qu'elle était remplie d'adresse.

L'esprit de réforme avait commencé son œuvre glorieuse.

Quand Maggie eut achevé sa tâche, elle leva vers moi ses doux yeux bleus d'un air qui semblait dire : Je suis fâchée que ce soit déjà fini ; ne pourriez-vous me donner autre chose à faire ?

Je n'avais pas d'autre ouvrage à lui confier pour le moment.

— Que ferai-je maintenant ? dit-elle.

— Je n'ai pas autre chose aujourd'hui, lui dis-je, mais voici le demi-schelling que je t'ai promis, et quelques gâteaux par-dessus le marché. Reviens demain, tu pourras m'aider tous les jours si tu veux.

Elle ne désirait pas s'en aller.

Elle avait goûté un fruit qui lui avait dessillé les yeux, elle aurait voulu se couvrir de la feuille du figuier pour cacher ses haillons et ses fautes.

Sauvage comme le faon, elle était domptée aussi facilement que lui. A l'approche de l'homme, il s'élançait dans le fourré le plus épais pour s'y cacher ; mais une fois qu'il est pris, il suit l'homme tranquillement en lui léchant les mains sans crainte. Maggie la Sauvage était apprivoisée.

— Que ferai-je maintenant ?

Que pouvait-elle faire ? Il y avait une vingtaine de petites filles qui s'étaient rassemblées autour de la porte, car le bruit s'était bientôt répandu que Maggie, Maggie la Sauvage, était prise et mise en cage, et elles voulaient voir ce qui allait advenir.

— Il me vint une idée, continua le missionnaire ; je lui demandai si elle savait lire. Oui, et écrire aussi. Avait-elle été à Pécole ? Oui. Alors vous allez jouer à la maîtresse d'école ; vous allez prendre ces banes, appeler tout ces enfants, vous serez la maîtresse et vous jouerez à Pécole.

Jamais plus heureuse idée ne m'était venue. Maggie était enchantée ; les enfants accoururent pour jouer à un jeu encore tout nouveau. Pendant une heure et plus elle remplit son rôle à merveille et avec le plus grand effet. Elle sut maintenir l'ordre parmi toutes ses petites compagnes, leur fit répondre : « Oui, madame, » et : « Non, madame, » comme si elle eût été réellement maîtresse d'une école. Il fallait la voir les tenir en respect et leur dire de se conduire comme des demoiselles ! A l'une elle montrait l'A B C, à l'autre elle enseignait à épeler quelques mots. « Ayez soin de vous laver la figure la première fois que vous reviendrez, dit-elle à l'une, et vous, si vous avez d'autres hardes, ne venez plus avec celles-là. » Pauvre Maggie ! elle avait oublié combien les sennes étaient déguenillées.

— Maintenant, dit-elle, vous allez être toutes bien tranquilles ; ne faites pas de bruit pendant que je vais être sortie, ou je vous punirai plus que si je vous enfermais dans un cabinet noir... Monsieur Pease, voulez-vous donner un coup d'œil à mon école pour quelques minutes ?

Elle disparut. Quelle légèreté ! on eût dit qu'elle avait des ailes. Un instant après elle revint en courant et portant un petit paquet de papier. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Cela signifiait que les plus doux parfums s'exhalent de la fleur qui s'épanouit dans l'ombre, et que l'eau la plus pure descend des retraites les plus inconnues.

— Ont-elles été toutes bien sages ? dit-elle tout d'abord ?

— Oui, toutes.

Elle ouvrit alors son petit paquet. Oh ! comme elles la regardaient avec stupefaction ! — Qu'est-ce que c'est ?

— Qu'est-ce que c'est ? Voilà.

Elle était allée dépenser son demi-schelling pour donner aux autres ce qu'on lui avait donné. Jamais gâteaux ne parurent plus savoureux ; jamais acte de bienveillance ne causa autant de bonheur à son auteur que Maggie en éprouva en distribuant ses récompenses. Quelle

leçon d'abnégation! Le premier demi-schelling qu'elle eût possédé, tout son trésor au monde, elle l'avait dépensé pour rendre les autres heureuses. Il y avait là une idée : et il fallait être aveugle pour ne pas voir tout l'avantage qu'on pouvait en retirer.

Le missionnaire distribua d'autres gâteaux aux enfants, et leur dit de revenir le lendemain.

— Ce fut, dit-il, le commencement de notre école gratuite, qui est devenue si utile à ce voisinage.

— Maggie, lui dis-je en lui prenant la main et la regardant avec bonté, Maggie, vous m'avez été très-utile aujourd'hui, voulez-vous revenir demain?

J'avais frappé juste : des pleurs vinrent dans ses yeux, elle qui n'avait jamais encore pleuré que de colère! Je ne lui avais pourtant dit que quelques mots d'un ton de bonté.



Le pauvre diable fut relevé tout maculé de sang et de boue.

— Si vous voulez me permettre de rester, dit-elle, je ne m'en irai pas. Je peux apprendre à coudre et faire ces chemises.

— Oui, oui; et si vous restez ici, ces enfants viendront tous les jours; nous ferons l'école avec eux.

Maggie la Sauvage avait perdu son surnom : elle était entrée dans une phase nouvelle de sa vie. Quand je lui demandai ce que diraient son père et sa mère :

— Que leur importe? répondit-elle; qu'est-ce que cela leur a jamais fait, quoiqu'ils n'aient pas toujours été comme ils sont aujourd'hui?

Non, ils n'avaient pas toujours été ivrognes : il y a un commencement pour tous. Son père, James Reagan, avait été un bon et honnête charpentier, qui jouissait d'une certaine aisance. Maintenant qu'était-il?

Il était descendu rapidement des hôtels aux salons, des salons aux tavernes, de là aux boutiques de marchands de vin, puis aux caves où l'on vend du rhum, et au lieu de chambre il n'avait plus qu'un trou sous terre dans la rue du Centre. Il n'avait plus qu'une étape à faire, il n'avait plus qu'un autre trou à occuper sous terre.

Cependant il n'était pas tombé si bas qu'il ne pût se relever. Il s'est relevé : vous l'avez vu. Voulez-vous savoir comment, je vais vous le dire :

Maggie resta dans la maison de l'Industrie. Elle fut nourrie, vêtue, blanchie; et en échange elle travailla, elle s'instruisit et lorsqu'elle entendit raconter aux assemblées de tempérance ce que l'engagement de sobriété avait produit, elle résolut de décider sa mère à venir et à essayer de cesser de boire, de redevenir la bonne maman qu'elle était quand sa fille était encore enfant. Quant à son père, elle n'espérait plus le voir s'amender; mais ce fut pour elle une idée fixe de ramener sa mère à de meilleurs sentiments. Quand elle était à jeun, elle pleurait et promettait volontiers de s'abstenir de toute boisson; mais le démon du rhum s'en emparait bientôt, et elle se mettait à maudire sa fille et à l'appeler des noms les plus outrageants que sa folie pouvait inventer.

## CHAPITRE VIII.

Horrible récit.

Pendant quelque temps Maggie persévéra dans ses efforts; ils furent enfin couronnés de succès.

Un soir la petite Maggie était absente de l'assemblée : bientôt on entendit du bruit à la porte. Qu'y a-t-il? Une petite fille fait entrer une femme presque de force : c'est Maggie et sa mère. Les vieux hail-lons sont remplacés par une robe propre et simple que Maggie lui a faite; mais elle se cache le visage. Elle aurait honte de regarder en face ceux dont elle se croyait autrefois l'égale. Une femme parle; c'est une femme comme elle; ou n'est-ce pas elle-même? Est-elle éveillée? Dort-elle et rêve-t-elle? Ce n'est pas un rêve, elle entend raconter sa propre histoire. C'est l'histoire d'une femme qui avait un ivrogne pour époux, et qui expose comment ils ont passé du bien-être à la mendicité; comment elle est descendue de degré en degré jusqu'à une cave de la cour de Farlow. Là son mari meurt; et là encore elle met au monde un pauvre enfant sur un monceau de paille et de chiffons! L'enfant naît à côté de son père expirant à la suite d'une orgie!

— Quelle nuit! quelle scène! ajoute-t-elle; mais vous ne savez pas tout encore. Les cieux, comme s'ils eussent été irrités de ce terrible abus des dons de Dieu, envoyèrent l'éclair et la foudre. L'eau descendit en torrent dans la cave où gisaient père-mère celui qui venait de mourir et celui qui venait d'entrer dans la vie, auprès de celle qui venait d'enfanter! L'eau couvrit le sol; je me sentis mouillée, je me réveillai d'un lourd sommeil et j'étendis les bras, car on ne pouvait rien voir; tout était obscur. Mon enfant cria, et alors... alors toute une armée de rats, chassés de leur trou par l'inondation, commença à grimper sur moi de toutes parts. Oh! comme je tressailis



— Oh! a-t-il dit, je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé, et je meurs en paix.

en sentant leurs corps s'allonger et monter le long de mon cou, s'étendre sur ma figure! J'essayai d'éveiller mon mari, mais il ne bougea pas; dans ma colère frénétique, je le frappai, je le mordis!... Mordre un cadavre! car il dormait pour toujours! Je rassemblai alors toutes mes forces, et je me trainai au haut de l'escalier, dans la cour. Je levai les yeux : l'orage était passé, les cieux souriaient de nouveau; c'était le sourire de mon pauvre enfant assassiné; car, quand je me fus procuré une lumière et que je retournai à cette terrible, à cette odieuse cave... Pourquoi permet-on à des êtres humains de demeurer dans de pareils trous? Est-ce que personne n'est chargé du soin de veiller à la préservation de la vie humaine?... Que vis-je? Mères! mères!... oh! vous, mères qui dormez sur de doux oreillers, écoutez! écoutez!... apprenez les affreux résultats de ce hideux commerce de rhum... les rats avaient tué et dévoré mon pauvre enfant. Qu'arriva-

t-il ensuite? Je ne sais... Je sais seulement que je n'ai jamais bu depuis, que je ne boirai jamais plus. C'est l'engagement que j'ai signé qui m'a sauvé; c'est en le signant que tous peuvent se sauver!

— Tous, tous? Et puis-je... puis-je être... puis-je être sauvée comme vous? Puis-je vaincre ce démon qui m'a fait tomber si bas que ma propre mère ne me connaîtrait pas, on me repousserait si elle me reconnaissait? Puis-je être sauvée?...

C'était la mère de Maggie.

— Oui! oui! fussiez-vous mille fois pire! Regardez ce que j'étais!

— Oui, ma mère, oui! oh! venez!

Et elle la prit par la main, la conduisant vers la table, lui donna une plume, tomba à genoux auprès d'elle, et la regardant avec anxiété, adressa une fervente prière au ciel; elle pleura de crainte et de bonheur.

— Ma mère, dit-elle d'une lèvres tremblante, ma mère! Oh! maintenant, maintenant!...

C'en est fait! Elle a écrit son nom, Marie Reagan : l'engagement est conclu.

Sa réforme fut complète : elle vint habiter la maison d'Industrie avec Maggie.

— Il m'est impossible de retourner vivre avec ton père, dit-elle à Maggie, si je veux tenir ma promesse : et après avoir entendu l'histoire que cette femme nous a racontée hier au soir, il m'est impossible de boire. Je la connais, cette femme : je la connaissais avant qu'elle fût mariée, c'était une des plus jolies filles et des plus fières que l'on puisse voir. Mon mari a dépensé bien des dollars à boire avec le sien! Oh! oui, je la connais bien. Je ne l'ai pas reconnue hier au soir, mais quand elle m'eut dit qui elle était, Elsie Wendall, je me suis rappelée l'avoir connue. Et je pourrais te dire une histoire... mais non, pas maintenant. Non, non! je ne peux plus vivre avec ton père, car je ne veux plus jamais boire, jamais... jamais!

— Mais si mon père redevenait sobre?

— Oh! alors, je pourrais encore être heureuse : mais il ne faut pas l'espérer.

— Oui, il y a encore de l'espoir. J'irai le voir et je le sauverai.

C'était une promesse bien hardie, c'était une grande entreprise pour une jeune fille. Mais quand une femme a-t-elle jamais failli dans ce qu'elle avait entrepris?

Sa résolution fit la force de sa vie : ce fut le but de tous ses efforts, de toutes ses pensées. Parfois elle entrevoyait le succès; puis ses illusions s'éffaçaient, pour revenir quelques jours après. Pendant tout un mois il travaillait avec ardeur, pendant tout un mois il était sobre, puis il retombait si le hasard le ramenait du côté des repaires qu'il avait fréquentés, ou s'il rencontrait quelques-uns de ses anciens compagnons. Ils lui disaient : — Jim, viens donc prendre une goutte, une seule, cela ne peut pas faire de mal... Mais un second verre succédait au premier, et d'autres circulaient ensuite. Maggie alors le surveillait quelques jours, lui enseignait la tempérance et l'engageait à travailler.

Que Dieu bénisse cette enfant! Dieu bénit ses efforts, car elle persévéra jusqu'à ce qu'enfin il consentit à l'accompagner une fois, seulement une fois, à une assemblée de tempérance, mais il ne voulut pas signer l'engagement. — Jamais, dit-il, je n'aliénerai ma liberté, j'y tiens. — Eh bien! répondit Maggie, venez seulement pour savoir ce qui s'y passe, pour voir ma mère! Cela le toucha : il aimait sa femme....

— Eh bien! j'irai.

Le soir vint : Maggie étudiait avec anxiété toutes les ombres qui se dessinaient sur la porte. La dernière entra, mais Jim Reagan n'avait point paru. Maggie ne désespéra pas : elle sortit dans la rue, il était temps. Un groupe d'hommes déclamaient contre la tyrannie des membres de la Société de tempérance, qui voulaient réduire tout le monde à l'esclavage en persuadant à leurs adeptes de signer la renonciation de leurs droits, leurs droits pour lesquels leurs pères avaient combattu.

Ces hommes avaient le dessus; ils allaient suivre Cale Jones à son magasin du coin, où il voulait les traiter tous à la ronde. Un seul s'arrêta un instant, il regardait en arrière comme s'il eût promis de se rendre ailleurs; mais l'amour de la boisson fut plus fort que la conscience, et il se retourna pour suivre ceux qui allaient boire du rhum. Au même instant une main se posa sur son bras, et une douce voix lui dit :

— Venez avec moi, mon père, venez voir ma mère : n'allez pas avec ces gens-là.

La jeune fille triompha.

Quand Cale Jones compta ceux qui l'avaient suivi pour voir celui auquel il ferait payer le régal qu'il leur avait promis, il s'aperçut que Jim Reagan manquait à l'appel.

— Que le diable l'emporte, dit-il, il nous a lâchés! Je croyais bien qu'il ne nous aurait pas manqué de parole. Je vous assure, mes amis, qu'il est temps de veiller au grain, ou le commerce est ruiné. S'il n'est plus permis de boire que de l'eau, il y aura bien des gens qui seront forcés de fermer boutique. Les temps sont déjà bien durs, mais qu'est-ce que cela sera alors?

En ce moment même Tom Nolan le maçon, Tom Nolan que l'on

appelait autrefois Nolan l'ivrogne, expliquait à la Société de tempérance combien les temps seraient meilleurs.

L'instant était des plus propices pour Maggie : elle fit entrer son père, qui hésitait à s'avancer, et chercha une place derrière la porte, où il ne pourrait être vu. Elle ne voulut pas l'y laisser; quelque suppôt de Satan pouvait l'entraîner s'il n'avait que le seuil à traverser. Elle le mena avec elle; il était à jeun; il avait l'air triste et confus.

— James! est-ce toi? Oh!

C'était sa femme. Il reconnut sa voix, car elle avait le même son qu'autrefois. Il la regarda : était-ce réellement elle, si déceument vêtue et qui lui parlait d'un ton si affable, elle qui avait refusé de le voir depuis qu'elle avait signé l'engagement?

Elle se leva, alla le prendre par la main, quoiqu'il fût sale et en haillons, — elle savait qu'il changerait bientôt, — elle le conduisit à un siège et prit place auprès de lui. Maggie s'assit de l'autre côté.

L'orateur fut obligé de s'arrêter une minute; il sentait quelque chose qui l'étouffait, et tous les yeux étaient pleins de larmes à la vue de ce père, de cette mère et de cette jeune fille.

— Jim Reagan, dit l'orateur, je suis heureux de vous voir dans cette enceinte. Nous sommes de vieilles connaissances.

Jim Reagan le regarda d'un œil étonné. Cet homme si propre, si frais, si bien rasé, si bien mis, pouvait-ce être Tom Nolan?

## CHAPITRE IX.

### Discours du maçon.

— Je ne suis pas étonné de vous voir me regarder comme pour me demander si c'est bien moi! Oui, c'est moi, Tom Nolan le maçon, celui qui avait coutume de rouler avec vous chaque soir dans toutes les caves à rhum, qui mendiait, qui mentait, qui volait pour obtenir de quoi boire! Croyez-vous que je voulusse ramasser maintenant des restes de cigare et des chiques mâchées pour charger ma pipe? Croyez-vous que je voulusse porter un chapeau comme celui que mon pauvre petit garçon avait repêché dans le ruisseau? Voyez! mes habits ne valent-ils pas mieux que les guenilles qui me couvraient, quand vous et moi nous avons couché dans le trou à charbon de Cale Jones? Ai-je maintenant l'air de Nolan l'ivrogne, dont la famille demeurait avec deux autres dans une chambre de dix pieds sur douze? Une chambre, ou plutôt un grenier, sans cheminée, sans vitres à une des croisées, avec un plafond si bas que je ne pouvais me tenir debout que dans un coin! Une chambre dans le quartier le plus misérable, dans une maison où ne logeaient que de pauvres êtres abrutis par le rhum, dans une maison appartenant à un monstre à face humaine, une maison qui répugnerait aux diètes les plus immondes, une maison qu'un honnête homme ne voudrait pas donner à loyer, que tout jury d'honnêtes gens condamnerait, et dont les tribunaux ordonneraient la démolition s'ils daignaient protéger la vie du peuple, car c'est la pire de toutes les abominations de la cité!

Comment pouvais-je vivre là? Comment ma femme et mes enfants pouvaient-ils vivre dans cet infâme taudis avec sept autres individus aussi misérables que nous? Comment des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants vivent-ils aujourd'hui dans des chambres toutes pareilles? J'étais ce soir dans cet antre horrible que mes enfants ont si longtemps appelé notre maison. L'entrée est dans la Cow Bay. Si vous voulez la visiter, saturez votre mouchoir de campfire avant d'entrer, autrement vous ne supporterez pas les miasmes délétères. Tâtez votre chemin tout le long d'un passage long, étroit et obscur; tournez à droite et montez un escalier roide et tortueux. Prenez garde où vous poserez le pied dans cet escalier ou aux recoins des paliers, car il y a des amas d'immondices. Prenez garde aussi de rencontrer un homme ou une femme; la nature divise les sexes, le débitant de rhum n'en fait qu'un des deux : dans leur frénésie avinée, la vue de vos habits chauds et propres, la peur peut-être que vous ne veniez les arracher à leur paresse, à leurs antres de ruine et de mort, pourrait les porter à vous précipiter la tête la première du haut de ces escaliers. Montez, montez... montez encore! cinq étages! vous êtes sous le toit : tournez à gauche... Prenez soin de ne pas renverser cette chaudière où cuit tout ce que le boucher jette au ruisseau, et que l'on a installée au haut de l'escalier; ouvrez cette porte et entrez si vous pouvez!

Voyez : voici un nègre et sa femme assis sur le plancher... il n'y a pas d'autre moyen de s'asseoir, il n'y a pas de chaise... ils soupent sur le fond d'un seau renversé. Un pot de terre ébréché contient leur eau... peut-être n'est-elle pas pure. Un autre nègre et sa femme occupent l'autre coin; un troisième monopolise le peu d'air que laisse circuler la lucarne. D'un autre côté que voyez-vous? Un nègre et une grande et belle jeune femme blanche! Sont-ils couchés ensemble? Non, pas tout à fait; il n'y a pas de lit dans la chambre, pas de chaise, pas de table, rien! Rien que des haillons, de la saleté, de la vermine et des êtres humains dégradés par l'eau-de-vie; des hommes et des femmes qui ont des âmes comme celles des plus fiers et des plus nobles de la terre!

- Quel est cet homme ?  
 — Lui être Bill Nez-percé.  
 — Est-ce sa femme ?  
 — Moi pas savoir. Lui l'appeler femme à lui.  
 — Elle vit avec lui comme sa femme ? Vous demeurez tous ici ensemble ?  
 — Nous pas avoir autre chambre pour demeurer. Pauvre homme, pas pouvoir vivre comme riche... rente à payer... rente bien dure à payer.  
 — Combien payez-vous de loyer pour cette chambre ?  
 — Soixante-quinze sous chaque semaine... toujours en avance.  
 — Quel est cet homme ?  
 — Moi être appelé Snaky Io. Moi supposer nom être Joseph Snakey. Moi pas savoir exactement.  
 — Comment gagnez-vous votre vie ?  
 — Ça, bien difficile à dire, massa. Quelquefois travaille... temps bien dur, massa... donnez quelque chose à pauvre homme, massa.  
 — Est-ce que cet homme et cette femme sont ivres ?  
 — Moi suppose eux avoir un peu bu.  
 — Un peu bu ! mais ils sont ivres morts !

L'atmosphère de cette chambre est assez fétide pour engendrer une épidémie et donner la peste au voisinage... seulement le voisinage tout entier est rempli des mêmes émanations mortelles. Hâtons-nous de descendre dans la cour ; l'air n'y vaut guère mieux, tout est corrompu, tout est corruption. Oui ! c'est là, à cette porte de la mort, que je demeurais autrefois ! Regarde-moi, James, tu me connaissais alors ! Regarde-moi, tu ne me reconnais pas. J'étais une bête brute, et maintenant je suis un homme, et tu peux redevenir un homme. Signe cet engagement, il y a une puissance magique dans ce papier ; tu viendras avec moi, tu verras où je demeure ; je t'habillerai, je t'aiderai à entrer dans une voie de sobriété, je ferai pour toi ce que Thomas Etting a fait pour moi, et avec l'aide du ciel tu deviendras un homme.

— Il est trop tard, il est trop tard ! ma perte est consommée !  
 — Il n'est jamais trop tard. Regarde les amas de vieilles briques, de vieilles tuiles, de planches, de sommiers, de chevrons, de portes et de croisées des maisons que l'on abat, tout cela est-il perdu ?... Je suis maçon, tu es charpentier ; si nous ne pouvons les rassembler pour reconstruire le même édifice, nous saurons en faire une maison solide et salubre. Voyons, signe l'engagement et mettons-nous à l'œuvre de bon cœur.

— Mon père, signe, mon père !  
 Il se retourna pour dire tout bas quelques mots à sa femme, qui lui répondit :

— Oui, j'irai. Sois fidèle à ton engagement pendant un mois, et j'irai vivre avec toi, mourir avec toi.

— Essaye, mon père, viens signer.  
 Et Maggie le conduisit vers la table comme elle avait conduit sa mère. Vous avez vu et vous verrez encore que le ciel bénit sa piété filiale.

— Je savais écrire, dit-il, mais il y a longtemps que je n'ai écrit. Ma main tremble, Maggie, aide-moi, guide ma plume... je n'y vois pas clair !

Il n'y avait rien d'extraordinaire, ses yeux étaient gros de larmes. Tous les yeux étaient en pleurs, quand Maggie le prenant par la main lui dit : — Prions, mon père !

Ils s'agenouillèrent ensemble un instant, et M. Nolan le prenant ensuite par la bras lui dit : — Viens, James, viens à la maison.

Pas encore, il avait un autre devoir à remplir. Il prit la main de sa femme en lui disant : — Adieu, je tiendrai ma promesse.

Puis il jeta un regard de reconnaissance vers Maggie comme s'il eût désiré quelque chose qu'il n'osait demander de peur d'être refusé. Cependant l'impulsion naturelle était puissante, il y avait longtemps qu'il n'avait éprouvé les mêmes sentiments, il commençait à se régénérer. Maggie était son seul enfant, son enfant qu'il aimait tant autrefois et qu'il comptait de si douces caresses ! Voudrait-elle jamais passer de nouveau ses bras autour de son cou ? Elle lui avait prouvé ce soir combien elle l'aimait, elle avait fait et lui avait fait faire ce qui eût été impossible à tout autre, et son plus grand désir était de la presser contre son cœur. Il s'arrêta auprès de la porte et la regarda d'un œil plein de pleurs et d'amour. Le magnétisme du cœur n'a besoin ni de fils métalliques ni de machines pour correspondre... Elle sentit ce qu'il éprouvait, elle comprit l'éclair qui jaillit de ses yeux, et, aussi rapide que cet éclair, elle se jeta dans ses bras en criant : — Mon père ! Et, jetant ses bras autour de lui, elle lui donna un doux baiser filial.

## CHAPITRE X.

La tentation et la chute.

Environ deux mois après les événements que nous avons racontés dans le chapitre précédent, quelques-uns des nouveaux amis de James Reagan firent une petite souscription et achetèrent des meubles qu'ils mirent dans une chambre louée à cet effet dans la rue de Mul-

berry, où sa femme, fidèle à sa promesse, alla vivre avec lui. Cette demeure formait un contraste frappant avec celle où nous l'avons vu dans la rue du Centre. Nolan et Etling continuèrent à lui prodiguer des preuves d'amitié, et il continua à tenir son engagement. Marguerite allait souvent le voir et l'accompagnait à la chapelle et aux assemblées de tempérance avec sa mère : elle était heureuse et fière, car il lui semblait certain que son père était tout à fait un autre homme et qu'il n'y avait plus de recluse à craindre. Elle accepta donc une place qui lui était offerte pour aller dans une ferme à la campagne, où elle apprendrait à tenir une maison. Cette séparation lui était avantageuse. Mais ce fut un malheur pour lui, car elle était toujours son ange gardien.

Sa femme était bonne et pleine d'affection, et ils vivaient ensemble heureux comme autrefois. Ils auraient pu vivre heureux comme Adam et Eve dans le paradis s'il n'y avait pas eu de serpents à New-York. Ils le guettèrent, l'attendirent et le tentèrent, mais leurs artifices ne purent le décider à descendre dans leur antre.

Cale Jones jura qu'il le ferait revenir, qu'il le ramènerait à ses anciens compagnons ou qu'il saurait pourquoi.

— Ces buveurs d'eau froide ne vont pas triompher de moi comme cela ! Je m'en vais vous dire de quoi il s'agit, mes amis ; il faut trouver le moyen d'amener Jim ici un de ces soirs, il a de l'argent maintenant, et s'il ne veut pas boire il vous payera de quoi vous rafraîchir.

— C'est cela, dit Bill Nez-percé.  
 — Ferme tes mâchoires, toi, vieille éponge de nègre, on ne te demande pas ton avis. Si tu veux te rendre utile, amène Jim Reagan ici comme tu pourras.

— Et vous le traiterez comme Jake le porteballe.  
 — Motus ! ou je t'enfonce tes dents d'ivoire dans la soute au pain !  
 Qu'est-ce qu'il y a donc sous ta laine, Snakey ?

— Homme noir savoir comment faire. Lui l'amener ici.  
 — Comment feras-tu ?

— Moi commencer par le commencement, finir par la fin. Vous croire peut-être que démon lui montrer langue fourchue tout de suite pour faire peur à père Adam ? Non, massa, il s'est approché doucement, sans bruit de la mère Eve, qui a plus tard enjôlé le vieux : voilà le moyen. Vous pas comprendre ?

— Je comprends, mais qui sera Eve, Snakey ?  
 — Sally l'Enfumée, sa favorite, qu'il a fait entrer à l'atelier.

— Je le sais, elle est dans les griffes du vieux missionnaire, comment l'en ferez-vous sortir ?

— Ça ne sera pas difficile si vous manœuvrez bien. Donne à boire, Cale, moi pas pouvoir travailler sans boire.

— Je vous donne un gallon de rhum si vous m'amenez James Reagan. Comment vous y prendrez-vous ?

— Vous croire nègre être imbécile ? Mais je compte sur le gallon, songez-y, Cale, c'est un marché loyal ; ainsi tenez le rhum prêt pour le moment où Reagan paraîtra.

L'embûche fut dressée pour le lendemain au soir. Snakey alla trouver Angéline la Borgne et lui promit sa part du gallon si elle imaginait le moyen de faire sortir Sally l'Enfumée de la maison de l'Industrie, de la mener chez Cale Jones et de l'y faire boire.

Elles avaient été compagnes de débauche : une était revenue au bien ou essayait d'y revenir. Reagan l'avait fait entrer dans la maison : il volait, disait-il, la réformer, car il avait été la cause de sa perte. L'autre la haïssait à cause des efforts qu'elle faisait pour s'amender et désirait par-dessus tout la ramener à la misérable vie qu'elle venait de quitter.

Elle envoya dire à Sally qu'elle était malade, presque mourante et la pria de venir la voir. Comment pouvait-elle refuser ? Sally alla la voir et la trouva la tête enveloppée et paraissant souffrir cruellement. Snakey Io entra quelques minutes après apportant le premier à-compte du gallon : c'était pour baigner les tempes de la malade. Quand on a eu l'habitude de boire, on ne peut appliquer du rhum à l'extérieur sans y goûter. L'épreuve était au-dessus des forces de Sally : elle le sentit, elle goûta le liquide ; elle en but de manière à s'enivrer. Alors Angéline la conduisit chez Cale Jones dans la salle du fond ; et le noir démon attendit que Reagan passât en revenant de son ouvrage pour lui dire d'un air de composition et d'honnêteté qui aurait déçu le plus soupçonneux qu'Angéline avait déterminé Sally à entrer chez le marchand de vin, qu'il y avait une heure qu'il était aux aguets, ce qui était vrai ; qu'elle n'était pas encore sortie et qu'il craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque chose.

— Et maintenant, massa Reagan, ajouta-t-il, moi être heureux de rencontrer vous comme ça par hasard, car moi pas savoir vous être aux Cinq-Points. Vous pouvoir la faire sortir et conduire à maison.

James Reagan, désireux de rendre service, eut l'imprudence de s'aventurer dans un débit de liqueurs, où il n'avait pas mis les pieds depuis qu'il avait signé l'engagement. Il y trouva les deux femmes, comme le nègre le lui avait dit. Sally était complètement ivre et couchée dans un coin de la salle du fond. C'était un endroit reculé, loin des bruits de la rue, et plus d'une pauvre victime y avait été volée aux cartes ou par des moyens plus directs. C'était dans cette salle que Jake le porteballe avait reçu son dernier compte.

— J'étais allé dans cette salle auparavant, raconta Reagan. Je

connaissais le chemin, et je ne fis pas attention à la colère hypocrite que l'on me montra quand j'entraï, en me disant de m'occuper de ce qui me regardait et de laisser les autres vaquer à leurs affaires. Je m'ouvris un passage à travers la foule altérée, et j'entraï dans cette caverne de mort. Cette vieille sorcière d'Angéline eut soin de s'esquiver aussitôt que j'entraï. Je m'assis sur le bord du lit et j'essayai de rappeler à elle-même la victime de cet infernal complot, sans me douter que j'en étais une autre. L'appartement exhalait une odeur de renfermé à laquelle je n'étais plus accoutumé, et qui me rendit malade. — Tom ! dis-je.

Celui auquel je m'adressais était Charles Topham, vulgairement connu sous le nom de Tom Top, orphelin sans appui, qui, n'ayant personne pour le guider dans le chemin de la vertu, s'était laissé aller à toutes les intempérences du vice. Il avait reçu une bonne éducation et avait eu une bonne mère; mais son père lui avait appris à boire, et le pauvre enfant en était venu à être un des piliers de la boutique de Calc Jones.

— Tom, dis-je, apporte-moi un verre d'eau.

Il me l'apporta, j'en goûtai, et je le laissai reposer un instant pour laisser fondre la glace. Quand je le repris, j'avalai le tout d'un seul trait. Un moment après, mon gosier, mon estomac et ma tête étaient en feu. J'avais bu une demi-pinte de whiskey; ces misérables avaient engagé Tom à changer le verre. Je restai trois jours sans savoir ce que je faisais ni où j'étais.

## CHAPITRE XI.

James Reagan.

Le lendemain matin, dès avant le lever du soleil, sa femme vint aux Cinq-Points en proie à une vive douleur.

— Reagan est-il ici? demanda-t-elle d'une voix tremblante. Elle faillit s'évanouir de désespoir quand on lui répondit qu'il était parti avant dix heures pour retourner chez lui. — Alors il est perdu, perdu, perdu!

On le chercha ce jour-là de tous côtés, du matin au soir, mais personne ne l'avait vu. Comme ces infâmes mentaient! Pendant tout ce temps ils jouissaient de leur victoire, de leur double victoire, car ils avaient ramené deux brebis égarées dans la gueule du loup. Pendant tout ce temps la bande se régalaît avec l'argent qu'elle avait volé à Reagan.

— Ah! c'est un bon coup de filet, dit Calc Jones, maintenant il faut avoir Tom Elting et Nolan, et puis bravo, mes amis! nous aurons ruiné l'établissement du vieux Pease et nous le ferons déguerpir des Cinq-Points!

Lorsque la nuit vint et que la journée fut finie, Elting et Nolan vinrent se joindre à ceux qui cherchaient Reagan: ils explorèrent tous les repaires où il avait pu s'enfermer. Ils ne visitèrent pas la salle du fond de Calc Jones, car il jura sur la Bible que Jim Reagan n'avait pas franchi le seuil de sa porte depuis plus de trois mois.

Enfin après que la bande eut dépensé jusqu'au dernier sou du malheureux et mis tous ses vêtements en gage les uns après les autres, on songea à s'en débarrasser. Mais les mécréants n'étaient pas encore satisfaits du chagrin qu'ils avaient causé à sa femme, et ils imaginèrent un complot si infâme, que l'être le plus diabolique n'aurait pu inventer rien de pire.

Ils savaient que Sally avait été un sujet de querelles; que sa femme en avait été jalouse il y avait quelques années; ce fut là-dessus qu'ils basèrent leur plan. Une jeune mendicante, la fille d'un chiffonnier italien, la petite Madalina, eut la promesse d'un demi-schelling si elle voulait aller dire à madame Reagan que Tom savait où était son mari.

C'était une ombre d'espoir; mais les gens qui se noyent cherchent à saisir jusqu'au moindre fétu.

On chercha Tom. Il ne fut guère difficile de le trouver; on lui recommanda d'amener la vieille femme. Pensaient-ils que le désespoir et la jalousie la replongeraient aussi dans le vice? Oui, c'était là leur espérance.

L'esprit humain ne pouvait imaginer rien de plus poignant pour le cœur d'une femme qui cherchait son mari absent que de la faire entrer dans une chambre où il gisait près d'une autre femme, que dans le délire de l'ivresse il pressait dans ses bras en lui jurant qu'il l'aimait, qu'il l'aimait mieux que..., mieux que... le grog!

Les monstres manquèrent leur coup. Madame Reagan lui parla avec autant de bonté que s'il eût été dans son lit, et le pria de se lever pour venir avec elle. Il refusa: elle pouvait aller se divertir avec le vieux missionnaire: elle pouvait aller au diable, cela lui était égal! Il était ivre. Il ne pouvait d'ailleurs se lever; ses compagnons l'avaient dépouillé de ses vêtements.

Elle se retira désolée.

— Tom, dit-elle à Topham, Tom, viens avec moi, mon brave garçon, je me sens faible et malade.

Tom était un brave garçon! mais qui le lui avait jamais dit auparavant? Une seule personne; il s'en souvenait, et cette voix qui lui alla au cœur lui sembla la même que celle qu'il avait déjà entendue. Tom,

lui donnant le bras et lui disant de s'appuyer sur lui, l'accompagna chez elle.

— Madame Reagan, lui dit-il, laissez-moi rester ici aujourd'hui, je n'ai pas de logement, et je ne me sens pas d'humeur à retourner chez Calc Jones.

Non, il ne voulait pas y retourner! Il avait entendu le son de voix de sa défunte mère lui disant qu'il était un brave garçon. Personne ne répèterait qu'il était brave garçon, s'il y retournait. Sa conscience était à l'œuvre, sa conscience le félicitait de l'assistance qu'il venait de donner à une femme.

Il resta donc: elle était malade, il prit soin d'elle toute la journée. Vers le soir, il devait aller avec Elting et Nolan à la recherche de Reagan et le reconduire à la maison. Il s'apprêtait à sortir, il tenait déjà le bouton de la porte, quand il s'arrêta pour voir qui s'approchait. C'était Maggie qui accourait, la figure épanouie de bonheur, de santé et de la charmante fraîcheur d'une vie rustique.

— Où est mon père? Maman est malade? Qu'y a-t-il donc?

Sa mère se couvrit le visage; elle ne voulait pas que sa fille la vît pleurer.

— Tom, mon enfant, dis-moi ce qu'il y a? Voyons, Tom, tu es un brave garçon... la vérité, toute la vérité; je veux la savoir.

Brave garçon! son cœur débordait: il aurait pu recevoir des coups, des menaces, des injures sans verser une larme; mais des paroles de bonté lui faisaient plus d'impression.

— Maggie, je ne veux pas vous mentir, je ne le pourrais pas; mais je ne peux pas vous dire ce qu'il y a.

— Pourquoi?

— J'ai peur que vous ne m'appeliez plus brave garçon.

— Je vous donnerai encore ce nom: je ne peux pas croire que vous soyez méchant.

— Et vous ne me haïrez pas?

Non, non, il lui serait impossible de vous haïr, car vous avez été bon pour sa mère aujourd'hui.

— Ma mère! oh! je devine tout: vous n'avez pas besoin de me parler. Seulement dites-moi où il est, j'irai le chercher.

Oh! y a-t-il beaucoup de mères qui aient reçu du ciel une telle fille?

Oui, il y en a beaucoup. Plus d'une fleur embaumerait les cœurs de ses doux parfums si de cruelles gelées ne flétrissaient ses jeunes années.

— Qui t'a fait revenir à la maison, Maggie?

— Je ne sais pas, maman: je sentais qu'on avait besoin de moi. Quelque chose me le disait: j'ai rêvé pendant trois nuits, et je suis venue.

Tom lui raconta ce qui s'était passé, et lui expliqua en quoi il pouvait lui être utile. Il n'avait qu'à l'accompagner, et ils ramèneraient son père. Maggie fit un petit paquet de hardes qu'elle lui donna à porter, et ils partirent. Elle s'arrêta en route au bureau de police, porta plainte, et reprit son chemin, suivie d'un agent, qui arrêta Calc Jones et les deux femmes; le reste de la bande était allé ailleurs chercher une autre victime. On envoya les femmes à l'île dès le lendemain, car elles n'avaient personne pour les réclamer. Le chef de tout ce complot avait des amis; l'adjoint de la sixième division le protégeait: ils étaient du même bord en politique, il l'envoya chercher, et on le mit en liberté une heure après son arrestation.

Depuis qu'il avait reçu la visite de sa femme, Reagan avait résolument refusé de rien boire, et il commençait à se dégriser. Son entrevue avec sa fille fut triste: il la repoussa d'abord; il n'osait ni la voir ni lui parler; il avait honte. La nature prit enfin le dessus; il se leva, se dépouilla des haillons dont on l'avait revêtu pour le jeter à la porte, et mettant les habits que Tom et Maggie lui avaient apportés, il s'éloigna en s'appuyant sur leurs bras. La maison était triste et ne pouvait plus connaître le bonheur.

Maggie se mit à l'œuvre et lui prépara à souper en dépensant une partie de ses petites économies pour lui acheter du thé et des aliments.

— Maintenant, dit-elle, j'ai encore une autre œuvre à accomplir. Tom, je vais vous trouver un logement. Vous vous rendrez à la maison de l'Industrie et tâcherez de vous amender.

Lecteur, n'oubliez pas que cet ange réformateur n'est autre que Maggie la Sauvage.

Tom l'accompagna volontiers chez le missionnaire, qui les reçut avec bonté. Nous les laisserons là quelque temps; peut-être les reverrons-nous. Maggie retourna à la campagne. Son père fut malade pendant quelques jours et reprit ensuite ses travaux, mais il avait perdu tout courage; il devint de plus en plus inquiet, et enfin dans un moment d'abandon, rencontrant un de ses anciens camarades, il retomba au dernier degré d'abrutissement. Si après sa première rechute il fût revenu renouveler son engagement, il aurait pu être sauvé; mais il s'y refusa: il avait prouvé, disait-il, qu'il était incapable de se conduire, et il se laissa entraîner au désespoir. Ses meubles, ses habits, ceux de sa femme, la Bible même que sa fille lui avait donnée, tout disparut successivement, tout fut vendu pour acheter du rhum. Sans ressources, maltraitée par lui, sa femme finit par le quitter et revint à son premier lieu de refuge, à la maison de l'Industrie. Tom l'accueillit avec compassion; il était portier du logis.

— Il vaut mieux être portier, dit-il... Mais vous savez le reste. Je vais appeler M. Pease : je suis sûr qu'il vous recevra avec plaisir, d'après ce qu'il m'a dit hier ; et je m'en vais écrire à Maggie pour qu'elle sache ce qui se passe.

— Vous avez bien de la bonté, Tom.

— N'a-t-elle pas été pleine de bonté pour moi ? Où serais-je maintenant si elle ne m'eût pris en pitié ? J'espère que nous ferons revenir son père.

— Oh non, ce serait folie que de l'espérer ; il est plus corrompu qu'autrefois. Jamais il ne m'avait frappé auparavant. Oh ! c'est horrible d'être traitée ainsi ; je ne lui pardonnerai jamais.

— Ne dites pas cela ; nous devons pardonner à ceux qui nous ont offensés, comme nous voudrions que nos offenses nous fussent pardonnées.

— C'est vrai, mon garçon, tu m'as donné une leçon. Je lui pardonnerai, mais je ne crois pas qu'il puisse résister à ce nouvel accès.

— Les feux les plus violents s'éteignent le plus vite.

Tom était plein de foi, tandis qu'elle se laissait aller au découragement, au désespoir. Mais le temps cicatrise les blessures les plus profondes. Elle se mit à travailler, elle redevint résignée, heureuse d'achever là une vie qui ne pouvait être longue. C'était pour elle comme un pressentiment, et elle se préparait au grand voyage qu'elle était sur le point d'entreprendre. Elle semblait n'avoir plus qu'un désir.

— Oh ! si je pouvais voir mon mari comme il était il y a quelques mois ! Je mourrais contente ; mais je ne peux mourir avec l'idée qu'il ne versera pas une larme sur ma tombe.

Son heure approchait. Tom était philosophe : — Ne vous ai-je pas dit, reprenait-il, que les feux les plus violents s'éteignent le plus vite ? Il était là hier au soir ; il s'est promené dans la rue pendant des heures entières en jetant les yeux du côté de la cuisine, où vous travailliez.

— Peut-être venait-il me battre.

— Non, il était aussi calme qu'un juge.

— Oh ! alors peut-être avait-il faim, le pauvre homme !

— C'est ce que j'ai pensé, et je suis sorti lui acheter un pain. Quand je le lui ai donné, il s'est mis à pleurer et s'est assis sur les timons d'un tombereau, où il l'a mangé. Il avait faim, et de peur qu'il n'eût soif aussi et qu'il n'allât à ce maudit trou...

— Ne jure pas, Tom.

— Je ne peux pas m'en empêcher : c'est le nom que cela mérite. Je ne voulais pas qu'il y allât, et je lui ai porté un verre d'eau, et je me disais : Si l'on savait quelle bonne œuvre on fait en donnant un morceau de pain et un verre d'eau à ces pauvres ivrognes au lieu de leur donner du rhum ! Je l'ai engagé à revenir avec nous.

— Non, Tom, m'a-t-il dit, j'ai signé l'engagement une fois, je ne veux pas le signer de nouveau pour le violer une seconde fois.

— Mais non, ai-je dit, vous ne l'avez pas violé, c'était ma faute, c'est moi qui vous ai entraîné.

Alors je lui ai conté toute l'histoire : il ne la connaissait pas. Ces misérables lui avaient dit qu'il était venu avec Sally, qu'ils avaient demandé du whiskey, qu'ils s'étaient enivrés et s'étaient couchés... Il les croyait. Il avait oublié tout ce qui s'était passé, et il ne savait pas qu'ils lui avaient menti si abominablement.

— Tu ne sais pas, Tom, m'a-t-il dit, quel poids tu me retires de dessus ma conscience.

Je lui ai demandé où il avait l'intention de passer la nuit.

— Où ? mais où puis-je aller ? Dans ce tombereau ou bien dessous, là où je pourrai trouver un bouge. Moi qui ai en une maison à moi, qui en ai bâti une vingtaine pour les autres, je n'ai pas reposé sous un toit depuis plus de deux mois. Peut-être que je n'y reposerai jamais plus.

— Oh ! que nenni, lui ai-je dit ; vous coucherez à l'abri ce soir.

— Quoi ! sous le même toit que ma femme ! Je ne sais pas si je pourrais, ce serait plus de bonheur que je ne mérite.

— Non, vous vous trompez ; et si vous voulez vous en aller demain matin et revenir le soir aussi sobre que vous êtes maintenant, je demanderai au surintendant de vous recevoir pour toujours.

— Je le veux bien ! je le veux bien ! je sortirai demain matin, et j'irai balayer les rues ; j'aurai du pain, c'est plus que je n'ai eu depuis huit jours.

— Ainsi vous voyez qu'il viendra ce soir : nous avons séance, et nous le ferons entrer. Vous pouvez y compter, s'il signe l'engagement encore une fois, il le gardera.

Reagan tint parole, il revint sobre comme il était parti.

— Tu vois, Tom, on m'a donné un quart de dollar, et je ne l'ai pas dépensé à acheter du rhum. Si quelques-unes des harpies que je connais l'avaient su, comme elles se seraient mises à mes trousses !

Il hésita longtemps avant d'entrer dans l'assemblée de tempérance. Il avait peur que sa femme n'y fût, il n'osait se trouver en face d'elle. Elle redoutait autant que lui cette entrevue. Enfin un des assistants sortit et vint parler à Reagan.

— Croyez-vous, répliqua-t-il, que je puisse encore me comporter comme un homme ? Je crains de n'en avoir plus la force ; toute mon énergie a disparu, il me semble que je me suis conduit si longtemps

comme une brute, que je resterai brute toute ma vie. Mais si vous croyez qu'il me reste encore...

— Oui, oui, venez !

Un autre ami vint lui parler, c'était Nolan.

— Nolan, vous avez toujours été mon ami ; je m'en vais voir si M. Pease voudra bien me renfermer et me tenir éloigné de ces crocodiles : ne sont-ils pas exactement semblables à des crocodiles qui se traînent dans la vase pour se jeter sur la malheureuse victime qui s'approche à portée de leurs énormes mâchoires ?

Il signa de nouveau l'engagement, et nous verrons plus tard qu'il y fut fidèle.

Pour donner à nos lecteurs un peu de répit après des scènes comme celles que nous venons de décrire, nous allons retracer un épisode de la vie de ceux qui ont entrepris de civiliser et de moraliser les pauvres habitués des débits de liqueurs. Après avoir pris connaissance des faits historiques que nous rapporterons dans le chapitre suivant, nos lecteurs reconnaîtront que l'œuvre de rédemption n'est pas une impossibilité.

## CHAPITRE XII.

Le mariage à deux sous.

Nous venons de lire une des mille histoires qui montrent comment le rhum peut séparer ceux dont une sainte loi avait fait une seule chair, un seul cœur, un seul esprit. A moins qu'ils ne veuillent boire et s'enivrer ensemble, comment pourraient-ils vivre unis ? Il ne peut y avoir rien de saint dans un genre de vie aussi coupable.

Supprimez la cause, restreignez l'usage des liqueurs enivrantes, et non-seulement les époux seront liés par des chaînes d'or, mais encore vous fermerez toutes les maisons de perdition de la cité. Sans le rhum, elles ne seraient pas ouvertes un mois ; avec ce poison leurs profits sont énormes, leurs effets sont effrayants. Je pourrais vous montrer une maison de débauche où l'on a vendu dans une année, pour trente-neuf mille dollars, treize mille bouteilles de vin, qui n'en avaient coûté que quinze mille. Pourquoi ne réaliseraient-ils pas ce bénéfice, puisque hommes et femmes viennent s'enivrer dans un palais où l'on a dépensé en une seule année en réparations et embellissements la somme énorme, incroyable, de soixante-dix mille dollars ?

C'est l'orgie qui alimente la prostitution.

C'est par la tempérance et le mariage qu'on moralise les deux sexes.

— J'ai uni des couples bien étranges, me dit un jour M. Pease : le mariage d'Elting, entre autres, fut quelque chose d'extraordinaire.

J'étais occupé un soir à mettre mes comptes à jour au milieu d'interruptions continuelles comme celles-ci : — Les yeux de la petite Lucie sont plus mal ce soir, monsieur.

— Montrez-la-moi. Il faut l'envoyer à l'hôpital ; dites à la garde-malade de venir me trouver... Prenez cette petite fille avec vous, lavez bien ses yeux avec de l'eau froide, et mettez-y un peu de cette pommade. Vous me direz demain comment elle se trouvera.

— Monsieur Pease, faut-il donner la poudre en une seule fois ou par doses ?

— Par doses.

— Suzanne Apsley dit que vous lui avez promis de la laisser sortir ce soir ?

— Est-elle rentrée à l'heure prescrite et dans un état convenable la dernière fois qu'elle est sortie ?

— Oui, monsieur.

— Laissez-la sortir.

— Pourrai-je sortir avec elle, monsieur, s'il vous plaît ?

— Comment vous appelle-t-on ?

— Juliana, monsieur. Je voudrais aller voir ma cousine Madalina ?

— Ah ! oui, je me rappelle : vous êtes la petite musicienne italienne. Oui, vous pouvez sortir. Voyez si vous pouvez décider votre jolie cousine à venir demeurer ici avec vous.

— Elle voudrait bien venir, monsieur, mais sa mère s'y oppose.

— C'est bien. Allez.

— Et je repris mon travail. 7 et 5 font 12, et 8 font 20 ; 1 et 1 font 2...

— Oui, monsieur, mais il y a là-bas deux personnes qui voudraient ne faire qu'un.

— Comment cela, que voulez-vous dire ?

L'homme et la femme qui désiraient être unis par le mariage se présentèrent : ils étaient ivres.

— Que demandez-vous, mes amis ?

— Nous voudrions être mariés, monsieur.

— Mariés, et pourquoi ?

— Mais, parce que nous ne croyons pas qu'il soit bien de vivre plus longtemps ensemble comme nous le faisons ; nous en avons parlé aujourd'hui, et vous voyez...

— Oui, oui, vous avez causé de cela en buvant bouteille, et vous avez fini par conclure que vous deviez vous marier. Quand vous aurez curé votre vin, vous vous en repentirez probablement.

— Non, monsieur, nous n'avons pas bu beaucoup aujourd'hui, pas

assez pour ne pas savoir ce que nous faisons, et nous ne croyons pas que la manière dont nous vivons soit convenable. Nous avons lu les bons ouvrages que vous écrivez pour les pauvres malheureux comme nous, et nous venons vous demander de faire quelque chose pour nous.

— Vous avez lu ? Vous savez lire, lisez-vous la Bible ?

— Pas souvent ; mais nous lisons les journaux, et nous y trouvons souvent de bonnes choses. Comment pourrions-nous lire la Bible quand nous avons lu ?

— Croyez-vous que le mariage vous empêchera de boire ?

— Oui, parce que nous allons en même temps signer l'engagement de tempérance, et nous tiendrons notre promesse, vous pouvez y compter.

— J'aimerais mieux vous voir signer l'engagement d'abord ; et si vous pouvez le tenir jusqu'à ce que vous ayez pris un costume plus décent, je vous marierai.

— Non, nous ne pouvons pas attendre. Cette bonne pâte de femme qui vit avec moi n'a pas d'autorité pour m'empêcher de boire ; mais si nous étions mariés, elle me dirait : « Thomas, ne te laisse pas tenter ! » et qui sait si nous ne deviendrions pas meilleurs, qui sait si nous ne cesserions pas d'être une honte pour nos mères ?

La femme, qui jusqu'alors était restée silencieuse, éclata en pleurs en s'écriant :

— Ma mère ! ma mère ! je ne sais plus si elle est morte ou en vie, et je n'ose pas m'en informer. Mais si nous étions mariés et régénérés je la rendrais heureuse encore une fois.

Je ne pus résister plus longtemps à cet appel, et je résolus de leur donner une chance de salut. J'ai marié bien des couples dont la misère semblait extrême, mais je n'en avais vu aucun aussi radicalement misérable. L'homme était nu-pieds et nu-tête, il n'avait ni veste ni habit ; ses cheveux étaient en désordre, sa barbe était longue et crasseuse.

C'était cependant un des plus habiles maçons de la ville.

La femme portait les ruines d'un chapeau de soie et quelque chose qu'à la rigueur on pouvait prendre pour des souliers ; le reste de son costume se composait d'une vieille robe de mérinos toute rapiécée qui avait dû être très-belle ; il me sembla qu'elle n'avait rien par-dessous.

— Vous vous appelez Thomas... après ?

— Elting, monsieur, Thomas Elting, un bon et honnête nom porté par un honnête homme ; si vous vous voulez nous marier...

— C'est bien, je vais vous marier.

— Vraiment ?... Vois-tu, Mag, je te l'avais bien dit.

— Ne m'appelle plus Mag. Si je me marie, je veux me marier sous mon propre nom, le nom que m'avait donné ma mère.

— Ce n'est pas Mag ? Eh bien, je n'en savais rien.

— Allons, Thomas, ne parlons pas autant. Comment vous appelez-vous ?

— Mathilde, monsieur. Faut-il vous dire mon autre nom ? Oui, je le dirai, car je ne le déshonorerai plus. Je me serais toujours bien conduite si je l'eusse gardé. La méchante femme qui m'entraîna à ma perte me conseilla d'adopter un faux nom ; on m'appela donc Mag, et c'est sous ce nom-là qu'il me connaît. Je ne lui aurais jamais dit mon vrai nom ; mais nous allons nous marier, et je serai meilleure.

Tombés si bas, pouvaient-ils devenir meilleurs ? Nous verrons.

— Oh ! c'est une mauvaise chose pour une fille de changer de nom, à moins que ce ne soit pour prendre celui d'un bon mari. Mathilde Morgan, monsieur. Toutes mes honnêtes connaissances ne m'appellent pas autrement.

— Maintenant je vais vous unir dans les liens sacrés du mariage. Cela ne peut pas vous rendre pires, cela peut vous amender. Levez la tête et regardez-moi. Mathilde et Thomas, prenez-vous la main et regardez-moi, pendant que je vais vous marier, suivant l'institution consacrée par Dieu lui-même. Croyez-vous que vous soyez suffisamment sobres pour comprendre l'importance solennelle de cet acte ?

— Oui, monsieur.

— Le mariage, étant d'institution divine, ne peut pas être un état de péché, de misère, de saleté et d'ivrognerie. Thomas, voulez-vous prendre Mathilde pour votre seule et unique épouse légitime ?

— Oui, monsieur.

— Vous promettez de vivre avec elle en mauvaise comme en bonne santé, de la nourrir, de la protéger et de l'aimer comme votre épouse fidèle et légitime : vous promettez d'être son mari fidèle et constant, de ne pas vous enivrer, de vous habiller décentement !

— Oui, monsieur.

— Attendez pour répondre que j'aie fini. Vous promettez de vous abstenir de l'usage immodéré des boissons enivrantes, de traiter cette femme avec bonté, avec affection, et de l'aimer comme un mari doit aimer sa femme ? Me promettez-vous cela comme un serviteur du Très-Haut, me le promettez-vous en présence de Dieu, pour que ce soit inscrit au ciel si je vous donne cette femme pour votre épouse ?

— Je le promets.

— Et vous, Mathilde, de votre côté, promettez-vous la même chose et fidélité à cet homme ?

— J'essayerai, monsieur.

— Me le promettez-vous sincèrement ?

— Oui, monsieur.

Ce oui fut prononcé avec toute la franchise que peut y mettre une femme quand sa bouche exprime ce que pense son cœur.

— Alors je vous déclare mari et femme.

— Maintenant, Thomas, dit l'épousée quand j'eus écrit le certificat et que je le lui eus donné en lui recommandant d'en prendre soin, paye M. Pease, et retournons chez nous en disant adieu à la bouteille.

Thomas fouilla d'abord dans sa poche de droite, puis dans celle du côté gauche pour revenir à celle de droite et examiner enfin le gousset qui attendait une montre.

Il est probable que le premier propriétaire du pantalon avait été propriétaire en même temps d'une montre qui remplissait ce gousset, mais il y a fort à parier que Thomas n'en avait jamais possédé une. Ses perquisitions se prolongèrent, et il devint évident qu'il cherchait une chose introuvable.

— Mais comment cela se fait-il ? dit-elle ; tu avais deux dollars ce matin...

— Je le sais bien, mais je n'ai plus que dix centimes. Tenez, monsieur Pease, prenez-les, c'est tout ce que je possède au monde, il me serait impossible de donner davantage.

C'était vrai ; que pouvait-il faire de plus ? Le missionnaire prit le décime en demandant au ciel que ces malheureux fussent capables de quitter leurs mauvaises habitudes aussi facilement qu'ils se séparaient de leur dernier sou : c'était leur faiblesse qui les avait réduits à ce degré de misère.

Ainsi quelques mots proférés avec l'intention de réformer ceux qui les écoutaient eurent la puissance de moraliser Thomas et Mathilde, que l'on avait si longtemps connus sous les noms de Tom l'ivrogne et de Mag ; ils devinrent M. et madame Elting, et le séjour de la maison leur ayant fait aimer la sobriété, ils comprirent les avantages comme les obligations que leur imposait l'état du mariage.

## CHAPITRE XIII.

Thomas et Mathilde.

— Je pensai de temps en temps, dit M. Pease, à ce mariage à dix centimes, puis cette scène finit par s'effacer de mes souvenirs, au milieu des mille autres qui ne me présentaient comme toujours que misère et désolation. Le temps s'écoula, et je mariai un grand nombre gens. Souvent ceux qui venaient dans leur équipage me laissaient une pièce d'or ; c'était un moyen adroit et dénué d'ostentation de venir au secours de ceux qui ont besoin, mais je ne mariai plus de couple aussi dégradé que celui dont je recue deux sous ; j'avais pris d'ailleurs la résolution de ne plus m'y prêter.

Un jour cependant je fus invité à bénir l'union d'un homme et d'une femme qui me semblaient tout aussi misérables que Tom et Mag, et je refusai.

— Pourquoi désirez-vous contracter mariage, mon ami ? dis-je à l'homme ; vous êtes trop pauvres pour tenir un ménage, et vous êtes adonnés à la boisson tous les deux, je vous connais.

— Mais c'est pour cela que nous voulons être mariés, et signer l'engagement de ne plus boire.

— Prenez cet engagement d'abord.

— Non, il faut que nous fassions tout ensemble ; c'est le seul moyen de nous sauver.

— Croyez-vous que cela vous rendra meilleurs ?

— Un de mes amis s'est sauvé de la sorte.

— Eh bien, allez chercher votre ami et amenez-le-moi ; je veux qu'il me dise comment le mariage l'a rendu sobre ; je verrai après ce que je dois faire. Si je peux vous être utile, j'y consentirai de bon cœur.

— Mon ami est à travailler dans ce moment-ci ; il a une bonne entreprise et plusieurs hommes sous ses ordres, il gagne de l'argent et ne pourra m'accompagner que ce soir. Me permettez-vous de revenir dans la soirée ?

— Oui, je vous attendrai.

Je ne présumais guère le revoir, mais vers huit heures la domestique vint m'informer que cet homme et sa prétendue, avec un monsieur et une dame, m'attendaient en bas. Je lui dis de prier le monsieur et la dame de monter au salon et de s'asseoir un instant. Je voulais renvoyer le couple qui venait pour être marié, car j'étais décidé à ne plus unir deux ivrognes, et je ne soupçonnais pas qu'il y eût le moindre rapport entre les quatre arrivants. Mais le monsieur et la dame ne voulurent pas monter, ils désiraient assister au mariage que j'allais célébrer. Je descendis donc, et je trouvai les deux malheureux que j'avais renvoyés le matin conversant amicalement avec les étrangers, qui me parurent avoir une certaine distinction. Le monsieur portait un habit noir de drap fin, un gilet de soie, une montre à chaîne d'or, du linge très-blanc et des bottes vernies ; la dame était mise avec goût et simplicité ; ses traits respiraient l'intelligence, et la manière avec laquelle elle se tenait au bras de son mari, en restant modestement en arrière, annonçait qu'elle lui était toute dévouée.

— Ces deux pauvres gens, dit le monsieur, sont venus pour être unis en mariage.

— Oui, je le sais, répondis-je, et j'ai refusé de les marier. Regardez-les; est-ce qu'ils vous semblent en état de s'engager dans cette sainte institution? Dieu ne peut vouloir que ceux qu'il a créés à son image mènent dans le mariage la vie de cet homme et de cette femme. Il m'est impossible de les unir.

— Et pourquoi? vous nous avez mariés quand nous étions pires qu'eux... plus sales, plus déguenillés et plus ivres?

La femme se retira encore un peu plus en arrière. Je vis qu'elle tremblait violemment et portait un mouchoir à ses yeux.

— Qu'est-ce que cela signifie? je vous ai mariés quand vous étiez plus ivres? Qui donc êtes-vous?

— Nous avez-vous oubliés? dit la femme en me prenant la main et tombant à genoux; avez-vous oublié Tom l'ivrogne et Mag? Nous ne vous avons pas oublié, nous, car nous prions chaque jour pour vous.

— Si vous nous avez oubliés, reprit le mari, vous n'avez pu oublier le mariage à deux sous! Il n'est pas étonnant que vous ne nous reconnaissiez pas; je l'avais dit à Mathilde, elle n'avait aucune peur à avoir, vous ne la reconnaîtrez pas. Comment nous auriez-vous reconnus? Nous étions alors en haillons, regardez-nous maintenant! Voilà votre ouvrage, monsieur; voilà les fruits de l'engagement de tempérance que nous avons pris, du mariage que nous avons contracté et des bons avis que vous nous avez donnés. Voyez mes habits et les siens... C'est Mathilde qui a tout cousu. Venez chez nous, monsieur, et vous verrez comme notre maison est propre et gentille. Tout contribue à la rendre commode et salubre; et puis, monsieur, il y a un berceau dans notre chambre à coucher. J'ai cinq cents dollars en dépôt à la Banque, et j'en aurai le double la semaine prochaine, quand j'aurai livré l'ouvrage que j'ai entrepris. Tel est le résultat d'une année de sobriété et de l'aide que m'a donnée une femme honnête, fidèle et industrieuse. Or, cet homme sait travailler aussi bien que moi, seulement il est encore enchaîné dans les entraves de l'ivrognerie, et il vit avec cette femme comme je vivais avec la mienne; seulement encore leur situation est pire, car ils ont deux enfants. Que deviendront ces pauvres petites créatures si elles grandissent dans le Cow Bay? Il s'est décidé à redevenir un homme, c'est une bête brute maintenant, il croit qu'il peut imiter mon exemple et rentrer dans la bonne voie, mais il est persuadé qu'il faut que le même homme reçoive son engagement, que ses premiers efforts soient sanctifiés par la même bénédiction, et avec l'appui que Mathilde et moi nous lui donnerons, j'espère qu'il réussira.

Elting avait raison; ils triomphèrent de leurs mauvaises habitudes. Je les mariaï avec toute la solennité possible; je leur fis prendre l'engagement le plus positif d'user modérément de toute boisson enivrante; je leur fis promettre non-seulement de tenir leur engagement, mais d'aider et d'encourager les autres comme Elting les avait aidés et encouragés. Ils ont tenu toutes leurs promesses.

Au moment où ils allaient sortir, Elting mit quelque chose dans la main de Nolan et lui dit de payer le prix du mariage.

Je pensai au deux sous que j'avais reçus autrefois, et, ne m'attendant à rien de plus, je ne fus pas surpris de le voir me remettre deux pièces d'un jaune rougeâtre.

— Ce sont deux sous neufs, pensai-je, j'espère que leur éclat est l'emblème de la vie nouvelle dans laquelle ils vont entrer.

J'avais presque espéré cependant recevoir cette fois deux dollars; mais je ne dis rien, et nous nous séparâmes en invoquant les uns et les autres la bénédiction de Dieu sur nous.

Quand je remontai, je jetai les deux pièces dans le tablier de ma femme en lui disant :

— Encore deux sous, ma chère!

— Deux sous! mais ce sont des aigles, de vrais aigles d'or! Quel bien nous pourrions faire avec cette somme! que de bénédictions résulteront de ce mariage!

Toutes les bénédictions du ciel résulteront toujours d'un engagement religieusement gardé, d'une union saintement formée et fidèlement respectée, quand même le ministre qui l'a bénie n'aurait reçu que dix centimes!

## CHAPITRE XIV.

### La petite Catherine.

J'ai encore à vous raconter un autre épisode des scènes de ce grand poème de la vie de New-York : je puis aussi bien vous le narrer immédiatement, quoiqu'il n'ait aucun rapport avec l'histoire que je viens de retracer; vous reverrez peut-être avec plaisir un personnage qui vous intéresse. Je vais achever l'histoire de la marchande de maïs, dont j'ai parlé dans les premiers chapitres.

Vous avez vu dans l'histoire de la petite Catherine quelle somme de bonheur on peut acheter avec un schelling. Pas une des milliers de pièces de monnaie qui furent dépensées pendant ce même soir dans les hôtels, salons, cafés ou caveaux ne donna à ceux qui les

payèrent ou les encaissèrent la moitié du bonheur que ce schelling assura à deux individus, celui qui le donna et celle qui le reçut. Le pain acheté avec ce schelling sembla dix fois plus doux que les glaces, les gâteaux, les gelées et les liqueurs qui furent vendus ce soir-là à toute la population désœuvrée.

Dans la soirée du jour qui suivit mon entrevue avec cette pauvre abandonnée, j'entendis le même cri plaintif de : — Mais chaud, mais chaud! qui veut du maïs chaud, tout chaud, tout chaud?

Ce cri entraït par nos croisées entr'ouvertes, alors que la pluie tombait assez fort pour traverser l'unique vêtement de cette misérable enfant, mais pas assez pour lui fournir une excuse suffisante si elle eût quitté son poste avant d'avoir achevé sa tâche.

La voix devint moins sonore, puis cessa de se faire entendre; je compris que la nature avait repris ses droits, et qu'une faible et malade enfant dormait dans la rue exposée à toutes les rigueurs de la température. Elle avait pour lit la pierre du trottoir et pour oreiller le piédestal de la colonne à gaz; elle devait s'éveiller plus fatiguée qu'avant de s'endormir, et empoisonnée par les miasmes léthifères qui s'élèvent des ruisseaux au bord desquels elle s'était assoupie. Comme la *malaria* de nos côtes méridionales, ils sont mortels à ceux qui les respirent pendant le sommeil. Elle n'entendait pas dans sa rêveuse somnolence la douce voix d'une mère murmurant à son oreille :

Dors, mon enfant, auprès de toi je veille!

Elle tressaillait de temps en temps comme la sentinelle placée en vedette sur la frontière ennemie qui s'alarme en se réveillant. Tremblante de froid et de peur, elle était forcée de retourner à la maison, où la voix d'une mère... oui, d'une mère, mais quelle mère! la maudissait parce qu'elle n'avait pas accompli une impossibilité, parce que le sommeil avait triomphé de sa volonté, parce que la pauvre enfant n'avait pas gagné assez d'argent pour que cette mère pût s'abandonner plus librement à l'ivrognerie! Et pourtant autrefois cette pauvre petite enfant, dont personne ne prenait plus soin, avait été accoutumée à entendre sa mère parler de sa voiture et de ses gens!

Il était plus de minuit quand elle se réveilla; et ce fut à grand-peine qu'elle put se traîner jusqu'au pied des escaliers qui menaient à la maison de sa mère. Nous ne la suivrons pas en ce moment; mais nous ne tarderons guère à vous montrer dans quel repaire vivent les pauvres de New-York.

Vous viendrez avec moi à l'heure de minuit dans la chambre de la petite Catherine, vous la verrez étendue sur un peu de paille dans un horrible grenier; et cependant elle était née dans une chambre aussi bien meublée que celle que vous habitez, vous qui foulez des tapis de Turquie pour aller à vos couches d'édredon!

Fatigué, abattu par le travail de la journée, je n'étais pas la nuit suivante à l'endroit où j'aurais pu remarquer l'absence de la jeune fille, dont le cri venait tous les soirs retentir sous mes croisées. Mais le jour suivant et le jour après, et encore après, j'écoutai, j'attendis : la même voix ne se faisait plus entendre.

La brise du soir emportait toujours à travers le parc le cri de Maïs chaud! les murs de la rue se le renvoyaient d'un bout à l'autre, chaque coin le répétait, et il sortait de chaque allée, tant sont nombreux ceux qui cherchent à gagner leur vie ainsi. Tous les soirs ce cri retentit monotone d'un bout à l'autre de cette immense cité, et raconte ses misères, ses vices, ses extravagances et les funestes habitudes d'un peuple qui aime les repas du soir. Cependant la même voix d'enfant n'était plus là : le Maïs chaud! ne venait plus chatouiller mon oreille comme le son d'un instrument mélodieux; c'était comme une cacophonie de notes fausses et de cordes brisées.

Que me faisait cette voix pourtant? Il y en avait des milliers d'autres, d'autres aussi misérables, et que l'on peut encore entendre partout où la misère humaine établit son séjour. Cette voix ne me poursuivait pas partout comme tant d'autres; mais, malgré tout ce que je pus faire, son absence me rendait inquiet. Je ne crois pas aux manifestations spirituelles, comme le font certains industriels qui exploitent la crédulité générale, et gagnent leur vie à vendre en détail à ceux qui veulent bien les croire des médiances, des calomnies et du scandale : cependant je crois qu'il y a dans l'homme quelque chose qui ne s'est pas encore manifesté, que nous aspirons à la connaissance des esprits qui vivent au delà de notre monde, et qu'il n'est pas besoin de se créer d'autres idoles.

Je ne m'arrêterai pas à rechercher si ce fut un esprit de la première, troisième ou sixième sphère qui m'inspira, un soir que je quittai mon bureau pour aller visiter les quartiers qu'habitent les pauvres. Je sortis avec la conviction que je verrais cette malheureuse enfant ou que j'en apprendrais des nouvelles. J'ignore quel esprit me guida, peut-être ne fût-ce qu'un esprit de curiosité, néanmoins je pris la rue où je l'avais vue la dernière fois; c'était tout ce que je savais. Je ne connaissais ni son nom, ni le numéro de sa maison, ni personne qui fût capable de me renseigner. Cependant j'avais des relations avec le missionnaire, et elle m'avait dit qu'il lui avait donné de bonnes paroles; mais pourrait-il savoir qui elle était, lui qui en connaissait des centaines?

Peut-être le savait-il : il était facile de s'en assurer.

Je descendis donc la rue du Centre le cœur plein d'espoir : je tournai dans la rue Cross, et, m'arrêtant au coin de celle de Little-Water, je me demandai de quel côté je devais continuer.

Mais j'entends des pas! Mon guide invisible m'inspire l'idée de m'adresser au nouveau venu : c'était faire une étrange question à un étranger, dans un endroit extraordinaire, à une heure indue. Il avait l'air fatigué et harassé de soins, de travaux et de soucis. Vieux avant l'âge, l'œuvre de ses jeunes années avait raccourci le temps qui lui avait été alloué : les rides de son visage et le feu de ses yeux disaient toute son activité, et il s'approchait de ce pas américain qui fait pencher le corps en avant, et semble communiquer aux jambes la vitesse d'un chemin de fer. Dois-je me retirer de sa route de peur de l'arrêter? N'est-ce point un fou? Non : mon inspiration était vraie, l'esprit ne me trompait pas; c'est le missionnaire! cet homme qui a plus fait pour moraliser ce repaire, les Cinq-Points de New-York, que

degrés à minuit? Est-ce que le rhum neutralise les effets des gaz carboniques?

Nous cherchâmes notre chemin jusqu'au pied d'un escalier extérieur, où mon guide s'arrêta un instant pour me dire : La petite malheureuse que nous allons voir est tombée ici même de fatigue et de faim il y a quelques jours; elle est restée toute la nuit exposée à la pluie, et elle fut battue le lendemain matin par sa misérable mère, qui la trouva là en revenant d'une nuit passée dans la débauche avec un homme qui aurait honte de venir la voir chez elle, ou que le monde sût qu'il fréquentait les filles des rues!

— Battue! et pourquoi?

— Parce qu'elle n'avait pas vendu la provision de maïs avec laquelle elle était sortie la veille. La pauvre enfant s'était endormie; quelque vaurien l'avait volée pendant son sommeil, et, comme il arrive souvent, l'innocent avait souffert pour le coupable.

— O Providence impénétrable! m'écriai-je, tu m'as conduit à sa porte!

Mon ami me regarda plein d'étonnement, mais il ne comprit pas ce que je voulais dire. — Prenez garde, dit-il, l'escalier est mauvais et glissant.

— La frapper! dis-je sans lui répondre.

— Oui, elle l'a battue pendant que la pauvre enfant avait la fièvre, était dans le délire... Elle y est encore. Elle n'a pas recouvré sa raison depuis qu'elle est tombée malade. Elle demande instamment à voir quelqu'un avant de mourir... Oh! si je pouvais le voir encore une fois! dit-elle... Le voilà, là... là... Non, ce n'est pas lui, non, oh non, ce n'est pas ainsi qu'il m'a parlé... Il ne me maudissait pas, il ne me battait pas!... C'est là ce qu'elle répète constamment et c'est ce qui a décidé sa mère à m'envoyer chercher : mais ce n'était pas moi qu'elle voulait voir. Viendra-t-il? me demande-t-elle chaque fois que je vais la voir; et dans le but de l'apaiser et de la consoler, je lui ai promis d'amener l'étranger.



Un apprenti d'un magasin de revendeur entra.

toutes les autorités municipales de cette cité de police et de prisons, où la pauvreté est regardée comme un crime, et où les malheureux sont poussés au mal, où on les moralise avec des injures, des cachots humides, des cachots mortels et des barreaux de prison, au lieu de les encourager par des paroles de bonté, de les consoler dans leur affliction, où on leur apprend à voler plutôt qu'à gagner leur vie, où on sévit contre eux quand ils sont vieux, au lieu de les éclairer dans leur jeunesse.

— Monsieur, me dit M. Pease, pourquoi vous trouvez-vous ici à cette heure de la nuit; vous devez avoir un objet en vue? Puis-je vous être de quelque utilité?

— Peut-être, je ne sais... une étrange idée... une enfant, une malheureuse petite fille dont la mère est une ivrogne.

— Venez avec moi alors : il y en a beaucoup comme cela. Je vais en visiter une qui sera morte demain matin... une jolie enfant, née dans l'opulence, et qui se meurt maintenant... Mais vous allez voir, et nous parlerons ensuite de celle que vous cherchez.

Nous arrivâmes bientôt à une allée étroite où la peste semblait avoir établi sa demeure, et où le crime et la misère abjecte lui tenaient compagnie.

— Voyez, me dit mon ami, voilà les fruits de la débauche!

Nous entendions les horribles malédictions que proférait un homme ivre qui frappait sa femme dans une de ces caves que des êtres humains appellent leur maison. Il avait été autrefois un des membres les plus actifs de la société et un des ornements d'une église chrétienne!

Les miasmes méphitiques qui remplissaient cette allée avaient été rendus plus épais et plus délétères par des pluies chaudes et torrentielles; l'air que l'on respirait était comme celui d'un charnier. Comment pouvait-on vivre sous terre avec le thermomètre à trente-six



Près d'une borne était une chétive petite fille d'environ douze ans, enveloppée d'un châle couleur de rouille.

Nous étions au haut de l'escalier; nous nous arrêtâmes un moment auprès de la porte, elle était ouverte : le crime et la misère demeuraient à l'intérieur, la maladie était venue et la mort allait suivre.

— Viendra-t-il? dit une faible voix qui sortait d'un coin de l'appartement, qu'éclairait la lueur incertaine d'une lampe fumeuse.

Cette voix... ce n'était pas une erreur... Je n'eus pas la force d'entrer. Il faut que je m'arrête un instant au grand air, car je sens que j'étoufferais.

— Venez, me dit mon ami.

— Viendra-t-il?

Deux mains s'étaient étendues vers le missionnaire, dont elle avait reconnu la voix.

— Elle est beaucoup plus faible ce soir, dit la mère d'un air de

grande dame, car la maladie de son enfant l'avait empêchée de s'enivrer; mais elle est tout à fait en délire et ne fait que parler de l'homme qu'elle rencontra un soir à la porte du parc et qui lui donna de l'argent pour acheter du pain.

— Viendra-t-il ?

— Oui, oui ! il est venu guidé par le bon esprit qui gouverne le monde et nous conduit dans des sentiers inconnus pour accomplir ses desseins. Il est venu !

L'enfant tressaillit dans son lit, et ses beaux yeux bleus cherchèrent à travers l'obscurité celui qu'elle entendait sans le voir.

— Catherine, mon enfant, dit la mère, qu'est-ce que c'est ?

— Où est-il, ma mère ? Il est venu, je l'ai entendu parler.

— Oui, oui, ma chère enfant, il est là, à genoux à côté de vous...

— Couche-toi, mon enfant, tu es bien souffrante.

— Une fois, seulement une fois, laissez-moi mettre mes bras au-

tour de votre cou et vous embrasser comme j'embrassais autrefois papa. J'avais un père autrefois, quand nous demeurions dans la grande maison, là-bas. Oh ! comme je désirais vous voir pour vous remercier du pain et des gâteaux ! J'avais bien faim, et cela me sembla si bon ! Et la petite Sis s'éveilla et en mangea, et puis elle s'endormit en tenant encore un morceau dans sa main, et je m'endormis aussi. N'ai-je pas dormi bien longtemps ? J'ai rêvé que je dormais dans le parc, qu'on a volé mon maïs et que ma mère m'a battue, mais qu'y pouvais-je faire ?..... Ô mon Dieu ! comme j'ai encore sommeil ! Je ne peux plus parler... je suis bien fatiguée... je n'y vois plus... la chandelle est éteinte. Je crois que je vais mourir. Je vous remercie, je voulais vous remercier pour le pain... j'avais peur que vous ne vinssiez pas. Adieu, Sissy !... adieu, Sissy !... tu viendras... Maman... ne bois... plus... Maman... adieu !

— Tout est fini ici-bas, dit le missionnaire, qui se tenait auprès de nous ; prions.

Lecteur, lecteur chrétien, la petite Catherine est dans sa tombe. Les prières sont maintenant inutiles ; mais il y a dans New-York des milliers d'autres Catherine. Les prières pour elles sont inutiles : la foi sans l'action ne réforme rien. Une résolution énergique d'effectuer la réforme qui empêcherait de raconter de pareilles scènes, de pareils résultats de la vente du rhum, ferait un bien immense dont vous recueilliriez en partie les fruits. Venez et écoutez. Entendez-vous une petite voix qui crie : — Mais chaud ! pensez à la pauvre Catherine et aux innombrables victimes de l'abus des boissons. Invoquez un meilleur esprit, demandez aussi : Viendra-t-il ? et vous entendrez la réponse : Oui, le voici, il est venu !

CHAPITRE XV.

La mère de Maggie.

Reagan signa l'engagement de tempérance et fut reçu au nombre des habitants de la Maison de l'Industrie. Il ne demanda pas d'abord de demeurer avec sa femme ; il reconnaissait qu'il n'était pas digne d'elle. Il pria Tom d'écrire à Maggie. — Je sais qu'elle sera heureuse d'apprendre que je suis ici, dit-il.

Reagan travailla avec ardeur, il fit des ouvrages de menuiserie, et quand tout fut achevé, il demanda qu'on l'occupât quelque part à la boulangerie, à la cordonnerie, n'importe où. — J'irai coudre avec les femmes, dit-il, plutôt que de rester à rien faire ou d'aller où le tentateur me poursuivrait. Il continua quelque temps de la sorte et

finit par acquérir plus de confiance en lui-même. Sa femme lui donna de bons conseils, et il osa enfin sortir pour se livrer à des travaux qui lui procuraient un bon salaire. Souvent il faisait un grand détour pour éviter de passer devant les tavernes qu'il haïssait autrefois.

— J'ai tant souffert, me dit-il un jour, d'avoir cédé à l'appât des liqueurs mises en montre pour exciter nos mauvais appétits ! Il n'est pas étonnant qu'à la vue de cette abondance, le pauvre ivrogne se laisse aller et tombe dans l'abîme. S'il n'était pas permis d'étaler de toutes ces liqueurs, il n'y aurait guère de danger que nous retomptions dans nos anciennes habitudes. Quant à moi, je n'irais jamais les chercher : le mal est que l'on vient nous les mettre sous les yeux, Oh ! pourquoi ces boutiques ne sont-elles pas fermées ou tout au moins ouvertes à l'écart ?

Ceux qui vendent à boire connaissent la toute-puissance de la tentation. Ils s'établissent donc au coin des rues et appellent l'art à leur aide pour attirer les passants. Ils vendent de l'eau frappée, des sandwiches. Il y a toujours du feu pour les fumeurs, des divans et des sièges commodes ; les appartements sont frais en été et chauds en hiver ; celui qui est fatigué peut toujours s'y reposer. Si l'en-

nuï vous obsède, vous pouvez aller y dépenser quelques heures, et votre soif est excitée par le parfum des liqueurs, par leur éclat, par les mille facettes des riches carafons qui les contiennent et par la rencontre d'anciens camarades qui se tiennent là devant de petites tables de marbre blanc, humant des sherry cobbler, des juleps à la menthe au moyen d'un chalumeau de verre.

Malheur à celui qui passe le seuil de ces maisons toujours ouvertes ! S'il est assez fort pour résister à sa propre envie de boire, peut-être n'aura-t-il pas assez d'énergie pour refuser les invitations d'une demi-douzaine de connaissances ou pour repousser les efforts de quelques fous qui l'entraînent. Ne l'accusera-t-on pas de laderie s'il se borne à demander un verre d'eau et ne veut pas faire honneur à la maison ?

— Pourquoi ne pas rester chez vous ? dit-on souvent à ceux qui avouent avoir succombé à la tentation.

— Mais, me dit un jour Reagan, nous n'avons pas de maison ; je n'en avais pas quand j'étais jeune homme. Je demeurais dans un garni,

je ne pouvais rester dans la chambre où je couchais : où pouvais-je aller ? Il n'y avait que le marchand de vin. Ce fut là que j'appris à boire : j'étais un bon sujet pourtant ; je me conduisais bien et j'épousai une honnête jeune fille. Je ne succombai pas tout d'un coup, mais par degrés, et j'arrivai chez Cale Jones et dans la cave de la rue du Centre. Mais si je parviens à éviter les tentateurs je ne boirai plus.

Reagan amassait de l'argent, et chaque soir en rentrant se coucher : — Quand je passe cette porte, disait-il, je sens que je suis en sûreté.

Il fut décidé qu'aussitôt que Maggie pourrait revenir de la campagne ils prendraient une maison.

— Si cette chère et sainte enfant était avec moi, disait le père, et des pleurs coulaient le long de ses joues, je croirais avoir un bouclier qui me défendrait contre toutes les embûches de ces marchands d'âmes. Ma femme est de bon conseil, tout ce qu'elle dit est vrai, mais elle ne peut pas venir avec moi par les rues comme viendrait Maggie. Je me confierais à elle, elle serait mon guide et mon appui.

— Voici une lettre de notre chère enfant, lui dit madame Reagan comme il revenait un soir de son ouvrage, assieds-toi et lis-la-moi, car mes yeux s'obscurissent chaque fois que j'essaie ; je deviens vieille et je commence à ne plus y voir.

C'était les larmes qui les voilaient. N'est-il pas étrange que les



Le mariage à deux sous.

larmes de bonheur et de détresse coulent de la même source ? Reagan mit ses lunettes, prit la lettre, lut les premiers mots, retira ses lunettes, en frotta les verres, regarda à travers et essaya de nouveau. Il remit ses lunettes sur la table avec la lettre, se leva et parcourut la chambre à grands pas, puis il essaya de parler, de dire le premier mot de la lettre. S'il eût pu commencer, le reste aurait suivi, mais ce fut impossible, il étouffait.

Enfin il put dire :

« Cher père et chère mère, je viens vous embrasser tous les deux... »

C'était là quelque chose de simple, que l'on dit tous les jours, et cependant ces mots triomphèrent de la force d'un homme; il pencha la tête sur le cou de sa femme et pleura comme un enfant.

— A moi ! dit-il, à moi, cette tendresse ! Moi qui l'ai battue, fomentée, maudite, maltraitée et exténuée pendant des années ! O Dieu, laisse-moi vivre assez longtemps pour que je puisse la dédommager de mes torts à force d'amour ! ô Dieu, fais-la vivre assez longtemps pour notre bonheur à tous deux et qu'elle vienne pleurer sur notre tombe !

La prière calme l'esprit ; l'aveu de la faute apaise la conscience. Reagan put désormais lire sans difficulté : ses lunettes ne lui paraissaient plus troubles.

La lettre était datée d'après de Katona, comté de Westchester, Etat de New-York.

« Cher père et chère mère, je viens vous embrasser tous les deux. Je crois même que j'embrasserai Tom aussi, car il m'a tout appris... Je sais tout.. Je sais comment vous êtes rentré, comment vous avez pris l'engagement et l'avez religieusement observé, comment vous avez travaillé, fait des économies et que vous voulez maintenant monter une maison, je sais tout cela. Tom m'écrit toutes les semaines. C'est un bon garçon. Je viendrai à la ville dans deux mois, je ne peux pas quitter auparavant, et si vous avez besoin de moi je demeurerais avec vous... »

— Si nous avons besoin d'elle ! A-t-on jamais vu pareille chose ! Mais alors que fera-t-elle ? C'est une grande fille maintenant, elle ne peut pas rester à rien faire. Je voudrais bien qu'elle eût un état. On devrait apprendre un état à tous les enfants.

— C'est bien, c'est bien, femme, mais laisse-nous voir la fin de la lettre.

— Oui, oui, lis-la, ne t'occupe pas de moi, continue.

— Voyons, où en étais-je ? « Je demeurerai avec vous. » C'est cela.

« Et maintenant il faut que je vous apprenne une nouvelle, une bonne nouvelle. Oh ! comme il est heureux que je sois venue ici ! J'ai appris un état qui vous aidera tous à vivre quand vous ne pourrez plus travailler... »

— Que le ciel la bénisse ! qu'est-ce que c'est ?

— Attends un peu, femme, et tu le sauras.

« C'est un état facile et profitable. Vous prendrez une maison, mon père travaillera de son métier, ma mère aura soin de la maison, je travaillerai de mon état, et comme nous serons heureux !... »

— Oui, nous serons heureux ; mais pourquoi ne dit-elle pas ce que c'est ?

— Elle le dit. Si tu voulais avoir un peu de patience ! Les filles ont leur manière d'écrire ; peut-être qu'elle l'a mis dans le post-scriptum.

— Eh bien, continue, je suis impatiente de savoir ce que c'est.

« Vous voudriez peut-être savoir quel état j'ai appris ?... »

— Certainement que nous voudrions le savoir, pourquoi ne le dit-elle pas ?

« Je vais vous le dire. Je fais des cravates que les messieurs portent autour du cou. J'ai appris à les faire d'une manière assez étrange. Une digne dame de New-York est venue en visite ici, elle avait apporté quelques cravates qu'elle devait faire pour s'occuper. Elle demeure à New-York ; je crois qu'elle a des appartements garnis et qu'elle fait des cravates. Elle est veuve, jeune et très-jolie, mais elle a une bien mauvaise santé ; elle n'a pas de famille, seulement un oncle, un vieux gentleman qui est rempli de bonté. Il l'a adoptée, la traite comme sa fille et il lui laissera toute sa fortune. Elle n'est pas comme moi, qui ai un père et une mère, elle n'en a pas, ni frères ni sœurs non plus. Elle n'a personne que son oncle à aimer, et lui l'aime tant ! Quant à moi, je ne l'aimais guère au commencement, j'en avais peur. Je la prenais pour une grande dame de la ville. Elle avait coutume de rester dans sa chambre pour coudre, excepté quand son oncle était là. Elle l'appelle papa et lui la nomme sa fille, Athalie, ma fille... N'est-ce pas un beau nom ? Son nom est Athalie Morgan... »

— Morgan... Morgan... Athalie Morgan ! Je parierais que c'est elle. Ne te rappelles-tu pas, ma femme, le vieux Morgan, le riche armateur ? Son fils épousa une couturière et sa sœur se maria à Georges Wendall.

— Comme c'est étrange ! c'était cette sœur qui parlait le soir que Maggie me fit entrer à l'assemblée de tempérance... elle racontait comment son mari est mort. Et voilà que Maggie a rencontré une autre personne de la même famille ; il faut que son mari soit mort aussi.

— Oui, il est mort aussi misérablement que Wendall. Mais poursuivons, pour voir ce que Maggie dit de la veuve. J'espère qu'il ne l'entraînera pas au mal comme j'entraînerai ma femme.

— James, James, je ne veux pas que tu reparles du passé.

— C'est bien, c'est bien, dit Reagan essuyant une larme.

« Quand elle eut passé quelques jours avec nous, nos gens lui contèrent mon histoire : ils lui dirent que j'avais coutume de vagabonder par les rues ; que j'étais entrée dans la Maison de l'Industrie ; que c'était là qu'ils m'avaient prise et qu'ils étaient bien contents de moi... Oui, ils ont dit cela... Alors madame Morgan s'est mise à me parler avec bonté ; je lui ai conté toute ma vie et une partie de la vôtre ; à son tour, elle m'a confié une partie de son histoire. Ce serait une histoire à mettre dans un livre. Elle m'a prise en grande affection, et j'ai pris l'habitude de monter tous les soirs dans sa chambre, où elle m'a donné des leçons. Elle prétend maintenant que je suis en état de faire un col aussi bien et presque aussi vite qu'elle. Elle peut en faire huit par jour ; quand je l'aide à mes moments perdus et le soir, elle peut en faire douze. La semaine dernière, y compris ce que j'ai fait, elle en a achevé soixante-douze qu'elle a envoyés dans une boîte. Ils étaient tous très-jolis. Cela faisait soixante-douze schellings de New-York, neuf dollars ! Elle m'a dit que, quand je viendrai demeurer avec vous, elle me recommanderait ; car il faut avoir de bonnes recommandations pour obtenir ce genre d'ouvrage, et on m'en donnera à faire autant que je pourrai. C'est une si bonne femme ! Vous pleureriez comme moi si vous entendiez raconter son histoire. Je vous la dirai quelque jour. Madame Morgan retourne à la ville demain, je voudrais bien y aller avec elle, mais c'est impossible. Mon temps sera fini dans deux mois, et c'est alors que je vous verrai. Maintenant adieu, dites adieu à Tom pour moi. Chère mère et cher père, je vous embrasse et vous aime toujours.

» MAGGIE. »

— Oh ! James, dit la mère, quelque chose me dit que si elle ne vient pas avant deux mois, je ne la verrai plus. Mais tu seras heureux avec elle, et j'espère que tu vivras longtemps pour la bénir et la rendre heureuse. Tu n'es pas aussi vieux ni aussi usé que moi.

— C'est ma faute, c'est ma faute ! Si je t'avais traitée comme un homme raisonnable doit traiter sa femme, tu ne serais pas aussi souffrante maintenant.

— Ne regardons pas en arrière, portons nos regards en haut et en avant. Souviens-toi que ta fille est un trésor. Oh ! comme je voudrais la voir encore une fois avant d'aller au champ de repos, pour lui donner ma bénédiction, et comme je verrais aussi avec plaisir cette digne femme, madame Morgan. Je voudrais la réconcilier avec Elsie, établir sur terre la paix qui règne au ciel, où j'espère les rencontrer toutes les deux. Elles me suivront bientôt, car cette vie n'est jamais longue ; mais, j'en suis sûre, la mienne sera courte.

— N'aie pas de ces sombres pressentiments, femme ; il me semble que tu ne t'es jamais mieux portée.

— Je le sais, et je n'ai jamais été plus heureuse.

Cette conversation avait lieu le jeudi soir ; mais dans la soirée du samedi toute la maison fut étonnée de voir Maggie arriver toute joyeuse et aussi légère qu'un jeune agneau.

— Où est maman ? Se porte-t-elle bien ? Y a-t-il quelque chose de nouveau ? Où est mon père ? Est-il toujours dans la bonne voie ? demanda-t-elle avec une vivacité qui empêcha de répondre à aucune de ses questions. Où est Tom ? reprit-elle ; comment va-t-il ? Où est M. Pease, et madame Pease ? se portent-ils bien ? Maman est-elle à la cuisine ?

— Oui, oui, répondit-on.

Elle courut rapidement, montant trois marches à la fois, et, sautant au cou de sa mère, elle l'accabla de baisers et de questions. Puis elle monta vivement au troisième étage, où son père était occupé à lire la Bible dans sa chambre. Quand l'avait-elle vu ainsi occupé ?

La dernière fois qu'elle l'avait vu, il était si pris de boisson qu'il ne pouvait reconnaître sa propre fille qui le retirait du ruisseau. Maintenant il était sobre et content. Voici ce qu'il lisait quand elle entra :

« — Qui souffre ? Qui a du chagrin ? Qui a des querelles ? Qui a des misères ? Qui a des blessures sans cause ? Qui a des yeux enflammés ?

» Ceux qui s'adonnent trop longtemps au vin, ceux qui boivent du vin frelaté.

» Ne désirez pas le vin chargé de couleur rouge, quand il laisse sa robe sur le verre, quand il remue à l'intérieur.

» Il mord alors comme un serpent et il pique comme une vipère.

» Tes yeux verront des femmes étrangères et... »

Il leva les yeux, car son oreille avait entendu le frôlement d'une robe de femme, et il vit devant lui une femme étrangère... une jeune et jolie femme, élégamment vêtue, dont les yeux et les lèvres souriaient de bonheur, et dont le petit chapeau de paille était coquettement enrubané. C'était madame Morgan qui l'avait arrangé. Maggie avait un air si élégant, si comme il faut, qu'il ne la reconnut pas, et tournant de nouveau les yeux vers son livre, il lut encore une fois :

« Tes yeux verront des femmes étrangères... »

— Mon père!

Le livre tomba de ses genoux sur le plancher, et il s'élança vers elle.

— Suis-je une étrangère, mon père, que vous ne me reconnaissez pas?

— Vraiment, dit-il, j'avais peur de parler, je craignais qu'une femme étrangère n'eût été envoyée pour me punir, pour me mordre comme un serpent. O Maggie, tu ne sais pas comme je sens que le mérite. Et cependant tu es si bonne, que tu es étrangère parmi nous. N'est-il pas extraordinaire que ma fille, ma petite abandonnée, qui était sale, déguenillée, méchante...

— Maggie la Sauvage, père.

— Oui... N'est-il pas extraordinaire qu'elle soit la jolie fille que je presse dans mes bras? Car tu es jolie, ma Maggie! O Maggie, Maggie! c'est là ton ouvrage!

— Non, non, mon père, c'est l'œuvre du bon missionnaire et de toutes les bonnes âmes qui lui ont envoyé de l'argent et des habits pour nourrir ceux qui avaient faim, habiller ceux qui étaient nus et réformer les ivrognes. Que serions-nous aujourd'hui s'il ne fût pas venu s'établir aux Cinq-Points?

— Je ne serais plus de ce monde, je serais dans la fosse d'un misérable ivrogne : je tremble en pensant à l'endroit où serait actuellement mon âme.

— Mais maintenant, mon père, vous êtes heureux.

— Oui, je suis heureux, ta mère aussi; mais nous le serons plus encore lorsque nous aurons une maison à nous et que nous vivrons tous ensemble. Mais, Maggie, qui donc t'a rendue si élégante?

— Oh! ma nouvelle amie dont je vous ai parlé, madame Morgan. Vous avez reçu ma lettre, n'est-ce pas? Oui? Oh! je voudrais que vous pussiez la voir, c'est une si bonne femme!

Madame Reagan monta bientôt les rejoindre, et Maggie lui dit ce dont ils venaient de convenir : dès le lundi matin James Reagan devait chercher deux chambres suffisamment propres et aérées, pendant que Maggie irait voir madame Morgan, car l'oncle de madame Morgan lui avait dit d'aller le trouver aussitôt qu'ils seraient décidés à monter une maison. Maggie ne savait ce qu'il lui voulait, mais elle était certaine que ce serait quelque chose à son avantage; c'était un excellent homme qui faisait beaucoup de bien et n'en parlait jamais : il aimait à obliger en secret. Madame Morgan avait promis d'écrire aux personnes chez lesquelles Maggie travaillait; il était convenu que si son père et sa mère avaient besoin d'elle, ils la laisseraient partir avant que son temps fût fini.

— Ton père a besoin de toi.

— Et vous, ma mère, est-ce que vous ne voulez pas m'avoir auprès de vous?

— Je ne sais pas, Maggie; qui sait ce qu'un jour peut amener? Je suis bien heureuse de te voir; j'ai prié tout le jour pour que le bon esprit voulût bien te ramener auprès de moi aujourd'hui.

— Avez-vous prié hier au soir?

— Oui.

— Et ce matin?

— Oui.

— Je l'ai pensé : toute la nuit et toute cette matinée je sentais comme un petit courant de feu qui m'inondait depuis les pieds jusqu'à la tête; tantôt je le sentais au cœur, tantôt au cerveau ou bien au bout des doigts; puis je tressaillais comme si l'on m'eût parlé à l'oreille, et j'entendais comme votre voix qui disait : « Oh! Maggie! oh! si elle pouvait venir! que je puisse la voir encore une fois! » Et j'eus tout à coup le plus grand désir de venir : je craignais qu'il ne fût arrivé quelque malheur. Mais je vous trouve tous bien portants, je vois que ce n'était qu'un jeu de l'imagination; et comme j'ai été simple!

— Non, Maggie, non, ce n'est pas un jeu, et tu n'as pas été simple; quelque chose me dit que tu n'as fait qu'obéir à l'impulsion d'un bon cœur guidé par un pouvoir invisible. Mais nous parlerons de cela tantôt. Je t'ai arrangé un lit pour ce soir, car la maison est comble; nous pouvons à peine trouver des lits pour tout le monde, et tous les jours on voudrait faire entrer de pauvres petits enfants. Te rappelles-tu cette jolie petite mendiante italienne, Madalina, avec laquelle tu allais jouer quelquefois? Elle va coucher dans cette petite chambre, et tu coucheras avec elle.

— O ma mère, elle est si malpropre!

— Autrefois, mais pas maintenant. Elle l'était quand elle courait les rues avec d'autres petites filles.

— Oui, ma mère, oui, je sais ce que vous voulez dire; mais j'ignorais qu'elle eût changé de conduite.

Le lendemain le père, la mère et la fille étaient assis sur le même banc dans la chapelle, et plus d'un des assistants se prit à dire tout bas : Quel heureux changement! Est-il possible que ce soient là ce vieil ivrogne de Reagan et sa femme qui demeuraient dans une des caves de la rue du Centre, et que cette jolie fille soit Maggie la Sauvage? Quel changement! Elle est réellement jolie; elle a tant d'attentions, tant d'amour pour ses parents! Voyez comme elle cherche pour la leur montrer, la page où se trouve la prière du jour! Ils s'a-

nouillent tous ensemble! Oh! cela vaut mieux que d'être à boire de compagnie.

Quand l'office du matin fut achevé madame Reagan se rendit à la cuisine pour aider à préparer le dîner.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-elle, mais je sens que c'est là le dernier repas que je prendrai jamais avec Maggie et mon mari : peut-être même que je ne verrai pas celui-ci.

Elle présentait juste.

Une demi-heure plus tard toute la maison était en commotion.

— Où est monsieur Reagan? s'écriait-on, où est Maggie?... Appelez le médecin!... Vite!... vite!... madame Reagan a une attaque.

C'était une attaque que nous avons tous tôt ou tard. Ses pressentiments, dont elle ignorait la cause, lui avaient annoncé sa mort. Le mari et la fille vinrent bientôt s'agenouiller à ses côtés, essayant en vain de la rappeler à la vie. Le médecin accourut aussi et eut en vain recours à toutes les ressources de son art.

— Il est trop tard, murmura Maggie, ma mère est au ciel.

— Il est certain qu'elle est en présence de Dieu et qu'elle est morte en bénissant sa fille, ajouta une des femmes qui s'étaient trouvées auprès d'elle quand elle était tombée.

— Qu'a-t-elle dit, Angeline?

— Sally, vous étiez là, dites-nous ce que vous avez entendu.

Cette Sally et cette Angeline sont Sal et Angeline que nous avons vues toutes les deux adonnées à la boisson. Elles habitent aussi la Maison de l'Industrie; elles sont devenues modestes, sobres et industrieuses.

— Voici ce qu'elle a dit, répondit Sally : O Dieu, pardonnez-moi tous mes péchés! pardonnez aussi à mon mari, Seigneur, comme je lui pardonne! O Dieu, que vous remercie de m'avoir envoyé Marguerite pour que je la voie encore une fois... Que Dieu te bénisse comme je le fais, ma chère Marguerite! Je meurs en paix... je meurs... Et elle est tombée; je la reçus dans mes bras et je la couchai doucement, mais elle avait cessé de vivre.

— O ma mère! ma mère! êtes-vous morte, morte, morte? Ne parlerez-vous jamais plus à votre pauvre Maggie? Oh! il est si cruel d'être séparée de vous au moment où nous allions être si heureux en demeurant tous ensemble!

— Oui, ajouta Angeline, et cela me rappelle qu'elle disait un moment avant de mourir, mais je croyais que ce n'était qu'une lubie, que si elle ne vous revoyait pas, je devais vous recommander de sa part de ne pas retourner à Westchester, mais de rester avec votre père, qui serait si triste quand elle ne serait plus!

Le pauvre époux comprenait déjà son isolement; mais il avait encore du bonheur en réserve. Il était plein de force et de santé, et il avait une fille affectueuse qui serait l'appui de sa vieillesse. Il récitait une prière qu'auraient dû entendre tous ceux qui manquent de courage pour entreprendre la grande œuvre de relever ceux qui sont tombés, de fortifier les faibles et de pardonner à ceux qui pèchent. Le jour s'acheva dans les regrets; cependant parmi ceux qui virent ce deuil il y en eut qui reconurent qu'il est bon d'être affligé.

## CHAPITRE XVI.

### Le cimetière.

Le lendemain de ces événements j'étais dans le cimetière de Greenwood, cette riante retraite de la mort. Je méditais auprès d'une fosse fraîchement comblée; à côté de moi s'en trouvait une autre presque assez vieille pour être oubliée, et cependant il y avait très-peu, très-peu d'années que l'on y avait déposé celui qui y reposait. Un rosier fleurissait là où reposait la tête du mort, et à travers la verdure de son feuillage je lus : « Morgan, âgé de 62 ans. »

Je n'avais aucun désir de savoir quel Morgan ce pouvait être, car mes pensées étaient ailleurs; je me demandais seulement (c'était assez naturel) si la fosse d'à côté renfermait madame Morgan et s'ils avaient toujours resté ainsi côte à côte, si tranquilles, sans querelles et sans reproches. Je ne restai pas longtemps dans l'incertitude, car une charrette s'approcha, conduite par deux de ces maçons qui élèvent les tombeaux. Comme ils se mettent à l'œuvre sans le moindre respect pour le lieu! Ils ont creusé un trou, ils retirent la pierre du véhicule, ils la plantent dans le creux qu'ils ont fait, ils remplissent le trou en foulant la terre tout autour... Quelques coups de talon de botte sur la tête même du mort... Il ne les entend pas, il dort pour toujours... Et la pierre est en place : ils remontent dans leur charrette, l'un d'eux a saisi le fouet, avec lequel il frappe la pauvre vieille rosse dont il maudit la paresse, et ils sont déjà loin que j'entends encore le refrain joyeux que sifflent leurs lèvres moqueuses.

Maintenant je peux lire le nom inscrit sur la tombe. Non, ce n'est pas sa femme, c'est Walter Morgan, mort à l'âge de vingt-sept ans... Son fils, peut-être un fils unique... Il n'a pas tardé à suivre son père! Le nom de Morgan est assez commun, autrement je pourrais moraliser longuement sur ce que je sais sur ce nom. Mais on s'approche, il faut m'éloigner; je veux voir cependant ce que feront les nouveaux venus.

Un vieillard à l'air bienveillant et respectable descend de voiture; son âge est à peu près celui du vieux Morgan. Serait-ce son frère? Il tient un petit rosier couvert de fleurs, et pour lequel un humble pot de terre est le monde entier. Ah! ce rosier est destiné à la fosse que l'on vient d'orner d'une tombe.

Une jeune veuve accompagne le vieillard; est-elle jolie? Je suis trop loin pour en juger, mais, selon nous, une veuve qui vient planter une fleur sur la tombe de son mari est toujours jolie, quels que soient les traits de son visage.

Je m'assis sur une tombe et j'écrivis : « Réveries au milieu des tombeaux. » J'avais commencé à écrire : « Respectable vieillard et jolie jeune veuve; la femme plante un rosier sur la tombe d'un mari, etc. » quand on me frappa sur l'épaule, et j'entendis une voix connue qui me disait :

— Mon vieil ami!

— Quoi! Lovetree, c'est vous! Athalie!... Je vous demande pardon, madame Morgan!

— Non, appelez-moi toujours du nom sous lequel vous m'avez connue tout d'abord.

— Alors je devrais vous appeler Lucie.

— Non, non, ne me donnez pas ce nom-là.

— Pardonnez-moi, madame, je n'avais aucune intention de rappeler des souvenirs pénibles. Ah! qui est-ce qui vient de ce côté? Un modeste cortège suit le corps que l'on va déposer au fond de cette fosse. Voyez, voilà le missionnaire des Cinq-Points!

— Oh! mon oncle, voilà Maggie, la petite Maggie que nous avons connue à la campagne. Ce doit être sa mère. Oui, car elle tient par le bras un vieillard dont le chapeau est couvert d'un crêpe; c'est sans doute son père. Le vœu de sa mère sera donc exaucé; son mari versera une larme sur sa tombe. Il s'essuie les yeux avec son mouchoir. Oh! c'est qu'il est triste pour un mari de suivre le cercueil d'une femme avec laquelle il a vécu pendant quarante ans!... Et la pauvre Maggie, voyez comme elle pleure! Il faut que j'aille la voir aussitôt après l'enterrement. Mon oncle, si nous les emmenions à la maison avec nous? Ce serait moins triste pour eux que de retourner à leur chambre mortuaire.

— Oui, c'est vrai, et nous nous arrangerons pour les installer dans leur ménage; j'ai déjà un logement en vue.

Athalie alla donc trouver Maggie et lui dit : — Venez avec nous. Maggie et son père montèrent dans la voiture. Maggie crut voir là une intervention remarquable, quelque chose qui sortait du cours ordinaire des événements : il était étrange, en effet, que madame Morgan se fût trouvée là juste à ce moment, et qu'ils se fussent si heureusement rencontrés, — car, disait-elle, il peut y avoir cinquante personnes à visiter ces vallées et ces collines, à pleurer sur les fosses ignorées ou à admirer les splendides monuments, sans que les gens de connaissance se doutent qu'ils sont si près les uns des autres. C'est un séjour où tous doivent venir, et j'espère que nous y rencontrerons tous nos amis aussi heureusement que j'y ai trouvé les miens aujourd'hui.

Ils'accompagnèrent donc madame Morgan chez elle, et trois jours après ils entraient dans un appartement loué pour eux. Vous avez déjà vu comment quelque temps après ils purent dire à d'autres malheureux : — Venez avec nous. C'était quand la pauvre veuve et ses deux enfants se tenaient tremblotants dans la rue devant leur maison qui brûlait, le soir même où les mauvais effets de l'ivresse avaient rendue veuve madame Eaton.

Vous désirez peut-être connaître l'homme bienveillant qui leur envoya des habits dans la matinée qui suivit l'incendie? Vous l'avez vu : c'est lui qui porte ce rosier, qu'il va planter sur une tombe. Vous ne l'avez pas vu dans la foule autour de la maison incendiée, mais il y était, et il entendit sa jeune protégée dire à la pauvre mère : — Venez avec nous.

C'est l'oncle d'Athalie.

Mais qu'est-ce qu'Athalie? Nous vous le dirons dans le prochain chapitre.

## CHAPITRE XVII.

Athalie la couturière.

Au moment où nous commençons l'histoire d'Athalie, elle ne portait pas de sales guenilles. Elle était vêtue à la mode de la campagne, elle venait d'arriver à la ville, et souriait à l'idée de la fortune qu'elle devait y faire aussitôt qu'elle aurait pu apprendre l'état de couturière.

Oh! avec quelle ardeur elle travaillait, avec quel bonheur elle chantait! Elle était la joie et la vie de l'atelier. Quelquefois cependant sa pensée la reportait à la maison qui l'avait vue naître; elle pensait à sa mère, et ses yeux s'emplissaient de larmes. Mais le soleil de la jeunesse dissipe bientôt les nuages, l'oubli chasse les regrets.

Athalie avait seize ans, son cœur et son esprit avaient seize ans. Ses yeux étaient du bleu le plus doux, ses cheveux avaient une nuance dorée; elle abondait en fines saillies, sa voix était du timbre le plus mélodieux, son cœur avait un écho pour tous les malheurs

des autres et oubliait les siens. Qu'avait à faire cette fleur des montagnes si loin de son air natal?

Son père avait été fermier. Hélas! il le serait encore s'il n'eût pas dévoré sa ferme. L'hypothèque donnée au tavernier du carrefour, les dommages payés à la suite de coups portés dans une querelle, le prix du cheval d'un voisin qu'il avait jeté dans la mare l'avaient laissé sans ressources et avaient forcé ses enfants à aller gagner leur pain comme ils le pourraient : la fille devint couturière, les garçons se firent marins.

Athalie vint à New-York pour apprendre à faire des robes, elle donna une année de son temps sans recevoir un centime. C'est la coutume, c'est à ce prix que l'on devient couturière.

Puis elle retourna chez elle. Sa mère la reçut avec joie et lui donna le doux baiser maternel. Aimait-elle son père? Comment pouvait-elle aimer l'homme qui maudissait toujours et battait quelquefois sa mère? Elle était entrée à la maison avec l'intention de chercher à s'occuper dans le voisinage. Comment pouvait-elle aimer son père, qui ne voulait pas la laisser rester à la maison, et qui, comme une brute d'ivrogne, la força de retourner à la ville?

— Tu as appris un métier à la ville, tu as pris des airs de la ville, on n'a pas besoin de toi ici : va-t'en.

Cela n'était pas vrai : on désirait surtout qu'elle restât, il n'y avait que son père qui voulait la voir parler. Tout le monde aimait Athalie; personne ne lui trouvait des airs de la ville; on reconnaissait seulement qu'un diamant parti brut était revenu taillé et poli! Il avait acquis toute sa valeur.

Elle revint donc à la ville le cœur plein de regrets. Qu'allait-elle faire? Elle ne pouvait retourner à son ancien atelier pour y travailler dix-huit heures par jour, être mal nourrie, gagner vingt-cinq sous, coucher à trois dans un petit lit comme elle avait fait pendant toute une année d'apprentissage, dans une chambre où il y avait juste assez d'air et d'espace pour suffire à un chat; rien de plus. Quel avenir lui assurait ce métier? Qu'aurait-elle à la fin de l'année? Exactement ce qu'elle aurait eu au commencement? Non, car elle aurait perdu une année entière de jeunesse.

Elle ne pouvait y retourner, car c'était fermer la porte à l'espérance. Elle et une autre jeune fille aussi pauvre qu'elle, et qui voulait aussi gagner sa vie en travaillant, prirent donc une chambre et travaillèrent chez elles, ou allèrent chez des pratiques. Mais à quel danger n'était-elle pas alors exposée? Les libertins foisonnent dans d'honnêtes familles. Ce sont les enfants chéris de mères qui donnent volontiers des dollars à des dissipateurs, et marchandent un schelling à de pauvres couturières. Et si la malheureuse fille tombe dans les perfides embûches d'un tel fils, comme la mère sait se mettre en colère, et la chasse sans la payer, parce qu'elle a corrompu un fils de famille!

Madame Morgan était une des meilleures pratiques d'Athalie. D'une fierté excessive, elle avait pourtant un fonds de loyauté qui manque à beaucoup de dames de sa classe. Elle faisait travailler la pauvre couturière parce qu'elle lui reconnaissait une grande habileté. Athalie pouvait habiller ses filles très-élégamment, et prenait moins cher que dans les grands établissements à la mode. Mais c'était là justement ce qui exaspérait les jeunes demoiselles. Elles savaient que pas une de leurs connaissances ne portait des robes mieux faites; mais quand on leur demandait : Où avez-vous eu cette robe? elles ne pouvaient que répondre :

— Oh! nous ne portons rien qui ne sorte des magasins de madame Chalambau dans Broadway!

Le seul moyen qu'elles imaginèrent de changer les vieilles habitudes de leur mère fut de faire chasser la pauvre Athalie.

Elles avaient plusieurs raisons pour désirer qu'elle ne vint pas chez elles : Athalie était jolie; sa figure ressemblait à celles que nous attribuons aux anges dans nos rêves. Et tous ceux qui venaient à la maison et la voyaient ne manquaient jamais de s'écrier : — Oh! quelle charmante figure!

C'était du fiel et de l'absinthe pour les deux jeunes demoiselles Morgan, dont l'air, la tournure et l'expression n'indiquaient qu'envie et que colère. Elles haïssaient donc la pauvre couturière de tout leur cœur. Dans le commencement, elle était admise à prendre ses repas avec la famille; mais les deux sœurs ne purent s'empêcher de reconnaître que c'était un diamant dont elles faisaient le repoussoir. Quoi-qu'elles eussent été aux meilleurs pensionnats, ses manières étaient plus distinguées que les leurs. Où les avait-elle acquises? Dans une école de campagne et auprès de sa mère!

Une fois, seulement une fois, on l'invita à chanter après le thé! Qui pouvait supposer qu'elle sût une note de musique? Elle consentit à chanter, et Walter lui offrit son bras pour la conduire au piano.

Walter était le frère des jeunes demoiselles, le fils unique et l'héritier de la famille. Il revenait d'une visite aux chutes du Niagara, et c'était la première fois qu'il rencontrait Athalie. — C'était la dernière fois, dirent ses sœurs, qu'il serait à même de la rencontrer.

Athalie rentra chez elle ce soir-là; elle avait fini son ouvrage et en avait reçu le paiement. C'était une des qualités de madame Morgan; elle payait toujours le prix convenu avec ceux qui travaillaient pour elle.

Quelle indignation n'auraient pas éprouvée Athalie et Walter s'ils avaient vu les regards courroucés que leur lançaient les deux sœurs pendant qu'il se tenait à ses côtés auprès du piano! Comme elles lui firent la leçon après pour tous les égards qu'il avait eus pour une petite couturière, et pour l'avoir reconduite chez elle!

— Quand j'arrivai à la maison, dit-il, je trouvai une jeune et jolie fille, qui avait des manières élégantes, et que vous aviez reçue à votre table...

— Elle n'y reviendra plus! J'ai toujours dit à maman qu'elle n'aurait pas dû l'admettre à notre table. Et si cette petite impertinente n'eût pas été aussi effrontée, elle aurait compris que sa place n'était pas à notre table. Voilà ce que c'est que d'avoir des couturières en journée!

— Elsie! Elsie! vraiment, je suis honteuse de t'entendre parler ainsi!

— Vraiment, maman, ce n'est pas de moi qu'il faut avoir honte.

— Je l'ai trouvée à votre table, reprit Walter, et j'ai pris le seul siège qui fût libre; c'était à côté d'elle. Je n'ai pas vu qu'elle fût effrontée, au contraire; et je dois dire qu'elle a des manières plus élégantes et qu'elle s'exprime mieux que ma sœur Elsie quand elle parle à ma mère, ou quand elle parle d'elle.

— Oui, insultez-moi par vos comparaisons, monsieur Walter.

— Non, je ne veux pas t'insulter; mais je veux t'expliquer pourquoi j'ai été plein d'attentions pour cette jeune dame.

— Cette dame! une dame! c'est-à-dire une couturière qui va en journée. Est-ce au collège ou à Saratoga que l'on apprend ces belles choses?

— J'ai appris à traiter comme une dame toute femme qui s'exprime et se conduit comme une dame, et j'espère que ma sœur Elsie ne m'enseignera pas le contraire. J'ai trouvé cette jeune dame à votre table, elle était modeste et réservée, elle n'a commis aucune inconvenance, quoi que vous en puissiez dire, et je l'ai conduite au salon.

— Oui, et si elle eût eu du bon sens elle n'y serait pas allée. Pourquoi n'est-elle pas retournée à son aiguille?

— Elsie, ma chère, elle avait fini son ouvrage, et elle attendait le retour de votre père, afin qu'il me donnât de l'argent pour la payer. J'aurais eu honte de ne pas lui donner ce qui lui était dû ou de la forcer à revenir. Vous aviez dépensé toute la monnaie que j'avais, quand vous êtes sortie cette après-dîner. C'est moi qui l'ai priée de rester, c'est moi qui l'ai invitée à passer au salon; c'est moi, votre mère, qui lui ai demandé de chanter une de ces romances si douces, si mélancoliques que je lui avais entendu murmurer pendant qu'elle travaillait; vous-même vous l'avez pressée de chanter, et pourquoi? C'est que vous espériez qu'elle en était incapable. Elsie, Elsie, c'est l'envie qui te fait parler d'elle ainsi.

— Et elle a chanté, dit Walter; avez-vous entendu rien d'aussi mélodieux? Je pourrais vous répéter une de ses chansons tout entière, car chaque mot est allé droit à mon cœur comme par un télégraphe électrique et s'y est gravé pour toujours.

— Il en tient, mon frère Walter; il est pris dans les filets de cette petite couturière! Je me demande s'il l'a reconduite chez elle, car ils sont sortis en même temps.

Oui, il l'avait accompagnée chez elle. Ce fut la première faute qu'elle commit. Mais attendez, ne la blâmez pas encore.

Elle était jeune et jolie, et Walter était un élégant cavalier: leurs cœurs étaient de ceux dont la nature aime à se jouer. Ils se sentirent frappés simultanément. Il lui demanda la permission de la reconduire. Dans la septième rue ils prirent une voiture pour aller à Broome, où elle demeurait; à la rue de Broome, il oublia de tourner le bouton pour avertir le cocher. Elle ne s'en aperçut que lorsque la foule de passants et de voitures qui remplissait la grande rue du canal l'eut fait sortir des rêves auxquels elle s'était laissée entraîner. Avant qu'il eût pu l'en empêcher, elle avait averti le cocher, qui retint ses chevaux et regarda dans la voiture, prêt à réclamer le prix de la course et à commettre toutes sortes d'erreurs à son avantage.

Walter avoua qu'il avait fait exprès de ne pas arrêter la voiture; il voulait conduire Athalie chez Taylor, où il avait l'intention de lui offrir une glace. Mais elle fut inexorable: ce fut en vain qu'il la pressa de l'accompagner, elle lui répondit par le non le plus doux mais le plus décisif. Enfin, en vertu d'un arrangement, il fut convenu qu'elle irait avec lui le lendemain soir.

Ce fut sa seconde faute!

## CHAPITRE XVIII.

Athalie et Walter.

Alors il lui offrit son bras et la reconduisit chez elle. Arrivés à la porte, elle lui souhaita le bonsoir.

— Permettez-moi de vous accompagner jusqu'au bout de ces escaliers où l'on n'y voit goutte.

— Oh, non, merci; j'y suis accoutumée, et je peux les monter sans y voir. Si Jeannette est rentrée, elle entendra un petit coup que je vais frapper sur le mur, elle ouvrira la porte, et l'on y verra clair.

— Donnez votre signal, dit-il.

Athalie frappa trois petits coups, personne ne répondit: Jeannette n'était pas rentrée.

— De grâce, laissez-moi monter seulement pour voir la demeure des anges.

O flatterie, quelle n'est pas ta puissance! Pourquoi aurait-elle refusé puisqu'il devait revenir, qu'elle le lui avait permis?

— Eh bien! montez, lui dit-elle.

Elle monta devant lui d'un pas si léger, qu'il ne l'entendit pas, malgré le silence de la nuit. Elle frotta une allumette sur le mur, une flamme bleue s'en dégaya, une blanche clarté la suivit, et bientôt une lampe brilla dans les ténèbres.

— Montez et prenez garde, car les marches sont étroites et tortueuses, elles ne valent pas celles de vos grands escaliers.

C'était encore une faute. Pensait-elle qu'elle pourrait monter un jour ces grands escaliers appuyée sur le bras de ce beau jeune homme? Pourquoi pas? N'avez-vous pas vous-même bâti des châteaux en Espagne tout aussi étranges?

— Montez, lui dit-elle, et vous allez voir.

Oui, il put voir à la lueur vacillante de la lampe une des lourdes dont il avait souvent embelli ses rêves, et qu'il n'avait jamais vues en réalité. Il monta l'escalier qui menait au ciel qu'elle habitait.

Tout dans sa demeure respirait la joie et le contentement. Comment aurait-elle regretté les plaisirs de la campagne dans cette ravissante cellule? Il était émerveillé, muet, rêveur. Devina-t-elle ce qui l'occupait? Elle lui répondit cependant avant qu'il eût parlé. Le télégraphe magnétique de l'âme avait fonctionné.

— Oui, monsieur, nous sommes obligées de tenir notre chambre bien propre, parce qu'il vient des dames qui nous apportent de l'ouvrage, et nous perdriens leur pratique si notre domicile était trop simplement meublé.

Trop simplement meublé! qu'est-ce que ses sœurs appelleraient une chambre simplement meublée si celle-ci ne l'était pas?

— Il est vrai que nos meubles ne sont pas aussi beaux que les leurs... je veux dire... mais non, vous n'avez rien dit... je croyais que vous aviez parlé... oui, cette chambre est simple comparée à celle d'une dame; nous payons pourtant les meubles assez cher.

— On vous les loue alors?

— Oui, nous n'avions ni l'une ni l'autre assez d'argent pour en acheter et payer le loyer d'avance. Nous avons donc pris des meubles à loyer, et nous en payons le louage.

— Combien?

— Cinq dollars par mois.

— Cinq dollars? Mais tout cela ensemble ne vaut pas cent dollars!

— Non, monsieur, c'est juste le prix de l'estimation. Ce sont des meubles d'occasion: ils se composent du bois de lit, — nous avons fourni les matelas et les couvertures, ma mère me les avait donnés; Jeannette n'a plus de mère; — de la table, du guéridon, du secrétaire, de six chaises, d'un fauteuil et d'un canapé: nous avons fait les coussins ainsi que les rideaux, et dans ce buffet... Mais comme je habille, je vais vous ennuier.

— Mais, dites-moi, mademoiselle... oh! je ne sais pas encore comment on vous appelle.

— Athalie, monsieur. Vous avez dû entendre madame votre mère me donner ce nom.

— C'est vrai; mais je voulais vous appeler de votre autre nom.

— Lovetree, monsieur, Athalie Lovetree.

— Oh! quel joli nom!

— Oui, monsieur; il est si joli que j'ai l'intention de toujours le garder.

— C'est ce que disent toutes les demoiselles; on ne tient jamais parole, quand on a un nom aussi charmant et une figure plus charmante encore.

Encore de la flatterie; elle ne l'entendit pas, elle la sentit.

— Dans tous les cas je ne changerai jamais mon premier nom, on m'appellera toujours Athalie.

Elle le croyait alors: se souvint-elle plus tard de cette assertion?

— Mais vous ne m'avez pas dit ce qu'il y a dans ce buffet.

— Oh! ne vous occupez pas de cela; c'est là où nous serons notre vaisselle et notre batterie de cuisine. Dans l'hiver nous avons un poêle, dans l'été un peu de charbon de bois allumé dans la cheminée.

— Votre chambre est-elle chaude en hiver?

— Oui, monsieur, pourvu que nous ne manquions pas d'ouvrage.

— Est-ce que l'ouvrage vous tient lieu de feu?

— Oh! non; mais il nous met à même d'acheter du charbon. Il y a eu un moment l'hiver dernier où nous avons manqué d'ouvrage, et...

— Vous n'aviez pas de feu?

— Non, monsieur; mais cela n'a duré que quelques jours: il fallait amasser l'argent nécessaire pour payer le loyer de la chambre, huit dollars, et cinq pour les meubles.

Walter mit la main à sa poche. Pourquoi? Il se dit qu'il lui serait si facile d'en retirer cent dollars, et de les lui donner pour acheter ses meubles et cesser d'en prendre à loyer! Puis il lui sembla qu'il serait ridicule de se laisser attendre par la gêne et les souffrances d'une pauvre couturière. Comme ses sœurs se moqueraient de lui!

L'orgueil l'empêcha de faire une bonne action.

— Alors vous vous êtes privées de feu pour payer le vieil usurier qui vous loue ses meubles à raison de soixante pour cent par an ! Soixante ! oui, et plus, car on ne tirerait pas de tout cela cent dollars en vente publique. Et comment avez-vous trouvé moyen de vous nourrir ?

— Oh ! nous ne dépensons pas grand' chose, et nous n'aurions pas éprouvé tout cet embarras si madame Jenkins m'eût payé ce qu'elle me devait, si elle eût pu savoir combien nous en avions besoin ! Jeannette était malade, et je dépensai pour elle le peu d'argent que j'avais amassé. On me devait presque dix dollars, et je ne pus rien toucher. Oh ! ce n'est pas bien de la part des gens riches de ne pas payer les pauvres filles qui travaillent pour eux quand elles sont malades et qu'elles en ont si grand besoin !

— Et pendant que vous souffriez, madame Jenkins, qui vous devait de l'argent, avait sa voiture, ses chevaux et ses treize domestiques !

— Oh ! nous n'avons pas souffert beaucoup ; seulement je mis ma robe de soie noire en gage ; c'était celle qui m'aurait été le plus utile quand il faisait froid ; et Jeannette, qui était malade, ne pouvait pas avoir de feu... C'est une brave et bonne fille ! je regrette qu'elle ne soit pas rentrée.

— Vous la verrez avant qu'il soit longtemps, dit une voix.

Ils tressaillèrent de surprise tous les deux, comme s'ils eussent été pris en faute. Que craignaient-ils donc ?

Il est vrai qu'il s'était rapproché d'Athalie, qui arrosait ses fleurs et donnait la pâtée à ses oiseaux : il y avait des fleurs aux deux croisées et une cage à chaque ouverture. Il la regardait faire et prenait autant d'intérêt à ses petits captifs et à ses jeunes plantes que si tout cela lui eût appartenu.

— Pauvres fleurs, dit-elle, elles ont l'air de se faner !

Elle aimait les fleurs, lui aussi ; il aimait celle qui en prenait soin, mais il ne le lui avait pas encore dit. C'était à peine même s'il le savait ; il ne voulait pas que personne s'en doutât, et c'est pour cela qu'il tressaillit à la voix de Jeannette ; il crut qu'elle s'en était aperçue. Il rougit et se tourna du côté de la voix.

Athalie rougit aussi, de même que Jeannette.

La partie fut complète.

Jeannette n'avait pas supposé que ce jeune homme pût être un étranger : elle avait cru que c'était Charles Vail. Charles était presque un amoureux : Jeannette était sa cousine, et quoiqu'il n'eût pas encore d'amour pour elle, elle lui inspirait l'affection d'un parent ; de son côté elle avait pour lui une affection sincère, c'est du moins ce que disait Athalie. Charles aurait aimé Athalie si elle lui eût donné le moindre encouragement, mais elle s'en gardait, dans l'espoir qu'il aimerait et épouserait Jeannette.

C'était un brave garçon, toujours prêt à rendre service à sa cousine et à son amie.

Jeannette rougit, et elle avait raison ; car, pensant que c'était son cousin Charles... qui, en effet, excepté Charles, pouvait se trouver seul dans sa chambre, le soir, avec Athalie?... elle était venue sur la pointe du pied et lui avait frappé doucement sur le dos. Elle s'attendait en retour à un joyeux et cordial baiser ; mais elle demeura stupéfaite quand elle aperçut la figure d'un inconnu.

Jeannette roulait les rubans de son chapeau autour de ses doigts, Walter tournait son chapeau dans ses mains ; Athalie, qui tenait la lampe d'une main et une cage de l'autre, ne pouvait rien faire de ses doigts, mais elle éclata de rire et s'écria de sa voix la plus musicale :

— Eh bien ! Jeannette, tu croyais que c'était Charles ?

Cette question expliqua et Walter comprit la méprise. Comprit-il aussi ce que Charles aurait fait s'il eût reçu une tape ? Je l'ignore, mais il lui dit :

— Vous n'avez frappé, mademoiselle, je ne reçois jamais rien sans le rendre, voilà !

Mais on ne frappe pas une femme. Il la prit dans ses bras et avant qu'elle eût pu s'en défendre il lui donna un baiser des mieux et des plus doucement appliqués. Qui n'aurait pas fait comme lui ?

Elle était jeune et gentille, sans être aussi jolie qu'Athalie, et il fallait être moins galant que Walter pour ne pas se venger ainsi d'une plaisanterie. Elle fit un peu la moue, dit que pour un étranger c'était prendre une grande liberté ; mais qui avait commencé ? c'était vrai, seulement de la part de Jeannette c'était une méprise.

— Alors nous dirons que le baiser est la suite d'une méprise.

— Non, car vous saviez bien ce que vous faisiez.

— C'est vrai, et je voudrais bien recommencer ; mais vous consentez à me pardonner, n'est-ce pas ?

Qu'avait-elle à pardonner ? Pourquoi boudier ? Ce désir de recommencer ne valait-il pas un pardon ?

Elle n'était pas, d'ailleurs, aussi mécontente qu'Athalie, qui n'avait pourtant aucune raison d'être de mauvaise humeur ; à moins que ce ne fût parce que Walter avait embrassé Jeannette au lieu d'elle. Prends garde, ô jeune fille, la jalousie se glisse dans ton cœur.

Mais la scène se complique, car Charles vient d'entrer, et avant d'avoir vu l'étranger qui se trouve là il a embrassé Athalie.

Le temps s'obscurcit de tous côtés : et pourtant qu'importe à Walter Morgan qu'un jeune homme embrasse cette petite couturière

qu'il a vue ce soir pour la première fois ? Pourquoi son cœur bat-il plus vite ? Pourquoi son sang bout-il dans ses veines ? Hélas ! nous sommes ainsi faits ; nos plus doux plaisirs sont toujours mêlés de chagrins.

Quelques instants après, raccommodez général. On rit franchement de toutes ces méprises. On cause, on plaisante, on s'amuse. Walter ne s'est jamais senti aussi heureux dans les salons richement meublés. Que diraient ses orgueilleuses sœurs si elles savaient qu'il s'est abaissé jusqu'à tenir compagnie à de pauvres couturières ? Mais il se gardera bien de leur en dire un mot.

Prends garde, jeune homme, tu commences à oublier les convenances. Il faut tenir sa caste en Amérique aussi bien que dans les Indes. Tu peux déposer ton cœur aux pieds d'une vieille femme aussi laide que tes sœurs, si elle est de la société, du monde comme il faut, de la haute société. Mais offre-le à une pauvre fille dont l'aiguille gagne à peine de quoi vivre, et tu verras ta chair et ton sang te renier.

La soirée s'avancait ; Walter parla de se retirer, mais il désirait entendre Athalie chanter encore une fois.

Non, elle ne le pouvait pas, elle n'avait pas de piano.

Sa main retourna de nouveau à sa poche ; il aurait bien voulu lui en envoyer un le lendemain, mais il n'osait en parler. Il chercha des yeux la place où on pourrait le mettre...

Il n'y avait pas de place.

Athalie déclara donc qu'elle ne pouvait plus chanter.

— Faites chanter Jeannette, dit-elle ; elle chante toujours quand nous travaillons.

Jeannette refusa d'abord de chanter devant des étrangers ; elle n'osait pas ; mais Charles l'en pria d'une manière si affectueuse, qu'elle consentit à fredonner un couplet s'il promettait de s'en aller après.

Comme elle désirait être seule avec son amie !

Elle chanta donc :

Pourquoi toujours verser des pleurs ?  
Et pourquoi chasser l'espérance  
Qui vient poindre au fond de nos cœurs ?  
Sachons oublier la souffrance :  
C'est en chantant de gais refrains,  
Et c'est en dansant à la ronde,  
Que l'on se prépare en ce monde  
De doux et joyeux lendemains.

— Voilà ! maintenant vous devez être satisfaits. Vous pouvez rester ou vous en aller, mais je ne chanterai certainement plus rien ce soir ; je ne sais pas comment j'ai pu me décider à chanter cela.

Non, ils n'étaient pas satisfaits. Avez-vous jamais vu un homme qui ne désirât pas toujours quelque chose de plus ? qui a jamais obtenu une faveur d'une femme, et n'en a pas demandé une autre ? Ils prièrent donc les deux jeunes filles d'aller avec eux au théâtre le lendemain : elles le leur promirent.

Encore, des fautes de commises ! Combien en faudra-t-il pour arriver à la chute ?

Walter rentra chez lui, et n'y rentra jamais plus heureux. Nous avons vu quelle réception l'y attendait, il avait oublié les convenances. Ses sœurs ne tardèrent pas à voir qu'il brûlait d'amour pour Athalie : elles auraient donné tout au monde pour savoir si c'était elle qui avait osé aspirer à sa main, ou s'il s'était abaissé à lui demander son cœur. Comment pouvaient-elles connaître ce secret ?

Les méchants ont bientôt tramé leurs complots : quand une femme veut en perdre une autre, elle trouve toujours quelque autre femme qui ne demande pas mieux que de l'aider.

Les demoiselles Morgan déclarèrent bientôt qu'elles avaient besoin de nouvelles robes, et, chose remarquable, elles ne parlèrent pas cette fois de s'adresser à la couturière parisienne. Quelle pouvait en être la raison ? Elles avaient surveillé leur frère, elles l'avaient vu aller chez Athalie et la conduire au théâtre : elles les avaient rencontrés se promenant dans Broadway, et une fois, disaient-elles, l'impertinente paysanne n'avait pas eu honte d'entrer chez Thompson, où elles étaient à prendre des glaces, et d'en accepter une de Walter.

Walter Morgan, le fils du plus riche négociant de New-York, faisait la cour à la couturière de ses sœurs ; et tous les jours quelqu'une de leurs amies leur demandait quelle était cette jolie fille que l'on rencontrait quelquefois avec Walter.

Il va sans dire qu'elles ne le savaient pas ; comment pouvaient-elles supposer qu'il se fût amouraché d'une pareille créature ? Quand elles lui parlaient d'Athalie, il se tenait sur la réserve ; et quand il parlait d'elle, c'était toujours de la manière la plus respectueuse. Avait-il l'intention de l'épouser ?

— Il est malheureux, dit Elsie, qu'il ne la séduise pas, ce serait la fin de l'intrigue.

Ce fut sur cette idée qu'elles basèrent leur conduite à son égard.

Athalie fut invitée à passer chez les Morgan, et les sœurs de Walter se montrèrent des plus affables. Elles cherchèrent à fournir à Walter toutes les occasions possibles de consommer la perte de cette

pauvre fille. Mais leur plan amena des résultats contraires à leurs espérances. Walter avait fait de ces avances si faciles aux jeunes élégants, il avait essuyé un refus si décisif, sans colère, mais sans faiblesse, qu'il se promit de ne plus les renouveler.

— Je m'y attendais, dit-elle, j'y suis accoutumée... il ne se passe guère de jour que je ne reçoive de pareilles propositions ; on prétend qu'on veut m'épargner les misères de la pauvreté... Je ne regarde plus cela comme une insulte... la nature, la contume et l'état de la société sont tels aujourd'hui, qu'une fille qui a le malheur d'avoir quelques charmes est sûre de succomber, à moins qu'elle n'ait plus de courage que la plupart des jeunes filles. Vous pouvez répéter votre offre tous les jours ; vous pouvez, si cela vous plaît, blesser tous les jours une pauvre fille, vous recevrez chaque fois la même réponse.

— Pardonnez-moi, Athalie, oh ! pardonnez-moi, je ne vous offenserai plus ainsi ; mais que vous me pardonniez ou non, vous n'avez plus rien à craindre de ce côté.

Les sœurs de Walter avaient commis une étrange erreur : elles provoquèrent ce qu'elles désiraient empêcher par-dessus tout. Il commença à s'imaginer que sa famille approuverait son alliance avec une jeune fille aussi vertueuse, aussi belle, aussi aimable, bien qu'elle ne fût qu'une couturière. Il se mit donc à bâtir mille fantaisies impossibles sur ce sable mouvant : une tempête se préparait dans le lointain, qui devait renverser tout ce frère édifice et ne laisser que des ruines à la place.

## CHAPITRE XIX.

### Départ subit.

Mariage, mort, banqueroute, détresse, péché, voilà le contenu des chapitres qui vont suivre, depuis le début jusqu'à la péroraison. Si ce résumé vous suffit, passez outre sans vous occuper de la manière dont nous en traçons l'esquisse. Si vous êtes curieux de savoir qui se marie, qui meurt, qui se perd, lisez.

M. Morgan était un négociant aussi riche, plus riche même que Crésus peut-être, et il avait besoin de l'être, car il menait dans le plus beau quartier de New-York la vie de la haute aristocratie. L'intérêt seul de l'argent qu'il avait consacré à l'achat et à l'ameublement de sa maison s'élevait à sept mille dollars, et ses dépenses annuelles dépassaient le double de cette somme.

Ses filles n'avaient jamais tenu une aiguille entre leurs doigts : elles avaient été à l'une de ces pensions où l'on n'enseigne que des frivolités ; on leur avait donné des leçons de ce que l'on appelle la musique, et elles valsaient avec toute la grâce possible. Walter avait été élevé au collège : qu'avait-il appris ? Il était capable de vider une bouteille de vin au dessert et d'achever la soirée avec des juleps de menthe, des *sherry coblers*, des grogs à l'eau-de-vie. Ni le fils ni les filles n'avaient rien appris d'utile, et ignorant l'art de se conduire pour s'assurer une existence, ils s'abandonnaient en aveugles à leurs fantaisies ; ils auraient ri de bon cœur si on eût osé leur dire que le jour viendrait où ils seraient obligés de gagner leur pain à la sueur de leur front !

M. Morgan, qui était naturellement sévère, rentra un jour chez lui dans un accès de bonne humeur. Il avait appris que la *Mathilde*, un navire auquel il avait donné le nom de sa fille, venait d'accomplir un voyage des plus heureux en Chine, où elle devait prendre un chargement de thé et de soie pour revenir à New-York. Ce navire et la moitié de la cargaison étaient assurés à l'une des meilleures compagnies de Londres. Quelques-uns de ses amis, hommes prudents, lui conseillaient de se garantir contre tout risque en les faisant assurer de nouveau par une autre compagnie. Mais il n'avait jamais éprouvé de pertes pendant le cours de sa vie commerciale : il n'hésita pas à courir la chance de perdre la moitié du chargement de la *Mathilde*. D'ailleurs, qui lui aurait prédit malheur ? ce n'étaient pas les banques, qui lui faisaient autant d'avances qu'il en désirait ; ce n'étaient ni sa femme ni ses enfants, auxquels il ne parlait jamais de ces opérations.

— C'est mon affaire, leur disait-il.

Ces mots mettaient un terme aux questions, comme le jeu d'un ressort arrête une machine à vapeur : c'était sa soupe de sûreté.

On achevait de dîner, et la seconde bouteille était entamée, quand il annonça brusquement que toute la famille partirait le lendemain pour le lac Georges.

— Quelle fantaisie vous prend, mon père ?

— C'est mon affaire.

— Mais il est de toute impossibilité que nous soyons prêtes, s'écrièrent les deux sœurs.

— Bah ! j'armerais un navire d'ici à six heures du matin.

— Mais comment acheter des chapeaux neufs ?

— Vous en avez le temps, mettez-vous en route.

— Ce soir ? mais a-t-on jamais choisi un chapeau le soir ? Que dirait madame Grundy ?

— Elle vient avec nous, ou plutôt nous l'accompagnons. Son mari est dans l'embarras ; il a besoin de s'éclipser pendant quelques jours ; et son absence m'arrange, car j'ai beaucoup de ses valeurs.

— Mais il est impossible que nous allions chez notre couturière ce soir.

— Allez-y demain matin : vous avez grandement le temps.

— Y aller avant dix heures ? Vous n'y pensez pas, mon père, c'est tout ce qu'il y a de moins comme il faut.

— Très-bien : mais si vous ne pouvez pas vous grêr à neuf, vous mettez à la voile avec le vieux grèment.

— Nous pourrions peut-être envoyer dire à madame Pantanosi de venir ici demain matin... mais, mon Dieu ! aucune de nos robes n'est achevée. Vous ne supposez pas qu'Athalie soit en état de les finir ce soir ?

— Vous n'en avez pas d'autres ?

— Mais quand nous en aurions ? Les Grundy savent que nous en avons donné à faire, et elles s'attendent à nous les voir. Vous ne voudriez pas que vos filles missent de vieilles robes dans une visite aux lacs ?

— Pourquoi pas ? c'est le meilleur endroit pour les porter.

— Cela vous plaît à dire, mon père, mais c'est tout simplement impossible.

— Eh bien ! arrangez-vous comme vous voudrez. Je pars demain, et si vous voulez venir avec moi, il faut que vous soyez prêtes à temps. Et puis, je dois vous dire que le jeune Wendall nous accompagne. Nous aurons de fameuses parties de pêche !

C'en était assez pour décider Elsie. Puisque Georges Wendall et les Grundy étaient du voyage, il fallait qu'elle fût là pour surveiller Minnie Grundy. Il fut donc résolu qu'elle irait quand même elle n'aurait qu'un chapeau et des robes du mois dernier.

— Où est cette couturière ? Il faut qu'elle travaille toute la nuit et qu'elle s'arrange de manière à finir ma robe.

— Y songez-vous ? dit madame Morgan, elle a les yeux trop faibles. Nous ferions mieux de l'emmener avec nous, la pauvre fille, l'air de la campagne lui ferait du bien et elle finirait vos robes en route.

— Oui, oui, ma femme a raison, qu'elle vienne avec nous. Elle m'a l'air d'un joli petit bâtiment, une traversée lui profitera. Quel dommage qu'elle ne sorte pas d'un meilleur port !

— Vous avez d'étranges idées, mon père !

— C'est mon affaire.

— Quant à moi, dit Mathilde, qu'elle vienne ou qu'elle reste, peu m'importe. Notre femme de chambre et elle peuvent avoir la même pièce, nous n'avons pas besoin de dire à personne que nous avons amené une couturière, c'est mauvais genre. Il est convenu qu'elle ne mangera pas avec nous à l'hôtel.

— Sans doute, elle ne peut pas manger avec nous, et pourtant nous aurons probablement une table réservée, n'est-ce pas, mon père ?

— C'est mon affaire !

Il fut donc convenu qu'Athalie les accompagnerait ; on l'envoya chercher pour l'informer de cet arrangement.

Comment ! partir, s'éloigner à l'improviste, abandonner, laisser Jeannette ! Non, ce n'était pas possible... et cependant elle avait envie d'aller aux lacs. Peut-être n'en retrouverait-elle jamais l'occasion. Elle résolut de courir consulter Jeannette, et mit à la hâte son chapeau de paille et son mantelet de soie noire.

Walter était resté spectateur silencieux de la discussion de famille. Mille pensées d'espoir et de bonheur bouillonnaient dans son esprit à l'idée de faire ce voyage avec Athalie. Il rêvait des promenades dans les bois au clair de la lune, au bord des lacs ou dans de légères nacelles qui se balançaient sur les flots limpides. Il pensait aux rochers escarpés qu'ils graviraient ensemble, aux ruines de Ticonderoga, qu'ils visiteraient de compagnie. Il se berçait en un mot de tous les rêves de la jeunesse.

Au moment où Athalie descendait, elle trouva Walter qui l'attendait. Il venait la prier, dit-il, de l'accompagner jusqu'à un magasin de modes, où il voulait acheter un chapeau et quelques autres articles, une boîte de toilette, diverses petites choses pour sa sœur Mathilde et dont on a besoin pour voyager. S'il le désirait elle l'accompagnerait volontiers.

Ils choisirent ce qu'il y avait de plus élégant sans tenir compte du prix. Le chapeau était un vrai bijou.

Pourquoi Athalie soupira-t-elle ? Est-ce qu'une femme, une jeune fille surtout, au moment de partir pour un pays où le beau monde va prendre les eaux, peut voir un chapeau aussi joli emballé pour une autre sans soupirer ? Ceût été plus que ne comportait la nature humaine. Athalie est femme, et ce chapeau lui irait à ravir ; mais elle est pauvre, elle ne peut que soupirer et retourner tristement chez elle.

— Où l'enverrai-je ? dit la marchande.

— Gardez-le jusqu'à mon retour, je viendrai vous donner l'adresse.

Nous n'avons pas à rechercher ce que Walter lui dit en chemin, elle lui annonça qu'elle s'était décidée à les accompagner au lac Georges.

— Adieu donc, répondit-il, il faut que je rentre faire aussi mes apprêts, car, comme dit mon père, c'est mon affaire.

C'était à peu près la seule affaire qu'il eût. Il retourna d'abord au

magasin de modes et donna les ordres nécessaires pour faire arriver ses achats à destination.

— Auriez-vous la complaisance, madame, dit-il à la marchande, d'écrire le petit billet que je vais vous dicter et qui devra accompagner le chapeau ?

— Certainement, monsieur, tout ce qui vous sera agréable. C'est votre sœur, monsieur, qui vous accompagnait, ou peut-être votre cousine ? Elle est charmante, cette jeune personne... Ah ! elle s'appelle Athalie ? quel joli nom !

Comme Walter écoutait ces paroles avec bonheur ! comme nous aimons à entendre les louanges de ceux qui nous sont chers !

Athalie était très-occupée à préparer le peu d'effets qu'elle pouvait emporter : la bonne Jeannette lui prêta ce dont elle manquait. Il ne lui vint pas à l'idée que la petite chambre serait bien triste pendant une absence de quinze jours ou trois semaines.



M. Pease le missionnaire.

— Je regrette de ne pas avoir encore quelques dollars, Jeannette, j'irais tout droit acheter un chapeau comme celui que j'ai choisi ce soir pour Mathilde Morgan. Il était si joli et Walter l'admirait tant ! Quand je l'ai essayé pour voir s'il faisait bien il l'a trouvé charmant. Quelqu'un au même instant frappa légèrement à la porte.

— Ah ! ce doit être mon cousin Charles.

Non, ce n'était pas le cousin Charles, ce n'était pas ainsi qu'il frappait. Jeannette ouvrit la porte et trouva sur le palier une petite fille tenant un carton et un paquet.

— Mademoiselle Lovetree demeure-t-elle ici, madame ?

— Oui, mon enfant.

— Alors c'est bien ici.

— Oh ! mon Dieu, dit Jeannette, c'est de l'ouvrage qui nous arrive ; d'où cela peut-il nous venir ? Mais qu'est-ce que c'est, Athalie, tu as l'air tout étonnée ?

— Je le suis vraiment. Est-ce que l'adresse est bien pour ici ?

— Oui : Mademoiselle Athalie Lovetree, n° ..., rue de Broome, au premier.

— Oh ! je ne saurais l'accepter, non vraiment ! Un pareil présent de sa part ! non, non !

Il avait prévu l'objection.

Cependant Jeannette avait ouvert le carton : c'est une tentation à laquelle ne résiste jamais une femme.

— Ah ! s'écria-t-elle, voici un billet qui va nous expliquer ce mystère :

« MADemoisELLE LovETREE,

» Comme il est décidé que vous allez nous accompagner au lac Georges, je vous prie d'accepter quelques objets dont vous aurez besoin et que je charge mon fils d'acheter pour mon compte.

» De la part de votre amie,

» Madame MORGAN. »

— Ah ! si c'est elle qui m'offre cela, c'est différent ! Et lui qui prétendait que c'était pour sa sœur ! C'était bien mal de sa part. Oh ! mais que ce chapeau est joli ! vois donc, Jeannette.

Oui, il fut convenu d'une voix unanime que c'était un amour de chapeau. Elles l'essayèrent tour à tour et s'admirent mutuellement. Jannette déclara que c'était un chapeau de mariée. Athalie s'écria qu'elle devrait rougir de ce qu'elle osait dire.

On examina les cadeaux : tout fut pris, retourné, admiré, et l'on relut le billet. Un post-scriptum, car il y avait un post-scriptum, comme à toutes les lettres de femme, lui donnait un cachet de vérité.

« P. S. Ne dites pas un mot qui puisse révéler à personne d'où vous vient ce chapeau ; je désire que M. Morgan et mes filles n'en sachent rien. Walter seul saura ce secret. »

Walter seul connaissait ce secret, c'était hors de doute ; la vérité se trouvait dans le post-scriptum.

Quand vint le matin on frappa de nouveau à la porte, mais cette fois plus rudement ; ce bruit ne réveilla personne, on n'avait pas dormi de toute la nuit. C'était John qui venait chercher la malle et le carton, deux choses sans lesquelles une dame ne voyage jamais aujourd'hui. Il y en avait une voiture tout entière aux portes des Morgan et des Grundy.

Quelque temps après, malles, cartons et propriétaires du bagage arrivèrent, au moyen de voitures, bateaux à vapeur et locomotives, au lac Georges.

## CHAPITRE XX.

### Catastrophe.

M. Morgan organisa des parties de pêche avec Georges Wendall ; les jeunes demoiselles firent de la coquette. Athalie cousait et souriait, et allait en secret faire des excursions au clair de la lune avec Walter. Encore des fautes. Des promenades solitaires sont dangereuses dans la ville, mais à la campagne elles sont plus redoutables encore. Il y a tant de précipices où les amoureux peuvent tomber ! Georges Wendall était un fameux compagnon de pêche pour le riche marchand de New-York : il savait en outre conduire un bateau, mener un cabriolet, tenir tête à table au vicieux armateur, causer, rire et boire jusqu'à l'heure où ils se couchaient dans un glorieux état d'ébriété.

— Monsieur Morgan, vous buvez un peu trop.

— Bah ! Et quand je boirais un peu trop ? c'est mon affaire.

Georges n'avait rien, ne faisait rien, vivait au jour le jour et s'habillait bien... Les mauvaises langues disaient qu'il ne payait jamais son tailleur. Qui aurait cru qu'il deviendrait le gendre de M. Morgan ? Il y pensait cependant, ainsi que mademoiselle Elsie, et ils étaient arrivés à l'idée qu'il était temps de communiquer leur désir à M. Morgan : l'air de la campagne et les promenades au bord de l'eau ont presque toujours cette conséquence.

— Demandez à mon père...

— C'est bien, je lui demanderai.

Il le lui demanda, en effet, juste au moment le plus favorable.

— Mais, Georges, mon garçon, tu es un fameux pêcheur. Je ne croyais pas cependant que tu eusses jeté ton hameçon de ce côté. Tu manques d'appâts ? Non, cela n'y fait rien, j'en ai... assez pour deux. J'amorcerai ta ligne, mon garçon... c'est mon affaire !

— Je vous remercie, monsieur. A quand la cérémonie ?

Georges était un pêcheur émérite, et ne perdait jamais de vue le poisson qui avait mordu une fois à l'hameçon ; il le suivait jusqu'à ce qu'il l'eût déposé dans son filet.

— A quand la cérémonie ? Maintenant... tout de suite... il faut que cela soit fait ce soir... il faut toujours mettre à la voile quand le vent et la marée sont favorables.

M. Morgan était un homme de décision : il était inutile de dire non quand il avait dit oui, ou bien que c'était son affaire. Une demi-heure après cette conversation Elsie Morgan était Elsie Wendall.

Il va sans dire que l'on déboucha plusieurs bouteilles à cette occasion, et quand ils étaient en train de boire, on lui apporta une lettre de son premier commis sur laquelle il y avait *Très-pressée*.

Madame Morgan le lui fit remarquer.

— C'est mon affaire : qu'on la porte à ma chambre. Est-ce que je vais me mettre à lire les lettres stupides du vieux Précision à cette heure du soir, au moment où ma fille vient de se marier ?

Le lendemain matin, vers dix heures, quand la poste était déjà partie, il lut ce qui suit :

« MONSIEUR,

» Le télégraphe nous apporte de Londres la nouvelle que la compagnie qui avait assuré la *Mathilde* vient de faire faillite au moment même où le paquebot mettait à la voile. La *Mathilde* est en retard, et nous sommes sans nouvelles. La ferai-je assurer ? J'attends votre réponse par retour du courrier.

» JAMES PRÉCISION. »

Les sonnettes tintèrent de toutes leurs voix criardes ; il frappa du

— Pourquoi ce vieux Précision n'a-t-il pas fait assurer tout de suite? Je perds jusqu'à mon dernier dollar si *la Mathilde* est perdue!

Précision n'avait pas fait assurer parce qu'il était fidèle à son nom, et que, pendant quarante ans qu'il avait été commis de M. Morgan, l'armateur ne lui avait jamais laissé prendre aucune initiative, même dans les occurrences aussi urgentes.

— C'est mon affaire! lui répondait toujours son maître.

Deux jours après il vint une seconde lettre de son premier commis. Il ne la fit pas porter dans sa chambre, il n'attendit pas jusqu'au lendemain pour l'ouvrir; car quand elle arriva il était en proie à la plus vive colère, et il était disposé à tout apprendre, quand même c'eût été la chute d'une montagne prête à l'écraser.



Une taverne à New-York.

Qu'était-il donc arrivé pour causer un pareil accès de fureur?... Ceux qui désirent la richesse se figurent que le bonheur en est inséparable... Qu'y avait-il donc?

Son fils, son fils unique, saisissant comme Wendall le moment favorable où le vin commençait à agir sur son père, était venu, donnant le bras à une jeune et jolie fille, le prier de bénir son union.

Madame Wendall jeta un cri d'horreur et s'évanouit, du moins en apparence. Mathilde dit froidement :

— Comment, Walter! avec cette fille!... épouser cette créature... une couturière!

Madame Morgan dit simplement :

— Walter, tu es la honte de la mère qui t'a conçu, tu t'es déshonoré. Je ne désire plus te revoir.

Athalie tremblait et pleurait en voyant la colère et la haine qui se déchaînaient sur elle. Elle se fût volontiers enfuie, mais il était trop tard.

— Mon père, vous consentez?...

— Jamais!... Toi, mon fils unique, épouser une couturière?... Jamais!

— Il est trop tard pour refuser, voici le certificat de mon mariage.

Son père ouvrit la bouche pour le maudire. Pourquoi le maudire? Parce qu'il avait épousé celle qu'il aimait, une jeune fille belle, modeste et laborieuse, mais qui n'était qu'une pauvre couturière.

— Une lettre, monsieur, dit un domestique.

— Donnez-la-moi.

Il en déchira l'enveloppe et lut :

« MONSIEUR,

» Votre lettre du 12 m'est parvenue trop tard. Une heure avant on avait reçu la nouvelle que *la Mathilde* était... »

Il ne prononça pas le mot : « perdue! » il le regarda; puis ses yeux se fixèrent sur son fils et sur la tremblante Athalie, comme

s'il eût souhaité que tous deux fussent au fond de la mer avec *la Mathilde* et sa cargaison... Toute sa fortune! Il ressentait les émotions dont est susceptible un caractère naturellement surexcité par l'ivresse, car il avait l'ivresse d'un homme du bon ton. Il lui restait assez de sang-froid pour qu'il comprît qu'il était irrévocablement ruiné, et qu'il avait négligé de s'assurer parce que, à l'exemple des gens de la classe supérieure, il s'était laissé aller à prendre au dessert une bouteille supplémentaire. Il comprenait que c'était sa faute. Quand on l'avait pressé d'ouvrir la lettre, à laquelle il lui eût suffi de répondre à temps pour tout sauver, il avait dit — C'est mon affaire.

C'était une triste, triste affaire! Cette seule bouteille l'avait réduit à la mendicité, lui et tous ceux dont il assurait l'existence. Il venait de marier sa fille avec un individu dont le seul mérite était d'être un bon diable, qui n'avait d'autres talents que de chasser, pêcher, fumer, duper la pauvre veuve chez laquelle il était en pension, tromper un vieux négociant et profiter des fumées du vin pour obtenir la main de sa fille. Elle était laide, Wendall avait contracté un mariage de raison dont il respecterait les obligations comme on en respecte tant d'autres semblables. Ces pensées traversèrent le cerveau du vieux Morgan avec l'instantanéité du télégraphe électrique. Elles se succédèrent comme des éclairs et furent suivies du coup de foudre. Il aurait pu supporter tout le reste, mais il ne résista pas à l'idée que son fils, son fils unique, venait d'épouser une petite couturière.

Et pourquoi tant d'orgueil? Son père, à lui, avait été tailleur, madame Morgan était la fille d'un tailleur, il haïssait de toute la haine d'un parvenu ce qui pouvait lui rappeler son origine de fil et d'aiguille. Il haïssait Athalie parce qu'elle était beaucoup plus aimable que ses filles.

Pendant cinq minutes il resta muet, la lettre à la main. Il contemplait avec douleur sa femme et sa fille Mathilde, avec dédain Elsie et son époux aviné, et ses yeux se reportaient avec la fixité de la haine sur Walter et sur Athalie.



Athalie la couturière.

Enfin Walter se hasarda à rompre ce lugubre silence :

— Mon père...

— Ne m'appelle plus ton père! Je te désavoue, je te renie, misérable apprenti de couturière! Va-t'en, mendiant, ne me parle plus.

Walter sembla ne pas entendre et dit tranquillement :

— Est-ce que *la Mathilde* est perdue?

— C'est mon affaire!... Sors d'ici!

Ses sœurs se mêlèrent à la discussion.

— Oui, tu feras mieux de t'en aller. Va commencer une boutique de modes, tu pourras porter en ville les robes que fera ta femme.

Ce fut une prédiction, il en vint là plus tard.

Le mari d'Elsie ajouta sa part d'insultes.

— Dites-moi, Walter, il me vient une idée; c'est là une voile de

cacatoés un peu chère pour la femme d'un homme qui n'a pas le sou. J'espère qu'elle se procure honnêtement ses chapeaux. Qui donc paye la marchande de modes ?

Walter leva sa canne pour châtier l'insolent qui osait proférer d'aussi lâches insinuations contre l'honneur d'une modeste fille ; il allait payer d'un seul coup tous les mémoires de tailleur de Georges Wendall, quand Athalie lui saisit le bras et le retint. Son père crut ou prétendit qu'il avait levé sa canne pour l'en frapper ; absorbé dans ses réflexions, il n'avait probablement pas entendu l'injurieuse observation de Wendall. Il saisit une bouteille pour en frapper son fils. Son bras était levé et un horrible blasphème lui montait à la gorge, quand sa figure devint livide, et il trébucha : la bouteille lui échappa des mains, et il serait tombé au milieu des éclats de verre et du vin répandu si Walter ne l'eût reçu dans ses bras. Il l'emporta dans sa chambre ; Athalie courut chercher un médecin, il était trop tard !... la mort venait de dire à son tour : — C'est mon affaire !

## CHAPITRE XXI.

Triste retour.

Pendant que tous ces événements se passaient sur les bords du lac, d'autres, de la plus haute importance pour la famille du marchand, se succédaient rapidement dans la cité. Les créanciers ne sont jamais ni oisifs ni paresseux quand ils voient l'adversité frapper ceux pour lesquels ils étaient pleins de prévenance la veille : ils sont tout disposés à les fouler aux pieds. Les créanciers et leurs agents, les juges, les avocats, les huissiers réclament à l'envi une fraction de la livre de chair du débiteur. Shylock vit toujours, et Antonio n'est jamais prêt.

Ce fut un triste convoi celui qui ramena le corps de Morgan à New-York. Ce n'était pas une tristesse née du malheur ; elle provenait de l'orgueil blessé, de la grandeur déchu. Il était pénible de voir les filles d'un banqueroutier mort refuser de voyager par le même convoi que la femme de leur frère unique. Ne voulant pas s'en séparer, il laissa sa mère et ses sœurs partir de leur côté. Elles arrivèrent de nuit. John avait été envoyé par un convoi précédent pour mettre la maison en ordre et tenir des voitures prêtes à la station.

Quand elles furent à la station, elles y trouvèrent un corbillard, mais il n'y avait pas leur voiture, et elles furent obligées d'avoir modestement recours à un simple fiacre. Toute la maison était close : qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

— Ce vaurien de John se sera encore enivré !

C'était vrai : mais qui le lui avait appris ? Il ne faisait que suivre l'exemple de son maître, de Walter et de Georges Wendall. Pourquoi ne s'enivrerait-il pas ?

La sonnette fut violemment agitée ; mais il se passa plusieurs minutes avant que personne vint répondre. On entendit un pas pesant descendre les escaliers, non pas ceux qui conduisaient aux chambres des domestiques ; une personne s'approcha de la porte et l'ouvrit pour voir qui étaient ceux qui réclamaient ainsi le droit d'entrée. C'était un homme à la figure de fouine, aux yeux noirs, aux traits anguleux et roides ; il tenait une petite lampe à la main et s'était affublé d'une des robes de chambre de M. Morgan.

— Que voulez-vous ici ? dit-il à la famille Morgan, qui restait muette d'étonnement.

— Ce que nous voulons ? Nous voulons entrer ; pourquoi n'ouvrez-vous pas la porte ? Qui êtes-vous et que faites-vous ici ?

— Ah ! je ne peux pas vous laisser entrer. Je suis un garde du commerce, et je suis là pour prendre soin de la maison ; j'ai ordre de ne laisser entrer personne. Il faut que vous ayez un ordre du syndic... Pourquoi êtes-vous venus me réveiller ?

La porte se referma, et la famille entendit le pas lourd du garde du commerce qui retournait tranquillement à la couche qu'il s'était préparé dans le boudoir de madame.

On venait d'apporter la bière, on la déposa au pied de la maison. Le corbillard et le fiacre étaient repartis...

Le mort était là ; il ne pouvait plus dire : C'est mon affaire ! Il y avait dans les caves de cette maison pour trois mille dollars de vins ; il y avait dans les salles, dans les salons et dans les boudoirs pour cinquante mille dollars de meubles des bois les plus riches et les plus rares, de porcelaines, de verres et d'argenterie, et celui qui s'en disait le maître la veille gisait à la porte dans son cercueil, tandis que sa famille sollicitait en vain la permission d'abriter pour une nuit celui dont le voyage en ce monde venait de finir. Que faire ? Si Walter eût été là, il aurait décidé quelque chose ; mais il était absent, et on le maudit en pensée, si on ne le fit pas tout haut.

— C'est sa faute, dit Elsie, c'est son mariage abominable qui a tué mon père.

Qu'était devenu son mari ? Elle le chercha des yeux, mais il s'était échappé pour aller se rafraîchir. Quelle brute ! pensa-t-elle.

— Il faut nous retirer chez M. Grundy, dit la veuve.

Mais comment ? le corbillard et la voiture de place étaient partis. Il faudrait une heure pour les faire revenir. Une charrette passait ;

elle fut hélée : le cercueil de l'ex-millionnaire fut chargé sur cette charrette, et la famille suivit à pied pour aller frapper à la porte d'un voisin, où un autre garde du commerce leur répondit. Mais celui-ci se trouvait par hasard être Américain ; il avait assez de bon sens pour savoir qu'un mort ne peut pas voler, et que ceux qui le suivaient avaient autre chose à faire. Il ouvrit la porte, alluma le gaz, appela un ou deux domestiques qui se trouvaient encore dans la maison, et fit tout ce que l'humanité pouvait lui inspirer en cette douloureuse occasion. Les Grundy arrivèrent une heure après et trouvèrent leur demeure aux mains d'un gardien, qui les reçut comme amis du mort.

Arrêtons-nous ici.

Vous avez déjà vu la fin de l'homme qui pouvait laisser sa jeune femme et le corps de son beau-père dans la rue pour aller se rafraîchir. C'est lui dont on a raconté la mort dans une cave de Cow-Bay. C'était Elsie qui racontait comment il était mort misérablement quand elle avait mis au monde un pauvre enfant que les rats avaient dévoré.

Vous avez vu aussi Mathilde : c'est elle dont nous avons raconté le mariage à deux sous. A quoi bon vous dire comment elle descendit des splendides salons au cabaret ? comment elle tomba de la maison où l'on rencontre un ami, à celle qui est ouverte à tout venant, séjour de misère, de pleurs, de crimes, de dégradation et de maladie, et enfin comment elle prit la résolution de venir avec son homme demander la bénédiction du mariage.

Laissons les morts en paix : c'est aux vivants que nous avons affaire.

## CHAPITRE XXII.

Deux nouveaux ménages.

Walter était arrivé en ville par le même convoi que les Grundy, qui le pressaient ardemment d'écouter la voix de la raison et de venir avec eux. Ils ignoraient que leur maison ne leur appartenait plus.

Walter refusa ; Athalie était sa femme, et il jurait de ne jamais la quitter.

— Où irons-nous, Athalie ?

— Viens avec moi, j'ai un logement.

Ils se dirigèrent vers la maison de la rue de Broome. La porte était fermée, Athalie frappa, et la voix de Jeannette demanda bientôt :

— Qui est là ?

— C'est moi !...

C'est moi ! que de souvenirs peuvent évoquer ces mots ! Plus d'une femme peut se reporter au temps où, entendant frapper pendant la nuit, elle quittait l'enfant qu'elle berçait, sa petite robe qu'elle couvrait, pour se pencher à la fenêtre et murmurer : — Qui est là ?... Comme la réponse faisait battre son cœur ! comme elle la recueillait avidement ! elle refermait la croisée, de peur que le vent n'incommodât l'enfant ; une lueur brillait par le trou de la serrure, des pas légers effleuraient l'escalier, ils s'arrêtaient un moment, elle déposait sa lampe. Pourquoi ? elle aurait pu la tenir d'une main en ouvrant la porte de l'autre, sans doute ; mais après avoir ouvert la porte, elle n'aurait pas trop de ses deux bras pour les jeter au cou du père de son enfant.

Puisse tout être aimant avoir quelqu'un pour lui dire : — C'est moi !...

— Attends une minute.

Une petite lumière éclaira le trou de la serrure, le verrou fut vivement retiré, la porte s'ouvrit : on entrevit un instant un bonnet de nuit, un jupon blanc, deux jolis yeux bleus et quelques papillotes d'un ton doré ; puis on entendit un léger cri, et Athalie et Walter furent de nouveau plongés dans l'obscurité.

La porte se referma. Est-ce qu'Athalie serait aussi sans asile ?

— Ouvre la porte, Jeannette ; peu importe que tu sois en chemise.

— Oh ! je ne peux pas, je ne peux vraiment pas !... Il y a un empêchement... Charles est ici.

— Charles dans cette chambre ! au milieu de la nuit ! Jeannette, explique-toi.

— Oh ! ne va pas me gronder, Athalie.

Et elle entr'ouvrit la porte de nouveau ; elle avait mis une camisole et ôté son bonnet de nuit.

— Qu'est-ce que tu me contes, Jeannette ?

— Voyons, ne me gronde pas, Athalie ; vraiment je n'ai pas pu faire autrement... c'était si triste d'être toute seule quand tu as été partie... toute seule dans cette chambre.

— Oh ! c'est honteux, Jeannette ! Comment ! parce que j'étais partie tu as pris ton cousin Charles pour te tenir compagnie la nuit ?

— Mais oui. Pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Oh ! Jeannette !

— Mais, Athalie, nous sommes mariés. Tu ne t'imagines pas sans doute qu'il serait ici si nous ne l'étions pas ?

— Mariés ! ah ! ah ! ah ! Viens donc, Walter, tu peux entrer maintenant. Nous sommes tous mariés, ah ! ah ! ah !

Son rire joyeux retentissait ; la chambre avait un air de bonheur.

— Comment, Athalie ? Que veux-tu dire ?

— Je dis ce qui est, nous sommes tous mariés !

Ce fut au tour de Jeannette à rire aux éclats : elle embrassa Athalie et courut au bord du lit, où l'on entendit presque un autre baiser donné dans l'obscurité.

— Voyons, Charles, lève-toi pour recevoir les nouveaux mariés.

— Oh ! Jeannette, il ne faut pas être aussi folle avec Walter.

— Pourquoi ? Ne sommes-nous pas tous des gens mariés ? Si nous ne rions pas un peu maintenant, je ne sais pas quand cela nous sera permis.

— C'est vrai, mais...

— Mais quoi ?

— Le père de Walter est mort.

— Oh ! non, c'est impossible.

— C'est la vérité, et il faut que Walter passe la nuit ici. Comment nous arrangerons-nous ?

— Rien de plus facile. J'ai des draps, nous allons étendre un matelas par terre et faire une cloison avec ce rideau, de sorte que nous aurons deux chambres et deux lits.

Ce plan fut exécuté ; les nouveaux venus, refusant le lit d'honneur que leur offraient leurs hôtes, s'installèrent sur le matelas. Accablé de fatigue, Walter s'endormit rapidement, mais Athalie ne put se défendre de prêter l'oreille à une conversation qui avait lieu entre Charles et Jeannette. Elle saisit au vol ces mots : — L'Ouest, pays neuf, une chaumière en troncs d'arbre... des vaches, des poules... un enfant.

— Qu'ils seront heureux ! se dit Athalie, et qu'il vaut bien mieux être aux champs qu'à la ville !

Elle ne fut pas étonnée d'entendre Jeannette le lendemain matin lui exposer un projet d'émigration, qui fut accompli trois jours après.

Depuis ce temps, j'ai visité ces deux époux dans la ferme lointaine ; toutes leurs espérances s'étaient réalisées, car ils n'avaient pas essayé d'atteindre très-haut. Quand Jeannette sut que je connaissais Athalie, comme elle se suspendit à mon bras en m'invitant à rester, à coucher dans la chambre dont la fenêtre était ombragée par le rosier que j'avais tant admiré ! Avec quelle ardeur elle me pria de lui conter l'histoire de son ancienne amie !

— Dois-je commencer par le commencement, par le milieu ou par la fin ?

— Par le commencement, bien entendu. Où est-elle à présent ? vit-elle encore ?

— Voilà bien les femmes ! Vous me dites de commencer par le commencement, et la première question que vous m'adressez se rapporte à la fin. Je vois que vous êtes impatiente ; aussi vais-je vous satisfaire, en débutant par le commencement de la fin et en terminant par le milieu. La pauvre Athalie...

— Serait-elle morte ?

— Non, elle se porte à merveille, et a conservé presque tous ses charmes. Elle est veuve, habite New-York, et tient une maison meublée qui lui rapporte de quoi vivre honorablement.

— Elle est veuve ? Qu'est devenu son mari ?

— Puisqu'elle est veuve, il faut qu'il soit mort ou parti pour la Californie, ce qui est la même chose à New-York.

— De quoi est-il mort ?

— D'une maladie qui tue des milliers d'hommes, l'ivrognerie.

— O mon Dieu ! un si beau jeune homme ! je l'aurais volontiers épousé si Charles ne m'avait aimée. Au reste, je ne me plains pas de mon sort ; Charles n'est pas aussi riche que Walter, mais il a la tempérance d'un juge... A propos, j'avais oublié de vous dire qu'il l'est presque ; il est juge de paix. Mais, dites-moi, Walter a-t-il laissé de la fortune ? Les Morgan étaient riches.

Athalie n'avait jamais fait mention de leur faillite, jamais dit que leurs trésors s'étaient évaporés comme la rosée du matin, que les tapis somptueux, les glaces, les divans avaient été vendus à la criée, que Walter n'avait rien, et qu'il vécut longtemps aux dépens de sa femme.

Que pouvait-il faire ? Il ne savait aucun métier ; comment se serait-il mis à travailler, lui qui avait toujours été oisif et à l'abri du besoin ? Si son père l'eût installé dans sa maison de banque auprès du vieux Précision, Walter aurait pu apprendre au moins la tenue des livres et en tirer parti plus tard ; mais tel qu'il était, il n'avait point de ressources. On avait un jour demandé à son père s'il ne comptait pas mettre son fils en état de se suffire à lui-même ; il avait répondu.

— C'est mon affaire, et il n'en avait plus été question.

## CHAPITRE XXIII.

Un mauvais lieu.

Après quelques mois de désœuvrement, pendant lesquels Walter vécut du produit du travail de sa jeune femme, quelques amis se cotisèrent pour lui avancer un millier de dollars : il devait se rendre à la Nouvelle-Orléans, où il espérait faire fortune. La personne ne le connaissait, et il avait l'intention de commencer à travailler. Athalie

l'accompagnait : ils débarquèrent à Savannah, descendirent au meilleur hôtel de la ville, où ils payaient quatre dollars par jour, et six dollars de plus pour le vin et les cigares.

Il était facile de calculer combien à ce compte mille dollars duraient de temps. Athalie s'ennuyait de ne rien faire ; il n'était pas permis à la femme du jeune marchand du Nord d'employer son aiguille dans une ville où la dame qui a les moindres prétentions au bon genre ne prend pas la peine de se verser un verre d'eau, même quand la carafe est auprès d'elle. Il faut toujours appeler un esclave pour la moindre chose dont on a besoin.

Walter ne tarda pas à faire de nouvelles connaissances ; il retrouva aussi quelques amis de collège, et les jours et les nuits se passèrent en parties de plaisir dans telle ou telle plantation. Athalie était toujours accueillie avec respect, on ne savait pas tout d'abord qu'elle n'était qu'une couturière.

Le secret ne dura pas longtemps, et alors...

— Eh bien ?

Alors ceux qui avaient flatté, adulé l'épouse du riche armateur, ceux qui avaient dit qu'elle était la plus jolie, la plus élégante, la plus aimable, la plus intelligente de toutes les femmes qu'ils eussent jamais vues...

— C'était vrai, je n'ai jamais vu de femme comparable.

— Ils n'en avaient pas vu non plus ; mais ils apprirent qu'elle n'était qu'une couturière quand il l'avait épousée... Epousée ! l'avait-elle réellement épousée ? Ce fut ce que se demandèrent des rivales envieuses, méchantes et jalouses, qui reconnaissaient tacitement sa supériorité et voyaient avec dépit qu'on rendait hommage à sa beauté.

Une amie, une esclave, dit un jour à Athalie tout ce que l'on murmurait tout bas sur son compte : elle s'était aperçue de la froideur que lui montraient ses connaissances, et insista pour que sa femme de chambre lui en révélât la cause. Sa résolution fut bientôt prise : elle fit immédiatement ses préparatifs de départ. Walter, comme d'habitude, était à ses affaires, c'est-à-dire que jusqu'à minuit il était occupé chaque jour à remuer de petits morceaux de carton dans une des salles reculées d'une taverne.

Le bateau à vapeur partait le lendemain matin pour Charlestown : elle attendit en vain le retour de Walter, et lui écrivit une longue lettre dans laquelle elle lui expliquait les raisons qui l'avaient décidée à partir, et le pria de lui pardonner son abandon, puis de régler ses affaires aussitôt qu'il le pourrait et de venir la rejoindre. Accablée de fatigue, elle se coucha pour prendre un peu de repos, en ayant soin d'ordonner à Marie de la réveiller aussitôt que M. Morgan rentrerait, et de ne l'appeler qu'à l'heure où le bateau devait partir s'il ne revenait pas auparavant, puis de lui remettre la lettre qu'elle laissait pour lui. Il était dans son caractère de prendre une résolution et de l'accomplir immédiatement.

Une semaine après elle était de retour dans son ancienne chambre qu'elle avait louée pendant son absence. Puis dans l'espace d'une autre semaine elle avait pris une seconde chambre, et quelques jeunes filles travaillaient pour son compte et sous sa direction. Elle envoyait une circulaire à ses anciennes pratiques, en obtint quelques nouvelles, et eut autant d'ouvrage qu'elle en pouvait faire.

Au bout de trois mois elle ne payait plus de loyer pour ses meubles ; elle les avait achetés et payés, et chaque semaine elle versait une petite somme à la caisse d'épargne. Mais son mari revint auprès d'elle. Inutile de vous dire ce qu'étaient devenus les mille dollars ; il vous suffira de savoir qu'Athalie eut à déguerper ses effets que l'on retenait à bord pour garantie du paiement de son passage. Il ne put aller les réclamer lui-même, il était souffrant ; pourtant il ne dit pas à sa femme quel était son genre d'indisposition, et j'imiterai son silence. Elle-même tomba malade, et dans son ignorance ayant négligé d'appeler un médecin, elle fut obligée de se mettre au lit et perdit sa clientèle. Son petit trésor diminua rapidement : il fallait faire face à des dépenses inattendues. Elle se remit enfin à travailler et amena Walter à chercher un emploi. Que pouvait-il faire ? Il ne connaissait qu'une occupation honnête qui lui convint : il prit une taverne. Mais il n'eut qu'une pratique constante et régulière, c'était Walter Morgan lui-même.

Il est facile de descendre à sa ruine, il y courut.

Athalie remarqua bientôt que ses meilleures pratiques la quittaient.

— Pourquoi ?

— A cause de deux choses. D'abord Walter était parvenu à faire habiller par sa femme une courtisane bien connue. Il l'amena et la présenta sous le nom de madame Layton, de la Caroline du Sud, qui était venue habiter New-York avec ses nièces et sa fille. Elle venait au magasin d'Athalie en voiture et avec des domestiques en livrée. Un jour Athalie l'accompagna chez elle pour essayer une robe à une jeune personne qui y était en visite et se trouvait souffrante. Madame Layton demeurait dans une magnifique maison à quatre étages, auprès d'une église, dans une des plus belles rues du beau quartier. Ses appartements étaient meublés avec presque autant d'élégance et de splendeur que ceux des Morgan. Athalie était loin de supposer que la réputation de la maison ne fût pas irrécusable ; c'était son mari qui lui avait fait faire la connaissance de madame Layton.



Mais il y eut une autre raison qui lui fit perdre ses meilleures pratiques.

Walter trouvait encore moyen d'être invité parfois à des soirées du grand monde. Quelques-unes de ses anciennes amies le raillaient un jour de son mariage avec Athalie, avec une couturière dont toutes étaient jalouses; le misérable, entre deux vins, eut la bassesse d'affirmer sur son honneur qu'il n'était pas marié! Ce n'était qu'un mariage de la main gauche.

— Ah! c'est une maîtresse... une maîtresse! C'est bien différent. Et dire que nous avons commandé des robes à cette impertinente créature! Pour ma part, je ne mets plus les pieds chez elle!

— Ni moi! ni moi! ni moi!

— Je m'explique, dit une autre, ce que l'on m'a raconté l'autre jour, qu'elle est allée en voiture chez madame Layton, qui tient une maison de passe dans la rue de...

— Comment savait-elle qu'il y avait là une maison de ce genre?

Ce fut Mathilde Morgan qui fit cette observation: elle connaissait le local par expérience.

Quand on a allumé la trainée qui enflamme la prairie, le terrible élément se déchaîne au souffle du vent, en dévorant tout sur son passage. La calomnie se développe aussi vite; elle se propage comme l'incendie.

Athalie en fut la victime. L'homme qui aurait dû la protéger lui lança le premier trait. Ce trait fut encore envenimé par une fausse amie, qui rapporta les odieux propos d'un lâche époux. Elle lui aurait tout pardonné, mais il lui était impossible d'oublier cet outrage.

L'avenir s'assombrissait. Elle fut obligée de chercher de l'ouvrage dans une classe que la plus cruelle nécessité seule pouvait la contraindre à fréquenter. Son mari avait tenu une taverne jusqu'à ce qu'il devint évident qu'il buvait plus qu'il ne gagnait. Maintenant il n'avait d'autres ressources que les profits de l'aiguille de sa femme.

Il commença vers le même temps à passer les nuits hors de chez lui. Elle ne put deviner où il allait. Un jour elle l'envoya payer le loyer de la maison; c'était tout l'argent qu'elle possédait. Le propriétaire vint huit jours après le lui demander: Walter ne l'avait pas payé; il était désolé, mais il lui fallait son argent.

— Avez-vous la complaisance d'attendre quelques jours? mon mari ira vous payer.

Un sourire moqueur erra sur les lèvres du propriétaire.

— Le fait est, madame Morgan ou mademoiselle Lovetree, quel que soit le nom qu'on vous donne, que c'est à vous que j'ai loué la maison, et que c'est vous qui devez le loyer. Je ne peux pas aller courir après un misérable ivrogne comme Walter Morgan.

Elle supporta bravement ce coup terrible, et lui dit tranquillement: — Vous serez payé demain.

— C'est bien; et en même temps vous ferez aussi bien de chercher un autre logement pour la semaine prochaine.

— C'est mon intention, répondit-elle.

Aussitôt qu'il fut parti, elle mit vite son châle et son chapeau, et chercha sa montre, ses pendants d'oreilles, avec quelques autres bijoux pour les mettre là où son mari les avait déposés déjà deux fois, et d'où elle les avait retirés. Il lui demandait toujours de l'argent, et si elle ne lui en donnait pas, il volait ses effets et les engageait.

Tout ce qu'elle possédait d'un peu précieux avait disparu, même sa grande Bible, présent d'une mère à son lit de mort. La seule chose qui lui restât à faire était d'aller chercher un juif qui estimerait ses meubles et lui avancerait assez d'argent pour payer son loyer. Elle avait une robe à porter de ce côté; elle crut devoir la prendre pour en recevoir la façon. Elle savait que c'était dans une maison mal famée. Quand elle avait de l'ouvrage de ce genre, c'était Walter qui le portait ordinairement. C'était lui qui se chargeait de recevoir la facture. Elle chercha la robe... La robe n'était plus là!

Elle en avait une autre pour la même maison, qu'elle pouvait acheter en une heure. C'était le seul moyen qu'elle eût d'avoir de l'argent pour le lendemain. A neuf heures, elle mit la robe sur son bras, et se dirigea d'un pas tremblant vers la porte d'une magnifique maison, à dix pas de Broadway.

Une demi-douzaine de lions sortaient au moment où elle entra.

— Ah! tiens, Fred, dit l'un d'eux tout près d'elle, voilà la maîtresse de Walter Morgan, rentrons; la chose est plaisante.

Elle avait entendu cette voix auparavant, quoiqu'elle ne se rappelle pas cette figure avinée: c'était cependant Georges Wendall. La chose est plaisante! Que voulait-il dire? Elle se sentit saisie d'une vague terreur. Est-il donc plaisant pour un homme de voir une femme dont le cœur se brise?

— Elle est diablement jolie, reprit Fred; que le tonnerre m'écrase, si je n'essaie pas de la lui souffler! Il faut que je lui fasse la cour.

Un débauché se fait toujours l'idée qu'il suffit de faire la cour à une femme pour triompher de son honneur.

Elle se sentait étouffer, mais elle reprit courage et demanda mademoiselle Nanette: on la pria de monter. Il y avait là un étranger que Nanette lui présenta comme M. Smith, du Sud.

Il pouvait venir du Sud; mais Athalie savait qu'il était marié, qu'il avait une jeune et jolie femme et deux enfants.

Il fallait essayer la robe, et Nanette commença à se déshabiller sans la moindre hésitation. Athalie rougit de honte, refusa d'essayer la robe qu'elle apportait, et voulut se retirer.

— Eh bien, alors, Georges, descendez quelques minutes au salon; voilà une singulière fille avec ses façons!

Mais il ne lui convenait pas d'aller au salon pour y être vu; il déclara qu'il aimait mieux partir.

— Eh bien, alors donnez-moi de l'argent pour payer la façon de cette robe: vous m'avez donné l'étoffe; vous pouvez aussi bien être généreux jusqu'au bout.

Il lui présenta un billet de dix dollars; elle le remit à Athalie; la façon de la robe n'en coûtait que cinq.

— Donnez-lui la monnaie, dit-elle, je ne veux aujourd'hui lui prendre que cinq dollars.

Athalie n'avait pas de monnaie; elle regarda l'étranger pour être sûre de ne pas se tromper, et répondit:

— Non, je vais garder tout; je porterai les cinq dollars à son compte en déduction des sept qu'il me doit depuis deux mois pour fournitures faites à sa femme.

Il murmura quelques mots, prétendit que c'était une erreur, et sortit en jurant entre ses dents.

La robe allait à merveille, et Athalie, que l'on accabla de louanges sur son adresse, serait sortie plus heureuse qu'elle n'était venue, si elle n'eût entendu des voix dans la chambre d'à côté: elle écouta.

Une femme répondait: — Oui, si vous avez de l'argent; mais je suis décidée à ne pas vous laisser coucher ici une autre nuit si vous ne me donnez pas d'argent.

— O Joséphine, j'ai quelque chose que vous aimerez mieux que de l'argent: tenez, voyez!

— Ah! vous êtes charmant, en vérité. Quelle jolie montre, quel charmant bijou! Eh bien! vous allez rester ici cette nuit, et demain nous retournerons à l'île Coney, où nous nous amuserons. Je passerai pour votre femme, vous savez.

La chambre de Nanette avait une porte qui donnait dans une salle de bain, dont la croisée ouvrait sur la chambre d'où partaient les voix.

La pensée va vite, et la résolution d'Athalie allait aussi vite que sa pensée: en un instant elle fut sur une chaise et sa main avait soulevé un rideau pour voir les personnes qui se trouvaient dans la chambre voisine. Elle regarda: quel coup pour une épouse! Ses yeux lui confirmèrent ce que lui avaient révélé ses oreilles; mais elle voulait être certaine que c'était bien la voix de son mari. Elle savait qu'il donnait à cette femme sa montre, présent d'un frère mort en mer, ornée d'un médaillon qui représentait ce frère chéri. C'était un trésor dont elle ne se serait séparée à aucun prix. Il le sacrifiait à une femme à laquelle il avait déjà prodigué l'argent qu'elle avait gagné à force de veilles et de travail. Elle voulait voir... quelle femme n'aurait pas fait comme elle? quelle épouse aurait résisté à la tentation? Elle voulait voir si cette femme qui lui avait ravi l'amour de son mari était belle.

La première chose qu'elle vit fut sa Bible, qui était ouverte sur la table.

Quel besoin en avait-elle?

Elle avait quelquefois un peu de religion... plusieurs de ces créatures sont dévotes et lisent la Bible pour y trouver la justification de leur conduite. Il y a certains prêtres qui vont les voir, et aiment assez celles qui montrent un esprit religieux. Et puis la Bible était richement reliée et valait beaucoup d'argent. Athalie vit ensuite sa montre dans les mains de cette femme, dont les cheveux étaient rouges, et qui avait de petits yeux lascifs, des lèvres épaisses, des dents mal rangées, un nez retroussé, et dont la figure en définitive était loin d'offrir le type de la beauté.

La pauvre femme s'écria involontairement: — Comme elle est laide!

— Elle est encore plus laide qu'elle ne le paraît, dit Nanette. Elle a ruiné plus d'hommes que n'importe quelle femme de la ville. Voilà un imbécile qu'elle a vingt fois jeté à la porte parce qu'il ne lui apportait pas d'argent. Je parierais qu'il a volé la montre de sa femme pour la donner à cette misérable.

C'était donc pour cette femme qu'Athalie devait travailler jour et nuit! Oh! comme elle désira mourir!

Quand Nanette sut que cet homme était son mari, elle eut envie de faire une scène à Joséphine.

— Non, s'écria-t-elle, je n'aurai plus aucun rapport avec un homme marié; si Georges m'a menti, je ne le reverrai qu'une fois, une seule, pour lui donner sa leçon.

Athalie était calme: elle s'assit quelques minutes pour se remettre du coup qui venait de la frapper, et voulut regarder encore une fois avant de s'éloigner. Elle souleva le rideau, et vit son mari dans les bras de cette mégère à cheveux rouges.

Elle rentra chez elle; mais, au lieu de se coucher, elle passa la nuit à mettre ses effets en ordre. Le lendemain à dix heures, suivant l'usage américain, un drapeau rouge flottait à la croisée pour annoncer la vente des meubles, et ils se vendaient à l'enchère tandis que Walter et sa maîtresse descendaient en bateau la rade de New-York.

Au coucher du soleil, Athalie, sans asile, sans protecteur, plus malheureuse que si elle eût été veuve, errait dans les rues de la ville.

## CHAPITRE XXIV.

La fille du chiffonnier.

Les scènes que je retrace se relient les unes aux autres, mais sans se suivre. Comme le Niagara, dont on ne peut juger qu'après l'avoir examiné d'en haut, d'en bas, à droite et à gauche, New-York est un torrent immense qu'il faut considérer dans ses détails avant de les grouper dans une vue d'ensemble.

Changeons donc de décoration, retournons chez M. Pease.

— Monsieur, lui dit un jour le concierge, la petite Madalina la Mendicante est à la porte; elle se lamente, et prétend qu'il faut absolument qu'elle vous parle.

— Il est probable, nous a raconté le missionnaire, que, fatigué des travaux du jour, je répondis avec brusquerie :

— Dites-lui qu'il m'est impossible de la recevoir aujourd'hui. Il est onze heures, et je suis exténué. Qu'elle revienne demain.

Le concierge se mit en devoir de porter cette réponse; mais le mouvement qu'il fit pour passer sa manche sur ses yeux révélait une douloureuse histoire.

— Qu'avez-vous, mon cher enfant? dit M. Pease.

Tom ne se retourna pas pour regarder le missionnaire en face, comme on lui avait recommandé de le faire toutes les fois qu'il répondait; il ne se pressa pas non plus de répondre : il éprouvait un sentiment de suffocation qui l'empêchait d'articuler clairement.

Il y avait peu de temps que Tom était à la Maison de l'Industrie. La première fois qu'il y était venu, on l'avait pour ainsi dire pêché dans un des plus sales trous de la rue Antoinette, et transformé de la tête aux pieds avant qu'il eût eu le temps de se reconnaître. Depuis, entraîné par des misérables comme ceux qui avaient abusé de la faiblesse du pauvre Reagan, il avait repris ses habitudes d'abrutissement; mais on l'avait converti une seconde fois, comme nous l'avons vu, et maintenant ce paria, étranger jadis à tout sentiment humain, était saisi d'une douleur insupportable à la vue d'une petite mendicante. Était-ce parce qu'il songeait à celle qui s'était relevée après être descendue presque aussi bas, et qui avait exercé sur lui une salutaire influence?

Le missionnaire oublia sa fatigue, et se leva en disant :

— Tom, je vais voir de quoi il s'agit. Qu'est-ce que cette Madalina?

— C'est la fille d'un chiffonnier italien, monsieur, qui demeure dans Cow-Bay... J'ai quelquefois logé avec eux. La mère ramasse des chiffons et le père court les rues avec un orgue et un singe.

— Ah! c'est de là qu'est sortie la petite joueuse de tambourin que nous avons ici? Ils se seront querellés sans doute, et la petite fille sera venue me chercher pour mettre la paix.

Tom descendit du pas le plus léger, son cœur s'était rasséré.

— Je le suivis, me dit M. Pease, et je dois avouer que c'était à contre-cœur, car je n'étais guère flatté de l'idée de perdre mon repos pour aller remplacer la police dans un des repaires de Cow-Bay. Je ne montrai probablement pas toute la mansuétude que j'aurais dû en disant à la pauvre fille du chiffonnier : — Que voulez-vous? au lieu de lui demander ce que je pouvais faire pour lui rendre service. Voyons, mon enfant, aurais-je dû lui dire, ne pleurons plus, et dites-moi ce qui vous afflige.

— Je ne veux plus mendier; je veux être comme ma cousine Juliana.

— Juliana... Juliana? Je ne la connais pas.

— C'est la joueuse de tambourin, monsieur, dit Tom.

— Oh! je sais ce que c'est maintenant. Juliana est votre cousine? Alors venez de ce côté, Madalina, que je vous voie et que nous puissions causer ensemble. C'est Juliana qui vous a dit de venir ici?

— Oui, monsieur; elle me l'a dit bien des fois, mais on ne voulait pas me laisser sortir. Je n'ai pas osé rester à la maison ce soir; ils boivent et ils se battent tous ensemble.

Pease l'attira un peu vers la lumière et vit des traits d'une rare beauté. Les cheveux de cette enfant, qui étaient presque aussi noirs que l'aile du corbeau, et qui quand ils furent nettoyés et peignés devinrent doux et brillants, ombrageaient les yeux noirs les plus perçants et cependant les plus doux. Sa peau était naturellement brune, mais le soleil l'avait brûlée de ses rayons, et le défaut de soins en augmentait la teinte noirâtre. Elle avait les plus belles dents du monde, et l'habitude qu'elle avait contractée de grignoter du charbon de bois leur donnait la blancheur de la perle.

Madalina avait environ douze ans, elle était passablement grande, mais ses membres étaient grêles et délicats. Elle n'avait guère pour se couvrir qu'une robe de coton qui ne dépassait pas ses genoux. Nupieds, tête nue, et presque sans vêtements, cette pauvre enfant courait les rues de New-York au milieu de la nuit par la froide température de mars, répétant sans cesse et presque toujours en vain : — Un petit son, monsieur, s'il vous plaît! Ceux qui l'entendaient, chaudement vêtus, abondamment nourris, passaient sans y faire atten-

tion, car l'habitude où l'on est d'être ainsi accosté rend indifférent à l'appel du pauvre, et l'on craint d'encourager la paresse et l'inconduite sans profit pour ceux qui souffrent réellement.

— Vous ne voulez pas continuer à mendier, Madalina, pourquoi?

— Parce que l'on me repousse, on me maudit, et aujourd'hui un homme m'a donné un coup de pied ici, monsieur.

Et la pauvre enfant porta la main à son estomac.

— On vous a frappée? Et pourquoi? Étiez-vous impertinente?

— Non, monsieur; je suis toujours très-polie. Maman dit que si je ne suis pas polie on ne me donnera rien. Je suis tranquille; je ne parle à personne, et je ne réponds pas aux questions que l'on me fait.

— Et pourquoi donc vous a-t-on frappée?

— Je ne sais pas, monsieur; je n'ai pas dit un mot, seulement je suis allée dans une de ces belles salles de Broadway, où il y a de si belles bouteilles de verre, des gobelets, des miroirs et toutes sortes de liqueurs, et où il va tant de beaux messieurs pour causer, boire, fumer et rire! Je suis donc entrée, et je tendais la main aux messieurs, quand un d'eux me dit d'ouvrir la bouche et de fermer les yeux, et qu'il me donnerait un schelling. Eh bien, voyez un peu ce qu'il a fait! il a mis son cigare allumé dans ma main et m'a fermé les doigts de force!

Elle ouvrit sa main, et trois de ses doigts étaient cruellement brûlés!

— Oh! monsieur, ce n'est rien auprès de ce que m'a fait un autre monsieur. Il m'a mis une sale chique de tabac dans la bouche, et je n'ai pu m'empêcher de pleurer; alors l'homme qui vend les liqueurs est accouru de derrière son comptoir, il s'est mis à jurer, il m'a prise par les cheveux, et me jetant par terre, il m'a frappée à coups de pied, si bien que je pouvais à peine me traîner dehors. Mais il s'est écrié que si je ne me sauvais pas, il allait mettre les chiens à mes trousses.

— Pourquoi êtes-vous entrée là?

— J'avais été dans la rue pendant tout le jour, on ne m'avait donné que six sous, et je voulais retourner à la maison.

— Eh bien! pourquoi n'y êtes-vous pas retournée?

— Parce que ma mère dit que si je ne rapporte pas douze sous par jour elle me battra, si bien que je suis entrée là. Je ne croyais pas que de si beaux messieurs me traiteraient ainsi. Oh! s'ils avaient jamais à demander leur pain! Mon père s'habillait autrefois aussi bien qu'eux quand il tenait le café de l'Empereur.

— Et où avez-vous été depuis que l'on vous a battue?

— Je me suis mise sous une voiture dans la rue de la Perle; j'étais malade!

— Ne pouviez-vous rentrer?

— Non, monsieur, si j'étais rentrée, ma mère, qui avait bu, m'aurait frappée à son tour.

— Eh bien! qu'allez-vous faire maintenant? Vous ne pouvez pas passer la nuit dans la rue, il fait trop froid.

— Ne consentiriez-vous pas à me laisser coucher...

— Avec votre cousine Juliana!

— Non, monsieur, non! elle est propre, et moi, je... voudrais l'être. Ne consentiriez-vous pas à me laisser coucher sur le plancher?

— Je vais vous donner à coucher ce soir : demain, si votre mère y consent, vous viendrez pour rester avec votre cousine Juliana; vous serez habillée comme elle, vous apprendrez à coudre, et quand vous serez assez grande...

— Sa mère la vendra, comme elle a vendu sa sœur aînée à un vieux débauché pour la misérable somme de dix dollars.

— Tom, Tom, que dites-vous là?

— La vérité, monsieur. Vous ai-je dit quelque chose qui ne fût pas vrai depuis que je suis ici?

— C'est bien, Tom, c'est bien; conduisez Madalina à la femme de charge; qu'on la fasse coucher quelque part, et demain matin vous irez trouver sa mère et voir ce qu'elle compte faire.

— Oh! monsieur, il faut que j'y aille ce soir. Elle sortira avec sa hotte et son crochet avant que le soleil se lève et sera à fouiller tous les ruisseaux. Ces chiffonniers sont des oiseaux de nuit. Je les ai vus faire quatre à cinq milles de grand matin avant d'arriver à leur canton.

— Leur canton? qu'est-ce que c'est que cela?

— Ils se sont partagé la ville, monsieur, et chacun d'eux doit se tenir dans son canton. Si l'un d'eux est rencontré sur un territoire qui ne lui appartient pas, on lui met un drap mouillé sur la bouche, quel que nuit pendant qu'il dort, et on n'en entend plus parler.

— Mais le jury d'enquête, les magistrats?

— Les magistrats! va-t'en voir s'ils viennent!... Je vous demande pardon, monsieur, je ne voulais pas vous répondre ainsi, quoique je sache que les magistrats ne s'inquiètent guère jamais de ce que deviennent ces pauvres gens. La mort serait mise sur le compte des morts accidentelles ou morts subites, et si le corps était trouvé dans la rivière, ce qui arrive assez souvent, on dirait qu'il y est tombé étant ivre, quand même il aurait à la tête un trou à y passer le poing.

— Mais ils ne sauraient porter un cadavre d'ici à la rivière sans être découverts.

— Vous croyez ? Est-ce que Bill le Nez-Perçé et Snakei Io n'ont pas porté le porteballe Jake depuis la taverne de Calc Jones jusqu'au bord de l'eau, où ils l'ont mis à flot ?

— Comment, mort ?

— Oui, monsieur ; ils avaient mis de l'opium dans son rhum pour pouvoir le voler ; mais ils en avaient trop mis, et il ne se réveilla plus, si bien qu'ils le conduisirent à la rivière.

— Par quel moyen ?

— Ils le levèrent debout et attachèrent ses jambes aux leurs, si bien que quand ils marchaient, ses pieds remuaient avec les leurs ; ils lui parlaient et lui reprochaient en jurant d'avoir trop bu ; et ils arrivèrent ainsi au bord de l'eau.

— Oh donc était la police ? Que faisait-elle ?

— Oh ! monsieur, la police se met à l'écart quand elle voit s'avancer un homme ivre, particulièrement si un ami l'accompagne.

— Et vous croyez, Tom, que les chiffonniers tueraient un de leurs camarades qu'ils trouveraient sur le territoire d'un autre ? Mais leur conscience !

— Conscience ! monsieur, est-ce qu'ils s'occupent de leur conscience ? C'est leur confesseur, le *padre*, qui en prend soin pour eux.

— Mais la loi ! Est-ce qu'il n'y a pas de loi dans cette ville chrétienne ?

— La loi ! oh !... Est-ce que la loi est faite pour les chiffonniers ?

— C'est vrai ! pas plus que pour les pères confesseurs.

Tom alla le lendemain voir la mère de Madalina. Elle refusa tout d'abord. Elle peut me gagner douze sous par jour, dit-elle, et ramasser de quoi se nourrir.

— Nous vous payerons les douze sous par jour. Elle apprendra bientôt à coudre, et elle gagnera davantage, comme sa cousine Juliana.

— Mais je ne veux pas qu'elle passe la nuit chez vous ; vous en feriez une protestante.

— Ce n'était pas là la véritable raison, rapporta Tom. Aussi longtemps qu'elle aurait été avec nous, sa mère aurait été dans l'impossibilité de la vendre. Mais j'ai obtenu du moins qu'elle viendrait ici pendant le jour et retournerait chez elle le soir ; cela valait mieux que rien. La pauvre enfant n'aura pas à aller mendier ; elle ne sera plus exposée à être brûlée, frappée et fouettée si elle n'apporte pas tous les soirs les douze sous dont sa mère a besoin pour acheter du rhum. Si elle ne peut tout d'abord gagner ses douze sous, je les lui donnerai, et au bout de quelque temps, nous l'aurons ici tout à fait.

— Noble Tom ! glorieux enfant ! combien y a-t-il de temps que toi aussi tu étais frappé, jeté dans la fange ? Qui aurait dit alors que tes guenilles couvraient un cœur d'or ! L'on ne savait pas que ta bonne mère t'avait donné d'excellentes leçons et qu'après des années d'oubli, de péché, de misères, ce bon grain germerait et produirait de douces fleurs et de bons fruits.

Qu'importe si parmi ceux que nous relevons il y en a neuf qui retombent ? Si nous en sauvons un seul, ne nous aiderez-vous pas dans cette bonne œuvre ? Relevons les humbles et abaïssons les orgueilleux. Pourquoi veulent-ils faire le mal ?

Les péchés de Maggie la Sauvage lui seront pardonnés, car c'est là son œuvre ; c'est le pauvre enfant abandonné auquel elle disait :

— Tom, je vais vous faire avoir un logement. Il faut aller à la Maison de l'Industrie, devenir meilleur, devenir un homme.

L'œuvre est presque achevée.

Quoique Madalina souffrit encore beaucoup des mauvais traitements qu'on lui avait fait éprouver, elle se sentit heureuse quand elle sut qu'elle n'aurait plus à courir mendier par les rues.

Mais elle ne pouvait s'imaginer pourquoi sa mère ne voulait pas qu'elle couchât chaque nuit à la Maison de l'Industrie, Tom le devinait.

Six mois après elle savait lire, écrire et coudre ; elle était plus forte et mieux formée. On voulait la faire entrer au service d'une honnête famille, mais sa mère refusa obstinément d'y consentir. Madalina se plaignait encore souvent de sa poitrine, et avait de fréquents vomissements. Elle se sentait toujours plus souffrante le matin, parce que, disait-elle, c'était un horrible séjour que celui où elle couchait.

Quelquefois elle était plusieurs jours sans paraître : sa mère la faisait rester chez elle pour coudre. Elle s'utilisait mieux qu'en mendiant. Un soir elle accourut à la hâte en pleurant :

— Qu'est-ce que vous avez, Madalina ?

— Maman a reçu pour moi l'offre d'une place.

— Quelle place ?

Tom avait l'air furieux. — Je l'avais prévu !

— Qu'est-ce que c'est, mon enfant ? Dites-moi ce que c'est ?

— Ma mère m'a fait ce soir sortir avec elle ; nous avions mis toutes deux nos plus belles nippes. — Je t'ai trouvé une condition, m'a-t-elle dit, et nous rencontrerons l'individu dans la rue de Duane. — Que veut cet individu, maman ? demandai-je. — Oh ! il veut te faire belle dame, et tu demeureras avec lui. — Mais je ne veux pas demeurer avec lui, j'aime mieux rester chez M. Pease à la Maison de l'Industrie ; j'aime mieux demeurer là où est Tom, parce que Tom est plein de bontés pour moi.

C'était le premier rêve d'un jeune amour !

— Nous avons continué notre chemin ; j'avais la tête basse et l'esprit inquiet. Tout à coup j'entendis ma mère dire : Les voici ! Je levai les yeux et j'aperçus deux *gentlemen*, c'est-à-dire deux hommes vêtus comme des gentlemen. — Ma foi, Jim, dit l'un d'eux, elle viendra. Donnez l'argent à la vieille femme et emmenons la jeune.

Miséricorde ! quelle voix ! Je sentis le point malade de ma poitrine devenir de plus en plus douloureux. C'était l'homme qui m'avait donné un coup de pied ; l'autre était celui qui m'avait mis du tabac dans la bouche.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je me suis placée derrière ma mère, qui tendait la main pour recevoir l'argent, et profitant d'un moment où ils ne m'observaient pas je me suis enfuie. Je les ai entendus crier : Le diable l'emporte ! elle est partie. Oui, j'étais partie, et me voici. Oh ! que je suis faible et malade ! Donnez-moi un lit, ne me laissez pas prendre par ces hommes ! Mon Dieu ! cette idée seule me tuera !

## CHAPITRE XXV.

Une maison de Cow-Bay.

En effet un coup fatal avait frappé cette tendre fleur. La mendicante aurait pu ne pas le sentir ; la petite ouvrière en mourut. En entrevoyant la vertu, la civilisation, l'amitié, l'amour, elle avait pris la honte et le vice en horreur. Être vendue par sa mère à un infâme libertin, c'en était trop !

Madalina se coucha avec une fièvre ardente dans un état complet de prostration. Tout ce que la bienveillance et l'art pouvaient faire fut mis en usage pour cet enfant ; mais y avait-il moyen de guérir le corps quand le cœur était malade ?

Sa mère vint le lendemain et insista pour l'emmener chez elle ; ce fut en vain qu'ils prièrent, raisonnèrent et promirent mille choses, elle dut obéir.

— Qu'importe ! dit l'infortunée Madalina, ce ne sera que pour peu de temps, bien peu de temps. Dans quelques jours je serai mieux ou je serai dans un meilleur monde... Cette douleur de poitrine est intolérable... Vous viendrez me voir, n'est-ce pas ? Adieu... Tom, vous viendrez ?

Tom se détourna pour cacher une larme qui descendait sur sa joue. Pauvre garçon, pourquoi voulait-il la cacher ? N'était-ce pas dans la nature ?

— Elle est beaucoup plus mal, monsieur, dit Tom un matin, et ce n'est pas étonnant. Je regrette que vous n'alliez pas lui rendre une visite, monsieur, elle désire beaucoup vous voir. Elle est dans une chambre si horrible pour un malade ! O mon Dieu ! je ne sais pas comment j'ai fait pour y coucher aussi longtemps ! Voulez-vous venir ce soir avec moi, monsieur, vers dix heures, quand tous les logeurs seront rentrés ? Vous verrez quelle sorte de vic ces gens-là mènent.

— C'est bien, Tom, j'irai, vous m'avertirez à dix heures ou quand vous serez prêt.

Ce soir-là j'étais par hasard dans le quartier des Cinq-Points, où demeurait Madalina, et je puis vous faire part de mes impressions personnelles.

Les parents de Madalina demeuraient dans le quartier des Cinq-Points à l'endroit connu sous le nom de Cow-Bay.

Lorsque vous montez Broadway, ce grand rendez-vous de l'opulence, de la mode et de l'extravagance, et que vous quittez le parc et ses palais de marbre, vous passez un autre édifice de marbre... C'est un palais bâti pour le commerce, où les riches vont acheter de splendides étoffes chez Stewart. Un peu plus loin se trouvent de grands magasins où l'on vend des tapis de velours pour couvrir les planchers, car il y a des gens qui ne foulent jamais ni le bois ni la pierre. Il est inutile de jeter un coup d'œil dans la rue de Duane, à moins que vous n'ayez la curiosité de voir l'endroit où une mère veut vendre l'honneur de son enfant.

Longez le théâtre de Broadway, et vous vous trouverez bientôt dans la rue Antoine. Les passants y sont en général élégamment vêtus : ils ont le sourire sur les lèvres ; mais il y a des exceptions, et en voici une. Remarquez cette femme courbée sous le faix de vieilles planches qui proviennent d'une maison démolie. Elle est suivie de deux petits garçons portant chacun un pareil fardeau. Tout à coup l'un d'eux saisit sa mère par la robe et la tire en arrière. Du haut de son siège Jim le Noir lui crie :

— Rangez-vous donc, la vieille ! est-ce que vous ne voyez pas la voiture ? Que le diable vous emporte, vieille brute ! Allons, courez donc !

Elle court en traînant péniblement sa lourde charge. Pourquoi travailler ainsi, employer tant de force pour un si mince résultat ? Elle ne connaît pas d'autre moyen d'existence, personne ne lui conlèra de besogne mieux rétribuée, personne n'a pris soin d'élever ses enfants, et pourtant il faut qu'ils mangent, et ils rôdent autour des maisons abattues pour enlever des débris, dont ils font ensuite des cotrets : sorte de piraterie tolérée qui est souvent l'apprentissage du vol.

Pauvres créatures abandonnées travaillant et volant pour échapper à la faim, pourquoi tenir à la vie ? pourquoi fuir pour éviter d'être écrasées par un cocher insensible qui vous regarde et vous traite comme des chiens ?

Je les suis : ils entrent dans une rue étroite, tortueuse, encombrée de charrettes ou de monceaux de pierres, tapissée de linge étendu sur des cordes, grouillant d'enfants qui vivent au milieu des immondices, qu'ils sèment dans la rue ou dans la demeure de leurs parents.

C'est dans une impasse de cette rue que me conduisent la vieille femme et ses enfants. Je gravis avec eux les marches brisées d'un sombre escalier ; j'arrive au premier étage et je vois mes compagnons de voyage, toujours chargés de leur butin, redoubler d'efforts pour atteindre les étages supérieurs. Soudain un cri de femme retentit, perçant et sinistre ! Je recule involontairement, je serre ma canne avec énergie, décidé à tout braver pour courir au secours de celle que je suppose être victime d'un meurtre.

Je pousse une porte, qui craque sur ses gonds rouillés, et me trouve en face d'une femme qui ressemble à Eve par sa nudité, mais à Eve longtemps, bien longtemps après sa chute. Elle s'élançait vers la porte ouverte ; mais son mari la saisit par les cheveux et la ramène rudement en arrière.

— Laissez-moi sortir... au secours ! Il veut me tuer ! au secours !

J'apporte du secours, mais c'est au pauvre homme sur lequel elle s'est précipitée avec la rage d'une tigresse. Elle lui déchire ses habits, lui égratigne le visage et cherche à l'étrangler.

Je me sers d'un foulard en guise de menottes ; j'attache la femme par les mains et par les pieds ; et, devenue plus calme, elle s'étend dans un coin sur un amas de paille et de guenilles. Il n'y a dans la chambre que ce lit informe, une bouteille, une tasse ébréchée, et un objet indescriptible, qui paraît avoir été jadis un costume féminin.

— Est-ce là votre femme ?

— Elle le fut.

— Qu'est-elle à présent ?

— Une furie ; vous l'avez vue à l'œuvre ?

— Vous vivez avec elle ?

— Depuis sept ans.

— Il paraît qu'elle s'enivre ?

— Quelquefois ; mais rarement autant qu'aujourd'hui.

— Et vous ?

— Pas de manière à me faire du mal. J'ai tenu un café.

— Et vous avez accoutumé votre femme à boire ! Mais comment vous êtes-vous trouvé réduit à cette horrible position ? Vous êtes proprement vêtu.

— Je l'ai laissée, il y a environ trois mois, pour aller chercher quelque occupation dans l'Ouest. Elle me disait qu'elle se conduirait mieux si nous pouvions nous établir dans un pays où on ne la connaîtrait pas. Je l'ai laissée dans une bonne chambre bien meublée, avec de bons vêtements. Où tout est-il passé ? Chez le prêteur sur gages ! L'argent a été employé à acheter du rhum... Elle a tout bu, elle a tout perdu, l'honneur... la honte ! Et où l'ai-je retrouvée ? Vous le voyez, morte ivre, dans un trou de Cow-Bay. Et mon pauvre enfant, affamé, empoisonné de boisson, et...

— Quoi ! vous avez un enfant ?

— Oui, un joli petit garçon de six ans. Oh ! je voudrais qu'il fût éveillé pour vous le montrer.

Il s'approche du misérable grabat, et soulevant un coin d'une couverture horriblement sale, il regarde un instant la pâle figure de son enfant. Il se met à genoux, le prend dans ses bras, le regarde avec égarement, et tombe à la renverse en s'écriant. — Grand Dieu ! il est mort !

Que faire pour consoler le père de cet enfant assassiné, l'époux de cette femme abruti ? Dois-je appeler un agent de police, qui la conduira en prison ? A quoi bon ? Elle passerait bientôt à l'hôpital, d'où elle sortirait pour descendre dans une fosse sur laquelle aucune larme ne serait versée !

Mais des pas résonnent sur les degrés vermoulus, je m'achemine du côté du bruit, et je reconnais Tom et le missionnaire.

Ils viennent rendre visite à la petite Madalina.

## CHAPITRE XXVI.

### Mort de Madalina.

Le second étage était divisé en trois chambres : nous y regardâmes en passant. La chambre sur le derrière avait dix pieds sur douze ; elle était habitée par deux nègres et leurs femmes, et une femme blanche qui parfois recevait du monde. C'est dans cette chambre unique que tout ce monde mange, boit et dort, fait la cuisine, lave et repasse. Les femmes repassent sur le fond d'un baquet renversé, car il n'y a pas de table.

La chambre sur le devant a huit pieds sur quatorze ; elle contenait cinq noirs, hommes et femmes. Le loyer de ces chambres est de quatre dollars par mois, payés d'avance.

La chambre du milieu, où le jour arrivait à peine, n'avait que six pieds sur sept ; elle était occupée par une femme blanche, qui payait cinquante sous par semaine.

Au troisième étage, une grande, belle et forte Allemande logeait dans une petite chambre noire avec son mari, nègre presque géant, aussi noir que l'Abyssinien de pure race, et un joli petit garçon blanc de quatre ans qui demeurait avec eux. La porte était fermée ; il n'y avait d'autre moyen de ventilation que le trou de la serrure, par lequel s'exhalait une odeur infecte.

Dans la chambre du fond, dix pieds sur douze, nous trouvâmes les voleurs de bois : la femme et ses deux garçons, un nègre et sa femme, une autre femme qui parfois aussi recevait du monde. Le loyer de cette chambre est un dollar par semaine et payable d'avance. Tout ce qu'il y avait de meubles n'aurait pu payer le loyer d'une semaine.

— Ma bonne femme, pourquoi donc apportez-vous ici ce bois ? Vous encombrez votre chambre et les escaliers ne sont pas faciles.

— Mais, monsieur, où voulez-vous que je le mette ? Dans la cour ? Il sera bientôt volé.

C'était vrai, il n'y avait pas d'autre endroit où elle pût mettre la provision qu'elle pouvait ramasser pendant qu'il y en avait à glaner par les rues. Puis elle avait à le redescendre dans la cour, où elle le fendait en petits morceaux, et le remonter à son magasin.

Mais montons, montons encore ; ce ne sont plus que des marches sans rampe, et l'escalier à demi pourri fléchit sous notre poids. Nous sommes arrivés au dernier étage : il faut suivre un corridor étroit et sombre qui conduit à une chambre sous le toit, de dix pieds sur quinze, éclairée par une fenêtre en tabatière, et où demeure Madalina, la fille du chiffonnier. Est-ce là réellement que cette enfant aux formes de sylphe, aux traits d'ange, est condamnée à passer sa vie ? Oh ! ce n'est que pour peu de temps, elle aura bientôt une autre demeure.

Il y avait dans un coin de la chambre deux de ces orgues qui importunent les citadins en grinçant sous les croisées leur mélodie discordante pendant que celui qui tourne la manivelle et son singe regardent avec anxiété s'il ne tombe pas des croisées des noix ou des petits sous. Ces deux orgues étaient à quelque distance l'un de l'autre, et l'on avait posé dessus deux planches sur lesquelles on avait essayé de faire un lit avec quelques vieilles hardes, une couverture sale et autres réceptacles de vermine.

C'était sur ce lit qu'était étendue la pauvre malade.

Nous avons souvent vu de belles et nobles figures, mais nous n'en avons jamais vu d'aussi angélique.

— C'est un mauvais signe, dit Tom répondant à une observation que je fis sur l'éclat de ses yeux, c'est un signe qu'elle sera bientôt parmi ceux auxquels elle ressemble tant. Elle n'a jamais été aussi belle : c'est un ange mortel maintenant, elle sera bientôt avec ceux du ciel.

— Madalina, ma chère enfant, dit le missionnaire, comment vous trouvez-vous ce soir ?

— Je souffre beaucoup là, dit-elle en montrant sa poitrine, mais cela va se passer. Cela se passe toujours quand vous venez. Je suis bien aise que vous soyez venu ce soir, car je voulais vous remercier des mille bonnes choses que vous avez faites pour moi.

— Est-ce que vous avez peur de ne pas guérir ?

— Oh ! non, je n'ai pas peur : je sais bien que je ne guérirai pas, mais je n'ai pas peur. Je ne demande pas à vivre s'il faut que je vive ici : regardez autour de vous ! Cela ne me semblait pas aussi misérable autrefois lorsque j'allais mendier et que je revenais fatiguée, à demi morte de faim et de froid : je pouvais me coucher avec les singes sur les chiffons sales et humides de ma mère, et je m'endormais tout de suite. Maintenant ces bêtes me fatiguent avec leur babil : fais-les descendre, Tom, je t'en prie, mon garçon.

Tom aurait voulu pouvoir les lancer par la lucarne ; mais il y avait une demi-douzaine de noires prunelles qui le contempnaient d'un air menaçant, et qui, originaires du pays où le stylet est en honneur, semblaient lui dire qu'on pourrait lui apprendre la manière de s'en servir.

Je regardai de l'autre côté du grenier : il y avait là six hommes, huit femmes et plusieurs enfants, avec des singes, des orgues et des tambours de basque ; un des coins tenait au chiffonnier lieu de magasin. C'était sur cet amas de chiffons qu'avait jusqu'alors reposé Madalina ; mais comme son état s'était aggravé, on lui avait dressé la misérable couche sur laquelle nous l'avions trouvée. Pourtant elle n'avait pu échapper aux tortures que lui infligeaient les singes. Ils avaient été ses compagnons, et décidés à ne pas l'oublier, ils gambadaient sur son lit avec un caquetage infernal.

Quoique la nuit fût avancée, il survenait à chaque instant de nouveaux groupes de musiciens et de chiffonniers, de retour d'une excursion dans les quartiers lointains. Plusieurs se mirent à souper sur une longue table noircie d'une épaisse couche de crasse, flanquée de longs bancs de bois, et portant deux grands plats de bois que l'on était loin de laver tous les jours. Ces plats furent remplis d'une mixture qui mitonnait dans un chaudron suspendu au-dessus d'un brasier. De quoi se composait-elle ? c'est ce qu'il me serait impossible de dire ; mais les vapeurs qu'elle exhalait y signalaient la présence d'une

quantité considérable d'ail et d'oignons. A ces parfums se mêlaient ceux du vin ou du mauvais rhum. Nous devons toutefois reconnaître que les ivrognes sont rares dans cette classe de mendiants.

Sur l'un des côtés de la salle régnait un lit de camp où s'entassaient pêle-mêle dix êtres humains, grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes. Le reste s'étendait çà et là sur le plancher, partout où il y avait un coin de libre : les uns sous la table ou dessus, les autres sur de grands coffres. Chaque famille possédait un de ces coffres, où l'on renfermait tout ce que l'on avait d'un peu précieux. Si nous ajoutons à cela le fourneau et quelques plats, nous aurons achevé l'inventaire de tout l'ameublement. Il me fut impossible de reconnaître au juste ce que cette petite chambre renfermait de personnes.

Que ceux de mes lecteurs qui s'évanouissent en respirant quelque odeur désagréable, et qui ne peuvent dormir que dans du linge blanc



Walter lui offrit son bras pour la conduire au piano.

et dans des chambres bien aérées, s'imaginent quel devait être le tourment de la pauvre Madalina, qui avait commencé à goûter les douceurs de la vie civilisée : malade, mourante dans cette chambre où une chandelle d'un liard ne servait qu'à rendre visibles les épais tourbillons de fumée de tabac dont l'âcreté vous prenait à la gorge.

Un des malheurs de ces chambres où l'homme vit empaqueté, c'est qu'il faut toujours tenir la porte fermée de peur des pillards. Ce serait pourtant la seule chance que l'on aurait d'admettre l'air pur, et de chasser par l'ouverture pratiquée dans le toit les miasmes accumulés par tant de respirations viciées.

Maintenant que nous avons vu la chambre, reconnu ses habitants et décrit le mobilier, retournons à la pauvre malade, couchée sur un lit formé de deux planches. Sa figure, naturellement brune, est couverte d'une pâleur étrange; l'une de ses joues est cachée par les jolis petits doigts sur lesquels elle repose; l'autre montre un point rond d'un rouge vif. Quel éclat dans ses yeux noirs! comme ils sont beaux! Ses longs cheveux de jais ressortent dans toute leur richesse sur un mouchoir blanc qu'une main charitable a étendu sur le monceau de chiffons dont on lui a fait un oreiller. Malgré les souffrances qu'elle éprouve, elle sourit au missionnaire, et montre une double rangée de dents qu'enverrait une princesse. Pourquoi ce sourire? Ecoutez! elle va vous dire ce qui la rend heureuse :

— J'ai soif, avait-elle dit, et je n'ai rien à boire que du mauvais thé chaud.

Tom s'était échappé tout à coup, et il était revenu avec un pot d'eau glacée et un verre propre à la main. Il remplit son verre, s'agenouilla au bord du lit, et l'offre à ces lèvres altérées. Est-il étonnant qu'elles sourient? Y a-t-il lieu d'être surpris si ce simple et généreux enfant se tourne vers moi pour me dire :

— N'a-t-elle pas l'air d'un ange, monsieur?

C'était un sourire angélique, dont la contemplation était digne d'être achetée par des jours de travail et des nuits de recherches, et cependant elle n'avait coûté qu'un verre d'eau pure! Que n'ai-je le crayon de Raphaël pour vous retracer la scène qui s'offrait à mes yeux! Que ne puis-je vous la représenter comme je l'ai vue! Je vous inspirerais le désir de pouvoir présenter un verre d'eau à des lèvres fiévreuses, et de recevoir en retour un de ces sourires d'ange.

Ce fut en vain que nous priâmes la mère de Madalina de nous laisser emporter sa fille pour lui donner une chambre mieux appropriée à son état maladif; j'offris ma maison... n'importe quelle maison... Je demandai à la faire entrer à l'hôpital, je voulus envoyer chercher un médecin, une garde-malade, quelqu'un pour lui donner un verre d'eau quand elle aurait soif le lendemain, pendant tout le jour qu'elle serait seule, peut-être renfermée dans cet horrible grenier, tandis que les hommes, les singes, les orgues et les tambourins, les mendiants et les chiffonniers seraient à ramasser quelques sous dans les rues de la ville. Ce fut en vain, elle fut inexorable.

— *Le padre*, disait-elle, est très-bon médecin... *le padre* aura soin de son âme... *le padre* priera pour elle; et si ma fille doit mourir, je ne veux pas qu'elle meure dans la maison d'un hérétique.

Nous partîmes : ce fut une séparation cruelle, car elle nous retenait l'un après l'autre.

— Adieu, dit-elle, j'aurais bien voulu aller avec vous; mais ma mère... Vous m'avez dit d'obéir à ma mère, que tous les bons enfants obéissent à leur mère... Adieu donc!... Adieu! Tom, tu viendras me donner à boire demain, n'est-ce pas? Oui, je savais que tu viendrais si je te le demandais, tu es si bon pour moi!

Il y eut des pleurs de versés, mais ce ne furent pas seulement la mélade et le jeune garçon qui pleurèrent, les yeux des hommes forts étaient gonflés de larmes.



— Oh! mais que ce chapeau est joli! vois donc, Jeannette.

— Tom, dit la malade d'une voix mourante au moment où nous avions presque atteint la porte en cherchant où poser le pied pardessus ceux qui dormaient sur le plancher, Tom, reviens une minute... je voudrais... je voudrais... te dire... si je ne te revoyais plus... Je veux envoyer quelque chose à madame Pease; elle a eu tant de bontés pour moi! Je voudrais bien lui envoyer un souvenir; mais je n'ai rien... rien! Oui! je vais lui envoyer un... Viens un peu plus près...

Et se soulevant à demi, elle passa ses bras autour de son cou, et lui posa un baiser sur les lèvres.

— Voilà! je lui envoie cela, c'est tout ce que j'ai... C'est pour lui montrer que je l'aime, car je n'embrasse que ceux que j'aime.

Pauvre Madalina! Pauvre Tom! Je ne dirai pas ce qu'il ressentit en ce moment, où le baiser de cet ange au lit de mort lui brûlait encore les lèvres, et faisait couler un torrent de lave ardente dans son

jeune cœur. « Je n'embrasse que ceux que j'aime... » avait-elle dit. Ces mots retentissaient à son oreille, et l'éblouissaient comme des paroles de feu.

Je ne puis dire ce qu'il ressentit, ce que je ressentis moi-même, quand les premières larmes eurent sillonné mes joues, mais je crains d'avoir éprouvé un profond désir de vengeance; et si le pied qui avait écrasé cette tendre plante se fût trouvé là, peut-être aurait-il eu peu de pas à faire pour arriver à la tombe : il me semble que j'aurais précipité cet homme là la première du haut de ces escaliers impraticables sur le pavé de la cour!...

En descendant la rue, je dis au missionnaire :

— Ce quartier est bien changé depuis que vous l'habitez. Il y a quelques années, il eût été dangereux de s'y aventurer à cette heure de la nuit.

— Vous verrez encore bien du changement d'ici à deux ans, si Dieu nous prête assistance à eux et à moi. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Dieu vous protège et bénisse vos efforts! Adieu, Tom.

Mais Tom ne m'entendit pas. Ses oreilles lui répétaient sans cesse :

— Je n'embrasse que ceux que j'aime!

Ces mots absorbaient toutes ses pensées. Pauvre Tom! Il ne ferma pas les yeux de toute la nuit.

En retournant par la rue Antoine à la rue du Centre, je m'arrêtai un peu plus loin pour regarder cette sombre prison de pierre grise qui forme un immense quadrilatère menaçant pour toute la multitude qui vit alentour dans la misère ou qui poursuit son industrie criminelle jusqu'à l'ombrelé des murs des Tombes. Hélas! les prisons n'empêchent pas le crime; l'emprisonnement ne moralise pas, ne rend pas meilleurs les malheureux qui demeurent dans des recoins comme ceux que je venais de visiter.

Quel contraste! près des Tombes de Broadway, au coin de la rue Franklin, s'élève le salon de Laylor, magnifique palais élevé aux adorateurs de la bouteille! Des milliers de becs de gaz en éclairent les tableaux, les dorures, les sculptures, où l'artiste a fait preuve de talent et de goût. Les croisées sont-elles ouvertes? Non : l'intérieur est séparé du dehors par des glaces de dix pieds de hauteur, d'un verre tellement pur qu'on les distingue à peine. Jetons un coup d'œil dans la salle. Il est minuit. Tout est-il désert, les domestiques fatigués se livrent-ils au repos? Non : ils courent d'un pas sans écho pour servir une foule d'hommes et de femmes élégamment parés.

Dans ce palais de l'abondance, à deux pas des Tombes, à deux pas de la maison où meurt la fille du chiffonnier, le tentateur rôde pour choisir ses victimes; il me semble entendre son rire strident; je crois le voir passer; son pied fourchu retentit sur les marches d'un caveau d'où partent de monstrueux blasphèmes qui se mêlent au cliquetis des verres.

— Garçon, du vin! du vin!

Le démon souffle à l'oreille du tavernier :

— Donne-leur une bouteille de cidre, ils sont tellement ivres qu'ils ne s'en apercevront pas.

Je m'approchai des soupiraux de ce restaurant souterrain.

Il y avait là de jeunes et de vieux débauchés, des chevaliers d'industrie, des femmes de mauvaise vie, qui buvaient un mélange de cidre, d'alcool et d'acide carbonique, sous le nom de véritable champagne à trois dollars.

— Rends-moi mon portefeuille, .....

Et l'homme qui parlait ainsi finit sa phrase par la plus injurieuse des épithètes.

La voleuse répond sur le même ton. Aux injures succèdent les coups; une lutte s'engage, les verres se brisent. Une femme poignarde un homme; un autre étend à ses pieds d'un coup de bouteille une femme qu'il a ramassée dans la rue, et qui lui a volé sa bourse. Quand nous avons vu le démon descendre dans cet horrible caveau, ce n'était donc pas un jeu de notre imagination.

On cria à l'assassin! les agents de police arrivent, emportent un homme blessé, emmènent aux Tombes une femme, une jeune fille... C'est Julia Antrim.

Mais tirons le rideau : vous ne voudriez pas venir avec moi dans une cellule de prison ni accompagner une femme de quatorze ans, sans feu ni lieu, à l'île Randall. Peut-être la reverrons-nous dans un autre tableau. *Quien sabe?*

Il était tard le lendemain, me dit M. Pease, quand je m'éveillai : je me laissais aller à une douce rêverie, calculant le bien que je pourrais faire si j'en avais le moyen : il était près de dix heures. J'entendis un pas inquiet auprès de ma porte; on s'approcha enfin et on frappa d'un air timide :

— Puis-je entrer, monsieur?

— Oui, Tom, entrez : qu'y a-t-il de nouveau, Tom?

— Je voudrais sortir aujourd'hui, monsieur, s'il vous plaît.

— Oh! non, Tom, vous ne pouvez pas sortir : rappelez-vous votre promesse à Madalina.

— C'est pour cela, monsieur, que je veux sortir. J'irai voir où on la met, et j'y planterai une fleur que j'arroserai

— Vous voulez voir où on la met?

— Oui, monsieur.

— Je ne vous comprends pas, Tom.

— Je ne sais pas, monsieur, elle me comprenait.

— Mais voyons, qu'est-ce que tout cela signifie, vous n'avez l'air tout effaré, vos yeux sont rouges : est-ce que vous n'avez pas dormi la nuit dernière?

Dormir! comment pouvez-vous dormir après ce que vous avez entendu hier au soir? Les dernières paroles qu'elle a prononcées... Elle n'a plus dit un mot après!

Je m'étais levé, continua M. Pease, et je m'étais approché de la croisée. Je jetai les yeux du côté de Cow-Bay : le corbillard des

pauvres était là. On descendit un petit cerceuil, on le plaça sur le corbillard, et la fille du chiffonnier fut conduite à sa dernière demeure.

## CHAPITRE XXVII,

Athalie la couturière.

Nous avons laissé Athalie sur le bord du trottoir, vis-à-vis sa maison déserte, et n'ayant pour tout bien que sa malle et son carton. Elle avait payé son loyer, quelques petites dettes dans le voisinage, et sa bourse contenait le peu qui lui restait du produit de la vente de ses meubles. Elle conservait le tout très-précieusement pour racheter sa Bible et sa montre, et surtout le souvenir qui renfermait des cheveux de son frère.

La seule personne qu'elle pût employer à cette négociation était Nanette, aussi elle désirait beaucoup la voir; mais elle n'osait aller la trouver de peur de rencontrer Walter, qu'elle était décidée à ne jamais revoir. Elle avait envoyé chercher un fiacre pour l'emmener... où?... Elle ne le savait pas encore. Elle n'avait guère d'autres connaissances que celles qu'elle s'était faites dans son petit commerce, elle n'en avait aucune qu'elle pût aller trouver dans une circonstance aussi pressante.



Derniers moments de Madalina.

Il lui semblait que le projet le plus raisonnable était de passer la nuit dans un hôtel, et de partir le lendemain matin. Mais elle ignorait encore où elle irait. Puis elle se disait qu'elle ne devait pas s'en aller sans voir Nanette, et tâcher de recouvrer les objets auxquels elle attachait tant de prix. Mais que faire? Comment la voir?

Une voiture s'arrêta tout à coup près d'elle : elle se dit aussitôt que c'était celle qu'elle avait envoyé chercher, et ne remarqua qu'il y avait deux dames à l'intérieur, que lorsque le cocher ouvrit la portière.

— Comment, madame Morgan, lui dit une de ces dames, est-ce que vous nous quittez? Oh! comme je suis désolée! J'avais besoin de trois ou quatre robes neuves... Quand revenez-vous?

Quand? Que pouvait-elle répondre puisqu'elle ne savait même pas où elle allait? Elle était impatiente de s'éloigner avant le retour de Walter : il lui semblait qu'elle tomberait morte à sa rencontre.

Elle avait été très calme tout le jour; mais pour se donner la force de faire tous ses préparatifs, elle avait été forcée de boire deux ou trois verres de vin. Si c'eût été du vin, si c'eût été le jus fermenté de la grappe, elle eût pu les boire impunément; mais c'était du vin fabriqué dans la cité, ou fait exprès pour le marché de New-York, et elle commençait à ressentir la faiblesse qui suit une excitation factice et passagère. Il lui sembla qu'elle était près de mourir.

Elle n'hésita donc guère, et accepta bientôt l'aimable invitation de madame Laylor, qui voulut l'emmener chez elle et lui donner un lit. Quoiqu'elle commençât à se douter du genre de maison que tenait cette dame, elle était loin d'en être certaine, et ne la connaissait pas personnellement, autrement elle eût préféré passer la nuit où elle était que d'y mettre les pieds. Ce qui la décida fut de voir que Nanette l'accompagnait. Elle se demanda certainement comment il se faisait qu'une femme aussi commune se trouvait en voiture avec une dame aussi distinguée? Mais ce doute ne dura qu'un moment.

Athalie ignorait que Nanette jouait divers personnages chez madame Laylor. Tantôt elle passait pour une femme mariée des plus respectables, qui gardait l'anonyme de peur de se compromettre. Tantôt, vêtue de deuil et portant un voile épais qu'elle refusait de relever, c'était l'intéressante veuve d'un homme de la plus haute distinction. La nécessité la forçait à accepter les hommages d'un homme marié, qui n'aurait voulu avoir de rapports avec aucune femme à moins d'une occasion semblable.

Athalie ignorait encore qu'elle avait été surveillée, que le loueur de voiture auquel elle s'était adressée était l'amant de madame Laylor, et que Nanette servait d'hameçon à cette dangereuse femme.

Nous avons vu comment un des membres de la famille Morgan était déjà tombé dans les filets de cette sirène, Athalie doit y tomber à son tour, car elle donne ordre au nègre Eaton de mettre les bagages sur la voiture, et s'assied dans l'intérieur auprès de Nanette. Celle-ci s'efforce de la consoler par des paroles de sympathie; elle s'étonne de ce qu'elle ait pu vivre aussi longtemps avec un mari de cette espèce, quand elle pouvait sans lui gagner sa subsistance en travaillant. Elle se garde bien de lui proposer un autre compagnon, elle attendra un moment plus favorable.

— Je crains, dit Athalie, de rencontrer Walter, je veux quitter la ville avant qu'il ait retrouvé mes traces.

Elle reçut de madame Laylor l'assurance qu'elle serait tranquille dans sa maison, qu'elle resterait cachée dans une chambre du troisième sur le derrière, qu'on lui enverrait ses repas, et qu'elle ne verrait que Nanette et la maîtresse du logis, ses amies les plus dévouées.

Mais pourquoi madame Laylor murmura-t-elle quelques mots à Porcille de Nanette? Pourquoi Nanette courut-elle à la porte de derrière? Et pourquoi attendirent-elles près de dix minutes avant que la porte s'ouvrît? Et qu'était devenu le voile dont Athalie voulait se couvrir la figure, afin que personne ne la vit, car la fatigue et l'émotion avaient acru l'incarnat de ses joues; elle était belle au delà de toute expression, et elle craignait d'exciter les désirs de ceux qu'elle pourrait rencontrer?

— Qu'ai-je donc fait de mon voile? Je le tenais à la main quand je suis montée.

— Je ne le vois pas : peut-être Nanette l'aura-t-elle ramassé avec son châle.

Nanette l'avait en effet enveloppé tout exprès dans son châle, car madame Laylor établissait déjà ses batteries et comptait les centaines de dollars quelle allait demander à quelque riche imbécile, pour le présenter à une des plus belles femmes qu'il fût possible de voir, une modiste qui arrivait de la campagne. C'était dans ce but qu'elle avait envoyé Nanette par la porte de derrière, afin de placer une de ses dupes dans un endroit d'où il pourrait voir monter Athalie. C'était pour cela que le vestibule obscur venait d'être éclairé, et que le voile d'Athalie avait disparu.

— Il n'y a pas d'étrangers ici? dit-elle.

La victime que Nanette alla placer en embuscade était un jeune prêtre protestant, aux passions ardentes, comme elles le sont presque toujours dans la vigueur de la jeunesse. Il se serait marié si son salaire eût été assez considérable pour lui permettre de faire tenir à sa femme le rang que ses paroissiens considéraient comme celui qui

convenait à l'épouse de leur pasteur. Il venait donc satisfaire ses caprices dans une maison où il avait découvert par hasard que plusieurs de ses paroissiens avaient coutume de se rendre.

Il venait d'entrer, se cachant la figure avec un mouchoir, au moment où madame Laylor se préparait à sortir. Elle lui dit qu'elle allait au chemin de fer recevoir une jeune femme qui venait de la province, une couturière qu'elle avait mandée pour faire quelques robes.

— Nanette, ajouta-t-elle, a été absente, elle est allée en pension pendant quelque temps.

C'était un mélange de vérité et de mensonge imaginé pour tromper l'imprudent. Nanette s'était absentée d'une maison où elle avait laissé sa mère, ses frères et ses sœurs; elle avait été en pension à une école où l'on apprend un étrange langage, où l'on acquiert d'étranges manières. On a calculé que cette école comptait trente mille professeurs dans cette cité seulement.

Que la nature humaine renferme de contradictions! Cette Nanette avait naturellement bon cœur, nous l'avons vu le jour où madame Morgan reconnut la dépravation de son mari. Cependant Athalie ne fut pas plutôt réduite à une position où la tentation avait quelque chance de succès, que Nanette s'empressa de seconder madame Laylor.

Pourquoi cela? Qui pourrait le dire? Je ne connais d'autre raison que celle que donne l'auteur du la fable du renard qui a perdu sa queue. Nous désirons assez souvent que les autres ne soient pas meilleurs que nous. Ce fut là, je le crains, le motif qui fit agir Nanette.

La petite somme que lui offrait madame Laylor, si elle voulait lui prêter secours, ne nous semble pas un motif suffisant pour décider une femme à en entraîner une autre dans ce tourbillon qui les emporte aussi irrésistiblement que le maëlstrom emporte les navires sur la côte de Norvège. Quel que fût le mobile de sa conduite, elle fit de son mieux ce jour-là pour commettre un double crime.

Je ne peux révéler le nom du prêtre qui devait être la seconde victime de ce complot infâme, parce qu'il est encore de ce monde et que sa conscience lui reproche incessamment les écarts auxquels il s'est livré. Comme il nous faut un nom de guerre, appelons-le Otis.

## CHAPITRE XXVIII.

Homme et prêtre.

De violentes passions naturelles avaient poussé Otis à visiter cette maison; elles n'auraient pas suffi cependant si un de ses paroissiens, un de ces hommes qui s'occupent incessamment des affaires d'autrui, ne lui eût raconté la faute d'un de ses voisins en l'engageant à le surveiller. Il eut le tort de suivre ce conseil, et le vit entrer chez madame Laylor avec une femme qui n'était certainement pas la sienne. Le prêtre accusa son paroissien d'inconduite et reçut un démenti complet; l'accusé prétendit que la maison était des plus honnêtes, et menaça son accusateur de le dénoncer comme s'occupant d'affaires qui ne le regardaient pas. Irrité de cette déconvenue, Otis s'en prit à celui qui l'avait informé de ce qui se passait : celui-ci renouela son accusation, et engagea Otis à juger par lui-même de ce qu'était ce logis en prétextant une visite pastorale.

Otis y alla. La maison était élégamment meublée et semblait honnête. La dame qui l'occupait lui dit qu'elle avait le malheur d'être veuve, mais qu'elle avait des fonds chez un banquier et vivait de l'intérêt qu'elle en retirait. Elle avait un air modeste et décent. Elle se montra heureuse de sa visite, le pria de revenir souvent; ajoutant que s'il venait le soir il pourrait voir ses jeunes personnes, ses filles et ses nièces, et que s'il aimait la musique on pourrait lui en faire : une d'elles avait une fort jolie voix.

Oui, elle chantait comme une sirène : Otis fut la dupe de cette femme; qui ne l'aurait pas été?

Elle avait lu dans les plus profonds replis de sa pensée, elle avait deviné qu'elle saurait tirer parti de ses passions, et elle avait manœuvré en conséquence. Deux ou trois visites le convainquirent que les dames qu'il rencontrait dans cette maison étaient des plus honnêtes. Il conservait quelques doutes cependant sur le caractère des personnes qui venaient les visiter; il n'avait pu s'empêcher de remarquer que dans une soirée il était venu cinq messieurs avec autant de dames, qu'on les avait reçus dans le vestibule, où le gaz n'était pas allumé; qu'on avait parlé à voix basse; que chaque couple, après avoir monté aux étages supérieurs, était sorti d'une manière tout aussi mystérieuse. Deux fois il avait aperçu une dame qui avait la figure cachée sous un voile épais, comme nous en rencontrons souvent le long de Broadway. Mais ce qui lui donna le plus à réfléchir, ce fut un mot imprudent que prononça tout haut un des visiteurs auquel madame Laylor souhaihait le bonsoir. Il reconnut la voix : c'était celle de l'homme qu'il était venu surveiller.

Il crut nécessaire alors d'avoir une explication avec madame Laylor, et elle lui avoua qu'elle prêtait quelquefois une de ses chambres, mais à des personnes honorables comme lui, par exemple. C'était un ballon d'essai. Otis tomba dans le filet qu'elle lui tendait,

Elle consentit, moyennant gratification, à lui présenter une dame

distinguée, mais à condition qu'elle resterait voilée; car il fallait absolument que cette dame ne fût pas connue. Cette dame distinguée logeait chez madame Laylor; c'était celle qui avait reçu le mari d'Athalie, et que la pauvre femme avait vue dans la chambre de Nanette.

Quand elle fut présentée à Otis, elle prétendit être veuve d'un ecclésiastique; c'était pour cela qu'elle portait toujours des vêtements de deuil, comme ses sœurs en péché en portaient tous les jours dans les promenades à la mode de la ville. Elle joua son rôle avec beaucoup d'habileté; mais un soir qu'ils avaient pris ensemble une bouteille de vin de plus qu'à l'ordinaire, — car il ne savait pas encore que ce vin était aussi alcoolique que le whiskey; — elle se démasqua avec tant d'effronterie, qu'il vit à qui il avait affaire et se décida à sortir. Malheureusement il avait goûté du fruit de l'arbre du mal; et qui ne sait combien il est difficile, après un premier faux pas, de résister à la tentation?

Il revint donc une autre fois. Quelle excuse pouvait-il imaginer pour endormir sa conscience?... Il revint pour accabler de ses reproches la femme qui l'avait trompé. Mais il ne faisait que se tromper lui-même: d'abord en se livrant au pouvoir de cette femme insidieuse, ensuite en supposant que celle qui l'avait déjà déçu ne le tromperait plus.

Ce fut le soir même qu'Athalie fut amenée chez madame Laylor. On avait imaginé une foule de mensonges pour retenir Otis et lui donner l'occasion de la voir sans son voile.

Il n'est pas étonnant que le premier homme ait failli quand la femme le tenta. Il est absurde de prétendre que nous avons la force de résister à toute séduction. Otis fut de nouveau séduit. La beauté d'Athalie enflamma son sang, que fouettait un vin falsifié, et il offrit cent dollars à madame Laylor si elle pouvait le mettre en rapport avec cette dame. C'était justement ce qu'elle attendait: elle avait préparé son hameçon et le poisson venait y mordre. Ce n'était pas la seule dupe que le même stratagème devait décevoir. Elle voulait jouer le même jeu avec toutes ses pratiques; car ces sortes de maisons ont des pratiques ou peut-être des clients: elle allait répéter à tous l'histoire d'une jeune modiste qui arrivait de la province. Que lui importait le nombre de mensonges qu'elle aurait à débiter avant qu'Athalie consentit à être victime!

Il semblerait, quand une femme a une fois perdu son honneur, qu'elle est persuadée que toutes les femmes s'abandonneront au vice aussi facilement.

On devrait imprimer sur le front de ces empoisonneuses d'âmes: *Je corromps!* Il importe peu que ce soit un homme ou une femme, elles courbent les deux sexes sous leur influence pernicieuse. Et sur qui cette influence ne s'étend-elle pas, puisqu'on leur permet de parader au grand soleil dans les rues de la cité, qu'elles peuvent y choisir leurs victimes, et que toute la nuit elles étalent leurs charmes sur les trottoirs pour amorcer de pauvres imbéciles qu'elles entraînent à la ruine?

On dirait qu'aussitôt qu'un homme s'oublie jusqu'à prêter l'oreille aux paroles trompeuses de ces femmes il est tout prêt à croire les mensonges les plus impudents. Autrement comment Walter Morgan, et il sont nombreux les Walter Morgan, aurait-il abandonné une femme comme Athalie pour une Jézabel comme celle avec laquelle nous l'avons vu? Comment un homme comme Otis, dont le devoir était de veiller sur le troupeau, aurait-il permis au loup d'entrer dans la bergerie pour dévorer le pasteur? Comment put-il ajouter foi aux nouveaux contes que lui fit madame Laylor, après avoir reconnu qu'on l'avait trompé? Qui donc expliquera ces mystères?

Otis, dont le vin avait obscurci la raison, aurait voulu être immédiatement présenté à la jeune modiste; mais madame Laylor comptait l'exploiter en irritant sa passion naissante. Elle promit de faire ce qu'il désirait, moyennant le paiement d'une somme déterminée.

— Sera-ce ce soir?

— Oui; dans tous les cas je vais essayer.

— Il faut que cela soit ce soir, ou cela ne sera jamais. J'ai juré que je ne remettrai plus les pieds dans votre maison après ce soir, et ce serment solennel je le tiendrai.

Il tint effectivement ce serment; il eut de bonnes raisons pour ne pas l'oublier.

Madame Laylor vit qu'il avait réellement l'intention de ne plus revenir; et comme il avait été assez léger pour le lui dire, elle résolut d'en obtenir tout ce qu'elle pourrait. Elle lui promit donc qu'il serait fait comme il le désirait, et, faisant servir une autre bouteille de vin, elle lui dit de boire et de tenir compagnie aux jeunes personnes pendant qu'elle arrangerait l'affaire.

Elle revint bientôt, elle apportait une réponse favorable.

La dame consentait à le recevoir, à cause de sa profession; mais c'était à une condition: c'était qu'il ne chercherait pas à connaître son nom ni ce qu'elle était, et qu'il ne la verrait pas.

— Il lui importait peu de la voir, pensait-il, il l'avait déjà vue, et ses traits avaient frappé son imagination surexcitée par le vin: il était certain de la reconnaître s'il la rencontrait jamais dans la rue.

Le lendemain le soleil dardait ses rayons dans les croisées d'une chambre où Otis dormait encore.

Comment pouvait-il s'échapper sans être vu? C'était là ce qui l'inquiétait le plus quand il se réveilla. Il fut bientôt décidé: il résolut de prendre le voile qui cachait les traits de sa compagne pour se cacher le visage et de s'esquiver par la porte de derrière.

Il s'habilla à la hâte, et retira le voile en détournant la tête pour tenir la promesse qu'il avait faite. Mais ses passions étaient plus fortes que sa conscience: la vue d'Athalie l'avait enflammé la veille, et il voulut en sortant jeter un coup d'œil d'adieu sur le lit où elle reposait.

Il se retourna; mais au lieu d'Athalie il ne vit qu'une des prostituées qui couraient les rues chaque jour, et il s'élança hors de la chambre le cœur rougé de regrets et de remords de se voir une seconde fois la dupe de madame Laylor. Il se maudissait, il redoutait par-dessus tout de rencontrer quelqu'un de sa connaissance, et à la porte même de l'établissement il se trouva face à face avec celui qu'il avait réprimandé autrefois, et qui comme lui sortait en cachette de cette horrible maison. Quelle rencontre! L'étrangeté de leur situation les rendit muets l'un et l'autre: ils comprenaient que leur avenir dépendait du silence qu'ils sauraient garder.

Otis dit ensuite à un docteur de ma connaissance qu'il n'avait jamais ressenti de souffrances pareilles à celle qu'il éprouva le dimanche suivant quand il monta en chaire dans le temple: il ne voyait rien, il ne pouvait rien voir que deux yeux effarés qui le regardaient comme ils l'avaient regardé à la porte de cette maison où il s'était déshonoré.

— Je ne savais pas alors, disait-il, je ne sus que plus tard qu'il éprouvait une frayeur pareille à la mienne; il craignait que je ne le dénonçasse publiquement. Sa terreur était si grande, qu'il fut sur le point de prendre son chapeau pour s'enfuir; il ne se tranquillisa qu'en entendant le texte de mon sermon: « Si tu sais que ton frère a péché, cache-le aux regards effrontés du monde; le monde n'a pas besoin de connaître ses fautes.

» Va le trouver secrètement, parle-lui avec bonté, il se repentira et deviendra meilleur. »

Otis alla le voir, et tous deux ils dirent adieu au péché. Le pasteur ne reparut plus dans les maisons où il n'osait entrer et d'où il n'osait sortir publiquement.

Il eut encore une difficulté à surmonter.

Il n'avait pas payé à madame Laylor les cent dollars qu'il lui avait promis, alors qu'il était sous l'influence de liqueurs alcooliques; il se disait qu'elle n'y avait aucun droit, et il ne pouvait en ce moment disposer d'une somme aussi forte.

Madame Laylor lui avait envoyé un petit billet un samedi soir pour lui demander l'acquit de cette somme et le menacer, s'il ne payait pas, de lui reprocher sa conduite devant tous ses paroissiens. Il était loin d'avoir la somme chez lui, et il ne savait où se la procurer. Il passa la soirée dans un état de détresse incroyable.

Le seul homme auquel il pouvait confier son embarras, c'était celui qui avait commis la même faute, et il était absent de la ville.

Que pouvait-il faire?

Otis était chrétien, il eut recours à sa Bible, et les premiers mots qu'il lut sur les pages sacrées disaient: « Demandez, et il vous sera donné. »

Il demanda, il demanda instamment ce qu'il devait faire. Avant que sa prière fût achevée, on frappa à la porte de la rue, et une lettre confidentielle lui fut remise. L'écriture de l'adresse lui dit que cette lettre venait de l'homme qu'il aurait voulu voir.

Il l'ouvrit et lut ce qui suit:

« MON CHER AMI OTIS,

» J'ai été tourmenté de l'idée que vous pouviez être embarrassé pour payer les cent dollars; et comme je sais que cette mésaventure ne vous serait jamais arrivée si je n'eusse péché le premier, je vous prie d'accepter le bon ci-joint pour cette somme. Il est inutile que je vous dise qui vous l'envoie. »

N'était-il pas étrange que sa prière fût exaucée aussi promptement? De quel fardeau cette lettre le soulagea! Ce n'est pas la première fois qu'une prière sincère et fervente a consolé un alligé. Il abjura sincèrement ses erreurs, et devint plus sage qu'auparavant. C'est par l'alliage de métaux impurs que l'or est affiné.

## CHAPITRE XXIX.

Walter Morgan.

Mais nous avons perdu de vue Athalie; il est temps que nous nous occupions d'elle de nouveau, elle a besoin de toute notre sympathie, car elle est auprès d'un précipice que peu de femmes ont évité.

Madame Laylor montra à Athalie toute la sympathie d'une véritable amie: elle lui donna la chambre la plus retirée de la maison, en lui disant qu'elle pourrait l'occuper aussi longtemps qu'elle le désirerait. — Seulement, ajouta-t-elle, vous partirez aussitôt que nous aurons recouvré les objets que votre mari a donnés à cette méchante créature: que puis-je faire pour vous aider?

Ces mots furent prononcés d'un air si affable et si compatissant, que de plus soupçonneux qu'Athalie auraient pu être déçus comme elle.

— Oh ! vous pouvez faire beaucoup, lui répondit la pauvre couturière. Je n'ose sortir, et surtout je n'ose aller voir cette femme, et cependant je voudrais avoir ma montre, ma Bible et le souvenir que m'a donné mon frère. J'ai encore soixante-dix dollars, je les donnerais volontiers pour les racheter.

Elle ne vit ni l'éclair qui brilla dans les yeux de madame Laylor, ni le mouvement de la main rapace de cette femme qui se dit : — J'aurai l'argent ! elle l'entendit seulement lui répondre de sa voix la plus mielleuse :

— Ma chère madame Morgan, donnez-les-moi, et je vais voir ce que je peux faire ; mais je crains vraiment que cela ne soit pas assez pour la décider à vous les remettre, puisque vous dites que tout cela vaut davantage.

— Que puis-je faire alors ? Il me semble impossible de me décider à les perdre, surtout de cette manière. Je les aurais vendus volontiers pour lui sans la moindre hésitation, s'il eût été malade, s'il eût été dans le besoin !

— Eh bien ! ma chère enfant, ne vous tourmentez pas ainsi ; n'oubliez pas que vous avez des amies, de vraies et de sincères amies, qui feront tout au monde pour vous aider. Je m'en vais aller voir tout de suite ce qu'il y aura moyen de faire si vous voulez me donner l'argent.

Athalie donna ses soixante-dix dollars, et avant la nuit madame Laylor les avait soigneusement mis sous clef avec les bijoux de la pauvre couturière, qu'elle réussit à obtenir de Joséphine en promettant de lui faire donner quelque chose en échange par la femme de ce pauvre imbécile de Walter. Elle se garda bien de les remettre à Athalie, et se contenta de lui dire que Joséphine n'était pas revenue de Pile Coney, où elle était allée avec Morgan dépenser le peu d'argent qu'il avait pu recevoir pour la façon des deux robes qu'il avait emportées.

Elle était revenue, cependant ; mais où était Walter ?

Walter n'avait pas osé retourner à la maison ; il ne voulait y rentrer qu'à la nuit. Dans la soirée il revint voir sa douce et aimable maîtresse : il la trouva dans un état de fureur semblable à celle d'une tigresse à laquelle on vient d'enlever ses petits.

Elle s'était joyeusement divertie avec Walter, et il n'y avait que quelques heures qu'il l'avait quittée : il eut donc lieu d'être étrangement surpris quand, au moment où il rentrait chez elle d'un air insouciant, il l'entendit vociférer les plus horribles jurons en lui ordonnant de sortir de chez elle, s'il ne voulait pas qu'elle l'étranglât. Il crut tout d'abord que c'était un jeu, mais un seul regard suffit pour lui prouver combien il se trompait. Puis il pensa qu'elle était furieuse de ce qu'il était entré sans frapper, et de ce qu'il la plaisantait sur sa ressemblance avec notre mère Eve, car en ce moment elle se déshabillait pour prendre une autre toilette.

Il essaya de la calmer ; elle prit mal ses observations, et s'élança sur lui avec la rage d'une tigresse. Elle lui déchira ses vêtements, et au moment où, s'étant dégagé de ses mains, il arrivait sur le palier, elle le poussa avec tant de violence, qu'il roula jusqu'au bas de l'escalier, où il resta demi-nu et sans connaissance.

Ce fut là que la police le ramassa. On était sur le point de l'envoyer au pénitencier ; mais un agent le reconnut.

— C'est Walter Morgan, dit-il, il a une femme excellente, et par considération pour elle il ne faut pas le conduire à la maison de détention ; je me charge de le ramener chez lui.

Walter trouva chez un voisin, où Athalie avait eu soin de les laisser, sa malle et ses effets personnels. Ce fut là qu'il apprit que sa femme avait vendu tout ce qu'elle possédait, et qu'elle était partie en voiture avec deux dames, sous la conduite d'un cocher noir ; mais on ne lui dit pas pourquoi elle l'avait abandonné.

Sa conscience le lui disait assez haut.

Quel parti avait-il à prendre ?

Il aurait dû chercher sa femme, tomber à genoux devant elle, courber son front dans la poussière, promettre de s'amender et lui demander pardon. Elle lui aurait pardonné, car la générosité est dans la nature de la femme.

Que fit-il ?

Il vendit sa dernière chemise, une chemise que sa femme lui avait faite, et il alla en boire le prix !

Walter ne se releva jamais de cette dernière chute. Il descendit jusqu'au dernier degré d'abjection que peut atteindre l'homme qui s'abandonne à l'ivresse. Reagan vous a dit quelle fut sa fin. Inscrivons sur sa tombe : *Requiescat in pace!*

## CHAPITRE XXX.

### La chute.

Tous les jours madame Laylor promettait à Athalie de lui faire rendre les objets qui lui avaient appartenu, mais on se fatigue d'espérer sans cesse. Athalie la suppliait de lui donner quelque chose à

faire, chaque jour on lui promettait de l'ouvrage qui ne venait jamais. On l'empêchait de sortir de la maison en lui disant que son mari était là qui attendait qu'elle sortît, et qu'il ne quittait les environs ni le jour ni la nuit.

Il n'y avait pas un mot de vrai : on avait dit à Walter qu'elle avait quitté la ville, et il ne restait jamais assez longtemps à jeun pour penser à s'informer de ce qu'elle était devenue, ou si elle n'était plus de ce monde.

Cependant Athalie finit par ne plus croire aux vaines promesses de madame Laylor, qui bientôt lui annonça que Joséphine consentait à donner la montre, la chaîne, le souvenir et la Bible pour cent dollars.

Mais où la pauvre fille pouvait-elle se procurer les trente qui lui manquaient, Elle savait que tout ce quelle réclamait était loin de valoir cette somme. Elle l'aurait donnée cependant volontiers si elle l'eût possédée. Et pour accroître encore son embarras et son anxiété, madame Laylor eut soin de lui faire entendre une conversation qu'elle eut avec Nanette dans la chambre voisine de la sienne.

— Oui certainement, elle me payera son logement et sa nourriture, disait madame Laylor, elle ne peut s'attendre à rester ici deux mois sans rien payer. Cependant je ne lui demanderai que sept dollars par semaine.

— Sept dollars ! se dit Athalie, mais cela prendra tout ce que je possède ; et cette horrible femme à cheveux rouges aura ma Bible et ma montre... O mon Dieu ! que faire?... que faire ?

— Mais, ma tante, disait Nanette, vous avez promis de donner ces soixante-dix dollars et trente autres encore pour racheter tous ses effets : si vous les prélevez pour payer sa pension, et qu'elle perde sa montre et le reste, que fera-t-elle ? C'est tout ce qu'elle a, et elle ne travaille pas.

— Elle ne travaille pas ! pensa Athalie, comment pourrais-je travailler ? Je travaillerai si l'on me donnait quelque chose à faire, il y a longtemps que j'aurais gagné ces cent dollars ! O mon Dieu ! ajouta-t-elle encore, que faire?... que devenir ?

C'était justement à ce point qu'elles voulaient l'amener.

— Que peut-elle faire ? reprit madame Laylor, qu'elle fasse ce que tant d'autres ont fait avant elle. Voilà Frank Barkley qui se meurt d'amour pour elle comme un imbécile : il lui donnerait tout l'argent qu'elle voudrait si elle le recevait seulement d'une manière un peu plus aimable. J'ai été longtemps avant de pouvoir la décider à prendre un verre de vin avec lui. Une autre qu'elle m'aurait aidée à lui faire acheter chaque soir deux ou trois bouteilles de vin. Je vais lui dire pas plus tard qu'aujourd'hui qu'il faut qu'elle songe à travailler, je ne puis l'avoir plus longtemps à ma charge.

Quelle terrible révélation pour la pauvre Athalie ! C'était donc la Pamitic sincère et désintéressée de madame Laylor ! On l'avait forcée à rester sous un prétexte ou sous un autre, on l'avait empêchée de travailler afin qu'elle s'endettât et tombât tout à fait au pouvoir de sa créancière, on lui avait volé son argent, et cependant on n'avait fait que la traiter comme on traite encore tous les jours un grand nombre de pauvres jeunes filles qui ne peuvent ensuite que s'écrier comme elle : O mon Dieu ! que faire?... que devenir ?

Et puis être accusée d'ingratitude ! Ce reproche lui allait droit au cœur. Elle se demanda en tremblant s'il était fondé.

Madame Laylor lui avait souvent dit que certaines jeunes filles savaient engager les messieurs à acheter du vin, et elle lui avait expliqué quelle abondante source de profits elle trouvait à cette vente. Elle lui avait insinué qu'elle était assez belle pour l'aider à gagner beaucoup d'argent, et lui avait conté l'histoire d'un jeune prêtre qui fréquentait sa maison et qui se livrait à toutes sortes de folies quand il avait bu. Elle avait parfois, disait-elle, gagné avec lui cent dollars d'un seul coup ; mais elle se garda bien de lui dire qu'elle avait gardé les soixante-dix dollars qu'Athalie lui avait confiés, et que Frank Barkley lui avait payé la pension qu'elle voulait réclamer. Elle se garda bien de lui dire qu'elle enflait son compte de dépense pour la forcer à se livrer à elle corps et âme. Il était impossible que cette pauvre mouche pût échapper aux filets que la hideuse araignée tendait autour d'elle.

Madame Laylor vint bientôt après cette conversation dire à Athalie qu'elle avait réussi à racheter la montre et la Bible en payant trente dollars de sa poche, que cette avance la gênait considérablement, mais qu'elle supposait que madame Morgan lui rembourserait cela presque immédiatement.

Lui rembourser cela, comment le pouvait-elle ? Elle le lui avoua le cœur plein d'amertume et de désespoir. Madame Laylor s'efforça nécessairement de la consoler, l'assura de nouveau de toute son amitié, prit la montre et la chaîne et la lui mit autour du cou ; puis elle fit apporter la Bible avec une bouteille de vin d'une espèce particulière et voulut qu'elle en prit plusieurs verres pour chasser ses noires idées. Quand elle vit que le vin commençait à faire son effet, elle envoya chercher Frank Barkley et l'invita à venir jouer une partie de cartes avec Athalie.

Madame Morgan n'avait jamais voulu jouer, mais madame Laylor insistait pour qu'elle jouât. Il avait été convenu qu'il ferait monter une autre bouteille de vin préparé ; et bientôt après on appela madame

Laylor, qui sortit en disant : — Attendez un peu, je serai de retour dans une minute.

Cette minute dura longtemps.

Athalie oublia la force et la prudence qui l'avaient soutenue dans tous ses malheurs : Athalie était perdue !

Pendant six mois elle n'osa se recueillir un seul instant pour réfléchir : le vin l'avait précipitée dans un abîme.

Mais changeons de scène.

Reverrons-nous Athalie ? Attendez un peu.

## CHAPITRE XXXI.

La petite marchande... Encore Athalie.

Le premier chapitre de notre volume des *Mystères de New-York* commence par une promenade que nous fîmes un soir le long de Broadway. Nous ne nous sommes guère éloignés de ces boulevards de New-York.

Le lecteur se rappelle que nous descendîmes la rue de Cortland pour suivre madame Eaton et ses enfants, après l'accident qui causa la mort de William Eaton, et que nous nous trouvâmes au milieu de la foule qu'attirait l'incendie d'une maison. Nous sommes revenus depuis jusque dans le parc pour écouter le cri de : Mais chaud ! mais chaud ! Qui veut du bon mais chaud, tout chaud ? que répétait incessamment la voix si mélodieusement plaintive de la petite Catherine. Nous l'avons suivie chez elle, nous l'avons accompagnée jusqu'au cimetière.

Nous avons flané ensemb'e, lecteur, tantôt à droite, tantôt à gauche de cette grande artère qui semble donner la vie et le mouvement à ce corps multiple qui a nom New-York. Il y a plusieurs rues, grandes, larges et belles dans le haut de la cité ; mais dans le bas, nous n'avons que Broadway où circulent aisément les voitures.

J'étais un soir dans cette rue, près de la porte d'un des plus splendides hôtels de New-York, palais de granit, dont les salles toujours ouvertes reçoivent moins de voyageurs que de buveurs. J'étudiais les diverses figures qui passaient et repassaient devant moi. Il est bon d'étudier parfois les hommes que l'on rencontre, et je ne connais pas d'endroit plus propice que l'entrée d'un grand hôtel.

De temps en temps je rencontrais une figure qui réveillait quelques souvenirs, et je me demandais si c'était une ancienne connaissance ou simplement une personne que j'avais vue par hasard dans une autre foule. Je vis un homme, cependant, qui, j'en étais sûr, avait été mon ami ; mais il m'était impossible de me rappeler où je l'avais connu, à quelle époque je l'avais vu. C'était un de ces hommes dont on ne peut oublier les traits quand on les a vus une fois. Ses traits respiraient la bonté. Un enfant n'aurait pas hésité à l'approcher pour lui demander une faveur. Un étranger qui aurait eu à demander son chemin se serait adressé à lui de préférence à cent autres. Il y a dix à parier contre un qu'il ne se serait pas contenté de dire à l'étranger quelle rue ou quelle direction il devait prendre, mais qu'il se serait dérangé de son chemin pour lui indiquer la route à suivre, et qu'il se serait tenu sur le bord du trottoir pour lui montrer l'omnibus qu'il fallait prendre et être certain qu'il l'avait mis dans la bonne voie. On ne rencontre que très peu de ces figures ; mais elles compensent l'expression d'égoïsme et d'indifférence, qui semble la marque distinctive de la majorité.

Je le suivis des yeux aussi loin que je le pus. Il entra dans un des salons. C'était un homme déjà âgé ; ses cheveux commençaient à blanchir ; il était vêtu proprement, mais avec simplicité ; et je me dis en le voyant qu'il avait l'air de chercher l'occasion de faire une bonne action.

Je ne me trompais pas : vous le verrez si vous continuez. Je ne pus rester en place quand je l'eus perdu de vue, et je me demandais sans cesse et en vain : Qui donc est-il ?

Cette question finit par m'absorber si complètement, que j'oubliai tout à fait l'endroit où je me trouvais. Une petite voix qui disait, tout près de moi : Voulez-vous acheter quelque chose, monsieur ? me rappela à moi-même.

Je fus sur le point de répondre non, sans même lever les yeux pour voir l'enfant qui m'offrait ainsi sa marchandise : on entend ces offres si souvent dans tous les lieux publics que l'on en est fatigué. Mais il y avait dans le son de voix de cette petite fille une puissance magnétique dont je ressentis le contre-coup ; elle dompta l'impatience qui fait souvent repousser le pauvre en lui disant de repasser une autre fois. Plus d'un cœur pieux dira en lisant les détails de ce léger incident, Le doigt de la Providence se montre partout.

Il est étrange certainement que cette pauvre petite fille ait été choisie pour être le trait d'union qui devait me rapprocher de ce bienveillant vieillard dont je cherchais en vain à me rappeler le nom, et d'une autre personne que j'ai déjà fait connaître au lecteur.

Qu'y a-t-il donc dans un mot, dans une intonation, dans le son de la voix qui vient nous inonder comme un fluide, pour nous rapprocher ou nous éloigner de celui qui nous parle ? Quels moyens

extraordinaires la Providence n'emploie-t-elle pas quelquefois pour amener d'étranges résultats !

Cette voix me magnétisa : vous allez voir quelles en furent les conséquences. Une fois que le fluide n'eut atteint, il me fut aussi impossible de repousser cet enfant, qu'il est impossible au fer de s'éloigner de l'aimant.

Je levai les yeux, et je vis auprès de moi une petite fille qui portait un panier à son bras et tenait une paire de bretelles à la main ; elle me disait de sa douce voix :

— Voulez-vous les acheter, monsieur ?

C'était une belle enfant de douze à treize ans, déjà bien formée pour son âge : elle était proprement vêtue, et sa voix avait toute la richesse des notes les plus mélodieuses.

Je ne pus lui dire non, de manière à m'en débarrasser tout à coup ; je lui répondis donc avec douceur : Non mon enfant, je n'ai aucun désir de les acheter.

Des paroles de bonté encouragent les plus timides. Fut-elle aussi attirée vers moi par un magnétisme secret de ma voix ?

— Eh bien, vous allez peut-être m'acheter une boîte d'allumettes ? reprit-elle.

— Non.

— Ou un peigne ?

— Non.

— Oh ! achetez-moi quelque chose, monsieur, voilà qu'il se fait tard, et je voudrais vendre encore pour quelques schellings. Voulez-vous acheter une paire de gants ?... Vous portez des gants, n'est-ce pas ? Oh ! laissez-moi vous en vendre une paire... Vous avez l'air d'un homme qui m'achèterait quelque chose si vous en aviez besoin. Voulez-vous acheter un faux col ? En voilà un joli, monsieur ; c'est ma pauvre mère qui est malade qui l'a fait. Voulez-vous l'acheter, monsieur ?

— Non, mon enfant, je ne porte jamais de faux cols ;... mais je vais vous acheter une paire de gants si vous voulez répondre à ce que je vais vous demander ?

— Des gants, monsieur... si je peux répondre à ce que vous me demandez ? je veux bien. Vous n'avez pas l'air de vouloir me faire des questions... comme m'en font d'autres messieurs.

— C'est là justement une des choses que je voulais vous demander.

— Oh ! monsieur, ne me demandez pas ce que les messieurs me disent quelquefois... c'est si mal ! Tenez, pas plus tard qu'hier au soir, un monsieur... mais non, je ne peux pas vous le dire.

Et la malheureuse enfant se mit à pleurer.

— Ne me le dites pas, si cela vous afflige.

— Non, monsieur, c'est fini... je veux vous le dire, parce que je voudrais vous raconter ce qu'a fait ce bon monsieur à cheveu blancs, qui est entré un peu avant moi.

— Quoi ! celui qui a une canne à pomme d'or ?

— Oui, monsieur, il est grand, il a un paletot gris et une si bonne figure !

— Si c'est quelque chose qui le regarde, je serais curieux de le savoir. Je crois l'avoir déjà vu.

— Eh bien, j'espère que vous le verrez encore, car c'est un bien bon homme ! Eh bien, monsieur, j'étais ici hier au soir, et j'offrais mes petites marchandises à un jeune homme qui marchandait tout. J'étais joyeuse de l'espoir qu'il m'achèterait beaucoup de choses, car il avait choisi une paire de gants, six faux cols, et quelques autres objets. Il me dit de monter avec lui dans sa chambre, et qu'il allait me payer. Je le suivis, sans penser à aucun mal, car d'autres messieurs m'avaient menée chez eux, et s'étaient conduits honnêtement avec moi ; mais celui-là n'agit pas de même, j'eus peur, et je criai. Alors il me prit, me mit son mouchoir sur la bouche, et je ne sais ce qu'il m'aurait fait, quand on frappa à la porte ; quelqu'un demanda à entrer... Mais le verrou était mis, et l'homme qui me tenait dit que la porte était fermée, mais cela n'y fit rien ; l'autre était fort, et il brisa la serrure. Il gronda beaucoup le jeune homme qui m'avait fait monter, lui dit de me payer tout ce qu'il avait choisi, de faire sa malle, et de quitter la ville par le premier convoi qui partirait le lendemain. Et puis il lui dit qu'il avait vu toutes ses manœuvres, et ensuite il me conduisit dans sa chambre où il me parla avec beaucoup de bonté : il me fit tout plein de questions sur ma mère, où elle demeurait, ce qu'elle faisait ; pourquoi j'allais vendre tous ces objets, et toutes sortes de questions comme cela. Il me demanda aussi si je n'aimerais pas mieux aller vivre avec de bonnes gens à la campagne ? Et moi je lui dis que je voudrais bien aller vivre avec lui, car il me parlait avec tant de bonté, monsieur, que je l'aimai tout de suite. Alors il se mit à soupirer, et à me dire : Ah ! mon enfant, je voudrais avoir une maison où je pourrais te prendre, mais je n'en ai pas. Je suis seul au monde, mais j'irai voir ta mère, et nous verrons ce que l'on peut faire pour toi, car tu es trop grande pour courir comme cela. Il faut quitter ce métier-là, mon enfant, ou ce sera ta ruine... et beaucoup de choses comme cela qu'il m'a dites, monsieur.

— Et pourquoi l'avez-vous continué jusqu'à présent ?

— Parce que ma mère ne voulait pas que je le quittasse... c'est-à-dire, monsieur, que je ne sais pas ce que nous aurions fait pour vivre si je l'avais quitté, car je peux gagner trois dollars par semaine, et

c'est plus que ne gagne ma mère avec son aiguille, même quand elle travaille une partie de la nuit. Et puis elle est quelquefois malade, et il faut que je fasse quelque chose; car ma mère n'est pas forte, elle dit souvent qu'elle est presque à bout de ses forces et que je n'aurai bientôt qu'à travailler pour moi seule. Ah! je ne sais pas ce que je deviendrai alors; pouvez-vous me le dire, monsieur?

Je l'aurais pu, mais je n'osai pas. Je me sentais prêt à pleurer en pensant à ce qu'elle deviendrait si elle restait à la ville: et c'était à peine si elle pouvait échapper à son sort; il lui fallait abandonner une mère infirme, une des pauvres travailleuses de ce grand Pandémonium.

— Eh bien, monsieur, voulez-vous m'acheter ces gants? J'ai répondu à toutes vos questions.

— Encore un mot: comment appelle-t-on votre mère?

— May... madame May. Si vous aviez besoin de faire des chemises, monsieur, voici son nom et son adresse sur cette petite carte.

— Est-ce de l'écriture de votre mère?

— Oui, monsieur; n'est-ce pas qu'elle écrit bien? Je sais écrire aussi, mais pas aussi bien que cela.

— C'est bien, j'irai voir votre mère quand j'aurai de l'ouvrage à lui donner. Voilà pour payer les gants.

— Je n'ai pas de monnaie à vous rendre, monsieur; vous n'auriez pas d'autre monnaie, ou bien je vais aller le changer? Vous pouvez garder mon panier jusqu'à ce que je revienne.

— Non, non, je n'ai pas besoin de monnaie, gardez tout.

— Oh! c'est justement ce que m'a dit ce bon monsieur hier au soir: gardez tout... Ah!

Elle jeta un petit cri de surprise en levant les yeux; et voyant la personne qui se trouvait derrière ma chaise:

— Oh! monsieur, reprit-elle, le voilà! A-t-il entendu ce que j'ai dit de lui? Oh! j'espère que je n'ai rien dit de mal!

— Non, non, rien qui puisse vous faire rougir. Je suis heureux de voir que vous avez trouvé un autre ami, qui est assez juste pour vous payer le temps qu'il vous fait perdre: le temps c'est de l'argent.

Ce fut à mon tour à m'étonner: j'avais certainement entendu cette voix-là auparavant. Je me le rappelai immédiatement, quoiqu'il y eût bien des années de cela et que ce fût dans les déserts de l'Ouest. Je lui offris la main en lui disant:

— Nous nous sommes vus déjà, monsieur. Vous vous appelez...

— Lovetree, monsieur. Et maintenant je vous reconnais: je croyais en effet me rappeler vous avoir vu. Je vous ai vu prendre tant d'intérêt à la conversation de cette petite fille, que je n'ai pu m'empêcher de m'approcher: je voulais savoir si elle vous raconterait la même histoire qu'à moi. Je crois qu'elle dit la vérité. Que pouvons-nous faire pour elle? Voulez-vous aller voir sa mère?

— Il faudrait venir demain, monsieur. Elle n'est pas à la maison ce soir: elle est allée... c'est-à-dire qu'elle m'a dit qu'elle irait voir une dame, une bonne dame, qui est plus à plaindre encore que ma mère, car elle est dans une mauvaise maison; elle voudrait s'en aller, elle me l'a encore dit aujourd'hui, et on ne veut pas la laisser partir. C'est une des meilleures femmes qu'il y ait au monde. Elle était couturière et demeurait dans une jolie petite chambre dans la rue de Broome, tout près de chez nous; elle demeurait avec une autre jeune femme qui est mariée maintenant et est allée demeurer dans l'Ouest, bien loin, bien loin; elle s'est mariée aussi: oh! mais son mari s'enivrait si souvent et il allait dans de mauvaises maisons, et sa pauvre femme travaillait, travaillait! Maman travaillait pour elle, et elle était bonne pour maman. C'est ce qui fait que je la plains tant maintenant.

— Mais comment se trouve-t-elle dans la maison dont vous parlez et comment avez-vous su qu'elle était là?

— Ah! je ne peux pas vous dire tout cela, je ne le sais pas. Je sais qu'elle a vendu ce qu'elle avait et qu'elle est partie dans une voiture: j'ai été bien chagrin, car je ne savais pas où elle était allée. Mais aujourd'hui j'ai vu la même voiture, la même dame dedans, je l'ai suivie et j'ai été à la porte de la maison dire que je voulais voir madame Morgan: ce n'était pas un mensonge, car je voulais la voir: mais je dis que madame Morgan voulait m'acheter des aiguilles, et ce n'était pas vrai cela; mais je ne savais que dire, et je voulais la voir. Mais la servante me dit qu'elle n'était pas là, qu'il n'y avait pas de madame Morgan dans la maison. Cela me fit de la peine, parce que je savais qu'elle y était, et je ne pus m'empêcher de pleurer: c'est vrai, monsieur; ne riez pas de moi, je ne pouvais pas m'en empêcher. La servante me répéta qu'elle ne demeurait pas là, et je lui dis que je l'avais vue dans la voiture qui venait d'arriver: alors une autre fille dit à celle qui me parlait que c'était Lucie, Lucie Smith que je voulais voir. Je croyais qu'elle se trompait; mais je voulus pourtant aller voir Lucie Smith, parce que je crus qu'elle me dirait où je trouverais madame Morgan. Je montai donc à la chambre de Lucie Smith, et quand je frappai à la porte, on me cria d'entrer. Je reconnus la voix tout de suite: j'ouvris la porte, et ce n'était pas Lucie Smith; on lui avait donné ce nom-là pour qu'on ne la reconnût pas: c'était madame Morgan. Je fus si contente de la voir et elle si contente de me voir!... Elle me prit dans ses bras,

elle m'embrassa en m'appelant son petit cœur, et puis elle me dit... Mais vous ne désirez pas savoir tout cela... Pourquoi ne m'avez-vous pas fait taire plus tôt?... Maman dit que quand je commence à babiller je ne m'arrête plus. Je suis bien fâchée d'avoir tant causé... Mais si vous pouviez aller voir madame Morgan et l'aider à sortir de cette maison-là! Je vous donnerai tout l'argent que j'ai gagné aujourd'hui pour vous aider, et je suis sûr que ma mère vous le donnerait aussi, car quand je lui ai raconté tout cela elle a beaucoup pleuré. Oh! je suis bien certaine qu'elle ne serait jamais devenue mauvaise si on ne l'avait pas forcée à cela!

— Je ne comprends pas grand'chose à toute cette histoire, et vous?

— Oh! parfaitement, répondis-je, c'est quelque pauvre malheureuse dont le mari s'enivrait et qui a été forcée d'aller dans quelque maison de perdition d'où elle voudrait bien s'échapper, voilà probablement toute l'histoire.

— D'où elle voudrait bien s'échapper? Mais, monsieur, vous m'étonnez plus que jamais. Est-ce que ces femmes-là sont jamais forcées de rester dans ces maisons? Si elle veut s'en aller, qui l'en empêche, elle n'est là que parce qu'elle le veut bien?

— Combien y a-t-il d'années, mon ami Lovetree, que vous êtes allé demeurer dans l'Ouest?

— Il y a bien vingt-cinq ans... au moins. Mais vous avez une manière de répondre à bâtons rompus... Est-ce que je vous ai dit un mot de l'Ouest?

— Non... Vingt-cinq ans? New-York a quelque peu changé pendant ce quart de siècle et vous êtes resté le même. Vous n'en savez pas aussi long sur certaines questions que cette petite fille. Demandez-le-lui.

— Comment se fait-il, ma petite... Comment m'avez-vous dit que l'on vous appelait?

— Stella, monsieur... Stella May.

— Eh bien! Stella, pourquoi madame Morgan ne quitte-t-elle pas cette maison si elle le désire?

— Parce qu'elle doit de l'argent, monsieur.

— Elle doit de l'argent? Est-ce que de simples particuliers peuvent emprisonner leurs concitoyens pour dettes? est-ce que des femmes peuvent être forcées de demeurer dans des maisons de prostitution dans une ville où l'on lit la Bible, où l'on prêche l'Évangile? Oh! ce n'est pas possible, je ne le croirai jamais!

— C'est cependant vrai comme l'Évangile, comme la Bible elle-même. Ceux qui tiennent ces sortes de maisons engagent de pauvres jeunes filles à venir dans leurs antres, ils leur donnent leurs repas, ils les habillent, et tout cela à crédit; ils en font en un mot des esclaves, comme ceux que l'on vend et achète dans les villes du Midi. Elles ne peuvent quitter ces maisons que nues et avec le nom du propriétaire marqué à fen non pas sur leur corps, mais sur les replis de leur cœur! Quelquefois elles vont là de leur propre volonté. Elles s'en repentent bientôt amèrement, elles voudraient sortir, mais la porte est close, la marque qui leur a été imprimée les exclut du monde, et on les tient dans un tel état d'excitation alcoolique, qu'elles ne peuvent penser à s'arracher à cet esclavage. D'après ce que nous a raconté cette petite fille je suppose que cette femme est une de ces pauvres couturières qui courent par milliers au sein de la pauvreté dans cette grande ville et que le désespoir a poussée dans un de ces horribles repaires après une vie de misère avec un mari ivrogne. Elle s'en repent maintenant et voudrait s'en aller et ne le peut pas. Elle a probablement besoin d'une petite somme pour payer l'infâme créature qui la retient là, et sans quelques dollars et une amie pour recommencer une meilleure vie elle vivra ainsi dans un état de grande dépression et s'en ira bientôt remplir une fosse ignorée sur laquelle personne ne versera une larme.

— Non, cela ne sera pas... cela ne sera pas. J'ai de l'argent, de l'argent qui m'est inutile, j'en ai plus qu'il ne m'en faudra jamais, je n'ai pas de famille... J'irai l'aider, j'en ferai ma fille.

Stella, la petite marchande, était restée bouche bée écoutant ce que disait M. Lovetree et s'enthousiasmant comme lui à l'idée que sa pauvre amie madame Morgan aurait quelqu'un qui lui porterait secours, quelqu'un qui lui donnerait de l'argent, quelqu'un qui l'aimerait comme elle l'aimait. Elle prit la main du vieillard, et, l'arrosant des larmes de bonheur qu'elle versait, elle lui dit:

— Voulez-vous lui donner de l'argent pour quitter cette maison? voulez-vous aller la voir? voulez-vous être son ami? Oh! je suis si contente! Je vais courir à la maison pour le dire à maman, elle va être si heureuse de le savoir! Que j'ai donc eu de bonheur en vous disant tout cela! Oui, ajouta-t-elle en le regardant les yeux tout pleins de larmes, oui, vous le ferez, je le vois, vous n'êtes pas de ceux qui promettent et ne tiennent jamais!

Quand M. Lovetree avait dit: Je ferai telle chose, c'était fait à moitié.

— Je vais courir à la maison le dire à ma mère, reprit Stella, il faut qu'elle soit aussi heureuse que moi. Adieu, messieurs.

— Attendez, attendez un moment, vous ne nous avez pas dit où est cette dame que vous voulez que nous allions voir ni comment on l'appelle?

— Oh! c'est vrai, j'avais oublié. Mais, oui, je vous l'ai dit, ma-

dame Morgan... Mais si vous voulez son autre nom... il est si joli, son nom ! j'aime les jolis noms. Avez-vous une carte, je vais vous l'écrire.

— Comment ! vous savez écrire ?

— Oh ! oui, monsieur, avant que nous fussions aussi pauvres j'allais à l'école. Je voudrais bien y aller encore, mais je n'ai pas le temps. Si vous voyiez comme ma mère écrit ! c'est elle qui écrit bien !

Je vis ce qui se passait dans le cœur du vieux monsieur pendant que Stella écrivait : il lui avait entendu dire qu'elle voudrait bien aller à l'école et il se demandait pourquoi elle n'y allait pas, pourquoi il ne l'y enverrait pas. — Je n'ai pas d'autre enfant à y envoyer, disait-il.

— Voilà, monsieur ! « Madame Athalie Morgan, chez madame Laylor, rue H.... » Je ne me rappelle pas le numéro, mais vous trouverez facilement : maman dit qu'il semblerait que le malin est toujours prêt à conduire le monde à ces maisons-là. Mais vous ferez bien de demander Lucie Smith, on ne la connaît que sous ce nom-là. Puis-je m'en aller maintenant, monsieur ? Bonsoir... Je voudrais aller conter tout cela à mère.

— Athalie !... Athalie ! répétait le vieillard en épelant le nom qu'elle venait d'écrire sur la carte... Athalie ! Ah bah ! c'est une niaiserie, et cependant... Pourquoi pas ? Dites-moi, mon enfant, la connaissiez-vous avant son mariage ? Comment s'appelait-elle alors ?

Mais pourquoi ces doutes, ces hésitations, ces questions ? Qu'y a-t-il dans un nom ? La petite fille court vers sa mère et elle doit être déjà bien loin si elle a continué aussi vite qu'elle a descendu ces escaliers. Son empressement commença à me rendre cette femme très-intéressante.

— Ce n'est qu'une pensée, qu'une trace d'idée, et cependant je ne peux pas m'en débarrasser. Ce nom n'est pas commun... J'avais un frère... oui, j'avais un frère, car je ne puis dire maintenant s'il existe encore... mais il n'était pas comme un frère, quoique nous ayons eu la même femme pour mère et le même homme pour père ; je ne sais s'il est encore de ce monde, je ne le pense pas. Il n'a pas réussi en ce monde, il a bu tout ce qu'il avait, et je crois qu'il est mort ainsi que sa femme... ses enfants sont orphelins, pourquoi ne serait-ce pas un d'eux ? c'est le même nom. Athalie n'est pas un nom commun, autrement je ne m'en serais pas rappelé, car je ne l'ai vue qu'une fois : elle n'était pas plus grande que cette petite fille. Pourquoi celle-ci s'est-elle échappée aussi vite, je n'ai pas eu le temps de lui faire une question ! Que faire maintenant ?

— Allez voir Athalie.

— Quoi ! ce soir ? Il est déjà dix heures, et tous les honnêtes gens vont se coucher. Il est trop tard.

— Non, il n'est jamais trop tard pour faire le bien. Voici justement l'heure où commence la vie des femmes qui habitent des maisons comme celles que nous nous proposons de visiter. Elles vont boire, jouer, jurer et commettre toutes sortes de folies jusqu'à une heure du matin, et alors... mais heureusement la nuit a des voiles. Cependant, d'après le nom de la rue où se trouve la maison que l'on nous a indiquée, je crois qu'elle affecte un certain air de décence, c'est pourtant une des plus dangereuses, car elle choisit ses victimes parmi les pauvres femmes semblables à celle que nous a dépeinte Stella.

— Vous croyez donc que nous pouvons y aller en toute sûreté malgré l'heure avancée de la nuit ?

— Il n'y a pas plus de danger corporel qu'il n'y en a à se rendre à l'église. Quant au danger moral, c'est autre chose, nous serons comme le pauvre petit oiseau que le serpent cherche à fasciner de son regard.

— Sous ce rapport-là je ne crains rien.

— Vous n'êtes pas le premier qui vous prétendiez fort. Vous connaissez le proverbe : « Il faut une longue cuiller pour goûter à la soupe du diable, autrement il deviendrait si familier, qu'il goûterait lui-même à tous nos plats. » L'homme n'est jamais certain de pouvoir résister aux embûches que lui dresse la femme. Mais nous aurons une double cuirasse, car nous sommes engagés dans une sainte cause : venez, ne tardons plus ; je vois que ce nom vous inquiète. Il serait étrange, après tout, que cette femme fût votre nièce.

— Oui, et plus étranges encore les incidents qui nous ont mis en rapport et nous ont mis sur sa trace : c'est notre sympathie mutuelle pour cette petite fille que rien ne distingue cependant de cent autres que nous rencontrons tous les jours sans y faire attention. Un pouvoir mystérieux dirige toutes nos actions, nous sommes souvent entraînés loin du sentier que nous nous étions tracé, par les circonstances les plus triviales. J'avais vu cette petite fille venir offrir ses marchandises dix fois et plus, et je n'y avais pas fait la moindre attention ; je m'étonnais seulement qu'une mère pût laisser une jolie et intéressante enfant comme elle aller causer, bavarder avec une foule de libertins qui, un jour ou l'autre, trouveraient le moyen de la ruiner. Hier au soir, j'avais déjà mis mes gants et pris mon chapeau pour m'en aller, quand elle m'accosta pour me demander comme d'habitude si je voulais lui acheter quelque chose. Je ne saurais vous dire pourquoi je ne sortis pas, une idée que je ne puis définir me fit rester ; je pris un journal et je fis semblant de lire ; j'écoutais cepen-

dant tout ce que lui débitait le misérable qui sous prétexte de lui acheter beaucoup de choses lui dit de monter à sa chambre, où il la payerait. Je les suivis, je l'entendis fermer la porte à la clef ; je prêtai l'oreille et je compris ses infâmes propositions, je compris le refus indigné avec lequel elle le repoussa : elle aimerait mieux, dit-elle, voir sa mère mourir de faim ! J'entendis comme une lutte, c'était ce misérable qui voulait triompher par la force brutale, et j'enfonçai la porte, ensuite... mais vous savez le reste.

— Comment avez-vous fait pour ne pas l'assommer sur place ?

— C'était été l'acte d'un sauvage.

— Pourquoi alors ne l'avez-vous pas arrêté et n'avez-vous pas cherché à le faire punir ?

— La civilisation le voulait peut-être.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas fait alors ?

— Je lui pardonnai, je lui dis de se repentir, et je priai Dieu de lui pardonner comme je lui pardonnais.

— Lovetree, donnez-moi la main, je suis à vous de tout cœur, vous m'avez montré le vrai chemin du devoir. Venez, allons voir Athalie.

## CHAPITRE XXXII.

Courtisanes et mendiants.

Lecteur, suivez-nous.

Suivez-nous le long d'une rue qu'encombre la foule. Nous rencontrons plus de cinquante malheureuses filles dont quelques-unes ont treize ans à peine. Il y en a qui doivent à l'art ou à la nature une beauté extraordinaire, et toutes sont semblables à l'esprit des tempêtes qui crie au matelot ballotté par les vagues irritées : — Perdu ! perdu ! perdu !

Pourquoi donc, dites-le-moi, leur permet-on de parader en public dans toute la puissance de leur séduction ? Que fait donc la police ? Où sont les conseillers de la cité, ceux qui doivent veiller sur sa moralité ?

Pense-t-on qu'un seul homme, une seule femme, puissent rester purs dans cette atmosphère d'iniquité ? Que disent donc vos lois ? ne vous obligent-elles pas à relever ceux qui tombent ? Où sont, encore une fois, ceux qui doivent veiller jour et nuit sur la jeunesse et lui enseigner les voies de l'équité et de la vertu ?

L'écho seul me répondit, et le long des rues j'entendais au creux des murs de granit et de marbre, sous les édifices de brique et de pierre, à l'abri des hautes colonnes ou des portes, un mot qui circulait seul dans les greniers comme dans les salons, et qui était toujours : impureté ! impureté ! impureté !

Comme la foule circule insouciante et légère ! Pense-t-elle jamais au sirocco qui vient de la vallée de la mort et désole cette immense ville ? Les mères se demandent-elles jamais si leurs fils peuvent échapper à la contagion qui se vautre chaque soir dans les promenades de cette vaste Babylone ? Est-ce que les mères ne craignent rien pour leurs enfants à New-York ? La peste qui s'étend dans l'obscurité est-elle devenue si violente que tout espoir de la chasser soit disparu à jamais ? Nos yeux sont-ils si accoutumés à cette horrible plaie, que nous n'en voyions plus le danger ? Si les mères ont perdu tout espoir de sauver leurs fils, si elles ont résolu d'abandonner la royauté des rues aux courtisanes quand viennent les ombres de la nuit, ont-elles aussi livré leurs filles ? Consentent-elles à les exposer à tous les artifices de la séduction ? Pourquoi les laissent-elles sortir pour rencontrer ces malheureuses courtisanes de nuit, pour s'asseoir peut-être à la même table dans les salons à la mode, pour coudoyer ces femmes dont l'art consiste à tuer, dont la vie est un tourment perpétuel déguisé sous le clinquant de fausses dorures ? Qu'importe que vos filles soient accompagnées de leur père ou de leurs frères ? Ne sont-elles pas exposées aux mêmes influences délétères ? Ne respirent-elles pas les mêmes miasmes ? Est-ce que la présence de ces prétendus protecteurs purifie l'atmosphère ?

Écoutez ce que dit aujourd'hui la *Tribune quotidienne* de New-York :

« Dimanche dernier dans la soirée, entre six et sept heures, miss G. C. est sortie de la maison de son père dans Spring street auprès de Broadway pour aller chez son beau-frère M. B. dans la même rue, n° ... Cette jeune personne a disparu mystérieusement : on craint qu'il ne lui soit arrivé malheur. Elle est âgée de dix-sept ans environ : ses traits sont réguliers, elle est grande, ses yeux sont noirs ; sa peau est légèrement brunie et elle a un léger accent. Elle portait une robe à carreaux blancs et noirs, un mantelet à la Talma, un chapeau de paille orné de rubans blancs en dehors et de rubans verts et blancs sous la passe. Sa famille est dans la plus grande affliction et recevra avec reconnaissance tous renseignements, qui pourront être adressés n° ... , Spring street. »

On craint qu'il ne lui soit arrivé malheur ! Oui, on peut craindre tous les soirs qu'il n'arrive malheur aux jeunes filles de dix-sept ans à la taille svelte, aux traits réguliers qui s'aventurent la nuit dans les rues de cette grande cité. Il est à craindre en effet qu'elle ne soit pas la première jeune fille de dix-sept ans dont la disparition ait causé la plus vive affliction à sa famille.

On recevra avec reconnaissance tous renseignements ! Oui, et l'auteur de ce livre recevra aussi avec reconnaissance tous renseignements qui pourront l'aider à faire comprendre aux pères et aux mères que chacune de ces pauvres filles qui battent le pavé jusqu'à minuit ou qui remplissent les autres d'infamie rangés le long des meilleures rues de la ville est l'enfant de quelque malheureuse mère et que sa disparition mystérieuse a causé la plus profonde affliction et qu'elle en causera encore davantage, car elle cherche maintenant à entraîner les autres dans la voie de perdition où elle est entrée. Il est probable, plus que probable que miss G. C. a été entraînée dans un de ces repaires qu'habitent une race pire que les cannibales, car elle rongé le corps en perdant l'âme à tout jamais !



La robe allait à merveille.

Permettrait-on longtemps l'ouverture d'une maison où l'on servirait à ceux qui en demanderaient de la chair humaine pour leurs repas ? Et ne voyons-nous pas dans cette cité des maisons où les jeunes filles sont entraînées par ruse ou par force et sont servies toutes brûlantes à de jeunes épicuriens, à de vieux Sybarites gouteux ? Comment se fait-il que l'indignation générale ne s'élève pas comme un ouragan contre ces maisons et ne les rase pas jusque dans leurs fondements ?

Nous dormons tous tranquillement auprès de ces maisons d'iniquité !

Mais continuons notre chemin.

Ne vous arrêtez pas pour jeter quelque pièce de monnaie à cette femme qui tient un enfant sur ses genoux. Elle semblerait devoir éveiller un juste sentiment de pitié ; mais cet enfant que vous voyez enveloppé d'un vieux mantelet bleu est empoisonné d'opium. Elle mendie par profession. Voilà trois ans que je la vois. Cet enfant ne lui appartient pas, elle l'a loué pour s'en servir ; cet enfant a droit à une part de ce que vous donnerez à cette femme : il est là pour exciter votre commisération, il est là pour éveiller votre pitié. La mère de cet enfant en a trois autres qu'elle loue à des prix raisonnables !

Ne croyez pas qu'ils deviennent jamais trop forts ou trop grands : le laudanum n'engraisse pas les enfants. Ceux-ci sont destinés à mourir jeunes, après eux il y en aura d'autres que l'on empruntera, que l'on louera, que l'on volera s'il le faut, toujours pour prouver la pitié des passants.

Vous venez de donner un demi-schelling à cet enfant ! C'est pour le marchand de vin du coin, c'est pour le tapis-franc, où cette femme va courir aussitôt que nous aurons tourné le coin de la rue. Je la connais.

Ce ne serait pas un acte de charité non plus que de donner quelque chose à cet homme, je le connais aussi, je sais où il demeure.

— Mais il est aveugle !

— Je le sais, c'est pour lui une source abondante de revenus. Avec sa cécité il s'est fait une fortune qui lui permet de maintenir dans

l'oisiveté de grands garçons et de grandes filles qui vivent dans une abondance que ne connaissent pas ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Il est fort, plein de santé et pourrait s'occuper utilement s'il avait quelqu'un pour le diriger.

— Et que dites-vous de celui-ci ?

— Ah ! vous pouvez donner à celui-ci... Attendez, donnez-moi cela, vous allez voir ce que j'en vais faire... je vais faire deux heureux.

— Bonjour, Joseph, comment cela va-t-il ce soir ?

— Oh ! très-bien, monsieur, je vous remercie ; et vous, monsieur ?

— Très-bien, Joseph. Et le petit commerce, comment va-t-il ? vous achetez-t-on bien des bouquets ?

— Un peu, monsieur, mais tous ces grands garçons et ces hommes-là peuvent courir et offrir leurs fleurs tandis que le pauvre nègre qui n'a pas de jambes attend qu'on vienne lui en demander.

— Dites-moi, Joseph, cette couturière est-elle venue ce soir, celle qui s'informe toujours de votre santé et a toujours un mot à vous dire ?

— Vous voulez parler de cette femme qui a l'air si malade, qui fait des cols de chemise et à qui vous avez donné une fois un bouquet ?

— Oui ; je voudrais lui en donner un autre, voilà l'argent.

— Il est fâcheux que vous ne soyez pas venu une minute ou deux plus tôt, sa petite fille était là : elle s'est arrêtée un moment et me disait qu'elle aurait bien voulu pouvoir acheter celui-ci pour sa mère ; et puis elle a ajouté qu'au surplus cela ne faisait pas grand'chose, car elle avait de bonnes nouvelles à lui donner. Elle a pris son panier et elle est partie en courant.

Il me vint une étrange idée quand il parla de panier : il y avait pourtant des centaines de petites filles qui portaient des paniers. Je ne sais pourquoi je lui adressai une autre question.

— Une petite fille avec un panier ? Qu'est-ce que c'est que cette petite fille ? Comment l'appellez-vous ?

— Nous l'appelons la petite marchande, c'est une bonne petite fille. Sa mère s'appelle madame May.

Mon étrange idée était vraie : cette femme que j'avais souvent vue adresser quelques paroles de consolation à ce pauvre nègre privé de ses deux jambes, qui vend tous les soirs des bouquets le long de Broadway, c'est madame May, la mère de la petite marchande.

— Savez-vous où elle demeure ? Pourriez-vous lui faire porter cela ce soir ?

— Oui, monsieur, voici Tom Top, il va y courir dans une minute. Il fera tout ce que je voudrai ; il est sale, en guenilles, mais c'est un bon garçon, il est malheureux qu'il n'ait personne pour prendre soin de lui. Tom, veux-tu courir pour moi jusque chez madame May, la mère de Stella, la petite marchande, tu sais où elle demeure ?

— Oui, monsieur. Faut-il vous porter cela ? Est-ce pour Stella ?

— Non, c'est pour sa mère.

— Et celui-ci, ajouta M. Lovetree choisissant un autre bouquet, est pour Stella. Attends un peu, Tom ; voilà un schelling pour toi. Ne dis pas qui t'a envoyé. Maintenant continuons notre chemin... Vous connaissez donc ce pauvre nègre... Comment l'appellez-vous ?

— Joseph Butler. Il était marin, il a fait naufrage je ne sais où ; ses deux jambes ont gelé : on a été forcé de les amputer, il y a de cela quatorze ans. Il est retourné cependant à la mer. Il y a environ cinq ans il s'était embarqué pour faire la cuisine, et se traînait comme il le pouvait sur ses deux cuisses. Maintenant il gagne sa vie et celle de sa famille à vendre des bouquets. Avez-vous quelquefois vu une figure plus honnête ? Il est toujours de bonne humeur et plein de politesse : on aime à lui acheter des fleurs. Je m'étonne même que nos belles dames et nos beaux messieurs ne se fassent pas un point d'honneur de lui donner leur pratique.

— C'est parce qu'ils n'y pensent pas, autrement ils le feraient.

— Il faut alors que je les y fasse penser ; il faut que j'éveille la sympathie des âmes charitables, que je les fasse penser à ce malheureux nègre. Ce n'est pas un mendiant, il rend la valeur de ce qu'on lui donne ; il répondra même à la politesse que vous lui témoignerez, ou au mot de bienveillance que vous lui adresserez.

Comme nous nous arrêtons en chemin ! ô lecteur, si jamais vous venez à New-York, et que vous vouliez étudier la physionomie de Broadway pendant la nuit, vous verrez qu'il y a de quoi vous arrêter.

## CHAPITRE XXXIII.

La visite.

Nous voici enfin à la porte de madame Laylor. Sa maison est belle et située dans une rue paisible.

Mon ami se demandait si c'était bien là. Il s'était figuré que ces sortes de maisons avaient une plus singulière apparence. En outre, il appréhendait qu'on soupçonnât le motif de notre visite et qu'on refusât de nous laisser entrer.

— Nous n'avons réellement pas l'air, dit-il, de gens habitués à fréquenter ces sortes de maisons.

— Comme on voit bien que vous ne connaissez pas la vie de New-York ! Laissez-moi faire, et vous allez voir que l'on va nous prendre

pour deux vieux libertins dont les poches sont garnies, et qui promettent une riche moisson.

Nous montâmes donc le perron à larges marches, et je tirai la sonnette de manière qu'elle annonçât, autant que le pouvait une sonnette, qu'il y avait là d'anciennes pratiques. L'hôtesse, conformément à l'habitude, vint elle-même à la porte, en tira les verrous et l'entr'ouvrit, afin de reconnaître ceux qui se présentaient. Une chaîne de sûreté retenait la porte entre-bâillée, de sorte qu'elle pouvait refuser l'entrée si les visiteurs ne lui convenaient pas, ou si la maison était déjà pleine.

Je pensai à tout cela, et prenant un air d'importance en rapport avec ma manière de sonner, je dis d'un ton d'assurance :

— Bonjour, madame Laylor; comment vous portez-vous ce soir? Vous étiez un peu souffrante la dernière fois que j'ai eu le plaisir de vous voir. Je vous amène un de mes bons amis, M. Treewell des États du Sud.



En un instant elle fut sur une chaise et sa main avait soulevé le rideau.

Ces mots produisirent un effet magique. La chaîne de sûreté fut enlevée, la porte s'ouvrit, et nous entrâmes comme de vieilles connaissances. Elle ne se rappelait pas, il est vrai, m'avoir jamais vu; mais mon air dégagé fit taire ses scrupules.

— Voulez-vous entrer au salon, messieurs, il n'y a personne, nous sommes tout à fait seules ce soir; ou bien voulez-vous venir avec moi au boudoir: mes demoiselles et moi nous faisons une partie de cartes pour nous désennuyer.

Oui! pour vous désennuyer! pensai-je: pour chasser la tristesse qu'amènerait la moindre réflexion. C'est là le tourment le plus terrible que ces malheureuses femmes ont à endurer: elles ne peuvent penser. Il leur faut quelque chose pour occuper constamment leur esprit. Si elles sont seules, elles jouent aux cartes; si elles sont en société, le vin est alors leur remède favori. Elles n'ont pas le moyen de l'acheter elles-mêmes, mais elles engagent les visiteurs à en envoyer chercher; elle se disent très-altérées, même quand elles sortent de boire: c'est là une des conditions de leur admission dans la maison. Si une de ces infortunées montrait quelques scrupules et hésitait à engager un homme à boire ou acheter du vin, ou même refusait de consommer à tort ou à raison ce qu'il a demandé, elle serait bientôt honteusement chassée de l'établissement. Il est donc très-rare qu'elles se couchent avant d'être ivres. Le lendemain matin ou plutôt dans l'après-midi, quand elles s'éveillent, c'est à peine si elles peuvent se lever et s'habiller pour recommencer leurs orgies de la veille: il leur faut un peu de rhum pour les remettre en train.

Ceux qui comme moi ont étudié avec attention la vie que mènent ces femmes ne s'étonneront pas du peu d'années qu'elles ont à passer en ce monde.

Nous acceptâmes l'invitation de madame Laylor, et nous la suivîmes dans le boudoir où se trouvaient ses demoiselles. Nous avions

nos raisons pour cela. Nous ne connaissons ni l'un ni l'autre madame Morgan, et, si nous l'eussions demandée, peut-être madame Laylor nous eût-elle présenté sous ce nom une autre personne. J'imaginai vivement un plan d'opération: je me dis que, si elles n'avaient eu aucun visiteur ce soir-là, elles n'avaient pas encore pris de vin, et se tiendraient naturellement sur la réserve. Je demandai donc une bouteille de vin aussitôt que nous fûmes entrés, et je cherchai le moyen de savoir si l'une de trois femmes qui se trouvaient là répondrait au nom de Lucie; je voulais alors lui dire à l'oreille le seul mot Athalie, et observer l'émotion qu'il causerait.

Celui qui n'a vu ces sortes d'intérieurs ne peut se faire une idée de l'effet que produisit la demande d'une bouteille de vin. Toutes avaient soif: nous fûmes immédiatement les bienvenus. Je prétendis, pour ne pas être forcé de boire, avoir un grand mal de tête. Lovetree prit un verre de vin avec elles.

Il y avait une de ces femmes que je m'imaginai être Athalie; mais je sus bientôt qu'elle s'appelait Nanette; une deuxième était mademoiselle Belle, et la troisième Adélaïde. Cette dernière était une des plus jolies filles que j'eusse jamais vues, elle avait d'admirables cheveux d'un blond doré. Je l'ai souvent rencontrée depuis dans la rue, et je n'ai jamais pu la voir sans l'admirer et sans penser à sa mère, qui pleure sans doute sa fille perdue.

Certain qu'Athalie n'était aucune de ces trois femmes, je me mis à dire d'un certain ton de familiarité :

— Qu'est-ce donc que vous avez fait de cette jeune fille qui était ici l'autre soir? Elle a des cheveux châtain, des yeux bleus et une taille moyenne.

— Comment l'appellez-vous?

— Oh! que le diable emporte les noms! je suis toujours brouillé avec les noms.

— Je sais de qui il veut parler, dit Adélaïde, c'est Lucie... Lucie Smith.

— Oui, oui, c'est elle-même, dans tous les cas c'est Lucie.



— Je ne veux plus mendier: je veux être comme ma cousine Juliana.

— Elle est dans sa chambre. Elle est de mauvaise humeur... elle nous boude... Je ne serais pas étonnée qu'elle fût changée en fontaine avant peu, car voilà trois jours qu'elle ne fait que pleurer.

— Elle pleure! Et qui la fait pleurer? On ne doit guère pleurer ici, ce me semble. Est-ce que vous pleurez jamais, vous?

Je surpris presque une larme dans son œil, mais elle la retint.

— Faites descendre Lucie, voyons, qu'elle prenne un verre de vin avec nous; faites-la descendre, et demandez une autre bouteille.

— Elle ne veut pas venir. Nous avons toutes essayé de la faire descendre, c'est inutile. Elle est vexée de ce que madame Laylor ait pris ses effets comme garantie de ce qu'elle lui doit. Elle ne gagne rien, elle n'a jamais rien gagné qu'avec Frank Barkley, et elle l'a

donné pour racheter sa montre et une vieille Bible dont elle n'a que faire.

— Voyons, il faut que je la fasse descendre. Je n'aime pas les filles qui boudent. Où est sa chambre ?

— Au troisième étage sur le derrière... C'est cela, allez la chercher et faites-la descendre. Il y avait plus d'une semaine qu'elle n'était sortie, madame Laylor l'a emmenée en ville en voiture aujourd'hui pour l'amuser un peu. Si elle venait à mourir ici, il faudrait encore l'enterrer; et cela occasionne des frais.

— Eh bien, je vais la faire descendre; vous allez voir si je ne réussis pas. Viens donc, Treewell; si elle ne veut pas venir, nous l'apporterons.

Nous montâmes au troisième étage, certains d'y trouver celle que nous cherchions; nous n'avions éveillé aucun soupçon, aucune de ces femmes ne s'imaginait que nous eussions le projet d'entraîner Lucie Smith loin de ces scènes de débauche contre lesquelles son cœur se révoltait. Nous montâmes donc et nous passâmes devant trois portes sur lesquelles étaient inscrits les mots : « Chambres particulières. » Nous ne cherchâmes pas à voir ce qui s'y passait, car c'est là que vont ceux qui viennent la nuit et couverts d'un voile. Arrivés à la chambre qu'on nous avait désignée, nous frappâmes; on ne répondit pas.

Comme elle se serait hâtée d'ouvrir la porte si elle eût su ce que lui voulaient ceux qui heurtaient ! Fatigués de frapper sans obtenir de réponse, nous entrâmes enfin; mais il n'y avait personne : la prisonnière s'était échappée.

La vérité m'apparut à l'instant même : elle s'était enfuie chez madame May. M. Lovetree pensa que ce n'était pas probable, car Stella nous avait dit que l'on ne voulait pas la laisser sortir de la maison.

— Cela n'y fait rien. Je suis presque sûr que madame May a réussi à la faire sortir. Les femmes sont pleines de ruses. Il est très-probable qu'elle est venue quand Stella lui a répété tout ce que madame Morgan lui avait dit.

La première chose qui frappa les regards de Lovetree fut la Bible sur le premier feuillet de laquelle étaient inscrits le nom d'Athalie, son âge, le nom de l'endroit où elle était née, l'âge et le nom de ses père et mère, grand-père et grand-mère; c'était une véritable généalogie. Je crus qu'il allait en devenir fou. Il était heureux que nous ne l'eussions pas trouvée là; sa raison n'aurait pu résister à ce choc, si nous l'avions vue déhonorée comme celles avec lesquelles nous venions de boire : et cependant il était au désespoir de ne pas la voir, il lui était impossible d'attendre jusqu'au lendemain pour la retrouver !

Nous pensâmes d'abord à nous rendre chez madame May, mais nous nous rappelâmes que nous ne savions pas où elle demeurait; et nous ne savions où la trouver, car j'avais perdu la carte que Stella m'avait donnée.

Il fut résolu que nous descendrions au boudoir, où nous resterions encore quelques minutes à jaser avec le même sang-froid qu'auparavant, et que nous rentrerions chacun chez nous, en attendant les événements que le lendemain nous promettait. Les jeunes femmes nous raillèrent en nous voyant rentrer seuls. Deux hommes, disaient-elles, n'avaient pu faire descendre une femme !

Je prétendis être piqué de ce qu'elles s'étaient moquées de nous en nous envoyant à une chambre où il n'y avait personne. Ma réponse surprit vivement madame Laylor.

— Est-ce qu'elle n'était pas dans sa chambre ?

— Non, et il y a même longtemps qu'elle en est sortie. Ce n'est pas à des gens comme nous que l'on joue de ces tours-là.

— Je vous jure sur l'honneur, messieurs, que je n'ai voulu vous jouer aucun tour.

Elle se hâta d'appeler :

— Marthe, dit-elle, savez-vous où est Lucie Smith ? Elle n'est pas dans la chambre. L'avez-vous laissée sortir ce soir ?

— Non, madame. Je n'ai laissé sortir que cette couturière qui était venue.

— Où est Kate ? Dites à Kate de monter... Kate, avez-vous laissé sortir quelqu'un ce soir ?

— Oui, madame, j'ai laissé sortir la couturière.

— Vous l'avez laissée sortir ? Mais Marthe prétend lui avoir ouvert la porte.

— C'est moi, madame.

— Du tout, c'est moi.

— Comment ! c'est vous deux ?

— Je l'ai ouverte, moi.

— Mais moi aussi.

— Allez au diable, niuses que vous êtes ! vous êtes bien de vraies Irlandaises ! Vous avez donné la clef des chaînes à la couturière ! J'ai perdu le pari de cent dollars que j'avais fait avec Frank Barkley ! J'avais parié que je la garderais ici jusqu'à ce qu'elle y restât volontairement.

Ces paroles furent suivies d'un blasphème comme je n'en avais jamais encore entendu et comme j'espère n'en plus entendre sortir de la bouche d'une femme. Jamais un ivrogne de régisseur d'esclaves n'avait vomi, à propos de l'évasion d'un de ses noirs, des expressions aussi ignobles que celles que suggéra à madame Laylor la fuite d'une pauvre jeune fille qu'elle voulait dégrader jusqu'à son niveau, à la-

quelle elle voulait fermer à jamais les voies du bien et de la vertu. Athalie serait devenu d'un bon produit : ses charmes, sa jeunesse, ses manières auraient attiré la foule dans la maison. Mais elle venait de s'échapper, peut-être avec l'intention de se venger de celle qui, sous prétexte d'amitié, l'avait d'abord volée, avait prétendu qu'elle lui devait de l'argent, l'avait débauchée, l'avait enivrée et honteusement prostituée. Il serait inutile de prétendre qu'Athalie était sortie pure comme elle était entrée : elle avait succombé, elle avait misérablement péché.

Je lui ai entendu dire plus tard, quand elle cherchait à atténuer et non à excuser sa faute, qu'elle avait tant souffert, qu'elle se trouvait dans un tel abandon, chargée de dettes, trahie par ceux auxquels elle s'était confiée, qu'elle s'était laissée aller à noyer ses chagrins dans le vin, et qu'elle avait enfin accepté l'offre que lui avait faite maintes fois Frank Barkley de racheter sa montre et sa Bible. Il avait honorablement rempli sa promesse; mais plus tard la montre fut volée par un ami de la maison.

Athalie s'était souvent décidée à s'enfuir, mais il lui semblait toujours qu'il n'y avait pas moyen de s'échapper; et on la tenait dans un tel état de surexcitation, qu'elle ne pouvait se résoudre à rien. Une des difficultés qu'elle redoutait le plus était qu'elle ne savait où aller, qu'elle n'avait aucun ami qui pût la recevoir ou lui donner des conseils; et les jours se passaient sans qu'elle prit une résolution, elle défaisait le soir les plans qu'elle avait imaginés dans la matinée. Frank semblait lui porter beaucoup d'intérêt. Il l'aimait, mais c'était d'un amour égoïste. Il ne voulait pas l'entendre parler de départ; il aimait à la savoir là, et il la gardait avec presque autant d'anxiété que madame Laylor elle-même; il la conduisait au théâtre, dans les salons; il l'invitait à souper, à l'accompagner au bal. Mais il ne lui offrit jamais de la faire évader. Elle commençait aussi à l'aimer : une femme aime toujours celui qui se montre son esclave dévoué.

Madame Laylor cependant ne trouvait pas son compte à cette sorte d'attachement : cela ne lui rapportait rien. Elle aurait voulu pouvoir vendre les charmes d'Athalie à quelque riche libertin chaque fois qu'elle en aurait trouvé qui eussent bien voulu payer l'influence qu'elle prétendait avoir sur la jeune veuve.

Un des admirateurs les plus passionnés d'Athalie était un jeune Français qui employa toute sorte de moyens pour gagner ses bonnes grâces : il n'épargna ni démarches ni argent. Il alla jusqu'à remettre à madame Laylor une magnifique bague ornée de diamants, qu'il promit de lui donner si elle pouvait le faire bien venir d'Athalie.

Quand tous autres moyens ont été inutiles, quand l'orgueil et la convoitise n'ont pu achever la ruine d'une femme, il reste encore un essai à faire, c'est l'essai d'une passion qui semble plus puissante que toutes les autres réunies : on peut essayer de la jalousie.

Il y a dans *Othello* un passage qui parle des manœuvres qu'emploie le misérable qui veut faire usage de la puissance que donne cette passion. Ces artifices ne sont rien auprès des mensonges et des histoires inventés pour exciter la jalousie d'Athalie et celle de Frank, et permettre à madame Laylor de gagner le diamant du Français.

Il arrive trop souvent que le méchant triomphe : la jalousie, le désir de se venger rendent plus de femmes infidèles que toute autre cause que ce soit.

Toutes ces manœuvres eurent le plus complet succès, et le démon qui avait triomphé d'Athalie se moqua de sa crédulité, lui montra comment on s'était joué d'elle : c'était dans le but de lui faire perdre tout respect d'elle-même et afin qu'elle s'abandonnât à tous les excès. Cette révélation eut un effet tout contraire. Athalie s'abandonna à la douleur et se laissa aller aux regrets les plus amers : ce fut cette révélation qui causa les pleurs que Stella avait vus couler. Stella avait raconté à sa mère tout ce qu'Athalie lui avait dit : la pauvre enfant était loin de comprendre toutes les paroles de madame Morgan; mais sa mère devina ce qui s'était passé, car elle savait comment les jeunes filles sont entraînées dans ces maisons, et quels moyens on emploie pour les contraindre à y rester.

## CHAPITRE XXXIV.

### Digression.

J'ai vu il n'y a pas longtemps quelque chose qui montre jusqu'à quel point ces malheureuses filles deviennent prisonnières dans ces établissements : c'est une des scènes que l'on peut voir parfois dans les rues de New-York.

Je suivais une nuit une des rues à l'ouest de Broadway : il pouvait être une heure du matin. Je vis une ombre qui se glissait le long d'une maison et en m'approchant je reconnus un nègre que j'avais vu dans la journée occupé à scier du bois qu'il jetait par un soupirail dans les caves de la maison devant laquelle il se tenait. Je le connaissais ou croyais le connaître pour un pauvre diable assez honnête, et je fus peiné de voir que je m'étais probablement trompé : je crus qu'il avait laissé le soupirail ouvert tout exprès, et qu'il avait l'intention de voler quelque chose dans la cave. J'allai jusqu'au coin de l'autre rue, je me cachai et me mis de l'autre côté, d'où je pouvais

voir tout ce qu'il allait faire. Les réverbères avaient compté sur la lune, qui de son côté leur avait manqué de parole. C'était une nuit obscure et brumeuse comme pouvait la désirer une bande de voleurs.

Mon individu s'approcha bientôt du soupirail, ouvrit la grille et en sortit une malle. Mon cœur battait d'émotion, de peur et de chagrin. J'étais sur le point d'appeler la police, dans le but de lui donner l'occasion de s'échapper et de l'empêcher de voler la malle, quand je vis sortir du même soupirail un chapeau de paille, un châle de femme et le reste. Ma frayeur disparut : mon scieur de bois pouvait encore être un honnête homme, seulement il était probable qu'il aidait un voleur. Pourquoi, en effet, quittait-elle d'une manière aussi suspecte cette maison que j'avais toute raison de croire honnête ? J'avais passé cent fois devant cette maison et je n'avais jamais rien vu de répréhensible.

Le nègre mit la malle sur son épaule et descendit la rue, la femme le suivit. C'est une chose que l'on voit assez souvent : il n'y avait là rien qui pût exciter le soupçon de l'agent de police le plus ombrageux. Elle avait l'air d'une voyageuse qui venait d'arriver par le chemin de fer de Boston, d'Albany ou d'Érie, qui tous ont des convois de nuit. Ils descendirent les rues les unes après les autres, et je les suivais, craignant cependant que cette course ne fût pas près de finir, je m'approchai de la femme, et lui mettant la main sur l'épaule, Arrêtez ! lui dis-je.

Elle jeta un petit cri d'étré : Oh ! ne m'arrêtez ; pas ne m'arrêtez pas, je vous en prie.

Le nègre s'arrêta, regarda de mon côté et mit la malle à terre : il pensait évidemment qu'un agent de police venait de l'arrêter, et que ce qu'il avait de mieux à faire était de décamper au plus vite. Les lampes brillaient dans ce quartier, car on venait de commencer à allumer. Le nègre me regarda une seconde fois avant de jouer des jambes et pour être bien sûr qu'il était réellement urgent de s'échapper, puis il partit d'un éclat de rire impossible à tout voleur pris sur le fait.

— Ha ! ha ! ha ! ha ! mam'zelle, vous pas connaître massa ! vous pas voir massa avant ? Vous croire massa un gendarme ? Vous voir lui ! vous croire lui vous faire mal ? lui pas faire mal à un enfant, pas faire mal à une femme ! Moi connaître massa ! ha ! ha ! moi content de le voir. Moi lui dire toute l'histoire ; moi croire lui dire qu'une dame toujours droit de voler son malle, et de quitter maison comme ça !

— Maison comme ça, Pierre ? Est-ce que ce n'est pas une maison honnête ?

— Maison, bonne maison ; mais gens dedans, pas tout à fait même chose.

— Comment, Pierre, qu'est-ce que tu veux dire ? Est-ce que ce n'est pas la maison de M. Ingram, dont voici le nom sur la porte ; je sais qu'il est riche, car je le vois toujours dans les cafés et les tavernes avec des personnes riches : n'est-ce pas à lui cette maison ?

— Lui riche ! oh ! massa, lui homme de cette femme, elle lui donner tous beaux habits, bagues d'or, et lui amener messieurs pour voir les demoiselles.

— Dieu du ciel ! c'est un sépulcre blanchi, qui ne contient que des os et de la pourriture !

— Agnès dire même chose : Agnès dire qu'elle trouve os d'hommes morts dans les cendres, et des boutons, des chiffres d'habits de femme dans un coin dans la cave ; elle voir spectre de femme, elle pas vouloir rester dans la maison, et moi aider Agnès à porter son malle : vous voir moi prendre la malle, massa ?

— Oui, je t'ai vu, et j'ai voulu savoir pourquoi tu la prenais à une pareille heure de la nuit par un soupirail de cave. L'histoire du revenant ne me semble pas suffisante : si elle eût eu peur des revenants elle ne serait pas descendue à la cave à cette heure-là, cela n'est pas probable.

— O monsieur, dit la jeune femme, le spectre monte tous les soirs dans la chambre où la pauvre fille avait été séduite, il n'y a pas une des femmes de la maison qui ose rester dans cette chambre. On me l'avait donnée d'abord quand je suis arrivée. Je ne savais pas qu'elle était hantée ; mais je le sus bientôt, car le revenant me dit comment on l'avait enfermée dans le trou à charbon, comment on l'avait étouffée ; puis coupé son corps en morceaux, qu'on en avait brûlé une partie, et enterré l'autre dans la chaux et des cendres, et que si je cherchais dans un coin de la cave je trouverais quelques-uns de ses os, et j'en ai trouvé, monsieur ; c'est ce qui m'a décidée à m'enfuir, et voilà pourquoi je suis ici.

— Et qu'est-ce que vous allez devenir maintenant ?

— Je vais aller chez Pierre, je n'ai pas d'autre endroit où aller, et j'essaierai de trouver une place.

— Une place ? Comment, Pierre ? Mais n'est-ce pas là une des filles de cette maison ?

— Non, non, pas exactement ; mais vous venir avec nous, voir maison à moi, lui tout près d'ici : elle vous dira toute son histoire. Moi pas croire elle mauvais fille, massa.

— Eh bien ! conduis-nous.

Pierre recharga son fardeau sur ses épaules, et tourna bientôt dans une allée étroite et obscure où j'aurais hésité à entrer, si l'honnête scieur de bois ne m'eût montré le chemin : il nous conduisit

jusqu'à une maison principalement occupée par des nègres qui gagnaient leur vie assez honorablement. Après de certaines maisons occupées par d'autres étrangers, celle-là était un petit paradis. Il y avait six étages, et c'était au dernier que demeurait le pauvre nègre, privé de ses deux jambes, qui vendait des bouquets. Une porte s'ouvrit comme nous nous approchions, une lumière brilla sur le seuil, et une voix demanda :

— Est-ce toi, Pierre ? Elle avec toi, Pierre ? Moi, contente !

C'était la femme de Pierre qui se réjouissait de voir une pauvre fille arrachée à une vie de perdition. Une femme qui appartenait à une race méprisée et avait été reçue dans le sein de l'Église chrétienne, mais que quelques chrétiens à peau blanche croyaient indigne de s'asseoir auprès d'eux, remplissait un acte de charité que plus d'une de ses sœurs en christianisme auraient cru au-dessous de leur dignité.

Nous entrâmes dans la maison de Pierre : le pauvre homme n'occupait qu'une chambre ; les meubles étaient mesquins et rares, mais ils étaient propres. Il y avait un petit fourneau et les ustensiles de cuisine nécessaires : on y voyait une table, un morceau de tapis sur le plancher, une autre table dans un coin sur laquelle se trouvait une petite nappe et une grande Bible ouverte ; les lunettes de Phébé étaient sur la page, et montraient qu'elle s'était occupée à lire en attendant le retour de Pierre. Il y avait un lit le long de la muraille, on en avait retiré un matelas que l'on avait étendu sur le plancher à l'intention de la nouvelle arrivée. Phébé accueillit chaleureusement Agnès : nous la reverrons plus tard accomplissant un autre acte de charité. Il est probable que nous reverrons aussi Agnès.

Pierre expliqua à Phébé comment il se faisait que je me trouvais avec eux, et nous priâmes ensuite Agnès de nous raconter son histoire. Je ne vous la raconterai pas maintenant, j'aime mieux vous dire l'histoire d'une fille disparue qui pourra vous donner une idée de ce qu'il peut y avoir de vrai dans ce qu'Agnès nous a dit des apparitions du revenant.

La Tribune contenait il n'y a pas longtemps un appel pathétique fait au public pour obtenir quelques informations sur une jeune fille qui venait de disparaître.

C'était une grande et jolie fille d'environ dix-sept ans, au teint bruni et aux cheveux noirs. Elle était élégamment vêtue, et était sortie de la maison de son père dans Spring street auprès de Broadway pour aller chez son frère quelques numéros plus loin.

Elle avait disparu !

L'étranger qui a visité les trois grands hôtels qui se trouvent au coin de Spring street et de Broadway, et qui lit cette réclame, peut s'étonner à bon droit qu'une jeune fille disparaisse dans un quartier aussi bien habité. Il ne sait probablement pas que les croisées d'un de ces grands hôtels font face à l'un des pires établissements de jeu et de loterie qu'il y ait dans la cité, et regardant de l'autre côté vers des maisons que l'on ne peut nommer dans aucun langage par des expressions assez infâmes ; des maisons qui sont toujours ouvertes pour laisser entrer d'innocentes jeunes filles, et d'où les jeunes filles ne ressortent jamais innocentes : elles sont perdues.

Ce n'était pas la première fille perdue dans New-York ; sa mère n'était pas la première qui eût souffert cette affliction, qui eût fait un inutile appel à la presse pour avoir des nouvelles de son enfant.

J'ai une autre histoire à vous conter d'une jeune fille perdue. Il y a quelques années la maison n°... de la rue de l'Église passait pour la plus heureuse de toute la rue : il y en a beaucoup dans la même rue qui sont loin de passer pour avoir de la chance ; mais celle-là est peut-être aujourd'hui la plus malheureuse de toutes. Ce fut dans cette maison que disparut une jeune fille il y a environ trois ans.

Je ne vous dirai pas son vrai nom à cause de sa famille et par égard pour ses frères et ses sœurs : nous l'appellerons Julie Montgomery. C'était une jeune fille qui, elle aussi, était grande et jolie et pouvait avoir dix-sept ans ; ses yeux et ses cheveux étaient noirs : elle était élégamment vêtue. Elle demeurait dans l'une des villes qui se trouvent en amont de la rivière, et elle vint avec son père et sa mère, qui apportaient des produits de leur ferme au marché sur l'un de ces bateaux qui descendent encombrés de marchandises de toute sorte. Il y avait sur le même bateau deux jeunes gens qui revenaient, disaient-ils, d'une partie de plaisir. C'était vrai ; mais ils auraient pu ajouter : Notre plaisir c'est votre mort. C'étaient des joueurs. Ils firent connaissance de Julie sur le bateau, et gagnèrent par leurs attentions toute la confiance du père et de la mère. À l'arrivée du bateau ils invitèrent Julie à les accompagner pour venir voir leurs sœurs ; ils devinrent très-pressants, mais ne montrèrent pas le même désir de recevoir la visite de la mère : parce qu'ils savaient, disaient-ils, qu'elle ne pouvait accepter, il lui fallait vendre son beurre, ses œufs, ses poules, faire ses achats, etc., de sorte que Julie fut seule à les accompagner. Vers le soir elle revint au bateau, et dit à sa mère que les demoiselles Camptown étaient des plus aimables, qu'elles l'avaient invitée à aller au théâtre, que l'on sortirait tard, et qu'elle resterait avec elles toute la nuit. La mère y consentit, M. Camptown était un homme si plein de prévenances !

En sortant du théâtre on alla prendre des huîtres et du vin. Julie devint très-gaie et de bonne humeur. On retourna à la maison, qui

n'était autre que cet affreux repaire de la rue de l'Église; les prétendues sœurs de Camptown n'étaient que les pécheresses de cette maison. Elle s'éveilla le lendemain à toute l'horreur de sa situation, elle se jeta hors du lit, courut vers la porte de la rue pour s'échapper : la porte était fermée à clef. La pauvre fille était perdue. Ses prières, ses pleurs furent inutiles. Les damnés auraient obtenu leur liberté plutôt qu'on ne l'eût laissée sortir. Elle ne rencontra que des railleurs, elle ne reçut que des consolations moqueuses.

Sa douleur se changea en colère furieuse, on lui lia les pieds et les mains et on la porta dans la cave pour laisser passer ses premiers accès de fureur et attendre que sa mère eût quitté la ville.

Camptown suivit à distance toutes les démarches du père et de la mère pendant trois jours. Après des recherches inutiles, ils s'en retournèrent le cœur plein de tristesse; leur fille était perdue! oui, elle était perdue!

Camptown retourna vers sa belle paysanne; mais elle était perdue pour lui aussi.... Le jour où l'on jettera cette rue par terre et que l'on creusera sous ces maisons, les journaux auront une histoire d'os humains que l'on aura trouvés sous terre.

Les gens qui habitaient cette maison, la quitteront bientôt; elle cessa d'attirer du monde. Le spectre de cette jeune fille hantait toutes les chambres : un des appartements entre autres ne fut jamais plus occupé. On dit qu'il y revient encore et que la maison n'est pas heureuse.

La mégère qui tenait cette maison quand cette jeune fille disparut, partit pour la Nouvelle-Orléans; elle perdit tout ce qu'elle avait, et on n'en entendit plus parler. Camptown vit encore. Je l'ai rencontré, il y a quelques jours, dans la rue même où une autre jeune fille vient de disparaître. A-t-il été complice de ce nouveau crime? Lecteur, une jeune fille est disparue, voulez-vous savoir où et pourquoi? Demandez au rhum, demandez au jeu.

Il nous faut maintenant laisser Agnès aux soins du scieur de bois et de sa femme, ces bons et charitables chrétiens que méprisent leurs frères et leurs sœurs parce qu'ils ont la peau noire... Il nous faut retourner à madame May et voir comment elle s'y prit pour faire évader la pauvre prisonnière.

## CHAPITRE XXXV.

Suites de l'évasion d'Athalie.

Le récit de Stella suffisait pour inspirer à sa mère le plus vif désir de voir Athalie; elle connaissait assez la perversité de New-York pour comprendre que son ancienne maîtresse avait besoin de son assistance.

Elle résolut de la sauver.

Dès que la nuit fut venue, elle mit son châle et son chapeau de paille et courut chez une voisine emprunter un second châle absolument pareil au sien.

— Qu'en voulez-vous faire? demanda la voisine.

— Ne vous en inquiétez pas; je vous le rapporterai ce soir sans faute.

Le châle revint en effet sur les épaules d'Athalie, qui put ainsi échapper à la surveillance de ses geôliers.

Lovetree retourna à son hôtel dans un état de mortelle inquiétude. Il ne pouvait douter que sa nièce eût habité une de ces maisons qui souillent ceux qui en respirent l'air empesté; il avait entendu de misérables femmes perdues parler d'elle comme d'une compagne, et il se demandait jusqu'à quel point elle avait descendu sur l'échelle du vice. Il avait d'abord vu madame Laylor douce et riante, puis furieuse comme la tempête. Il tremblait qu'elle n'eût l'idée de poursuivre Athalie, de la faire entrer dans son repaire et de la cacher si bien qu'il ne saurait peut-être jamais la trouver. Elle eût sans aucun doute cherché à se venger d'Athalie, si elle eût su où elle était.

Lovetree avait entendu madame Laylor jurer qu'Athalie l'avait volée et qu'elle saurait la faire condamner comme voleuse. Il ne croyait pas un mot de cette accusation infâme, car madame Laylor lui semblait capable d'inventer toute sorte de basses calomnies.

Il se trompait cependant sur un point. Madame Laylor était irritée du départ d'Athalie, sur laquelle elle avait fondé de grandes espérances de gain; mais elle n'aurait rien fait pour exposer sa vie ou sa liberté. Si elle l'avait retenue prisonnière, c'était une des nécessités de son commerce : le mensonge et le vol étaient des conditions de sa position. Ses manœuvres avaient été déjouées par une de ses victimes qu'elle croyait incapable de prendre aucune résolution : voilà tout. Sa fureur s'apaisa aussi vite que l'ouragan le plus violent : une partie de sa colère et de ses menaces s'adressait d'ailleurs à une des autres filles de l'établissement, où elle ne restait qu'à contre-cœur : elle voulait que la terreur l'empêchât de suivre l'exemple d'Athalie.

Les marchands cherchent toujours à se procurer des marchandises fraîches et neuves : les femmes qui tiennent ces sortes de maisons cherchent aussi à changer souvent de jeunes filles. Elles préfèrent celles qui viennent de la campagne ou des provinces. Il faut alors employer mille moyens divers pour leur faire oublier la maison, les

parents qu'elles viennent de quitter, et fermer leur cœur à tout souvenir de vertu; elles restent ensuite volontiers, elles demandent parfois en grâce de rester. Mais il importe dans cette branche de commerce d'être toujours approvisionné de nouveautés.

Les hommes traitent ces pauvres filles comme les enfants traitent leurs jouets. Aussi longtemps que les jouets sont neufs et brillants, on les admire; puis on s'en fatigue peu à peu, et on les repousse bientôt du pied pour en demander d'autres. Aussi les mégères de ces établissements ont recours à toute sorte d'artifices pour se procurer de nouveaux jouets.

Lovetree ne dormit guère, et le lendemain matin il était de bonne heure à circuler dans les corridors de l'hôtel d'Astor dans l'espoir de voir accourir Stella la petite marchande.

Stella dormait encore tranquillement chez elle : elle était rentrée pendant l'absence de sa mère et ne connaissait pas l'évasion de madame Morgan. Elles dormirent longtemps toutes les trois, et quand la mère de Stella s'éveilla et vit sa fille dormir si tranquillement, elle ne voulut pas l'éveiller avant que le déjeuner fût prêt.

Que Stella fut heureuse de voir madame Morgan!

— O ma mère! ma mère! s'écria-t-elle, laisse-moi aller le dire à ce monsieur : je vais vous l'amener, il va être si content de voir madame Morgan!

— Content de me voir, Stella! qui donc me connaît?

— Il ne vous connaît pas. Mais quand je lui ai parlé de vous, lui et l'autre monsieur se sont mis à dire qu'ils allaient aller chez madame Laylor pour vous en faire sortir.

— Comment, Stella! de qui donc parles-tu? lui demanda sa mère, nous ne comprenons pas un mot de ce que tu dis.

— Non, non, c'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre. J'oubliais que je ne vous ai rien dit encore des deux bons messieurs que j'ai rencontrés hier au soir à l'hôtel d'Astor. Oh! maman, mais où donc as-tu en ces deux bouquets? En voilà un que j'ai vu hier à l'échoppe de Joseph Butler : les as-tu achetés, maman?

— Non, Tom Top les a apportés comme nous rentrions hier au soir et a dit qu'un vieux monsieur à cheveux blancs les avait achetés à Joseph et lui avait donné un schelling pour les apporter. Il y en a un pour moi et l'autre pour toi.

— Oh! ce doit être lui! ce ne peut être personne que lui! Et puis, il s'appelle juste comme madame Morgan avant qu'elle fût mariée.

— Comment! Lovetree! il s'appelle Lovetree! Ce serait bien extraordinaire si c'était mon oncle qui demeure dans l'Ouest.

— Oui, ce serait étrange : mais maintenant que j'y pense, il vous ressemble. Non, non, je ne peux pas manger; il faut que je coure lui dire que vous êtes ici, il va être si content!

Stella avait raison : M. Lovetree fut vraiment heureux ce jour-là. Madame May et Stella étaient presque aussi heureuses qu'Athalie et son oncle. La reconnaissance fut bientôt faite, il la prit dans ses bras et l'embrassa avec effusion; puis il prit Stella, l'embrassa aussi tendrement en lui disant qu'elle n'aurait plus colporter son petit panier de marchandises, qu'il prendrait un magasin pour sa mère et qu'elle l'aiderait dans son commerce. C'était à Stella qu'il était redevable de tout le bonheur qu'il éprouvait; il devait une gratitude éternelle à madame May, qui avait arraché Athalie à sa honteuse prison : il leur raconta alors sa visite à madame Laylor, et la mère de Stella lui dit comment elle avait réussi à faire sortir Athalie. Elle l'avait couverte de son châle et l'avait faite descendre la première; puis attendant le moment où l'autre servante se trouvait dans le corridor, elle était descendue et lui avait demandé d'ouvrir la porte.

Stella voulut aller conter tout cela à Joseph pour que Joseph le dit à l'autre gentleman. Joseph s'acquitta de sa mission quand l'autre gentleman passa et dit un mot de politesse et d'encouragement au pauvre estropié. Et quand la nuit vint, les deux amis, les deux dames et la petite marchande s'assirent tous ensemble dans la chambre de madame May autour d'un souper comme on n'en avait pas encore fait dans cette maison. C'était une fantaisie de M. Lovetree : il avait voulu tuer le veau gras pour le retour de l'enfant prodigue et réunir à table chez madame May tous ceux qui avaient pris part à l'événement. Il alla donc commander les mets les plus délicats; il les fit porter chez madame May, et nous formâmes la société la plus heureuse de tout New-York.

## CHAPITRE XXXVI.

Le testament. — Frank Barkley.

Pendant la journée, Athalie et son oncle s'étaient réciproquement communiqué toutes les particularités de leur existence. Elle lui avait avoué ses égarements, il lui avait pardonné et avait promis de l'aimer aussi longtemps qu'elle l'aimerait. Il avait ensuite prié Stella de lui acheter de quoi écrire; et la jeune fille, les yeux brillants de joie, lui avait apporté un portefeuille qu'elle avait elle-même confectionné avec du papier de couleur.

Il écrivit pendant quelques instants, enveloppa le portefeuille de Stella dans un vieux journal, le mit sous son bras et sortit sans mot dire. Stella trouva cette conduite très-irrégulière : elle fut sur le

point de pleurer à l'idée de perdre un objet qui lui avait coûté plusieurs heures de travail; mais bientôt un jeune garçon rapporta le même paquet enveloppé du même journal : le nom de Stella était écrit sur le dehors, elle l'ouvrit pour voir ce qu'il pouvait y avoir mis : Du papier, pensait-elle, pour remplacer celui dont il s'est servi.

Mais elle se trompait : au lieu de son portefeuille de papier elle en trouva un des plus beaux qu'il fût possible de se procurer à New-York, avec un assortiment complet de papeterie.

Quand le souper fut fini, Stella apporta son portefeuille pour le montrer à sa mère; et M. Lovetree annonça que le papier qu'il avait emprunté à Stella lui avait servi à écrire son testament.

— J'ai nommé Athalie mon héritière, dit-il; je l'adopte, et à l'avenir ce sera ma fille. J'espère qu'elle aura toujours pour moi les égards qu'elle aurait pour son père. Elle est orpheline, elle est... veuve.

— Veuve! comment veuve?

— Est-ce que Walter est mort?

— Est-ce vrai, mon oncle... mon père?

— Oui, c'est vrai. Quand je suis allé voir mon avocat pour lui demander si mon testament était en règle, il m'a dit : — Athalie Morgan! ce doit-être la veuve de Walter Morgan?

— Veuve! ai-je répliqué, comment veuve? Exactement comme vous venez de vous écrier. Il m'apprit que Walter était mort, et me dit que c'était un bonheur puisque l'ivrognerie l'avait complètement abruti. Maintenant Athalie est mon héritière, elle aura tout ce que je possède : elle en fera ce qu'elle voudra quand je serai mort; elle se remariera si elle le veut, car elle m'a promis de ne pas se remarier de mon vivant. Il y a une clause de mon testament que je vais vous lire; j'aime à rendre les gens heureux, et je vais rendre une mère heureuse en assurant le sort de son enfant après elle. Voici ce que c'est : Je lègue à la personne qui m'a prêté sa plume pour écrire ce testament la somme de cinq cents dollars.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc qui vous fasse pleurer? Je croyais que j'allais vous rendre tous aussi heureux que possible, et voilà que vous pleurez tous à l'envi!

— O mon oncle, mon oncle, vous nous avez tous rendus heureux, ce sont des pleurs de bonheur et de reconnaissance... Que vous êtes bon et généreux!

— O monsieur Lovetree, vous êtes la providence de la pauvre veuve, la providence de ma chère enfant!

— C'est pour moi, ma mère, pour moi? vous dites que c'est pour moi? oui? Oh! maman, puis-je l'embrasser?

Stella était dans les bras de M. Lovetree avant que personne pût exprimer une opinion, et qui dira qu'il eût payé trop cher ce moment de bonheur au prix de cinq cents dollars? Le bonheur est contagieux, ceux qui l'éprouvent voudraient pouvoir le communiquer à tous ceux qui les entourent : Stella étendit une main vers sa mère et l'attira vers M. Lovetree, et Athalie s'approchant de ce groupe les embrassa tous les trois à la fois.

Pendant que cette scène se passait chez madame May, je retournai à la maison de madame Laylor. La tempête était apaisée, il faisait calme plat. Je fus reçu à bras ouverts : la bouteille de vin que j'avais commandée la veille me fut accueillie en vieil ami. Je n'avais plus les mêmes raisons pour acheter du vin, et je n'en fis pas demander : je pris un air sérieux et décidé, et dis à madame Laylor que je désirais lui parler en particulier.

Je n'ai pas besoin de rendre compte de notre conversation. Il me suffira de dire qu'au moment où Lovetree prenait congé d'Athalie, on frappa à la porte : un homme entra et déposa sur le plancher une malle, un carton et un paquet. Athalie ouvrit d'abord le paquet, elle voulait montrer à son oncle la Bible que lui avait donnée sa mère. Tout était retrouvé, tout, excepté la montre, qui était perdue à tout jamais.

Au moment où je sortais de chez madame Laylor avec le portefaix qui emportait les effets d'Athalie, je rencontrai Frank Barkley, et m'arrêtai quelques minutes à causer avec lui. — Vous pouvez être certain, me dit-il quand il me quitta, que je réclamerai le paiement de ma gageure; la somme est dans les mains d'un ami qui me la remettra.

Le lendemain une nouvelle surprise attendait Athalie. Quand leur déjeuner fut achevé, les trois femmes se mirent à causer des événements de la veille et à se féliciter mutuellement de ce qui leur était arrivé; elles combinaient divers plans pour l'avenir en attendant M. Lovetree, qui avait promis de venir les retrouver. Stella et sa mère se proposaient d'aller chercher un petit magasin, où elles voulaient vendre des objets pareils à ceux que la petite marchande avait coutume de colporter dans son panier. Athalie et son oncle devaient se mettre en recherche d'une maison, car il avait l'intention de s'établir à New-York aussitôt qu'il aurait réglé ses affaires dans l'Ouest. En attendant, Athalie aurait une maison dont elle louerait quelques appartements meublés et où il aurait une chambre à lui.

— Et nous y vivrons en paix, disait Athalie; s'il est malade, je prendrai soin de lui; il sera plein d'attention pour moi si je suis souffrante; il est si bon, n'est-ce pas, madame May?

— C'est vrai, répondit madame May, vous serez bien heureuse,

mais ce ne sera pas à comparer au bonheur de Stella et au mien quand nous serons établies. Je suis déjà au comble de mes vœux; il n'y a qu'une chose qui me tourmente en ce moment, je ne sais pas ce que je vais faire, je n'ai pas d'argent pour acheter ce qu'il nous faut aujourd'hui. Je viens de payer le loyer d'un mois d'avance, dix dollars; j'ai acheté une pièce de toile pour mon ouvrage, et Stella a dépensé ce qu'elle avait pour renouveler son approvisionnement, de sorte que nous n'avons plus rien. Si vous aviez de l'argent comme autrefois, je ne serais pas embarrassée : je vous prierais de me prêter cinq dollars, et je sais bien ce que vous me répondriez... non, vous ne me répondriez rien, vous iriez tout droit à votre secrétaire, vous les prendriez dans le tiroir à gauche, il me semble vous voir encore, et vous me diriez : Voilà, voilà! allons, allez-vous-en, je n'ai pas besoin de remerciements, allez à vos affaires... Mais ce temps-là n'est plus. Je vais être obligée de faire comme tous les indigents, je vais aller au mont-de-piété.

— Je me trouve malheureusement dans le même embarras, madame May, dit Athalie, j'ai le plus grand besoin de quelques dollars, et je ne sais que faire. J'allais vous demander si vous pouviez me les prêter. Je n'ose les demander à mon oncle pour moi, mais je les lui emprunterai pour vous.

— Non, non, je ne veux pas, je peux m'en passer très-bien : je peux mettre quelques draps au mont-de-piété, je saurai m'en passer pendant quelques jours.

— Inutile que vous refusiez, j'y suis décidée; d'ailleurs il est trop tard pour discuter là-dessus, le voici qui entre.

On frappait en effet à la porte; elles n'attendaient personne, ce devait donc être M. Lovetree. Athalie se trompait cependant : c'était un commissionnaire qui n'apportait ni paquet ni portemanteau, mais une simple lettre adressée à Lucie Smith.

Athalie allait la refuser, quand elle se rappela que madame May et Stella savaient toutes les deux que c'était là le nom qu'elle portait chez madame Laylor. Cependant elle rougit et trembla : elle rougit en se souvenant qu'elle avait dit autrefois qu'elle ne changerait jamais de nom; elle trembla en pensant que quelques-unes de ses vieilles connaissances pourraient lui écrire ou parler d'elle sous ce nom d'emprunt. Elle aurait désiré pouvoir chasser de sa mémoire le souvenir des jours de honte et de péché où elle portait ce nom; elle ne se les rappelait qu'avec horreur, qu'avec un profond regret de sa chute.

Mais son trouble s'accrut encore quand en ouvrant la lettre elle vit au bas la signature de Frank Barkley. Elle fut près de s'évanouir : ses yeux se voilèrent, elle était poursuivie par le compagnon de ses fautes, elle crut qu'il venait lui demander de renouer leurs relations; elle vit le nom de Frank Barkley, puis les mots de Ma chère Lucie qui se trouvaient en tête, et elle ne vit plus rien et fut obligée de donner la lettre à madame May.

Madame May le lut et s'écria : — O mon Dieu! en remettant la lettre à Athalie.

— Lisez, ajouta-t-elle, vous verrez qu'il n'y a là rien de mal.

Son joyeux sourire fit rentrer la confiance dans le cœur d'Athalie, qui lut ce qui suit :

« MA CHÈRE LUCIE,

» Vous m'êtes plus chère que jamais. Un de nos amis communs m'a appris tout ce qui vient de vous arriver. Laissez-moi d'abord vous prier de me pardonner tout le mal que je vous ai fait. Ne craignez pas de me rencontrer dans la rue ou à l'église, car je ne vous rappellerai notre liaison ni d'une manière ni d'une autre. Je vous connais maintenant, je ne vous connaissais pas auparavant, et je sais que je ne suis pas digne de votre amitié. Je suis un homme du monde, et ce qu'on appelle un homme de plaisir. J'ai passé bien des heures de bonheur avec vous, mais je n'ai jamais passé de nuit aussi heureuse que la dernière : j'étais seul dans ma chambre livré à mes pensées; je me disais que mes semblables et moi nous faisons tout au monde pour accroître le nombre des femmes que nous méprisons, que nous daignons à peine regarder quand nous les rencontrons!

» J'ai reconnu qu'il était bon de réfléchir un peu. J'ai beaucoup pensé à vous et à votre histoire : je me suis rappelé ce que vous m'avez dit, ce que m'avait conté madame Laylor et surtout ce que m'a révélé votre ami. Vous me croirez quand je vous dirai que je suis heureux de vous voir abandonner le misérable genre de vie que je vous avais fait adopter. C'était de l'égoïsme de ma part, je suis maintenant plus raisonnable.

» Vous savez que j'ai gagné ma gageure. J'ai été payé, je n'ai pas besoin de cet argent, il vous sera utile. Il vous est dû, et beaucoup plus encore, car cette femme méchante et avare vous a odieusement trompée. Vous avez perdu votre montre, c'est en partie ma faute. Si je n'avais pas cru les mensonges que l'on me disait sur votre compte, cela ne serait pas arrivé; car alors je vous eusse été fidèle, et vous ne m'auriez pas trompé, vous n'auriez pas fait la connaissance de celui qui vous a volé votre montre. Je ne peux pas vous la rendre, mais je vous en envoie une autre. Je vous envoie aussi mon bon sur la Banque pour la somme que j'ai gagnée et pour celle que j'avais risquée. Si jamais vous avez besoin d'un ami vrai et sincère, souvenez-vous de

FRANK BARKLEY. »

Athalie leva des yeux pleins de larmes et dit tranquillement : Madame May, vous n'aurez pas besoin de porter vos effets au mont-de-piété. Prenez ce papier et allez à la Banque, ou je m'en vais écrire un mot à un ami qui va vous changer immédiatement le billet, il est payable au porteur; il y a cent dollars pour vous et autant pour moi. Voyons la montre maintenant.

La montre excita leur plus vive admiration; et quand M. Lovetree arriva, la lettre lui fut présentée. Il la lut et dit :

— Il a bon cœur après tout, malheureusement il est entraîné par la mauvaise compagnie qu'il fréquente. Cependant il est entré dans la bonne voie, et j'essayerai de l'y maintenir. Savez-vous où il demeure, Athalie?

— J'ai son adresse dans ma malle, monsieur.

— Bien, vous me le donnerez quand vous aurez le temps; nous lui montrerons qu'il n'a pas jeté des perles devant des porceux.

Stella allait sortir pour recevoir le montant du mandat, quand M. Lovetree lui dit : — Donnez-le-moi, je m'en charge.

Il prit alors une poignée d'or dans sa poche et remit cinquante dollars à Athalie en lui disant qu'il lui apporterait le reste le lendemain, que cela lui suffirait probablement jusqu'à son retour.

Madame May et Stella se mirent en quête d'un magasin à louer et en trouvèrent bientôt un à leur convenance; ce fut le commencement de leur fortune, car leur petit commerce prospéra merveilleusement.

C'est une boule de neige qui grossit en roulant. Pourquoi d'autres âmes bienveillantes ne commenceraient-elles pas à rouler d'autres boules de neige? Il ne manque pas de petites filles qui colportent leurs marchandises dans les rues et qu'il faudrait tout simplement établir dans d'humbles boutiques.

Maintenant nous devons dire adieu à Stella et à sa mère : nous ne les reverrons peut-être pas, mais leur vertu a obtenu sa récompense.

Athalie alla demeurer avec son oncle; Maggie nous a parlé de leur maison; nous les reverrons plus loin.

La scène va de nouveau changer; un an, deux ans ou plus se sont écoulés, qu'importe? Le lecteur veut des faits; la lectrice ne s'inquiète ni de faits ni de dates, elle cherche une histoire amusante, voyons ce que contient le chapitre suivant.

## CHAPITRE XXXVII.

### Nouveaux personnages.

Il n'y a rien de si mauvais qu'il n'y ait au fond quelque chose de bon, nous venons de le prouver à la fin du dernier chapitre.

Nous allons peut-être le prouver encore une fois.

Nos lecteurs se tromperaient s'ils supposaient que nous ne profitions pas de toutes les occasions qui se rencontrent de faire le bien, comme celle qui se présenta lors de la mort de la petite Catherine. Nous ne pouvons pas toujours le faire avec notre bourse, mais nous savons où nous adresser pour trouver aide et concours.

La petite Catherine avait dans la Cité une tante qui pouvait prendre soin de sa sœur; on fit rentrer la brebis égarée dans le bercail qu'elle n'aurait jamais dû quitter. Si nous avons omis de le dire, c'est que d'autres scènes et d'autres événements nous ont occupé et nous l'ont fait perdre de vue un instant.

— Il est venu une négresse ce soir ici deux fois pour vous voir, et elle dit qu'il faut qu'elle vous parle sans faute avant de se coucher, me dit une servante irlandaise au moment où je rentrais fatigué, triste et affamé après une longue visite aux demeures empestées des habitants de Cow-Bay.

— Pourquoi? qu'est-ce qu'elle me veut, madame Mac Travers?

— Oh! monsieur, ce n'est pas moi qui peux vous dire ce qu'une dame veut à un monsieur à une heure pareille.

Je ne jurai pas, je ne m'emportai pas, mais je regrettai profondément la sottise de cette femme qui m'empêchait de me répondre d'une manière claire et intelligible.

Elle commença à me faire la description la plus détaillée de cette négresse en me disant comment elle était vêtue, ce qu'elle avait dit et quelle tournure elle avait.

Je cherchai à me rappeler toutes mes connaissances africaines, qui après tout ne sont pas nombreuses, mais je n'en trouvais aucune qui répondît à la description que me faisait madame Travers.

J'étais sur le point de la laisser là et de monter à ma chambre, quand elle s'écria en me voyant m'éloigner : Mais vous allez sûrement aller voir la dame qui est malade?

Je craignais cette fois de perdre patience tout à fait.

— Madame Mac Travers, lui dis-je, que me parlez-vous d'une dame malade? Vous ne m'avez rien dit d'une malade, rien que des détails incompréhensibles sur une négresse, sans m'apprendre seulement ce qu'elle voulait.

— Mais je croyais que vous le saviez. La fille a dit que vous connaissiez la dame.

— Je connais beaucoup de dames, mais comment puis-je deviner quelle est celle-ci?

— Mais j'aurais cru que vous l'auriez su quand je vous ai dit où elle demeure.

— Au nom du bon sens, madame Mac Travers, si vous savez quelle est cette dame malade, où elle demeure ou bien ce qu'elle veut, dites-le-moi tout de suite!

— Mais j'allais vous le dire, il n'y a pas besoin de s'emporter ainsi. Tenez, voilà ce qui va vous apprendre son nom et tout.

Elle me remit en même temps un petit morceau de papier sur lequel une main de femme avait tracé d'une main légère mais tremblante : Madame de Vrai, 53, rue W...

Je restai perdu dans mes pensées, je n'avais jamais entendu parler de ce nom auparavant. La rue se trouvait dans un quartier où je n'allais jamais; je savais seulement qu'elle était dans la partie ouest de la ville, et j'ignorais complètement qu'il y eût un numéro 53.

Je résolus de ne pas y aller. Cependant il y avait dans tout cela quelque chose de mystérieux qui excitait ma curiosité, Qui pouvait-elle être?

— Est-ce que la négresse a dit que je la connaissais?

— Oui, monsieur, et que vous lui aviez montré beaucoup de honte. Que Dieu vous en récompense, car c'est une étrangère; la négresse a dit que vous aviez été la providence de cette pauvre dame et le père de ses enfants morts ou en vie.

L'imbécillité de ma servante irlandaise devenait de plus en plus fatigante; chaque explication qu'elle donnait obscurcissait encore le mystère. Je ne connaissais aucune madame de Vrai; je n'avais de ma vie entendu ce nom; je ne croyais avoir été la providence de personne, et rien ne me disait que je méritais les bénédictions que l'on me donnait si généreusement.

Quant à être le père des enfants morts ou en vie de cette femme, j'avais toutes sortes de bonnes raisons pour repousser cette qualification; je ne voulais les reconnaître en aucune manière. Je priai donc madame Mac Travers de m'apporter quelque chose à manger; et je me proposai d'aller me coucher ensuite, en laissant au temps le soin d'expliquer le mystère que mon Irlandaise avait si embrouillé. J'étais donc occupé à souper tranquillement, me rappelant quelques-unes des scènes de misère que j'avais vues et que je vous ai racontées, quand je m'écriai tout à coup :

— Oh! je voudrais bien savoir ce qu'elle est devenue!

— Qui cela? me dit une douce voix tout près de moi. Quelle est cette dame que vous voudriez revoir? Est-ce une de vos protégées des Cinq-Points?

— Oui, vous avez deviné, c'est justement une d'elles.

— Est-ce elle que vous avez cherchée ce soir? Conte-moi donc votre promenade. Qu'est-ce que vous avez vu?

— J'ai vu ce soir plus de misère que je n'en avais encore rencontré. Voulez-vous que je vous conte cela?

— Oui, je gagnerai à savoir comment vivent les autres; s'ils ont plus de mal à vivre que moi, cela me fera supporter mon sort plus patiemment.

— S'ils ont plus de mal à vivre que vous? Mais, madame, n'avez-vous pas tout ce que l'on peut désirer pour rendre la vie facile. Vous avez une maison spacieuse, bien aérée, bien meublée; vous faites de bons repas, vous avez de bons lits, un bain soir et matin si vous le voulez, et surtout vous avez de l'eau fraîche et pure, l'eau de croton, dont New-York avait si grand besoin. Apprenez donc comment vivent les autres. Ils sont entassés dans de vieilles maisons crevassées, qui s'ouvrent sur des cours étroites, sombres et humides; ce sont de vrais trous à rats, et là, les hommes, les femmes et les enfants remplissent les caves, les chambres, les greniers et forment une accumulation de misère et de saleté dont vous ne pouvez avoir aucune idée : criminels par nécessité...

— Non, non; la nécessité ne peut pas excuser le crime. Personne n'est obligé de devenir criminel.

— Vous vous trompez, madame; je le répète, criminels par nécessité, ils ne connaissent dès leur plus tendre enfance d'autre moyen de gagner leur vie que d'aller mendier, voler ou se prostituer. Quand les parents donnent de pareilles leçons, que voulez-vous que soient les enfants? Il est impossible d'espérer autre chose. On les envoie mendier aussitôt qu'ils peuvent se tenir debout; on leur apprend à ramasser tout ce qu'ils peuvent attraper : leur école, c'est la rue, c'est le violon, c'est la prison.

— Mais pourquoi leurs parents ne les envoient-ils pas à l'école?

— Pourquoi les y enverraient-ils? ils n'y sont jamais allés eux-mêmes. Que leur importe si leurs enfants n'y vont pas? Ce qu'il leur faut, coûte que coûte, voyez-vous, c'est du rhum, et ceux qui hâtissent des prisons, ceux qui pendent les assassins ont soin qu'ils n'en manquent jamais. La prison et la potence sont élevées sur la patente du marchand de vin.

— Mais vous vouliez me conter ce que vous avez vu ce soir.

— Une misère effrayante. J'ai vu les demeures du pauvre : c'est dans Cow-Bay, cela ouvre dans la rue Antoine à l'angle nord-ouest des Cinq-Points.

La première maison dans laquelle nous sommes entrés c'était une cave tout à fait sous terre large de douze pieds sur vingt de longueur; on pouvait à peine s'y tenir debout, et à chaque pas que l'on

faisait l'eau suintait à travers les crevasses du plancher. On y arrivait par un escalier boueux, et à l'autre bout on avait pratiqué une petite cheminée.

Il y avait deux croisées qui auraient dû avoir chacune trois vitres : c'était par ces ouvertures que l'air pouvait se renouveler et arriver aux quatre familles qui occupaient cet appartement. Les locataires étaient d'abord deux hommes et leurs femmes, puis deux autres femmes, une vieille femme et ses trois enfants et enfin une jeune fille. Il y avait en tout quatre lits ou plutôt quatre places pour dormir : c'était des espèces de bancs très-larges, car on n'aurait pu dormir sur le plancher à cause de son extrême humidité.

— Est-ce que votre plancher est toujours aussi humide ? demandai-je.

— Aussi humide ! Je voudrais que vous le vissiez après une grande pluie, l'eau s'étend alors de la cheminée jusqu'à la porte.

— Ces femmes sont-elles mariées ?

— Ces deux-là avec des enfants ont des maris.

— Comment gagnent-elles leur vie ?

— Il y a le mari d'une d'elles qui travaille quelquefois... mais il est au dépôt de Pile en ce moment.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Oh ! rien, monsieur, c'est un des meilleurs maris qu'on puisse voir, seulement il boit un coup de trop de temps en temps.

— Bah ! n'en dites pas tant, Hélène Maguire, vous savez bien que votre mari ne quitte jamais la bouteille aussi longtemps qu'il trouve quelqu'un qui veut le bien traiter ou qu'on lui fait crédit chez Cale Jones. C'est un brûleur, monsieur.

— Un brûleur, qu'est-ce que c'est que cela ?

— Il emmène quelqu'un à la boire avec lui, et puis il lui dit de demander ce qu'il voudra : alors cet autre boit, boit toujours, croyant que ce n'est pas lui qui payera ; mais quand il est pour s'en aller, le marchand l'arrête et lui demande le prix de tout ce qu'on a bu.

— Eh bien, il ne refuse pas de payer ?

— A quoi bon, monsieur ? Il est brûlé, tant pis pour lui. S'il ne veut pas payer, on lui prend son habit, son chapeau ou ses souliers. Il est bien heureux s'il peut sauver ses pantalons.

— Et le mari de cette femme, qu'est-ce qu'il fait ?

— Le diable m'emporte si je le sais ! Ce n'est pas à moi à m'inquiéter de ce que font les personnes qui payent leur loyer comme d'honnêtes gens.

— Leur loyer ! combien payez-vous donc de loyer pour cette cave ?

— Chacun de nous paye cinquante sous par semaine : cela fait en tout deux dollars qu'il faut tous les lundis matins et d'avance ; vous me croirez facilement quand vous saurez que Billy Crown est le receveur. Il ne laisse jamais tranquille une pauvre femme, quand même elle serait sur son lit de mort et qu'elle n'eût ni une bouchée de pain ni une goutte d'eau dans la maison ; il faut que le loyer soit payé...

— Ces femmes-là, qu'est-ce qu'elles font ?

— Qu'est-ce qu'une pauvre femme peut faire ? Il faut qu'elle vive, et il n'y a qu'un moyen.

— Êtes-vous mariée, vous ?

— Dieu merci non ! C'est bien assez pour moi d'avoir à nourrir mes deux garçons. Qu'est-ce que je ferais, bon Dieu ! s'il fallait encore que je nourrisse un ivrogne de mari ?

C'est vrai ! une femme n'a jamais besoin d'un mari ivrogne.

Mais montons plus haut ; peut-être la misère s'est-elle réfugiée dans les caves sombres et humides. Montons donc jusqu'au grenier. Ce grenier est partagé en trois chambres, la première a dix pieds carrés, elle n'a qu'une croisée et n'a ni poêle ni cheminée. Nous ne pouvons savoir ce qu'elle renferme, car un fort cadenas en a condamné la porte. En suivant un corridor de deux pieds de large, nous arrivons à une autre chambre de huit pieds sur douze. Il y a là une cheminée en mauvais état et une croisée en ruine ; c'est là que vivent un nègre et sa femme. Il y a un lit, une table, de la faïence, deux chaises et un air de propreté qui forme un contraste frappant avec la saleté de la cave.

À côté se trouve une troisième chambre qu'habitent un nègre et sa femme blanche, un homme blanc et sa femme. Avez-vous jamais vu quatre animaux plus laids dans une seule cage ? L'homme blanc est une véritable hyène, sa femme a du tigre ; le nègre a l'air d'un hippopotame et sa femme ressemble à une tortue ; c'est la crasse qui lui sert de carapace ; la tête qui en sort est armée d'une paire d'yeux méchants qui semblent nous dire : Avec quel plaisir je vous mordrais, je vous arracherais la figure avec mes ongles et je déchirerais vos beaux habits ! Comme je voudrais pouvoir vous rendre aussi laids et aussi misérables que moi !

Le nègre paraît être le plus sociable et le plus intelligent ; il est savetier, et son alêne et son marteau ne cessent de travailler. Sous un maître bon et attentif il deviendrait un excellent ouvrier. Il est devenu l'esclave de la tigresse qu'il a épousée.

L'homme blanc semble calculer ce que nous pouvons avoir dans nos poches et se demander s'il ne pourrait nous voler nos montres.

La chambre était d'une forme étrange : prenez un melon d'eau, coupez-le en quatre, fendez ce quartier, la chair vous représentera le

plancher et un des côtés de ce grenier ; le bout carré offre l'image de l'emplacement de la cheminée ; l'écorce forme le toit et l'autre mur ; la croisée se trouve vis-à-vis la cheminée.

Il n'y a pas de lit, ni de place pour en mettre un ; il n'y a pas de table ; on dirait qu'il n'en est pas besoin. Deux boîtes et un tabouret servent de sièges ; on dort sur le plancher et l'air est assez lourd pour remplacer les couvertures.

Le loyer de chacune de ces chambres est de trois dollars par mois payables d'avance.

Maintenant descendons à l'étage au-dessous : l'escalier est mauvais, prenez garde de tomber.

Ce que nous avons vu est horrible, nous ne pouvons cependant pas dire que c'est là ce qu'il y a de pire.

Que trouvez-vous ici ? Quelque chose de pire : oui, car c'est la pauvreté accouplée au crime, c'est la haine envieuse et fanatique de tout ce qui semble valoir mieux. Une grosse voix de femme nous crie d'entrer. Une voix rauque nous dit aussitôt que la porte est ouverte :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Y a-t-il quelqu'un de malade ici, ma bonne femme ?

— Oui. Qu'est-ce que cela vous fait ? Personne n'a besoin de vous ici avec vos figures hypocrites et vos bonnes femmes. Qu'est-ce que vous venez chercher à cette heure de la nuit ? Rien de bon, j'en mettrais ma main au feu.

— Je pourrais peut-être vous donner un bon conseil et faire du bien à votre enfant, qui est souffrant.

— Portez vos conseils à ceux qui vous les demandent. Est-ce que nous n'avons pas le père Mullang pour nous donner des conseils, est-ce qu'il ne sait pas ce qui convient à mon enfant ? Je vous dis que je n'ai pas besoin d'hérétiques dans ma maison quand mon pauvre garçon se meurt. Et à qui la faute, s'il vous plaît ?

— Vraiment, madame je ne sais pas ; mais c'est peut-être la vôtre ou celle de votre mari. Où est-il ?

Un chien jeté tout à coup dans le repaire où une lauve allaite ses petits n'aurait pas causé une plus terrible explosion de fureur que cette réponse que je venais de lui faire. Elle s'élança vers nous en écumeant de rage ; mais elle vit que j'étais armé d'une forte canne et elle se tint à distance respectueuse.

— Qu'est-ce donc qui l'irrite si fortement ? est-ce qu'elle vous connaissait ?

— Elle nous connaissait de vue ou plutôt elle avait vu quelquefois le révérend M. Pease, l'actif missionnaire de la maison de l'Industrie, aux Cinq-Points. C'en était assez pour qu'elle nous hait de toutes ses forces. Elle savait que notre foi différerait de la sienne, que nous ne croyions pas à l'efficacité de l'eau bénite ni de la confession ; elle savait que nous ne nous apaisions pas pour recevoir avec componction un pain à cacheter consacré : elle nous haïssait donc avec toute la rancune d'une haine religieuse. Elle nous haïssait pour le bien que nous faisons, car elle savait que nous haïssions ses crimes chéris : Pivrognerie et toutes ses suites ; elle nous haïssait avec toute cette envie haineuse de la dépravation qui voudrait tout traîner dans sa fange. Elle savait que nous aurions donné à son enfant qui se mourait un lit propre et confortable, une chambre saine, des aliments convenables, des remèdes peut-être efficaces, que nous l'aurions peut-être rappelé à la vie, elle nous haïssait pour tout cela.

— Comment pouvait-elle vous haïr ? comment une mère pouvait-elle refuser la vie de son pauvre enfant malade ? Si je ne pouvais prendre soin du mien, je le confierais volontiers à ceux qui viendraient lui sauver la vie.

— C'est là ce que diront la plupart des mères chrétiennes. Cependant, qu'elles y pensent bien, qu'elles prennent garde de ne pas manquer de charité. Laisseriez-vous votre enfant aux mains de ceux qui lui auraient sauvé la vie s'ils lui enseignaient leur foi, s'ils lui apprenaient peut-être à détester votre croyance ? Voyez, si cet enfant eût été élevé dans des principes de tempérance, de vertu, de propreté, comment aurait-il pu aimer une mère ivrogne couverte de haillons, adonnée à tous les vices ?

— Mais l'enfant aurait été élevé par des maîtres pieux, on lui eût enseigné le christianisme.

— Oui, le christianisme protestant ! et elle est catholique. Donneriez-vous volontiers votre enfant à un homme qui voudrait en faire un païen, un juif ou un musulman ?

— Non, j'aimerais mieux le voir mourir !

C'est ce que se disait la pauvre mère des Cinq-Points. Elle aimait mieux le voir mourir que de le laisser entrer dans une maison protestante.

Hélas ! pauvre nature humaine, oui, pauvre nature humaine, abaissée au fond de l'abîme de misères et de dépravation ! Nous sommes vos frères, nous sommes vos sœurs, vous élevez vos enfants à une vie de misères et de vice, et nous vous regardons faire en disant d'un ton presque indifférent : Dieu merci, nous ne leur ressemblons pas ! Et combien y en a-t-il parmi nous qui du milieu de l'abondance donnent un sou pour soulager ces misères !

— Eh bien ! que vous dit-elle de son mari ?

— Mon mari, dites-vous, répondit-elle en nous regardant d'un air menaçant, mon mari ! allez regarder dans vos prisons, vieilles

canailles à cheveux blancs que vous êtes! c'est là que vous ou les vôtres l'ont assassiné sans jugement! L'avez-vous jugé? Non! Était-il un assassin? Non! Avait-il commis un crime? Non! Vous lui aviez donné une permission de vendre des liqueurs, et il en a bu trop. J'en ai bu trop aussi, moi... cela vous étonne-t-il? Vous mettez des enfants auprès du feu, et vous voulez qu'ils ne se brûlent pas? Après! Savez-vous ce qui vient toujours après? Une querelle! Je le sais bien, allez. Ne me demandez pas pourquoi je buvais : non, vous ne me l'avez pas demandé; mais vous aviez cette question dans votre idée, dans votre oeil, oui, dans votre oeil; et ne me regardez pas comme cela, car je ne pourrais le supporter... Je pleurerais, et cela me tuerait : oui, vous me tueriez comme vous avez tué mon pauvre mari! Vous lui avez permis de vendre du rhum, c'était d'abord pour rendre d'autres femmes misérables en faisant boire leurs maris : le mien



— Bonjour, Joseph, comment cela va-t-il ce soir?

n'était pas un ivrogne alors, et je ne demeurais pas dans un trou comme celui-ci; regardez-le, regardez-le bien, abominables gredins que vous êtes! Qu'est-ce que vous voyez?... des haillons, des saletés, des misères, la faim et le crime, et sur mon lit mon pauvre enfant qui se meurt... Mais cela n'est rien! qu'il meure... je ne le regretterai pas, le prêtre l'a mis en état de mourir! Maintenant, regardez dans ce lit, vous qui donnez des patentes de cabaretier!... Voyez, c'est pire que dans l'autre!... Voyez ce que vous avez fait avec vos licences et votre accise! Voyez jusqu'où tombe une mère qui se livre au rhum! Oui, j'en bois; pourquoi, vos yeux me le demandent-ils? J'en bois, et j'en boirai encore. Est-ce que je vis pour autre chose? Moi, une mère? Une mère! oui, mère de cette fille chontée; la voyez-vous là, dans ce lit, devant sa mère?...

— Oui, une jolie fille; elle a de bien beaux yeux.

— De beaux yeux? Oui, de beaux yeux! Mais je voudrais qu'elle n'en eût pas, qu'elle fût née et restée aveugle. Ses beaux yeux ont causé sa ruine, ses beaux yeux ont été la honte de sa mère! De beaux yeux sont toujours une malédiction pour une pauvre fille au milieu de misérables comme vous. Vous êtes des hommes vous? Combien de cœurs avez-vous brisés, écrasés, foulés aux pieds? Laissez-moi, laissez-moi! je hais la vue d'un homme.

— Quel est cet homme que je vois avec votre fille, est-ce son mari?

— Son mari? son mari? Est-ce que des filles comme elle ont jamais un mari? Mais le mien où est-il?

— Je ne sais pas. Est-ce que vous n'en savez rien?

— Qui peut dire où est un homme qui est mort ivre, mort... tué dans vos prisons... et pas de prêtre pour lui donner l'absolution! Qu'avait-il fait? Quel crime avait-il commis? Il buvait le rhum que vous lui permettiez de vendre... il me battait parce que je buvais aussi. Eh bien, après? Votre sale police vint... C'est la plus grande

canaille de la ville... Ils étaient furieux de ce que mon mari ne voulait pas leur donner la pièce, ils l'entraînèrent aux Tombes... Un beau nom, un vrai nom que vous lui avez donné, à cette prison... les Tombes... c'est là qu'est mon mari.

— Est-ce qu'il y est mort?

— Non, il y a été tué! Regardez, pouvez-vous lire?... Oui, oui, vous savez lire... moi aussi. Lisez cette histoire de prisonniers étouffés, empoisonnés par le gaz acide carbonique... Tenez, lisez-la! et elle nous mit un papier chiffonné dans la main. Lisez, reprit-elle, voyez comme vous prenez soin de réformer les ivrognes, comme vous les enfermez dans des cachots, et malgré leurs prières, malgré leurs gémissements et leurs cris, vous les laissez mourir faute d'air! N'êtes-vous pas des assassins? Voyez-vous ce nom-là? C'est... c'était celui de mon mari. Ha! ha! ha! Maintenant, où est-il?... Ne me répondez pas, je sais ce que vous voudriez me dire; mais s'il est en enfer, qui l'y a mis? Qui? qui donc? dites-le-moi!

Et elle se laissa tomber sur l'un des tabourets qui se trouvaient auprès d'elle; elle était en proie à un accès de douleur indicible, qui tenait du désespoir et de la rage: son malheureux enfant se mourait seul, sans secours, à ses côtés. Que pouvions-nous faire?

Il n'y avait rien à faire là, nous pouvions rendre des services ailleurs; nos yeux se tournèrent vers le ciel et nous jurâmes mentalement que malgré la haine qu'elle nous portait à cause de ce que nous n'avions pas fait, à cause de ce que nous avions laissé faire sans nous y opposer, elle serait vengée un jour. Si nous ne pouvions renverser le vieux chêne en le prenant par ses rameaux, si la force se rit de nos efforts, nous pouvons creuser autour de ses racines, nous pouvons faire dessécher et tomber son feuillage, flétrir ses bran-



Je vous amène un de mes bons amis, M. Trewell des États du Sud.

ches, et le faire mourir à la longue; le temps pourrira son tronc noueux, et les âges à venir ne sauront retrouver l'endroit où il s'épanouissait dans sa verdure.

C'est là le serment que nous fîmes sur le corps de cet enfant qui se mourait, en présence de cette pauvre veuve, et nous venons l'accomplir. Nous venons combattre cette hydre monstrueuse qui fait tant de veuves et d'orphelins, qui détruit le bien-être, la santé, et fait fuir la vertu.

Ces scènes de misères et de souffrances sont terribles, nous le savons, mais le monde doit les connaître. On ne peut guérir les plaies que l'on ne voit pas; on tremble quelquefois à l'idée de voir le scalpel tailler et découper les chairs, comme le boucher hache et coupe les membres de l'animal qu'il a conduit à l'abattoir. Cependant comment guérirait-on sans scalpel, comment nourrirait-on sans le billot du boucher?

CHAPITRE XXXVIII.

Nouveaux tableaux.

Continuons donc à exposer notre panorama des mystères de New-York. Ouvrons cette autre porte. Ah! nous sommes déjà venus ici.

La chambre à sept pieds sur douze : il y a là à main droite une croisée sale et sans vitres qui s'ouvre dans le toit. Vous n'y voyez ni poêle, ni cheminée, ni table, seulement deux chaises en mauvais état, une vieille malle, un carton, quelques hardes de femme, deux ou trois plats fêlés, quelques pots et casseroles que l'on chauffe sur un petit fourneau portatif : un vieux bois de lit et une paillasse dans un coin, un berceau et une poupée. Le seul locataire de cette chambre est un vieux nègre, qui le soir va crier du maïs chaud dans les rues. Nous eûmes beau regarder de tous côtés, il n'y avait personne que lui.

— Partie, massa, tout à fait partie, dit le nègre; moi crier beaucoup après elle partie, vous comprendre qui moi veux dire... Pauvre fille... moi pas aimer penser à elle, massa... massa, vous donner une chique à pauvre nègre... moi rentrer et la trouver avec petite Siss... gentille, petite Siss...

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Non, massa, moi trouver elle partie... partie tout à fait... La clef dans le trou où moi savoir... Tout rester comme cela... personne parler à pauvre vieux nègre... moi vouloir bien la revoir... revoir petite Siss... moi pas savoir où elle être...

— Oh! j'aurais bien désiré que vous pussiez me dire ce qu'elle est devenue.

— Qui donc? me dit encore la même douce voix.

— C'est vrai! j'avais oublié de vous dire que nous étions dans la chambre où la petite Catherine était morte; où cet ange donna son dernier baiser; où elle dit à sa mère : Adieu, maman, ne buvez plus, ad... et mourut avant d'achever ce dernier mot.

Nous étions dans la chambre où cette malheureuse se sentit touchée d'une grâce surhumaine, où elle tomba à genoux auprès du cadavre de sa fille en s'écriant :

— Non, jamais, jamais, je ne boirai, jamais je ne toucherai à ce poison! O Dieu! recevez dans votre sein notre pauvre enfant que j'ai tuée, et je ne murmurerai pas; je vous remercierai, ô mon Dieu, je bénirai votre saint nom, comme ma mère m'avait appris à vous bénir, je prierai comme elle priait pour moi, même après ma chute, même quand je hâtais ses pas vers la tombe. O ma mère, pardonnez-moi! O mon enfant, pardonne-moi! O mon Dieu, pardonnez-moi aussi! laissez-moi vivre pour me repentir et servir de mère à mon autre enfant. O ma sœur, où es-tu? C'est toi qui m'as précipitée dans ce gouffre. O Dieu, daignerez-vous m'absoudre?

Quelle était donc cette douce voix qui murmurait à nos oreilles, pendant que cette femme pleurait sur le sein de la petite Catherine :

— Oui, sœur, Dieu peut te pardonner, Dieu t'a pardonné; relève-toi! tes péchés sont effacés.

Entendit-elle aussi cette parole de consolation? Pourquoi se levait-elle, les yeux vides de larmes, le cœur plein de calme, les traits empreints d'une douce tranquillité?

Ce fut alors que j'appris le secret du nom de sa sœur; elle me fit promettre un secret... que je ne pouvais, que je ne devais pas garder. Mais qu'est-elle devenue? Sa sœur a-t-elle reçu ma lettre? Son cœur a-t-il été touché? Est-elle venue la chercher? Pourquoi donc ne m'en a-t-elle rien fait savoir? Les jours et les nuits se sont passés et elle n'a point reparu. Le désespoir aurait-il fait une victime? La

mère et l'enfant ont-ils trouvé une tombe volontaire dans les vagues houleuses de l'Océan?

— Que ne donnerais-je pas pour savoir ce qu'elle est devenue!

— Ayez un peu de patience, me dit mon amie.

— Oui, il faut prendre patience : cependant on désespère alors que l'on espère toujours.

— Êtes-vous allé voir la femme qui désirait vous parler?

— Non. Je ne la connais pas : il y a quelque erreur de nom.

— Mais elle vous a envoyé sa carte la seconde fois que la négresse est venue vous chercher.

— Je le sais; mais c'est un nom qui m'est complètement inconnu : c'est un nom français, ce n'est pas à moi qu'elle s'adressait.

Je ne sais ce qui me porta à regarder cette carte encore une fois. Je me rappelais le nom aussi bien que si je l'eusse lu cent fois : cependant je voulus le revoir. Ceux qui ont ressenti un ardent désir d'éclaircir un mystère, d'approfondir quelque chose de vague et d'in-

certain, peuvent seuls se faire une idée de l'impatience qui me saisit tout à coup.

Où donc est cette carte? Je fouillai toutes mes poches les unes après les autres, je pris tous mes papiers, je les tournai et retournai, je regardai sur les tables, sur le plancher, partout, mais la carte restait introuvable. Que pouvait-elle être devenue? Le vent ne pouvait l'avoir enlevée, il n'y avait pas le moindre courant d'air.

— Brigitte doit l'avoir emportée avec le plateau, dit mon amie, je vais l'appeler.

Dans certaines occasions une femme vaut dix hommes : mon amie avait raison, la carte avait été emportée avec les restes du souper; on l'avait jetée aux ordures.

— Brigitte, voulez-vous prendre un flambeau et la chercher?

— Certainement, monsieur, et je crois pouvoir vous promettre de la rapporter.

L'empressement que je montrais pour avoir cette carte, excita la curiosité de mon amie.

— Vous dites que vous vous souvenez parfaitement du nom, de la rue et du numéro, et vous demandez cette carte avec une impatience que je ne m'explique pas. Je me rappelle un jour que vous aviez perdu un billet de banque de vingt

dollars, vous étiez aussi tranquille que si c'eût été un morceau de papier sans valeur. Maintenant vous êtes d'une inquiétude qui ne me semble pas justifiée.

— Je ne sais : je voudrais revoir cette adresse. Je ne peux pas vous dire pourquoi.

— Vous allez l'avoir tout à l'heure : elle l'a retrouvée et va être ici dans une seconde.

Je ne jetai qu'un coup d'œil sur cette carte énigmatique... ce fut assez.

Le nom était déjà effacé, mais il y avait trois mots, trois mots au crayon ajoutés au nom écrit à l'encre... Je me précipitai au bas des escaliers, et j'étais déjà dans la rue quand j'entendis crier après moi :

— Arrêtez-le, Brigitte, il est fou de sortir par une pluie battante! Je ne m'arrêtai pas.

Brigitte resta stupéfaite de la précipitation que je mettais à sortir. Elle tenait la carte et la regardait avec le même étonnement que

le sauvage montre à la vue des papiers qui parlent à l'homme blanc.

— Apportez-le-moi, Brigitte.

— Il est parti, madame!

— Oui, je sais bien qu'il est parti; mais donnez-le-moi.

— Je ne peux pas, madame, il est parti.

— Vous ne me comprenez pas, Brigitte; le papier, donnez-moi le



Lui mettant la main sur l'épaule : — Arrêtez! lui dis-je.

papier. Je veux voir ce qu'il y a d'écrit, ce qui peut l'avoir fait sortir si vite, à une pareille heure et par une pluie battante.

Brigitte jeta un coup d'œil du côté de la porte qui venait de se refermer; elle regarda ensuite le coin où l'on déposait les parapluies, pour être certaine qu'il en manquait un et qu'elle n'était pas le jouet d'un rêve : après s'être assurée que le chapeau était sorti avec le parapluie, elle examina de nouveau la petite carte en se demandant quel pouvait être le talisman qui m'avait entraîné.

La pauvre Brigitte ne savait pas lire, mais elle comprit qu'il y avait là une cause secrète, elle venait d'en voir l'effet.

— Qu'est-ce que vous avez, Brigitte? Vous avez l'air tout effrayée.

— Oui, madame... non, madame... seulement, je ne sais pas. Avez-vous quelquefois vu monsieur comme cela? Voilà ce petit morceau de papier que j'ai retiré des ordures; il a suffi pour donner à monsieur une vivacité que je ne lui avais jamais vue, depuis dix-huit mois que je suis ici. Je ne sais pas ce qu'il y a. Voulez-vous me dire, madame, ce que signifient toutes ces petites marques? Comment lisez-vous cela? Tenez! vous les verrez bien ainsi. Voulez-vous me les lire, madame?

— La mère de la petite Catherine.

— C'est tout?

— Oui, et c'est bien suffisant. Je ne m'étonne plus qu'il soit sorti si vite. Je crois le voir courir le long des rues : s'il rencontre une voiture, il est capable de ne pas en faire le tour. J'ai grand-peur qu'il n'arrache la sonnette, s'il y en a une à la porte. Si c'est un marteau, il va retentir ce soir mieux que d'habitude; malheur au garde de nuit qui pourrait s'aviser de vouloir l'arrêter en chemin.

— Est-ce qu'il est devenu fou, madame?

— Non, Brigitte, il est seulement enthousiaste : il prend un grand intérêt à cette femme.

— Ah! oui, madame, je comprends maintenant. J'ai vu des messieurs qui étaient fous de certaines femmes. La petite Catherine est probablement sa fille.

— Oh! non, Brigitte, vous vous trompez complètement. Elle n'est pas sa fille.

— En ce cas, madame, alors il est probable qu'elle est la fille d'un autre. Et si sa mère est jolie, je ne vois pas qu'il y ait tant de mal à cela.

— La petite Catherine est morte.

— Oh! elle est morte? Eh bien, j'en suis bien fâchée. Pourrais-je être de quelque utilité dans ses funérailles?

— Non, il y a longtemps qu'elle est enterrée. Vous pourrez voir sa tombe quand vous irez au cimetière de Greenwood.

— Eh bien! je ne vois pas pourquoi monsieur était si pressé de sortir, s'il n'y a personne de malade ni personne à enterrer.

— Il est possible que la mère soit malade ou dans le besoin, c'est peut être une inspiration inexplicable qui l'a appelé à son secours; j'ai vu des choses plus étranges que cela, nous vivons dans un monde extraordinaire.

— C'est vrai, madame. Et voilà qu'il y a du bruit dans la rue!

Elle ouvrit la croisée.

— Qu'est-ce que cela peut-être, Brigitte? Un groupe s'est formé devant notre maison, et voilà une femme couchée au pied de notre porte? Descendez, et voyez ce que c'est. Est-ce que vous avez peur? Je vais descendre avec vous : c'est une pauvre femme qu'une troupe de mauvais sujets avinés poursuit de ses huées. N'importe, quelle qu'elle soit, c'est une femme, il faut la protéger!

Suivie de Brigitte mon amie descendit aussitôt, et dès qu'elle fut dehors elle apostropha en ces termes ceux qui entouraient l'étrangère :

— Oh! messieurs, êtes-vous des hommes, vous qui tourmentez ainsi une femme dans les rues? Avez-vous oublié que vous avez eu une mère qui vous a enfantés dans la douleur? N'avez-vous ni filles ni sœurs? Êtes-vous des sauvages? Est-ce là un daim ou un chevreuil dont vous vouliez boire le sang?

— Non, madame, dit un gros garçon à l'œil effronté, elle a trop bu, et nous voulions seulement rire un peu.

— Dieu du ciel! as-tu réellement fait l'homme à ton image! et aurais-tu oublié de lui donner cette vertu céleste, la pitié! L'homme a parfois compassion de la bête, et vous vous chassez cette pauvre femme à travers les rues d'une ville chrétienne comme les sauvages chassent les tigres dans les forêts de l'Afrique! Et cela pour rire un peu! Et pourquoi encore, parce qu'elle a bu! Est-ce une raison suffisante? Qui l'a fait boire? D'où vient-elle? Qui est-elle? Je ne sais; mais c'est une femme, une femme qui a besoin d'appui, et je la protégerai de toutes mes forces.

Il y eut un mouvement dans la foule : les persécuteurs furent sur le point de perdre leur proie; mais ils voulaient rire encore!

— Relève-la, Bill, ne fais pas attention à cette femme, cela ne la regarde pas; amène-la par ici, que nous la voyions courir encore...

Ils vociféraient et gesticulaient comme des sauvages. Il est vrai qu'ils avaient le peau blanche, qu'ils portaient les vêtements et parlaient la langue des hommes civilisés, qu'ils habitaient une des premières cités du monde, et pourtant ils pourchassaient une pauvre jeune femme à travers les rues comme si elle eût été une bête fauve, et ils voulaient l'arracher à ses protectrices. Il y avait d'un côté une

jeune dame faible et délicate avec une timide servante, et de l'autre ceux qui criaient : Amène-nous-la, Bill! et qui cherchaient à l'arracher violemment du seuil sur lequel elle était tombée d'effroi et d'épuisement. Elle ressentait la honte de sa position, et se couvrait la figure de ses deux mains, n'osant ni parler, ni lever les yeux.

La foule s'avavançait en grondant, la servante recula de peur; la dame resta, décidée à périr ou à délivrer la pauvre étrangère.

— La sauvera-t-elle? Que peut une faible femme contre une horde de barbares altérés de sang, qui se réjouissent déjà à l'idée des tourments qu'ils vont infliger?

— Amenez-nous-la, vous autres... faites-la sortir... Remuez-vous donc! cria une voix farouche du milieu de la foule. Ne faites pas attention à cette femme, elle ne vaut pas mieux que l'autre! Laissez-moi passer, je me charge de la faire lever!

Une main vigoureuse saisit le bras de la malheureuse fille, qui leva les yeux sans articuler aucun son. L'œil parlait : c'était un appel au cœur de la femme, c'était une demande de secours que la femme ne refuse jamais. Mais comment pourra-t-elle, dans sa faiblesse, protéger cette infortunée contre la force brutale de ces forcenés?

Le pourra-t-elle? Que leur importe à eux un coup d'œil qui implore la pitié? Il leur faut une victime, ils veulent rire, ils veulent s'amuser même de sa mort!

Que Dieu ait pitié de toi, malheureuse femme! tu as bu du vin, tu es ivre dans les rues à minuit, et tu n'as point d'appui!

— Amenez-la! amenez-la! criaient-ils de toutes parts.

Mais le salut allait venir.

Il y eut des cris d'effroi et de douleur. On grinça des dents, on proféra d'horribles imprécations; la foule ondula dans tous les sens; un déluge d'eau chaude la dispersa en un clin d'œil.

Madame Mac Travers se montra au-dessus de la porte à l'une des croisées du premier étage, tenant à la main une casserole dont elle venait de renverser le contenu sur les assaillants.

— Oh! madame Mac Travers, comment avez-vous eu l'idée de les brûler?

— Est-ce qu'ils ne le méritaient pas?

— Oui, oui... c'est-à-dire non... J'ai peur que vous n'ayez aveuglé quelques-uns.

— Oh! ne craignez rien, l'eau est juste assez chaude pour leur laver le visage et les effrayer, mais pas assez pour les brûler. Avez-vous vu comme ils se sont mis à courir? De quoi avaient-ils donc peur? J'avais d'un seul coup épuisé toutes mes munitions : après tout ce n'était que de l'eau, cela ne peut leur avoir fait de mal. Il est seulement fâcheux qu'ils n'en usent pas plus souvent. Ils ne courraient pas dans les rues après les jeunes filles, s'ils ne prenaient que de l'eau.

— Allons, ma jeune femme, levez-vous, et retournez à votre domicile, si vous en avez un... Qu'est-ce que vous allez devenir, si vous n'en avez pas?

— Oh! madame Mac Travers, arrangez-lui un lit, et laissez-la reposer jusqu'à demain matin.

— Lui arranger un lit! mais c'est une de ces femmes qui battent le pavé; vous ne voudriez pas la recevoir ici, sans doute?

— Ma bonne chère madame, dit la pauvre fille en faisant un effort pour parler, je ne suis pas une fille des rues... je ne suis pas ce que vous croyez, ne me forcez pas à retourner chez moi ce soir, laissez-moi rester à votre porte jusqu'au jour!

— Oh! non, il ne sera pas dit que j'aurai refusé un abri à une personne de mon sexe qui avait besoin d'aide et de secours. Madame Mac Travers, il faut lui préparer un lit dans la maison.

— Mais où voulez-vous que j'en trouve un? tous les lits de la maison sont occupés.

— Je lui donnerai le mien alors, et je coucherai par terre.

— Non, non, je ne saurais y consentir, s'écria l'étrangère; je coucherai sur le plancher, par terre, dans la cour, partout, plutôt que de retourner dehors, mais je ne veux pas prendre votre lit.

— Eh bien, venez avec moi, je vais vous faire un lit sur le plancher.

— Oh! madame, le ciel vous bénira; si vous saviez mon histoire, vous me pardonneriez, car je ne suis pas une mauvaise fille, ni ce que croit cette dame.

— Ne vous occupez pas de ce qu'elle dit, elle n'est pas aussi méchante qu'elle en a l'air. Allons, venez.

— Avez-vous rien vu de pareil? Voilà qu'elle va la prendre dans sa chambre : une véritable gourgandine des rues.... Je ne serais pas étonnée de la voir décamper avec ce qu'elle pourra emporter. Je m'en vais serrer l'argenterie et bien fermer tous les buffets avant d'aller me coucher. Oh! mais on n'a jamais vu une femme comme celle-là! Elle n'aperçoit jamais une autre femme en guenilles sans vouloir retirer son châle pour l'en couvrir; vous verrez que demain elle ne renverra pas cette fille avant d'avoir fait laver et raccommoquer toutes ses nippes, et je ne serais pas surprise de la voir lui payer une voiture. Ah! c'est un grand malheur que d'avoir un cœur aussi compatissant, on est toujours dans l'embarras jusqu'au cou... Bien! à présent l'argenterie est en sûreté, mais Dieu sait ce qui peut nous arriver cette nuit! Voilà ce que c'est que de boire!

Je me demande toujours quel plaisir on trouve à s'enivrer ? Feu mon époux Mac Travers était toujours entre deux vins, moi aussi j'aime assez une goutte de liqueur pour me rincer la bouche le matin, un ou deux verres de vin après dîner et un bon grog chaud avant de me mettre au lit... mais quant à m'enivrer... pouah ! je ne peux pas sentir les ivrognes. Oh ! mon Dieu ! le temps est frais ce soir, je regrette bien d'avoir jcté toute mon eau chaude... si j'avais un verre de grog, cela me ferait du bien... mais je n'ai plus d'eau chaude, comment faire ? Il faut que j'en prenne avec de l'eau froide, autrement je ne fermerais pas l'œil de la nuit... Non, certainement, je n'aime pas les ivrognes !

Pourquoi cela, madame Mac Travers ? pourquoi n'aimeriez-vous pas ceux qui vous ressemblent ?

## CHAPITRE XXXIX.

La mère de la petite Catherine.

Quand madame Mac Travers me dit que madame de Vrai m'avait fait prier d'aller la voir, je me sentais trop fatigué pour pouvoir arpenter les rues ; mais quand j'eus lu ces trois mots magiques, j'eus bientôt parcouru un mille et je ne ressentais aucune lassitude, j'étais préoccupé, et j'étudiais en marchant pour chercher à deviner les numéros. L'almanach avait annoncé la lune, mais les nuages épais et la pluie étaient venus contrarier l'accomplissement de cette promesse. N'importe, l'almanach avait parlé, cela suffisait aux entrepreneurs de gaz : si la lune persistait à se cacher, ce n'était pas de leur faute. Ils n'auraient pas allumé leurs lampes quand même l'obscurité la plus profonde se serait étendue sur la terre.

Ce n'était pas dans les clauses de leur contrat.

Le voyageur avait donc à trouver son chemin à tâtons ; mais comment distinguer les numéros ?

La ville n'a pas allumé ses lampes, mais les cabarets brillent de tout leur éclat, les débitants de liqueur ne s'inquiètent pas des prédictions de l'almanach, ils allument en tout temps, en toute saison, par un clair de lune comme par une nuit noire. Le numéro du marchand de vin est visible à l'œil nu, c'est un nombre pair : je suis du mauvais côté de la rue. Voyons, voici 47... 49... 51... 53... ce doit être là... Mais non ! c'est une maison à deux étages, avec grenier et cuisines souterraines ; elle est bâtie en briques et se trouve dans une rue propre, large et bien aérée.

Ce n'est pas dans une rue comme celle-là que nous pouvons trouver la demeure de la mère de la petite Catherine.

Demandez nous trompons-nous encore ? Est-ce bien là le numéro ?

Voyons ! Les rayons de la lampe du gargonnet vont nous aider : c'est peut-être la première fois qu'ils rendent service à quelqu'un. Il n'y a pas de sonnette, je ne vois qu'un vieux marteau de fer... Frapperai-je ? Il est bien probable qu'une des croisées d'en haut va s'ouvrir, qu'il va en sortir une tête armée d'un bonnet de nuit, et que l'on va me demander d'une voix rauque et impatiente qui va là ? Si je réponds c'est moi ! on ne me connaîtra pas ; personne ne dira Attends un moment, mon ami, je descends t'ouvrir la porte.

Tout est tranquille à l'intérieur. J'hésite vraiment à troubler le sommeil des braves gens qui dorment là.

Que vais-je leur demander ?

Madame.... madame.... bon ! j'ai oublié son nom !... Impossible de me le rappeler... Je ne peux pourtant pas demander la mère de la petite Catherine, on me répondrait probablement d'aller cuver de l'autre côté de la rue le vin que je viens d'y prendre, ou bien l'on me dirait de rentrer chez moi, au risque d'être grondé par ma mère ; on ajoutera qu'elle va être bien inquiète, si elle s'éveille, de voir que son grand dadais de fils n'est plus sous son aile.

Il était heureux que la lune se fût voilée, les êtres qui l'habitent ne pouvaient voir la triste et piteuse mine que je faisais en descendant lentement le perron que je venais de monter.

Je me réjouissais de ce qu'il n'y avait aucun garde de nuit pour être témoin de ma déconvenue. Regrettant de m'être embarqué si inconsidérément dans cette aventure, j'allai m'appuyer quelques instants contre la colonne d'un lampadaire.

Quelques minutes après j'aurais donné tout au monde pour rencontrer un agent de police.

Pourquoi, qui donc m'empêcha de retourner chez moi, qui donc m'inspira l'idée de rester en place ? Je m'étais évidemment trompé de rue ou de numéro : j'avais agi d'une manière irréfléchie sous l'impulsion du moment ; ce que j'avais vu dans la soirée, ce que j'avais vu depuis quelques semaines m'avait surexcité, et je m'étais laissé aller à un entraînement qu'il eût été difficile de m'expliquer.

— Rentrons chez moi, me disait la froide raison. Mais on eût dit que la colonne à gaz avait le pouvoir invisible d'un aimant. Il m'était impossible de vaincre l'attraction qui m'enchaînait.

Je ne fus pas longtemps sans voir une lumière circuler derrière les rideaux du n° 53. L'ombre d'un homme qui s'approchait commença aussi à se dessiner au coin de la rue : l'inconnu vit comme moi les silhouettes qui passaient et repassaient sur les croisées. Il s'arrêta

vis-à-vis l'endroit où je me trouvais ; il était de l'autre côté de la rue, et je l'entendis pousser un de ces horribles éclats de rire qui vous font frissonner jusqu'à la moelle de vos os.

C'était un viveur en ruine, un homme ci-devant comme il faut, abruti par la débauche, autant que je pouvais en juger à la clarté de la lampe que projetait l'établissement où il avait appris à se corrompre.

— Ah ! ah ! ah ! ma vieille chouette, tu es encore debout. Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, mais je te tiens en cage maintenant. Tu n'as pas voulu me parler dans Broadway, mais je t'ai suivie ; et maintenant je vais rentrer au nid pour arranger tes brillantes aigrettes, mon bel oiseau ! Tu ne veux pas me laisser entrer, tu me refuses la porte, eh bien, je vais l'enfoncer ! Ah ! attention, voici de la police ! Mettons-nous un peu à l'écart.

L'étranger retourna vers le coin d'où il était venu, la police passa tranquillement son chemin, et je restai à mon poste d'observation.

Une lumière parut dans la salle du rez-de-chaussée, j'entendis des voix, et quelque chose me dit qu'un lien mystérieux rattachait les habitants de ce logis à cet inconnu et que je me trouvais mêlé à l'aventure : le dénouement ne pouvait être loin.

Les rideaux étaient tirés, mais les croisées étaient restées ouvertes. J'étais tout auprès, et les voix m'arrivaient claires et distinctes comme si j'eusse été dans l'appartement.

La personne qui portait une lumière s'approcha d'un lit à pas lents et sans bruit en faisant ombre à la flamme avec le paume de la main, comme si elle eût craint d'éveiller un malade.

Ces précautions furent inutiles : j'entendis un mouvement comme celui d'une personne qui s'agite en sursaut sur un lit de douleur.

— Viendra-t-il ?

Quelle voix ! quelle demande ! Suis-je le jouet d'un rêve ? ou les esprits ont-ils le pouvoir de revenir ? Oh ! quel souvenir cuisant et douloureux du passé ! Mais qu'est-ce que cela peut signifier ? Je n'ai jamais entendu qu'une voix prononcer ces mots ainsi, et cette voix est muette à tout jamais !... Oui, je rêve... ma tête s'égaré... Ah ! encore... Ai-je bien entendu ?

— Oh ! non, il ne viendra pas... Pourquoi viendrait-il, il ne me connaît pas... Et pourtant je voudrais le voir un instant : il me semble qu'il peut seul me protéger et me défendre contre cet horrible homme. O Phébé, Phébé, que pourrions-nous faire s'il venait ce soir ? Il a juré qu'il se vengerait de ce que je l'ai quitté... Mais comment pouvais-je vivre avec un homme qui menaçait toujours de me tuer quand il avait bu ? Longtemps après mon départ pour Paris, il m'écrivit qu'il m'enlèverait mon enfant... son enfant... dût-il périr en le tentant... J'ai cru longtemps... j'ai même espéré... qu'il... ne reviendrait jamais de Cuba. Je savais qu'il était dans les cachots du Moro, et le voici à New-York !

— Oui, lui être certainement ici. Moi être certaine. Lui avoir toujours grosse face rouge, cheveux bien noirs et des yeux !... Moi lui bien méchant homme.

— Il n'est méchant que quand il a bu.

— Mais lui boire toujours.

Un soupir de regret s'échappa de l'alcôve.

— Mais, Phébé, vous le représentez tel que je l'ai vu aujourd'hui. Est-ce que vous l'avez rencontré ?

— Oui, mais moi pas vouloir vous dire... mais moi pas le connaître d'abord.

— Comment, est-ce qu'il est venu ici ? A-t-il découvert ma demeure ?

— Voilà ! Moi le voir quand moi ouvrir porte à Agnès Brentnall, moi le voir dans la rue auprès la lampe ; et quand Agnès descendre la rue, lui la suivre, et moi plus le voir ce soir.

— Pauvre enfant, elle est perdue ! Si jamais il la regarde de ses yeux de basilic, comment pourra-t-elle lui échapper ? Pauvre fille, que Dieu te protège, car l'homme ne pourrait te sauver !

J'entendis des sanglots qui me révélèrent les pleurs qui inondaient l'oreiller : la pauvre femme pleurait un enfant qui allait se trouver perdue au milieu d'un monde indifférent.

J'étais sur le point d'entrer, quand j'entendis de nouveau des pas s'approcher. Je m'effaçai autant que possible dans l'ombre pour laisser passer l'étranger ; mais il s'arrêta droit devant la porte, et il me sembla qu'il allait entrer au moyen d'un passe-partout. La porte s'ouvrit, comme si l'inconnu eût le droit d'entrer... C'était l'homme que j'avais aperçu il n'y avait que quelques minutes ; il repoussa doucement la porte, sans la fermer.

Je pus le voir s'approcher du lit, je voyais son ombre s'avancer à travers le rideau de dentelle. Phébé avait laissé la lampe allumée et était sortie de la chambre. La dame sommeillait, la figure cachée par son oreiller ; on ne voyait plus rien que ses longs cheveux noirs flottant sur son cou d'albâtre. L'inconnu qui s'était approché sans bruit la regarda un instant, et, certain qu'elle dormait, il saisit d'un bras nerveux une jolie petite fille qui dormait aussi à ses côtés.

— Maman ! maman !

La lumière éclairait son visage enfantin... La mère s'éveilla à ce cri de frayeur et se leva tout à coup... Ciel ! que vois-je ? c'est la petite Sissée, c'est la sœur, c'est la mère de la petite Catherine !

Quel réveil pour une mère ! L'homme qu'elle craignait tant, l'homme qui l'avait poursuivie jusque dans ses rêves... Cet homme tenait son enfant, son dernier, son seul enfant, dans ses bras nerveux, et personne pour la protéger, pour la sauver !

Elle s'élança hors du lit et le saisit par les cheveux d'une main faible et tremblante : à quoi bon ? D'un geste il la repoussa jusqu'à l'autre côté de la chambre. Le bruit fit accourir la fidèle Phébé... mais trop tard ! La mère vit son enfant disparaître dans le sombre corridor, elle l'entendit l'appeler au secours... Elle n'entendit rien autre chose. Un regard de cet homme terrible, au moment où il emportait la pauvre petite fille, était suffisant pour tuer une femme plus forte qu'elle. C'était un regard de vengeance satisfaite, de vengeance implacable contre une pauvre femme... et sa main tenait déjà la porte de la rue. Encore un pas et il était hors de la maison : encore un pas et il était renversé par un coup vigoureusement appliqué... il était là étendu sur les marches du perron, saisi d'un tremblement nerveux comme le bœuf que vient d'abattre le boucher.

— Tenez, Phébé, prenez l'enfant... ayez soin de la mère. Dites-lui qu'elle n'a rien à craindre. Le ciel veille sur celui qui se repent, il le protège, il le sauve.

J'entraînai cette masse de chair insensible jusque sur le pavé du trottoir et je frappai le signal de trois coups sur la pierre avec le tronçon de ma canne : elle s'était brisée dans les efforts que je venais de faire pour protéger une faible femme. On me répondit à droite, à gauche, d'en haut et d'en bas ; je cherchai à voir dans l'obscurité si les secours s'approchaient.

Viendront-ils ? viendront-ils à temps ?

Une main nerveuse s'empara de la seule arme que je possédais... La lutte recommença.

L'homme qui gisait sur le trottoir est debout, et c'est le vainqueur qui à son tour est étendu sur les pavés !

Un couteau catalan, l'arme favorite du bandit nocturne, un couteau catalan menaçait ma poitrine.

Encore un instant et ma course ici-bas va s'achever.

Le temps passe vite, mais trop lentement cependant pour le fer de l'assassin quand Celui qui donne la vie ne veut pas la retirer. Le couteau tomba, mais il tomba seul, le bras qui le tenait venait d'être brisé !

Le gourdin du garde de nuit avait atteint son but : le veilleur avait entendu mon appel, et il était arrivé à temps pour sauver le défenseur de la pauvre femme et punir l'assassin.

— Emmenez-le. Vous savez qui je suis, et vous savez où me trouver quand vous aurez besoin de moi. J'ai une autre vie à sauver dans cette maison.

Inutile de raconter tout ce qui fut dit et fait : le lecteur devinera facilement ce qui se passa. Je ne me le rappelle plus. Je sais seulement que je m'éveillai le lendemain matin assis dans un fauteuil à la Voltaire, j'avais sur mes genoux une jolie petite fille de trois ans, qui me tenait étroitement embrassé et reposait la tête sur mon épaule.

— Quelle heure est-il, Phébé ?

— Moi pas savoir, massa. Soleil bien haut.

— Ah ! Et elle dort tranquillement. Ne l'éveillez pas. En retournant chez moi je prierai un médecin de mes amis de venir la voir. Adieu. Bonjour, Sis. Encore un baiser, avant que je parte.

— Vous reviendrez quand maman sera réveillée ?

Oui, mon enfant. Adieu.

## CHAPITRE XL.

Agnès Brentnall.

Le fond de chaque verre est plein d'amertume et ses bords sont trompeurs. C'est ce que reconnut cette nuit-là Agnès Brentnall.

Mais qui donc est Agnès Brentnall ?

Nous le saurons bientôt.

Nous n'avons encore entendu ce nom qu'une fois pendant l'entretien de madame de Vrai avec la négresse Phébé, que nous avons surprise vers minuit comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre. Il se pourrait cependant que cette Agnès fût la jeune fille que nous avons vue dans la scène de nuit qui précède cette dernière. C'est probable, car il y est aussi question d'une Phébé. Ce nom, dans tous les cas, était resté profondément gravé dans ma mémoire : c'était celui de cette belle jeune fille qu'une bête fauve avait suivie le soir avec cet instinct de la race canine qui fait flairer au loin les malheureuses femmes isolées et sans protecteur.

Madame de Vrai avait dit la vérité en s'écriant :

— Elle est perdue.

— Qu'était-elle devenue ? Le monstre avait-il dévoré cette pauvre innocente, et était-il à la recherche d'une autre victime ?

Non ; il expiera bientôt ses crimes ; les épaisses murailles de la prison des Tombes le tiendront solidement enfermé ; et quand son bras fracturé sera remis, la loi suivra son cours. Il ira travailler la pierre à Singsing, sous la surveillance de l'autorité. Ne craignez pas que son cœur se brise de douleur, il est aussi dur que la roche sur laquelle tombera son marteau.

Mais où est la pauvre Agnès ?

Que ne donnerais-je pas pour le savoir !

Est-elle entre les mains de ce misérable ?

Toutes ces pensées m'obsédaient pendant que je rentrais chez moi, après cette nuit si remplie d'événements.

— Où donc êtes-vous allé, me demanda-t-on avec anxiété au premier pas que je fis sous mon toit, d'où vient que vous êtes sorti si tard, et que vous avez passé la nuit dehors ? Avez-vous trouvé cette femme ? Est-elle malade ? Je crois, en vérité, que vous pourriez faire un roman avec vos aventures nocturnes.

A quoi bon imaginer des romans, il suffit de raconter les détails de la vie habituelle de New-York. On en ferait un livre plus extraordinaire que les romans les plus invraisemblables.

Vous demandez où je suis allé ? Dans un lieu où d'étranges choses se sont accomplies sous mes yeux. Il me semble qu'une secrète influence m'y a conduit pour me mêler à une étrange aventure.

— Il était inutile de sortir ; vous en auriez vu ici même une des plus bizarres, je vous le garantis. On avait méchamment enivré une jeune fille dans une intention infâme... C'est une effrayante histoire, vous la saurez tantôt... Seule à minuit dans les rues, chancelante, éperdue, poursuivie par une bande d'ivrognes et de gamins, la pauvre femme s'est réfugiée devant notre porte... Il n'y avait pas dix minutes que vous étiez sorti.

— Vous l'avez recueillie ?... Oui, je m'en aperçois... une bonne action fait toujours venir sur les lèvres un sourire de bonheur.

— Mais quelle idée me passe par la tête ? est-ce que je m'abuse ? serait-ce possible ?... Nous verrons.

— Comment la nommez-vous ? où est-elle ?... vous ne l'avez pas renvoyée ?

— Non sans doute. Venez avec moi. Elle n'est pas encore levée : elle a été très-malade ; mais elle va mieux maintenant, beaucoup mieux, quoiqu'elle soit très-faible. Le médecin a prétendu qu'on lui avait donné du poison.

— Rien de plus certain, puisqu'elle était ivre. Chaque goutte de liqueur enivrante est une goutte d'un poison lent, si vous voulez, mais infailible.

Elle était encore couchée. Sa bienveillante protectrice lui avait donné une camisole blanche, un bonnet de nuit ; et jamais plus jolie figure de seize à dix-sept ans ne reposa sur un doux oreiller.

— Elle est bien pâle maintenant, elle a eu ce matin d'affreux vomissements, mais elle va reprendre ses couleurs.

— Oh ! oui, madame, je me sens mieux à présent. Laissez-moi me lever et m'habiller pour retourner à la maison... je ne saurais rester plus longtemps, je craindrais de vous être à charge. O monsieur, madame a été bonne comme une mère pour moi !... plus qu'une mère !... Oh ! si j'en avais une comme elle !

— C'est bien, c'est bien, mon enfant ; ne vous fatiguez pas. Vous n'êtes pas encore en état de vous lever : restez tranquille aujourd'hui, demain vous retournerez chez vous.

— Oh ! monsieur, je ne peux pas rester jusqu'à demain... qu'est-ce que dirait madame Meltrand ?

— Elle saura tout avant ce soir.

— Oh ! non, non, non, pas tout, pas tout, j'en mourrais de honte !

— Eh bien, nous lui dirons que vous êtes allée voir une amie, et que vous vous êtes trouvée souffrante.

— Oui, j'ai été voir une amie, une amie qui m'est très-chère, une femme bien malheureuse !... Mais il faut que je me lève : elle est bien plus malade que moi, et j'ai promis d'aller voir un ami pour elle. C'est un gentleman pour lequel elle a le plus grand respect, monsieur, un gentleman qui a été plein de bontés pour elle quand elle était malade et vivait misérablement ; elle croit que la Providence le lui avait envoyé pour la sauver. C'était avant la mort de sa fille, monsieur. Avez-vous lu cette histoire-là ? Elle a été publiée dans la *Tribune* de New-York.

— Je ne sais pas : ce journal publie bien des histoires, je les lis presque toutes. Alors vous voulez voir M. Greeley, vous n'avez pas besoin d'aller bien loin pour cela, parce que...

— Oh ! vous êtes M. Greeley peut-être ?

— Non ; mais je le verrai bientôt, et je lui dirai ce que vous désirez. Si c'est pour venir en aide à quelque pauvre veuve, vous pouvez être certaine qu'il fera tout ce qui sera en son pouvoir ; car il est plein de générosité : ses ennemis eux-mêmes le reconnaissent.

— Non, monsieur, non, ce n'est pas M. Greeley que je voudrais voir, c'est l'autre auteur qui écrit dans le journal.

— Qui est-ce donc ? comment l'appellez-vous ? Je connais tous ceux qui travaillent à ce journal, je peux transmettre vos desirs à celui que vous voulez voir... Est-ce M. Dana ? C'est lui qui remplace le rédacteur en chef, M. Greeley, quand il est absent.

— Non, monsieur, ce n'est pas ce nom-là, je ne peux pas me le rappeler maintenant, mais c'est un des rédacteurs.

— Un des rédacteurs !... Mais, ma pauvre enfant, ce journal a beaucoup de rédacteurs... Est-ce M. Cleveland ? Non... M. Snow ?... Non... M. Fry ou M. Thayer... ou bien encore M. Ripley ?... Non... M. Ottavson ?

— Non, je ne crois pas, mais c'est un nom comme cela.

— Mais, ma chère enfant, ils sont bien une centaine, tant rédacteurs que sténographes, correcteurs, compositeurs, imprimeurs, teneurs de livres, et le reste. Comment pourrez-vous trouver celui dont vous avez besoin si vous avez oublié son nom ?

— Peut-être me le rappellerai-je quand je serai là. Vous savez que quelquefois les noms reviennent à la mémoire. Est-ce que vous n'oubliez jamais les noms ?

— Souvent, au contraire ; mais je n'oublie jamais les personnes. Je vous ai déjà vue quelque part, je ne sais plus où ; j'ai oublié... comme vous avez oublié le nom de ce gentleman.

— Vraiment, monsieur !... Je ne me rappelle pas vous avoir vu, moi ; mais il me semble que j'ai déjà entendu votre voix : peut-être que si la chambre n'était pas aussi obscure je vous reconnaîtrais. La dame a voulu que les persiennes restassent fermées afin que mon repos ne fût pas interrompu. Il n'est pas étonnant que j'oublie... j'ai eu si grand'peur hier au soir !

— Eh bien ! je ne vois pas comment vous trouverez la personne que vous avez envie de voir, si vous ne vous rappelez pas son nom.

— Oh ! ce sera bien facile, monsieur : je demanderai l'un de ces messieurs, et je suis bien sûre qu'il me dira tout de suite ce que je veux ; car ils sont tous très-polis, monsieur.

— Je ne vois pas comment vous ferez ; car enfin qui demanderez-vous, que direz-vous pour désigner celui que vous cherchez ?

— Oh ! monsieur, c'est celui qui a écrit l'histoire de sa petite fille.

— De sa petite fille ?

— Oui, monsieur, la petite fille de madame de Vrai.

Je commençai à comprendre ce dont il s'agissait, et je répétei d'un air d'indifférence :

— Sa petite fille ?

— Oui, monsieur, sa fille, la petite Catherine, dans les premiers chapitres des *Mystères de New-York* : c'est la mère de la petite Catherine, monsieur, et elle voudrait voir l'auteur de cette histoire. Ce n'est qu'hier qu'elle a su son nom. Elle croyait que c'était M. Greeley, et il n'est pas en ville ; elle ne l'a pas revu depuis la mort de la petite Catherine, et elle a déménagé depuis sans lui faire savoir où elle était allée. Hier elle a su l'adresse de celui qu'elle voulait retrouver, et lui a envoyé Phébé... Vous riez, monsieur... Est-ce que vous connaissez Phébé ?

— Oui, oui, je connais Phébé, et je vous connais aussi maintenant. Je sais que vous êtes une bonne et aimable fille, et que vous vous appelez Agnès.

— Oui, monsieur, est-ce que madame Morgan vous l'a dit ?

Le lecteur sera peut-être surpris... Mais c'était madame Morgan, c'était Athalie qui avait bravé les furieux qui voulaient lui arracher la pauvre jeune fille. C'était Athalie qui avait recueilli la malheureuse Agnès, lui avait donné son lit, avait veillé auprès d'elle toute la nuit, et avait envoyé chercher un médecin. Agnès était cette jeune fille que vous avez vue s'échapper d'une maison suspecte sous la protection d'un nègre scieur de bois, et c'était Phébé qui l'avait reçue dans son pauvre logement.

Tous les cœurs humains ne sont pas encore fermés à la pitié. C'était Phébé qu'Agnès était allée voir pendant la maladie de madame de Vrai, que soignait la bonne négresse. C'était à cause de madame de Vrai que, malade comme elle l'était, Agnès voulait quitter son lit pour aller voir celui qui avait écrit l'histoire de la petite Catherine, et lui dire que la mère de cette enfant désirait lui parler avant de mourir.

— Est-ce que madame Morgan vous a dit mon nom ? me demanda Agnès.

— Non, elle ne me l'a pas dit. C'est vous qui me l'avez dit, il y a déjà longtemps.

— Moi, monsieur ! vous me connaissez donc, monsieur ?

— Oui, mieux que vous ne me connaissez. Est-ce que vous avez oublié celui qui vous a arrêtée une nuit dans la rue quand vous vous sauviez avec Pierre le scieur de bois ?

— Oh ! mon Dieu ! non, non, je ne l'ai pas oublié, mais ma tête est si troublée ! Oh ! comme c'est étrange que le hasard m'ait conduite dans la maison où vous demeurez et où se trouve cette bonne dame ! Oh ! je voudrais être bonne, mais je ne le suis pas, monsieur. Oh ! monsieur, cette dame vous a-t-elle dit à quel point j'avais été si coupable hier au soir ? Mais ce n'était pas tout à fait ma faute, monsieur. Si vous saviez seulement, monsieur, combien j'ai été malheureuse... Mais, je vous le jure, je n'ai pas été ce que l'on appelle une mauvaise fille.

— Je vous crois, mon enfant. Allons, ne pleurez pas ; tenez-vous tranquille, et vous serez tout à fait bien ce soir.

— Oh ! monsieur, laissez-moi aller trouver le gentleman que cherche madame de Vrai. Si vous saviez comme elle est bonne maintenant qu'elle ne boit plus ! Mais j'ai bien peur qu'elle ne vive pas longtemps, elle a une toux effrayante. Elle était plus mal hier au soir, car elle a vu quelqu'un dans la rue, un homme, un méchant homme, monsieur... je crois qu'ils sont tous méchants... Oh ! non, non, monsieur, pas tous... mais beaucoup, beaucoup...

— Il est heureux que la vue des méchants que l'on rencontre dans

la rue ne détermine pas les femmes à fuir tout ce qui ressemble à un homme. Mais quel est celui-là ?

— Je ne sais pas, monsieur, mais elle le redoute, elle a peur qu'il ne vienne chez elle.

— Il y est venu, mais il n'y reviendra pas de sitôt.

— Alors vous le connaissez aussi, monsieur ?

— Oui, et ce n'est pas tout ce que je sais. Je sais que vous êtes sortie de chez madame de Vrai hier au soir vers neuf heures et demie pour retourner chez vous ; bientôt après un gros et grand monsieur, ayant des cheveux et des favoris noirs, vous a rattrapée. Il vous a dit : Bonsoir, mademoiselle. Comment avez-vous trouvé madame de Vrai ce soir ?

— Oh ! mon Dieu, ce sont ses propres paroles. L'avez-vous entendu, monsieur ? Je ne croyais pas qu'il y eût personne auprès de nous à ce moment.

— Non, je ne l'ai pas entendu... je n'étais pas dans le quartier.

— Il vous l'a dit alors, car je suis sûre que ce n'est pas moi.

— Non, ni lui ni vous.

— Qui donc ?

— Qui donc ? Ecoutez, vous avez répondu : Oh ! monsieur, vous connaissez madame de Vrai ?

— C'est cela même. Comme il est étrange que vous le sachiez aussi bien !

— Alors, il vous a parlé du danger qu'il y a pour une jolie fille comme vous à aller seule...

— Oui, monsieur, et il m'a offert son bras ; et... et... et comme je croyais que c'était un ami de madame de Vrai, j'ai cru pouvoir l'accepter, et il m'a dit de si jolies choses que...

— Que vous ayez été trompée par un misérable, et...

— Oh ! monsieur, par pitié, ne le dites pas devant cette bonne chère dame qui m'a sauvé la vie hier au soir, ne dites pas tout !

— Mais, Agnès, je ne peux pas dire tout, comment voulez-vous que je le sache ?

— Je ne le comprends pas, monsieur ; mais je suis sûre que vous savez tout ce qui me concerne.

— Non, non, je ne sais rien, je ne vous ai vue qu'une fois en ma vie avant ce jour ; je n'ai entendu parler de vous qu'hier au soir. On m'a dit que vous étiez allée voir madame de Vrai dans la soirée, et que cet homme vous avait suivie quand vous êtes sortie ; j'ai deviné ses mauvaises intentions.

— Oui, oui, bien mauvaises, monsieur.

— Je ne sais rien de plus. Je ne vous demande pas de me le confier, quoique je croie que vous éprouveriez quelque soulagement à révéler ce qui s'est passé.

— Oui, monsieur, oui, ce serait une consolation. Mais je crains que vous ne vouliez pas me croire, ou que vous ne me méprisiez, ou que vous ne vous moquiez de ma simplicité, de ma confiance pour un étranger. Mais comment pouvais-je savoir qu'il était si pervers?... et puis les rues étaient si noires !

Pauvre enfant ! n'aurait-elle pas été trompée tout aussi bien si les rues eussent été splendidement éclairées ? Était-elle à même de deviner que cet homme, aux paroles doucereuses, aux sourires décevants, avait un cœur plein de fiel et d'artifice ?

— Il vous dit donc qu'il était un ami de madame de Vrai, et il vous offrit son bras ?

— Oui, monsieur, et je crus que je pouvais l'accepter... que c'était pure bonté de sa part... car il me dit qu'il était sur le point d'entrer pour lui rendre visite, et qu'alors en voyant une dame sortir l'idée lui était venue de lui demander si madame de Vrai était visible, comment elle se trouvait ce soir. Il ajouta que si elle reposait il se garderait de la déranger. Et puis il s'estimait heureux d'offrir ses services à une dame de sa connaissance et de la reconduire jusque chez elle. Il m'adressa ensuite une foule de questions relativement à madame de Vrai ; il me demanda s'il y avait longtemps qu'elle avait le même domicile, avec qui elle demeurait, si d'autres personnes habitaient la maison, et beaucoup de détails sur la petite Sissac. Oh ! il me demanda tant de choses ! Il voulait savoir si elle était jolie, si elle était grande, où elle couchait, et où sa mère couchait ; je ne peux pas vous dire tout ce qu'il m'a demandé. C'était à Paris, me dit-il, qu'il les avait connues ; que madame de Vrai avait alors une jolie petite fille... C'était la petite Catherine, monsieur... Je lui dis que Catherine était morte, et alors... mais je n'y fis pas attention au moment, il parut bien chagrin, et moi je ne pouvais m'empêcher de pleurer en racontant sa mort... Et penser qu'elle est morte juste au moment où sa mère allait devenir une bonne mère et quand on allait lui faire tant de bien ! Oh ! monsieur, n'est-ce pas malheureux qu'elle soit morte juste à ce moment-là ? Mais probablement que tout est pour le mieux, M. Pease dit que nous ne devrions jamais nous plaindre. Vous connaissez M. Pease, monsieur ? M. Pease vous a-t-il jamais parlé d'elle ? Vous a-t-il dit que madame de Vrai demeurait autrefois aux Cinq-Points, et que la petite Catherine allait vendre du maïs chaud ?

— Non, jamais ; mais ne nous occupons pas de cela. Vous me parlez de l'inconnu qui vous avait accostée et qui s'exprimait avec tant d'abandon.

— Oui, monsieur : mais quand j'ai pensé à la mort de la petite Catherine, cela m'a fait oublier le reste. Eh bien ! monsieur, nous allons du côté de Broadway, et il voulait prendre la rue du Canal ; il dit que c'était mieux éclairé, et il avait raison : il y avait encore beaucoup de magasins ouverts ; tous les endroits où l'on va boire ou prendre des glaces resplendissaient encore de lumière, et il y avait une foule de belles dames avec de beaux messieurs qui se promenaient et avaient l'air si heureuses, que je ne pus m'empêcher de penser combien j'avais été pauvre et que maintenant j'étais élégamment vêtue et que j'avais aussi un cavalier. Quand je vis tant de monde aller prendre des glaces ou commander de beaux soupers, je désirai presque... je me sentis tentée, comme je suppose que le sont toutes les jeunes filles qui voient tout cela. Il est probable qu'il devina les pensées qui m'occupaient, car il me dit :

— Il ne faut pas aller dans ces salons, il y a trop de monde ; je connais là à côté l'hôtel \*\*\*\*, maison comme il faut, où l'on est à merveille. Nous y entrerons une minute pour prendre une glace... Vous ne préférez pas autre chose ?

— Non, monsieur, non, pas maintenant, j'ai souscrit l'engagement de la tempérance.

— Moi aussi, répondit-il ; c'est très-bien, toutes les jeunes filles devraient faire de même.

Nous entrâmes donc dans Broadway, et je crois que nous prîmes la première rue, mais je n'en suis pas bien certaine. Il faisait très-clair et il y avait beaucoup de messieurs et de dames auprès de la porte, et un des messieurs dit à un autre :

— Vois-tu, Jim, quelle jolie fille de V\*\*\* a à son bras ?

Ces paroles me firent rougir, et je restai si confuse, que je ne sais plus de quel côté nous tournâmes. Je tenais toujours son bras, car je croyais que c'était un soutien, et bientôt nous nous trouvâmes à la suite de dames et de messieurs qui entraient dans un vestibule.

Il y avait écrit sur la porte : *Entrée particulière.*

Cette inscription me sembla étrange, mais je ne comprenais pas parfaitement ce qu'elle voulait dire.

Pendant j'hésitais à entrer.

Il me parla avec douceur et me dit : — N'ayez pas peur ; si bien que je crus qu'il n'y avait aucun danger, autrement ces messieurs et ces dames n'y seraient pas allés. Nous entrâmes donc, et mon compagnon dit à un garçon qui se tenait là avec un tablier très-blanc :

— Donne-nous le n° 6, Bill.

— Il y a du monde au n° 6, monsieur ; mais je vais vous en donner un autre, c'est la même chose.

C'est la même chose ! qu'est-ce que cela pouvait signifier ? et pourquoi presque toutes les dames que je voyais portaient-elles des voiles épais qui vous empêchaient de voir si elles étaient jeunes ou vieilles, laides ou jolies ? Mais je n'eus pas le temps de penser à tout cela, car nous descendîmes le corridor très-vite, et je ne sais combien nous passâmes de petites chambres où l'on servait à souper ; nous entrâmes bientôt dans un cabinet. Il y avait une table, quatre chaises, et c'est à peu près tout ce que j'y vis. Le garçon alluma le gaz et attendit un moment qu'on lui donnât des ordres.

— Que désirez-vous prendre, mademoiselle... j'oublie toujours votre nom.

Comment pouvait-il le savoir ? Je ne le lui avais jamais dit, il ne l'avait jamais entendu prononcer. Je répondis : — Brentnall.

— Ah ! oui, mademoiselle Brentnall, que voulez-vous prendre ?

Oh ! que les pauvres jeunes filles se laissent facilement gagner par la flatterie ! C'était probablement la première fois qu'on la consultait ainsi. Que désirait-elle prendre ? Elle ne le savait pas.

— J'avais faim, continua-t-elle, j'avais grand' faim, et je le lui dis : il s'écria que lui aussi était à jeun et qu'il était heureux que nous fussions venus à un si excellent hôtel, où l'on nous servirait tout ce que nous pouvions désirer. Aimez-vous les crevettes, me demandait-il, j vais faire monter des crevettes, et, Bill, ajouta-t-il, pendant qu'on les préparera, apportez-nous de l'eau frappée, une salade de poulet et... Voyons... vous ne buvez que de l'eau... Je ne bois pas de vin, non, pas de vin. Aimez-vous le champagne ?

Il m'était impossible de le lui dire, je ne savais ce que c'était, seulement j'avais entendu un homme qui venait à la maison d'où je me suis évadée en demander quelquefois. Je crus que c'était une sorte d'eau de Seltz, car ça moussait et pétillait de même quand on le versait dans le verre ; mais je n'en avais jamais goûté, et je regrette d'en avoir pris hier. Le monsieur me dit que c'était comme de l'eau.

— C'est une excellente boisson de France, dit-il, il n'y a pas une goutte d'alcool dedans, c'est quelque chose comme de l'eau de gingembre ou de l'eau de Seltz, vous verrez comme ça moussera quand on le débouchera.

Ça moussait et pétillait en effet dans les verres et semblait délicieux à l'œil. Il m'en présenta un verre avec un sourire si aimable, que je ne sus comment le refuser. J'ignorais que j'allais violer mon engagement... tempérance rien qu'en y goûtant. Ça me sembla très-bon, et j'en bus volontiers. La salade aussi était excellente et donnait une certaine saveur au champagne ; de sorte que nous mangeâmes et nous bûmes avec grand plaisir, car tout était parfait.

On apporta ensuite les crevettes, et nous en mangeâmes ; elles

étaient très-bonnes. Oh ! ce n'est pas étonnant qu'il y ait autant de gens qui aillent là souper et boire du champagne ! On est là si tranquille ! Cependant les cloisons sont très-minces, car j'entendis une femme qui disait à un monsieur dans la chambre à côté : — Finissez, monsieur, ou je le dirai à mon mari ; vous ferez bien de ne pas recommencer. Et puis j'entendis le bruit d'une sorte de lutte et la dame qui disait : — Oh ! vous devriez avoir honte de ce que vous faites !

Pourquoi n'avait-elle pas honte elle-même ? Elle n'aurait voulu pour rien au monde que son mari sût qu'elle venait là au moins une fois la semaine souper en tête à tête et boire du vin. Il est vrai de dire qu'elle mettait un voile très-épais : elle ne voulait pas être vue, être reconnue, quand elle entrait dans un cabinet particulier à dix heures du soir avec un *cavaliere servante*. Elle a entrepris un voyage vers un port d'ignominie, elle y arrivera bientôt... Le port qu'elle atteindra sera peut-être la cave d'Elsie Morgan ou le grenier que la petite Catherine et sa mère occupaient dans Cow-Bay. Elle aurait bien regretté que son mari sût que, sous prétexte d'aller voir une amie souffrante, elle était venue souper avec un ami dans un cabinet particulier d'un hôtel à la mode, et son mari eût rougi de honte s'il eût cru que sa femme se doutât que, sous prétexte d'aller voir un ami fraîchement débarqué, il était en ce moment à souper en tête-à-tête avec une amie de sa femme, la belle madame Smith, dont l'époux est en Californie. Pauvre homme ! il s'exténue à gagner de l'argent qu'il lui envoie, tandis qu'elle cherche les moyens de faire prononcer son divorce : elle voudrait se marier avec un homme qu'elle trompe déjà comme elle a trompé son pauvre innocent de mari. Hélas ! c'est la vie de New-York !

— Nous restâmes longtemps, poursuivit Agnès, à boire, à manger et à causer. Les heures s'écoulaient agréablement. Enfin, il versa dans nos verres le reste du liquide contenu dans la bouteille.

— Il faut que je m'en aille, lui dis-je, j'ai un bon mille à faire avant d'être à la maison.

— Ne vous en inquiétez pas, je me charge de vous reconduire.

J'approchais le verre de mes lèvres, quand il s'écria : — Attendez ! attendez ! il y a une mouche dedans.

Il saisit le verre et chercha quelque chose pour retirer l'insecte.

— Bon ! dit-il, voilà qui fera notre affaire.

Il prit dans sa poche un morceau de papier, se pencha et eut l'air d'ôter du verre une mouche qu'il jeta.

Le papier contenait sans doute quelque drogue, car il me sembla que le liquide avait un goût amer. Néanmoins je le bus, et nous sortîmes.

J'étais troublée, en proie à une émotion que je n'avais jamais ressentie et dont je ne me rendais pas compte. Tout me paraissait extraordinaire autour de moi.

Nous aurions dû remonter Broadway ; mais nous prîmes une autre rue, j'ignore laquelle. Je n'avais pas exactement conscience de mes actions. Je me figurais que j'aurais pu m'envoler si la fantaisie m'en était venue, et pourtant je marchais avec peine. Je m'appuyais fortement sur mon guide ; j'étais tentée, je ne sais trop pourquoi, de lui passer le bras autour du cou, et je le laissai passer le sien autour de ma taille, ce que je n'aurais pas souffert si j'eusse été maîtresse de ma raison.

Nous continuâmes à marcher je ne sais pendant combien de temps, je ne sais de quel côté, mais il est probable que nous ne fîmes pas beaucoup de chemin.

Nous nous arrêtâmes devant une grande maison sur la porte de laquelle était une plaque de cuivre portant un nom comme celui de Philips ou de Brown, sans indication de profession.

— N'entrons pas là, lui dis-je, comment y serions-nous reçus ?

— C'est la maison d'un de mes amis, répliqua-t-il, et sa femme est une excellente créature. Il faut nous y reposer une minute, ensuite je vous conduirai chez vous. Le champagne vous a légèrement étourdie, attendons ici que cet accès soit passé.

En effet, je me sentais si mal à l'aise qu'il me semblait que je n'arriverais jamais jusqu'à la maison, quand il m'assura qu'il connaissait les habitués du logis, que c'étaient de braves gens : je consentis à entrer.

Il sonna.

Une femme entr'ouvrit un guichet et examina ceux qui se présentaient.

— Ouvrez, Leta, lui dit-il.

— Oh ! c'est vous, monsieur, répondit-elle.

Je vis qu'il était connu de l'hôtesse, et j'hésitai d'autant moins à le suivre.

Il murmura quelques mots à l'oreille de la femme qui nous avait ouvert ; elle appela une servante, et lui dit :

— Donnez le numéro 6 à monsieur et à madame.

Encore le numéro 6 !

Dans cette maison comme dans celle que nous avions quittée, la servante répondit :

— Le numéro 6 est occupé, mais je vais leur en donner un autre ; c'est la même chose.

Oh ! je n'entendrais plus ces expressions sans songer à la signification qu'elles ont ; mais j'étais incapable de discerner le bien du mal.

Je m'appuyais sur le bras de mon compagnon, et je le suivais partout où il jugeait à propos de me conduire.

On me fit entrer dans une chambre magnifique dont les murs étaient ornés de belles gravures. Je ne voyais qu'à peine ce qu'elles représentaient, mais il me parut qu'elles étaient du genre de celles qu'on ne devrait exposer nulle part. Il y avait en outre une psyché, des tables, une toilette avec un dessus de marbre, un riche tapis et un lit superbe.

Je pris une chaise, car je me sentais fatiguée et accablée de sommeil. Il dit à la servante d'apporter un peu d'eau et en remplit un verre, mais je crois qu'il versa dedans un demi-verre de vin.

— Buvez, me dit-il, cela vous rafraîchira.

Je bus; mon trouble augmenta... Ce que j'éprouvai, ce qui arriva, puis-je le dire... Mes idées étaient confuses... Je sais pourtant ce qui se passa, et c'est... c'est ce que je n'oserai jamais raconter.

— L'infâme! il a médité et consommé la perte d'une pauvre fille innocente! Je m'étonne que vous ayez pu vous échapper de cette maison. Comment avez-vous fait?

Quand je revins à moi, je m'élançai hors de la chambre avec toute la vitesse dont j'étais susceptible. Il descendit sur mes traces en criant : — Arrêtez-la! arrêtez-la!

Deux femmes sortirent d'un salon pour me barrer le passage; mais deux messieurs étaient sur le point de sortir, et la porte était ouverte. Je me jetai dans les bras de l'un d'eux, qui m'entraîna malgré elles.

— Tu vois qu'elle est ivre, dit l'autre; laisse-la partir. Allons, courez!

Je me mis à courir, ils crièrent derrière moi, et la foule me poursuivit. Vous savez le reste.

## CHAPITRE XLI.

Agnès.

Quelques-uns de mes lecteurs ont peut-être pris assez d'intérêt à cette triste histoire pour se demander ce qu'est Agnès et d'où elle vient. Il y en a probablement d'autres qui croiront comme madame Mac Travers qu'elle n'aurait pas dû être admise dans une famille honorable en sortant d'une maison où l'on n'entre pas sans dés-honneur. Je sais qu'Agnès doit éveiller les soupçons; mais les soupçons ne justifient pas une condamnation. En ce qui concerne Athalie, par exemple, les péchés qu'elle a avoués ne sont pas plus une preuve de turpitude morale que tout autre acte de folie. Un fou peut tuer sans être coupable de meurtre; un mari ivrogne peut battre sa femme qu'il aime et ne pas cesser de l'aimer; ce n'est pas le mari qui frappe, c'est le démon du rhum; ce n'était pas Athalie qui avait failli, c'était le démon qui l'avait volée et enivrée, qui avait aveuglé sa raison, enchaîné son esprit... Mais tout cela ne pouvait déraciner de son cœur l'amour de la vertu et les autres bons sentiments qui l'animaient. Si vous en voulez une preuve, voyez comment elle accueillit la pauvre Agnès. Si elle eût connu Agnès comme je la connaissais, elle eût pu voir en elle une femme équivoque; mais ses préventions ne l'auraient pas empêchée de la recueillir et de la protéger. Elle eût même protégé une plus grande pécheresse; c'est là le vrai moyen de régénérer les êtres déchus. Elle lui eût dit :

— Va, ma fille, et ne pêche plus.

Mais elle ne savait rien de l'histoire d'Agnès; quand je lui eus conté l'aventure de la malle et du vieux nègre, elle me dit :

— Il n'y a peut-être rien à lui reprocher.

Elle ne voulait pas croire au mal. Aussi, quand je rentrai vers le soir, elle vint à moi d'un air triomphant, car les femmes aiment à triompher de nous dans une bonne cause : c'est par là qu'elles se montrent supérieures à nous.

— Je vous l'avais dit! s'écria Athalie; je savais que cette pauvre fille avait été entraînée par ruse dans cette maison. Venez, et vous allez l'entendre vous raconter elle-même son histoire; elle est beaucoup mieux, elle est maintenant levée, et je vous assure qu'elle est très-jolie... C'est là la cause de tous ses malheurs. Mais c'est une bonne fille : j'ai appris beaucoup de choses aujourd'hui sur son compte, outre ce qu'elle m'a dit. Pierre et Phébé sont venus tous les deux lui rendre visite. Vous auriez pris plaisir à voir comme ils étaient heureux de la retrouver : ces pauvres nègres l'embrassaient et la caressaient comme si elle eût été leur fille. Pierre est allé chez la dame chez laquelle elle était et où il l'avait fait entrer le lendemain du jour où vous les aviez rencontrés : la dame était dans une inquiétude mortelle. Elle n'a pas voulu laisser venir Pierre seul et elle est montée en voiture avec lui. Concevez-vous qu'une jolie petite dame n'ait pas rougi d'accompagner un pauvre vieux nègre en voiture pour se rendre auprès d'une domestique malade! Si Agnès avait été sa fille, elle ne lui aurait pas témoigné plus de tendresse.

Agnès, ajouta Athalie, nous a raconté ses aventures. J'ai pu expliquer à madame Meltrand, — c'est le nom de cette dame, — ce qu'était madame de Vrai, et comment l'individu qui avait enivré Agnès était le même qui avait tenté de voler la petite fille de madame de Vrai. — C'est étrange! s'est écrié la dame. A la suite de circon-

stances dont le récit ne vous intéresserait guère, il y a environ quinze ans, on m'a volé en Angleterre une jolie petite fille, et l'homme qui me l'a ravie avait de la ressemblance avec celui dont vous venez de tracer le portrait. Il employait des moyens analogues; mais ce ne peut-être le même : il se nommait Brentnall.

— Brentnall! mais c'est mon nom! dit Agnès.

— Votre nom! mais vous ne me l'aviez jamais dit.

— Non, madame, vous ne me l'aviez pas demandé : je ne pensais pas que cela pût vous intéresser : j'avais seulement à me bien conduire, faire mon ouvrage et répondre au nom d'Agnès.

— C'est vrai, car nous prenons peu d'intérêt à l'histoire de nos servantes : elles viennent nous ne savons d'où, elles s'en vont nous ne savons où... Nous ne savons même pas si elles ont un autre nom que celui que nous leur donnons habituellement. Elle nous inspirent si peu d'intérêt que nous savons à peine qu'elles possèdent une âme aussi précieuse que la nôtre.

— Ainsi vous vous appelez Brentnall, comment appelait-on votre père?

— Je ne sais pas, madame, je ne l'ai jamais connu, ni ma mère non plus.

— Où demeuriez-vous? Qui vous a élevée?

— Je demeurais chez un oncle auprès de Belfast, et je l'ai accompagné quand il a émigré avec sa famille : ils sont tous morts de fièvre pernicieuse pendant le voyage, et quand j'ai débarqué ici je me suis trouvée seule et presque sans argent.

— Oh! mon Dieu! a dit madame Meltrand, et elle s'est éloignée en rêvant.

Je ne sais ce qu'il y a là-dessous qui l'a rendue aussi triste, c'est le souvenir de la petite fille qu'elle a perdue probablement. Oh! il est cruel de perdre un enfant par maladie, mais ce doit être bien pire d'en avoir un que l'on vous vole, et de ne jamais savoir ce qu'il est devenu; s'il est mort ou en vie, si on ne le rencontre pas sans le reconnaître! Mais je babille comme si vous n'aviez d'autre préoccupation pendant votre souper que d'écouter mon bavardage. Si vous avez fini, venez avec moi voir votre protégée et l'entendre raconter son histoire.

Nous montâmes et nous trouvâmes la malade presque rétablie : ses traits exprimaient la reconnaissance la plus sincère, sa beauté semblait s'accroître sous l'expression de ce sentiment.

— Je vous ai dit, reprit madame Morgan, qu'elle était débarquée ici, seule et presque sans argent, et je veux qu'elle vous dise... Mais voilà que l'on sonne, j'espère que c'est mon oncle... oui, c'est lui... l'entendez-vous parler à Brigitte? le voilà!

## CHAPITRE XLII.

Ce qu'apprend Lovetree en prison.

La porte s'ouvrit et M. Lovetree entra. Il fut bientôt accablé de questions.

— Depuis quand était-il arrivé?

Comment avait-il réglé ses affaires dans l'Ouest?

Avait-il soupé?

Quelle nouvelle apportait-il?

— Oh! quelle femme vous faites! c'est une véritable avalanche de questions! Attendez un peu que j'aie pris un siège et je vous apprendrai tout ce que vous désirez savoir. Mais dites-moi d'abord quelle est cette jeune dame? Vous avez oublié de me présenter.

— C'est vrai, mais elle sait maintenant que vous êtes mon oncle, et vous allez savoir son histoire tout à l'heure; car elle allait nous en raconter une partie, je vous dirai le reste après.

— Oh! cela ne fait pas le moindre doute. Je ne doute pas même que vous ne soyez bien curieuse de connaître la mienne et de savoir où je suis allé en arrivant.

— C'est encore vrai : oh! dites-moi pourquoi vous n'êtes pas venu directement ici?

— J'ai été en prison : on m'a enfermé dans un cachot. C'est assez extraordinaire, mais je crois que c'est la faute des journaux.

— La faute des journaux, mon oncle! je ne comprends pas comment les journaux ont pu vous faire mettre en prison.

— Oh! je le comprends bien, moi. J'ai lu ce soir un paragraphe qui annonçait l'arrestation d'une personne dont le nom me frappa comme celui d'un homme que j'avais connu en Europe, et que je cherchais; car j'avais le plus grand désir de savoir ce que sa femme était devenue. Je m'inquiétais peu de ce qu'il deviendrait lui-même; je savais que c'était un profond scélérat, et je ne regrettais pas de voir qu'il allait enfin recevoir le châtiement de tous ses crimes. Mais sa femme est une excellente personne, qui toute sa vie a été la victime d'une inconcevable fatalité; et la dernière fois que je l'avais vue j'eus quelque soupçon qu'elle commençait à suivre la voie que prennent tant de malheureux, elle noyait son chagrin dans le vin. Mais je ne vous dirai pas mon histoire que je ne sache la vôtre.

— Eh bien! Agnès, qu'est-ce que vous faites après votre arrivée à New-York?

A ce nom d'Agnès, M. Lovetree parut frappé d'étonnement.

— Agnès ! dit-il : oh ! non !

Et il se renversa sur son fauteuil comme s'il eût reconnu toute l'inanité de l'idée qui lui traversait la cervelle.

— Mais, madame, reprit Agnès, je ne crois pas que ces messieurs prennent un bien grand intérêt à mes aventures.

— Oh ! si fait ; je leur ai dit que vous alliez nous la raconter.

— Or donc, je me trouvais bien misérable après la mort de mon oncle et de tous mes parents : c'est affreux pour une jeune fille d'être seule dans un pays étranger. Quand le navire arriva, ou plutôt quand il jeta l'ancre, il vint du monde à bord et je vis que tous les pauvres émigrants avaient des amis qui venaient leur souhaiter la bienvenue, mais moi je n'avais personne. Ce fut alors que je sentis mon isolement, et que je versai des larmes involontaires. Un homme s'approcha de moi et me parla d'un ton de bonté : il me demanda où je voulais aller, et ce que je cherchais. Je lui racontai mes malheurs. Il dit



Elle voulait montrer à son oncle la Bible que lui avait donnée sa mère.

alors qu'il était avantageux pour moi de l'avoir rencontré, car il avait une agence pour les émigrants ; il était assermenté, il allait me prendre sous sa protection, et me conduire à un garni, et s'occuper de me trouver une place. Il me demanda ensuite combien j'avais d'argent. Je répondis que je n'avais que quelques schellings à moi ; mais que j'avais trois pièces d'or qui avaient appartenu à mon oncle : qu'il en avait plus, beaucoup plus à sa mort, mais qu'on les avait prises probablement, et que c'était tout ce que je possédais avec mes bagages et mes effets.

— Il est heureux, reprit-il, que vous ne soyez pas totalement sans ressources, car j'aurai à payer une demi-guinée par chaque passager, pour ceux qui sont morts, comme pour les vivants ; de plus, il faudra acquitter des droits à la douane sur les effets, le port, la visite, payer une semaine d'avance dans le garni : de sorte que tout mon argent y passera, et même davantage ; mais je me charge de tout, et je garderai les malles jusqu'à ce que je sois remboursé de mes avances.

Alors je lui donnai mon argent ; il prit toutes les malles excepté la mienne, que je voulus garder ; nous descendîmes à terre et il me conduisit à un garni ; et je n'ai plus revu, ni cet homme, ni mon argent, ni les malles : il m'avait volé mes trois souverains et tous les effets de mon oncle.

Je ne savais que faire ; j'aurais bien voulu travailler, mais je ne pouvais trouver une place. La maîtresse du garni me dit d'aller à un bureau de placement : elle me donna l'adresse et je m'y rendis. C'était une grande chambre partagée en deux : d'un côté il y avait des hommes et de l'autre des jeunes filles assises sur des bancs. J'entraî et je m'assis auprès d'elles : j'avais l'air triste, je crois, car j'entendis quelques-unes de mes voisines qui se disaient : Comme elle est gauche !

Quelques minutes après une des jeunes filles vint s'asseoir auprès de moi et me parla avec bonté : elle me demanda d'où je venais et

me fit beaucoup de questions. J'avais presque peur de lui répondre, je craignais qu'elle ne tint une agence d'émigration, et qu'elle ne voulût me tromper ; mais il me sembla bientôt qu'elle avait réellement de bonnes intentions. Elle me dit qu'il fallait faire inscrire mon nom. Je ne savais pas ce que c'était, mais je m'avançai vers le commis, je lui dis mon nom, mon âge, d'où je venais, ce que je pouvais faire, et il l'écrivit dans un livre et me dit de lui donner un demi-dollar, et quand j'aurais une place je lui donnerais l'autre moitié. Il ne me donna aucune espèce de renseignement, et me dit de retourner m'asseoir sur le banc. J'y restai tout ce jour-là, et j'y revins trois jours de suite, dans l'espoir que quelqu'un me prendrait. Il venait constamment des personnes qui regardaient toutes les jeunes filles comme j'ai vu les marchands regarder les bestiaux dans les foires et marchés, et qui en choisissaient presque toujours une. Une personne me refusa parce que j'avais l'air gauche, une autre parce que je n'avais pas encore servi, une troisième parce que je n'avais personne qui me recommandât ; alors une des filles me dit tout bas qu'elle connaissait un homme qui me donnerait un certificat de bon service pour un schelling. Si c'est ainsi que l'on recommande les servantes, je ne vois pas à quoi servent les recommandations. Enfin, après y être retournée à plusieurs reprises, après avoir été examinée comme un lot de marchandise avariée, j'eus la chance de trouver une dame, une personne du moins qui me paraissait être une dame, qui me complimenta de ce qui avait été pour toutes les autres maîtresses un motif d'exclusion. Elle eut envie de me prendre à son service parce que j'étais jolie. Quand elle sut que je ne connaissais personne en ce pays, que je n'avais plus ni père ni mère, elle parut plus désireuse de m'avoir chez elle, je crus que c'était par pure bonté ; elle me dit que je n'aurais pas grand-



J'étais occupé à souper...

chose à faire, que je prendrais seulement soin de quelques chambres, que je servais quand il y aurait du monde, et qu'elle était certaine que je me plairais beaucoup chez elle. Je la crus, et au commencement je m'y plaisais assez ; mais je ne peux pas dire devant ces messieurs pourquoi je ne pus y rester : l'un de ces messieurs le sait déjà.

— C'est bien, cela suffit, vous n'avez pas besoin de nous le dire, nous comprenons parfaitement la raison de votre réserve. On vous a traitée comme beaucoup de pauvres filles qui sont venues avant vous chercher à se placer ici, et vous avez retiré du bureau de placement tout l'avantage que bien d'autres en ont obtenu avant vous.

C'était au tour d'ATHALIE à raconter à son oncle tout ce qu'elle savait d'AGNÈS, puis M. Lovetree expliqua à son tour pourquoi il avait fait un tour aux Tombes.

— J'y ai trouvé, dit-il, l'homme que je cherchais, et il est fort heureux que j'aie suivi ma première idée, et que j'y sois allé sans délai, autrement je serais arrivé trop tard. Le médecin ne croit pas

qu'il puisse passer la nuit. Il paraît qu'il s'est trouvé mêlé dans une querelle hier au soir, et qu'un agent de police lui a cassé le bras en voulant l'empêcher de poignarder un homme...

Madame Morgan et moi nous tressaillâmes de surprise sans mot dire, et Lovetree continua :

Nos souvenirs nous rappelèrent vivement la scène de la nuit, mais nous ne communiquâmes nos pensées à personne.

J'ai lieu de croire qu'il s'était étourdi à force de boire, car pendant la nuit il avait arraché l'appareil que l'on avait mis sur sa blessure, et quand on ouvrit sa cellule ce matin on le trouva presque mort à la suite d'une violente hémorragie. Il est impossible qu'il puisse en revenir. On lui avait donné des potions cordiales, et il était en état de s'expliquer clairement quand je l'ai vu : il me fut impossible de ne pas le reconnaître aussitôt que j'entraï, car en m'apercevant il m'appela par mon nom.



Le seul locataire de cette chambre est un vieux nègre...

— Je suis heureux de vous voir, m'a-t-il dit ; je peux me confier à votre probité, et j'ai besoin de dire ce qui me pèse sur la conscience avant de mourir. Ma femme et mon enfant... ma dernière femme... sont ici, et quand je ne serai plus je vous prie de vous rendre auprès d'elle pour lui dire qu'elle ne me reverra plus. Cette nouvelle la rassurera, car je suis allé la voir hier au soir et je lui ai fait une terrible peur. Je ne peux pas vous dire le numéro de la maison, mais vous la trouverez facilement : c'est dans la rue W.....

— O mon Dieu ! s'écria madame Morgan, c'en est trop ! c'en est trop !...

— Comment ? qu'est-ce qu'il y a de trop ? que voulez-vous dire ? je ne vous comprends pas.

— Oh ! mais moi je vous comprends bien... je sais tout maintenant... C'est lui, ajouta-t-elle en me désignant, qui l'a terrassé hier au soir... c'est lui qu'il allait poignarder quand le garde de nuit lui cassa le bras ! Et c'est elle, mon oncle, madame de Vrai sa femme qui était la mère de la petite Catherine... Maintenant nous savons tout... tout !

— Non, pas encore ! car il m'a dit qu'il avait raison de croire que son autre femme était aussi à New-York, qu'elle était mariée, et qu'il désirait que j'allasse aussi la voir et lui dire où il croyait qu'elle pourrait retrouver son enfant... Dites-lui, ajouta-t-il, que je l'ai laissée chez mon frère, fermier auprès de Belfast en Irlande ; il s'appelle William Brentnall.

— William Brentnall ! s'écria Agnès au comble de la surprise.

— Je commence à croire que je ne suis plus dans mon bon sens, dit M. Lovetree, ou que vous battez tous la campagne. Vous vous récriez les uns après les autres comme si j'évoquais des esprits et que vous ne compreniez rien à ce que je dis ou à ce que je fais. Quand vous aurez fini je continuerai.

— Continuez, mon bon oncle, dit Athalie, je meurs d'envie d'entendre le reste, et la pauvre Agnès est toute tremblante d'émotion.

— Je ne sais pas à quel propos, dit M. Lovetree ; mais je ferai peut-être mieux de continuer. Dites-lui, reprit-il, qu'il est bien connu et qu'elle le trouvera facilement : je lui ai confié ma fille en lui disant que sa mère était morte... Cet aveu me surprit excessivement, car je croyais qu'il s'appelait de Vrai ; mais, me dit-il, ce n'était là qu'un nom d'emprunt, le nom sous lequel j'ai épousé la femme que vous connaissez, car je n'osais pas me marier de nouveau sous mon véritable nom... Je lui demandai alors quel nom portait sa première femme, et sous quel nom elle retrouverait sa fille. Il prit une petite carte comme pour écrire ces noms ; puis, se rappelant que son bras était brisé, il s'écria en soupirant : Je n'écrirai plus jamais. La coupe sera bientôt pleine ! Puis il me dit de prendre la carte et d'écrire les noms qu'il allait me dicter : — C'est sur mon lit de mort, ajouta-t-il, que je déclare que ce sont là leurs noms... le nom de la mère et le nom de la fille... Dites-lui de me pardonner et d'oublier celui qui ne sera bientôt plus.

— Mais quels sont les noms ?... Dites-nous-le, mon oncle !

— Madame Meltrand... Agnès Brentnall...

Deux personnes jetèrent en même temps une exclamation de surprise.

— Madame Meltrand est ma mère ! s'écria Agnès. Quelle étrange succession d'événements !

M. Lovetree ne fut pas le moins étonné : les mystères semblaient naître autour de lui. Tout le monde commençait à comprendre, lui seul ne pouvait trouver le mot de cette énigme.

Athalie lui fournit toutes les explications qu'il désirait. Il y avait un point qui était resté douteux : Agnès était-elle réellement la fille de M. de Vrai ou seulement la fille de madame Meltrand ?



C'est une pauvre femme que de mauvais sujets poursuivent.

— Elle est la fille de M. de Vrai, répondit M. Lovetree. Madame Meltrand était sa femme légitime quand il se maria de nouveau sous le nom de M. de Vrai.

— O Dieu du ciel ! alors Agnès est son enfant !...

Il se fit un profond silence... un sentiment d'horreur remplit tous les cœurs et paralysa toutes les langues : les uns pleuraient, les autres gémissaient en silence ; on ne disait mot. Il y a des moments dans la vie pendant lesquels on est en proie à un sentiment d'horreur si profond que l'on a hâte d'entendre une voix humaine. Personne ne parla cependant, mais on sonna à la porte de la rue : c'était une nouvelle que l'on venait communiquer à M. Lovetree. Le message était des plus laconiques : on annonçait simplement qu'il était mort !

Il semble que ce soit commettre un crime que de se réjouir de la mort d'un de ses semblables : nous ne pûmes cependant ressentir ni exprimer aucun regret.

## CHAPITRE XLIII.

Madame de Vrai.

Quand le premier moment de surprise et d'horreur fut passé, on écrivit à la mère d'Agnès pour la prier de passer chez madame Morgan aussitôt qu'elle le pourrait : on lui annonçait qu'elle y rencontrerait une personne qui lui donnerait des nouvelles de sa fille. Quoiqu'il fût alors près de dix heures, elle vint immédiatement. Il lui avait été impossible d'attendre jusqu'au lendemain matin, car elle avait déjà appris quelques détails qui l'avaient fortement intriguée.

Je ne raconterai pas la joie de la mère quand elle put presser sur son sein la fille qu'elle avait crue perdue à tout jamais : il me faut aller consoler madame de Vrai, la femme si cruellement éprouvée, la veuve d'un misérable, la mère d'une enfant qui allait bientôt être orpheline.

Son cœur sembla soulagé d'un lourd fardeau quand je lui eus dit ces trois monosyllabes : Il est mort !

— Oh ! je n'aurai donc pas à redouter sa pernicieuse influence pour ma pauvre enfant !

N'est-il pas terrible pour une femme de penser que la mort de son mari l'affranchit, elle et son enfant, de tous dangers ! de savoir que son enfant sera plus en sûreté avec des étrangers qu'avec son père ! Et d'où provenait cette terreur ? D'où vient cette confiance ? Je lui avais annoncé la mort de son mari par trois monosyllabes, je répondrai à ces deux questions par un mot : Le rhum !

C'était le rhum qui l'avait perdu, qui l'avait démoralisé, qui lui avait inspiré toute la barbarie dont il fit preuve envers ses deux femmes et leurs enfants. C'était le rhum qui lui avait fait commettre le crime le plus odieux dont un père peut se rendre coupable envers son enfant... Pauvre Agnès !

C'était le rhum qui par degrés avait fait dévier madame de Vrai des voies du bonheur, de l'innocence, de la paix et du bien-être ; qui l'avait... mais je ne veux pas retracer toute la longue suite de fautes et de crimes... qui l'avait conduite à cet abominable réduct où elle demeurait quand sa petite fille vendait du maïs chaud en tombant de sommeil, sous la pluie, sur les pavés humides, et enfin s'endormait pour toujours en suppliant sa mère de ne plus boire de ce rhum qui détruit le corps et l'âme.

Ce fut cette mère qui sur son lit de mort me pria de dire au monde ce que produisaient la vente et le débit du rhum. Dites-lui de voir ce que je suis devenue, s'écria-t-elle, racontez-lui ma vie en quelques mots, car il faudrait des volumes pour la dire en détail. Dites aux mères de veiller sur leurs filles. Dites à ceux qui accoutument leurs enfants à fréquenter les hôtels et les cafés, qu'il y a dix chances contre une qu'ils prendront le chemin de la misère et de la perte. Ma mère, qui devint veuve de bonne heure, possédait une fortune assez considérable pour pouvoir élever ses deux filles chez elle et leur donner toute l'éducation nécessaire, mais elle n'était heureuse que lorsqu'elle se trouvait au milieu du bruit, de l'agitation, du désordre d'un hôtel ou d'une maison meublée. Nous fûmes des enfants gâtés : nous apprimes à peu près tout ce que l'on apprend dans ces pensions que les femmes à la mode recherchent pour leurs filles. Quand nous devînmes femmes, nous fûmes exposées à toutes les flatteries des jeunes gens qui papillonnaient autour de nous : notre mère nous permit chaque jour d'aller chaque jour aux bals, aux théâtres, aux concerts, aux soirées de toute sorte, et de là aux salons où l'on soupait, où l'on prenait du vin et... Oh ! si j'avais eu une mère qui m'eût protégée contre toutes ces tentations ; mais c'était tout le contraire, mon sort était inévitable.

Parmi les habitués de l'hôtel où nous logions à Saratoga se trouvait un Anglais qui avait quelques prétentions, et je crois qu'elles étaient fondées, à une origine aristocratique : il signait sir Charles R. et il se servait publiquement d'un cachet portant des armoiries bien connues. J'étais fière et vaine ; les hommages de ce jeune aristocrate me flattèrent à l'excès : il dépensait son argent avec profusion et me faisait les serments d'amour les plus solennels. Je n'ai aucune raison de croire qu'il ne fût pas sincère. J'avais alors dix-sept ans ; j'étais grande, droite, bien faite, j'étais belle et je m'habillais toujours avec la plus grande élégance. J'avais des yeux noirs, mes joues étaient d'un blanc rosé et mes cheveux d'un noir semblable à celui de l'aile du corbeau. Mes manières étaient engageantes ; j'avais beaucoup lu, je pouvais soutenir une conversation et ma voix avait quelque charme. Il possédait des qualités analogues, et nous fûmes bientôt épris l'un de l'autre.

Quand nous quittâmes Saratoga, il vint avec nous à New-York et descendit au même hôtel. J'étais encore riche de ma jeune innocence. Oh ! mères ! mères ! combien de temps pouvez-vous répondre de l'innocence de vos filles qui fréquentent toutes les joyeuses réunions et que vous y laissez après minuit, lorsque le sang bouillonne dans leurs veines et qu'elles savent à peine s'il leur faut rentrer chez elles ou suivre leur compagnons dans un des autres horribles qui s'ouvrent dans toutes les rues !

Ces parties de plaisir, ces soupers produisirent leur effet inévitable :

je courus à ma ruine. Si j'eusse été surveillée par ma mère, si elle m'eût gardé auprès d'elle chaque soir, si je n'avais jamais appris à boire des liqueurs fortes, ma mère n'eût jamais eu à regretter la perte de sa fille.

Il n'y avait encore que quelques mois que j'avais fait la connaissance de sir Charles quand j'allai occuper avec lui une maison richement meublée. Je passais pour sa femme et tous nos amis me donnaient son nom quoiqu'il fût bien avéré que nous n'étions pas mariés. Ce fut là que je devins mère de Catherine et qu'elle reçut toutes les caresses d'un père qui l'idolâtrait. Je passai là quelques courtes années dans la joie et dans l'abondance, mais sir Charles fut emporté par une mort subite avant d'avoir fait aucune disposition testamentaire. Il avait toujours dit que par son testament il nous léguaient, à sa fille et à moi, ses immenses propriétés. Mais, comme bien d'autres, il remettait de jour en jour à accomplir cette formalité, et la mort le surprit. Oh ! pourquoi diffère-t-on jamais à remplir ce devoir ? C'est un devoir sacré envers ceux qui nous survivent.

Comme j'avais pris le titre d'épouse, je crus pouvoir établir à mon profit des droits sur sa succession. Je passai en Angleterre pour les faire valoir ; abandonnant ma maison, dont l'ameublement avait coûté des sommes exorbitantes. Ma mère, ma sœur et mon oncle devaient l'habiter pendant mon absence. Le frère de sir Charles avait pris possession de tous ses biens et refusait de se dessaisir de la part qui revenait naturellement à la veuve et à la fille de son frère, parce que, disait-il, la loi ne me reconnaissait aucun droit. Il ne me dit pas pourquoi, mais ma conscience rendit sa réserve éloquent. Il offrit de me compter cinq mille livres sterling, si je voulais signer l'abandon de tous mes droits. J'étais décidée à accepter cette offre ; mais malheureusement je pris l'avis d'un homme de loi, et il m'engagea à refuser tout compromis : il s'attendait à recevoir davantage si je gagnais mon procès. Je lui avais dit que je n'avais pas de certificat de mariage, et que le ministre qui nous avait unis était mort. C'était vrai : sir Charles n'était plus. Je ne lui dis pas que notre union n'avait jamais été bénie, mais je lui déclarai que de nombreux témoins viendraient déposer qu'ils l'avaient entendu m'appeler sa femme et Catherine son enfant. Cela suffisait, me dit-il. Je ne savais pas que nos adversaires pouvaient produire autant de témoins tout prêts à déclarer qu'ils avaient entendu sir Charles affirmer que son mariage n'était pas sérieux. La perspective de posséder un jour cinq cent mille livres sterling me fit refuser une somme certaine de cinq mille livres.

Les témoignages pour et contre semblaient également concluants, le juge demeurait irrésolu.

— Que l'on fasse prêter serment à la veuve, dit-il. Qu'elle déclare, sous la foi du serment, si elle était légalement l'épouse de sir Charles, et l'affaire sera entendue.

Quelqu'un se mit à rire derrière moi : c'était un rire sardonique dont les éclats me percèrent le cœur... Je tombai évanouie ! C'était de Vrai. Je l'avais connu à New-York, il m'avait harcelée de ses visites et de ses sollicitations pendant que sir Charles vivait encore. Je l'avais écouté en lui disant : — Attendez qu'il soit mort.

Après le décès de sir Charles il redevint importun, et je le priai d'attendre le délai convenable. De Vrai m'avait suivie en Angleterre et me pressait de nouveau d'accepter sa main, je l'éloignais autant que possible. Il m'avait souvent donné à entendre que si je gagnais ma cause il perdrait la sienne, et pour se donner tous les avantages il avait fourni à mes adversaires toutes les preuves qu'ils pouvaient désirer contre moi.

C'était lui qui riait derrière moi quand le juge m'invita à venir prêter serment et à déclarer sur l'honneur si j'avais été légalement mariée. Je pensai à ma petite fille et je fus un instant tentée de jurer : ce rire sardonique me fit perdre tout courage, et on m'emporta hors de la salle d'audience. La cour ajourna sa décision, et je ne sais si le verdict a jamais été prononcé.

De Vrai me suivit à mon hôtel : j'étais dans une affreuse situation. J'avais voulu vivre avec toute la splendeur qui devait entourer la femme de sir Charles : j'avais dépensé tout ce que j'avais, et j'étais horriblement endettée. J'écrivis à mon oncle de vendre les meubles que j'avais laissés à New-York et de m'envoyer le produit de cette vente. Je reçus longtemps après cinq cents dollars renfermés dans une lettre dans laquelle on m'annonçait que c'était là tout ce que l'on avait pu en retirer. Il m'est impossible de dire ce que j'éprouvai, j'étais indignement volée, je le voyais, et j'écrivis une lettre sanglante pour leur reprocher leur mauvaise foi. Alors ces prétendus amis, cessèrent de voir ou de reconnaître la pauvre mère qui cherchait à recouvrer quelque chose de la fortune de son enfant. Tous ses efforts furent inutiles, cet enfant était né hors mariage.

La pauvreté vint me torturer. Que pouvais-je faire, seule, inconnue, dans une terre étrangère ? Je savais que de Vrai n'avait d'autre amour pour moi que cette passion brutale que ressentent les animaux : je l'épousai, cependant ; car le désespoir me poussait. Il n'avait d'autres ressources que celles au moyen desquelles des centaines de beaux messieurs trouvent à vivre dans le luxe et l'oisiveté. Il était

joueur, c'était un grec. Vous en trouverez comme lui dans tous les hôtels de New-York, dans tous les salons : ils sont vêtus avec la dernière élégance, ils mènent un grand train, et n'ont d'autre occupation que de manier les cartes, et ont pour toute profession l'art de faire sauter la coupe.

Les premiers temps de notre union furent assez heureux ; mais avec ces hommes-là le bonheur est éphémère, rien ne dure longtemps. Si leurs affaires prospèrent, car c'est ainsi qu'ils parlent de leur honnête occupation, ils n'ont que sourires d'amour et paroles flatteuses pour leurs femmes et leurs enfants : mais si la chance leur est contraire ils deviennent les gens les plus misérables du monde, et ils rendent malheureux ceux qui les entourent. L'espèce de fièvre dont brûle incessamment le joueur l'empêche de rien ressentir qui ressemble à l'amour conjugal. Je peux à peine me rappeler ce qui se passa durant le peu de mois pendant lesquels je vécus avec cet homme, car je commençai à boire du vin à l'excès. Je n'en prenais pas assez pour m'enivrer, mais je surexcitais mon système nerveux. Nous descendions dans les meilleurs hôtels, et nous y vivions souvent aux dépens du propriétaire.

Quelque temps avant la naissance de ma petite Sis, de Vrai eut une veine sans pareille : nous louâmes une petite maison aux abords de la ville et nous vécûmes dans l'aisance pendant environ un an. Vous devinez sans doute par quels moyens il fixait le hasard. Cet extrait d'un journal vous mettra sur la voie.

« Un Américain qui était descendu dans l'un de nos meilleurs hôtels a été trouvé mort ce matin dans son lit. On suppose qu'il s'est empoisonné à la suite de pertes considérables faites au jeu. Si nous en croyons ce que l'on nous a rapporté, il aurait non-seulement engagé tout ce qu'il possédait, mais en outre des sommes importantes qu'il avait reçues pour le compte d'une veuve et de ses enfants. On assure qu'il avait l'habitude de boire une grande quantité de liqueurs fortes avant de se mettre au jeu, et qu'un ami prétendu a abusé de l'état dans lequel il se trouvait hier pour le dépouiller entièrement. Il laisse sa jeune femme en proie à la plus grande misère. »

Je ne savais pas alors que cet ami prétendu était mon mari, je ne le sus que plus tard, et j'appris en même temps qu'il l'avait trompé de plus d'une manière.

Quelques jours après la mort de ce malheureux, de Vrai amena la veuve de la victime à la maison. Nous étions deux femmes ; j'étais l'épouse, elle était la maîtresse. Je ne vis rien d'abord, mais mes yeux ne tardèrent pas à s'ouvrir. J'appris encore autre chose, j'appris que cette femme s'était tenue derrière la chaise de son mari pendant qu'il jouait avec le voleur qui le dépouillait, et qu'elle indiquait par signes les cartes qu'il tenait à la main. Lorsque les effets du vin furent dissipés, et que plein d'horreur il eut reconnu qu'il était ruiné, elle lui proposa de s'empoisonner et de mourir ensemble.

Vous connaissez déjà le résultat, il prit du poison et elle lui survécut. Quand j'appris ces infamies en entendant par hasard une conversation entre mon mari et cette femme, je voulus la chasser de ma maison.

— Ma maison ! ma maison ! ah ! ah ! ah ! pauvre idiote ! vous ne savez donc pas que cette maison et tout ce qu'elle contient, tout ce que vous possédez, tout, jusqu'au dernier centime, m'appartient ! Tenez, voilà les contrats, voilà mes titres de propriété. Maintenant, si vous êtes sage, je vous laisserai vivre ici ; mais si vous me cherchez querelle je mets tout le monde à la porte, vous et votre mari !

Elle me secouait les parchemins devant les yeux et riait comme une hyène de ma surprise et de mon désespoir. Mais ce n'était pas encore assez d'humiliations comme cela : je réclamai encore, je parlai des droits d'une épouse légitime...

— Une épouse légitime ! elle était aussi légitime que moi, me répondit-elle, car mon mari avait une autre femme quand il m'avait épousée, et mon mariage avec lui était entaché d'illégalité.

Quelle affreuse révélation ! Je n'étais plus mariée, ou, si je l'étais, j'étais la femme d'un voleur, d'un adultère, d'un assassin !

Tout cela cependant parut me laisser indifférente : j'affectai le plus grand calme ; je mûris mes plans et les mis à exécution avec un courage digne d'une meilleure cause. Peu de temps auparavant, j'avais promis d'aller passer huit jours chez une amie ; je commençai immédiatement à faire les préparatifs de ce voyage. Je ne dis rien à de Vrai de ce que j'avais appris, je ne lui adressai ni un mot ni un coup d'œil de reproche. Le hasard m'avait fait découvrir où ces deux misérables avaient caché l'argent dont ils avaient dépouillé leur victime, je ne me fis aucun scrupule de puiser à ce trésor. Trois jours après j'étais à Paris. Je vécus là pendant quelques mois, tâchant de tout oublier dans les plaisirs et la dissipation ; mais de Vrai parvint à savoir où je m'étais réfugiée, et je fus obligée de fuir de nouveau. Cette fois je traversai l'Océan.

J'avais encore cinq cents dollars quand j'arrivai à New-York. Que n'aurais-je pu faire avec cet argent si je l'eusse employé prudemment ? Ce que je fis... je dois vous le dire, ce sera un exemple pour d'autres malheureuses. Oh ! ce serait une grande source de consolation si je savais que les erreurs de ma vie, que les fautes que j'ai commises ont servi de phares à quelques-unes de mes sœurs et les ont empêchées de se perdre sur les écueils.

La vanité, l'orgueil ont été les causes de ma perte : je descendis dans un des hôtels les plus à la mode, et là on nous inscrivit sous les noms de madame de Vrai, de Paris, avec deux enfants et une gouvernante. Cinq cents dollars sont bien vite dépensés dans un hôtel de New-York, même quand on vit économiquement ; mais je ne savais ce que c'était que l'économie. Je buvais beaucoup, je donnais des soirées, et je me mis à jouer. Cette existence ne pouvait pas durer longtemps, je fus forcée d'aller prendre un appartement plus modeste dans la rue de Crosby. Je ne sais plus comment je fis pour vivre : je me rappelle seulement que tout ce que j'avais de précieux, mes vêtements même, allèrent l'un après l'autre chez le prêteur sur gages. De là j'allai dans ce misérable repaire où vous m'avez vue pour la première fois, et d'où je contraignais ma pauvre petite Catherine à aller la nuit crier du maïs chaud dans les rues. C'est là que ma pauvre enfant est morte, c'est là que vous reçûtes sa bénédiction, et qu'en mourant elle me pardonna toutes les souffrances, toutes les misères qu'elle avait éprouvées par ma faute ! Ce fut alors que sa mort me rappela à mes devoirs et me fit comprendre le degré d'abjection où j'étais tombée ! Sa mort m'ouvrit un refuge ; et j'ai maintenant l'espoir que mon Père me pardonnera ce que mon enfant m'a pardonné, et que je pourrai le voir encore ! Oh ! c'est le ciel qui vous a conduit vers elle, qui vous a fait entendre son cri plaintif de Maïs chaud !...

Mais je ne dois pas regretter sa mort, car, je le sens, elle est maintenant dans une sphère de félicité ; et si elle fût restée ici-bas, peut-être crierait-elle encore le long des rues : Maïs chaud ! qui veut de bon maïs chaud ?

— Oh ! si l'on savait toutes les souffrances, toutes les misères que cause l'ivrognerie ! si l'on pouvait raconter tout ce que j'ai vu ! on n'entendrait jamais ce cri sans faire le serment solennel de ne plus abuser des liqueurs enivrantes.

Oh ! monsieur, je suis sur mon lit de mort, je le vois, je le sens : il me semble déjà entrevoir l'autre monde, et, je vous en conjure, dites à tous ceux qui ne font que d'entrer en celui-ci à quel degré de misère, de honte, de crime et de remords cette ignoble passion m'a réduite ! Dites-leur que je ne pris d'abord que du vin, et que peu à peu j'oubliai ma raison, j'oubliai tout en m'enivrant de boissons stupéfiantes !...

Lecteur, j'ai accompli la promesse que je lui fis de raconter ses derniers moments.

## CHAPITRE XLIV.

Julia Antrim.

Si ceux qui veulent rappeler les méchants à la vertu comprenaient les résultats qu'on peut obtenir avec des paroles d'encouragement et de consolation, s'ils savaient que la bienveillance et la commisération l'emportent en efficacité sur les prisons, les grilles, les menottes, les chaînes et les verges, nous ne tarderions pas à voir l'esprit de réforme opérer des miracles parmi nous.

Mes lecteurs se souviennent sans doute de Julia Antrim, que nous leur avons présentée à deux reprises différentes.

La première fois elle rôdait le soir dans les rues vêtue d'habits que lui avait fournis une de ces vieilles femmes qui sont comme les cerbères des Pandémoniums où le mensonge et l'hypocrisie amènent l'innocence, et où la vertu se vend à beaux deniers comptants.

La seconde fois elle sortait d'une de ces caves hantées par de vrais démons ; on l'entraînait en prison, car c'est là que les femmes qui commencent comme elle finissent ordinairement leur carrière.

Le lendemain elle fut condamnée à six ans de réclusion dans le pénitencier de la Cité.

Le pénitencier, ce devrait être un asile ouvert à la régénération, au repentir, aux bonnes résolutions. Le nôtre est un lieu de détention où les jeunes condamnés s'endurecissent dans le crime, et d'où ils sortent pires qu'ils n'y étaient entrés. Julia Antrim en sortit encore plus dépravée qu'elle ne l'était auparavant.

La patience du missionnaire, le bon cœur de M. Lovetree, les douces et bienveillantes exhortations de madame May et de Stella firent ce que n'auraient jamais fait le cachot, le fouet et les rigueurs des géoliers.

— Mon oncle m'a rapporté une histoire bien bizarre, me dit un soir madame Morgan... Répétez-lui donc, mon oncle, ce que vous me racontiez d'une de ces filles des Cinq-Points...

— Vous vous rappelez, me dit M. Lovetree, la jeune fille que vous vîtes un jour arrêtée par la police pour avoir volé l'homme qu'elle avait décidé à la suivre dans un de ces caveaux où l'on débite des liqueurs. Eh bien ! venez avec moi, vous allez la voir, elle vous contera elle-même ses aventures. Athalie, mets ton chapeau, tu vas nous accompagner, tu sais que madame May et Stella sont toujours heureuses de te voir.

Stella était occupée dans son magasin à mettre en ordre ses aiguilles, ses épingles, ses fils, ses rubans, enfin les nombreux articles dont elle tenait un assortiment très-varié. La vente allait assez bien pour lui permettre de se faire seconder par un petit garçon. Cet enfant, qui

est aujourd'hui un homme, est sur la route de la fortune. Quand Stella l'avait pris pour l'aider à servir ses pratiques, il était sur le point de devenir le plus mauvais sujet du monde. Son père était un ivrogne qui lui apprenait à voler le long des rues et à vendre le produit de ses vols pour acheter des liqueurs fortes. C'était, en un mot, le fils de Bill Eaton.

Les yeux de Stella étincelèrent de joie quand elle nous vit entrer, car c'était son meilleur ami, son protecteur, son patron qui lui rendait visite.

— Oh! maman, maman! s'écria-t-elle, voici M. Lovetree, madame Morgan et l'autre monsieur!

Madame May se montra aussi fort heureuse de nous voir : elle était à travailler dans l'arrière-boutique, où deux jeunes filles cousaient auprès d'elle. Ce sont de vieilles connaissances.

Il y en a une que nous avons vue sur le perron de la banque de la république, elle grelottait sous des haillons. Le petit apprenti qui travaillait dans le magasin était auprès d'elle, pâle et souffreteux; il s'appuyait sur sa sœur, et tous les deux parcouraient les rues en criant d'une voix plaintive :

— Mais chaud, bon mais chaud, qui veut du mais chaud, tout chaud, tout chaud?...

Mais elle a maintenant une occupation bien préférable : elle ne court plus les rues quand la nuit vient... car c'est le grand chemin de la perdition.

On lui tendit une main charitable au moment fatal... au moment où elle allait commettre sa première faute. Deux grands malheurs lui étaient arrivés pendant une nuit : son père avait été écrasé par une voiture, et la maison où demeurait sa mère fut dévorée par un incendie.

La pauvre veuve et ses deux enfants, sans feu ni lieu et presque nus, étaient comme perdus au milieu de la foule accourue pour se repaire du spectacle d'un incendie qui consumait le peu qu'ils possédaient. La veuve se crut ruinée, et pourtant ce double malheur devint la cause de son salut. On l'emmena loin des ruines fumantes; on la vêtit, elle et ses enfants; on les envoya à l'école; on fit apprendre à coudre à sa fille, et enfin on lui trouva de l'ouvrage chez une autre veuve qui avait besoin d'une ouvrière.

Cette autre jeune fille qui travaille auprès d'elle était autrefois une de ses compagnes; elles avaient couru les rues ensemble, alors qu'elles étaient en haillons, la tête et les pieds nus, puis Sally l'avait regardée d'un œil d'envie quand elle l'avait vue porter de belles robes et de beaux châles. Nous l'avons vue aussi le soir où la petite marchande de mais chaud fut chassée du perron de la banque de la république, nous l'avons retrouvée encore une autre fois à l'endroit même où elle devait arriver, à l'endroit où conduisent l'ivrognerie et le crime, à la porte de la prison... Elle n'alla pas plus loin, elle revint en arrière, et commença résolument une vie de vertu, d'industrie et de bonheur.

Quand nous eûmes échangé de cordiales poignées de main avec madame May, Stella, Sally Eaton et son frère Willie, je me tournai vers une jolie jeune fille à l'air modeste en disant :

— Qui avons-nous ici... comment vous appelle-t-on ?

— Julia Antrim, monsieur.

Était-ce un rêve?... Non, ce n'était pas un rêve, rien n'était plus vrai. C'était la pauvre abandonnée que j'avais vue arrachée par la police d'une cave où l'on débitait du rhum, entraînée vers la prison des Tombes, d'où elle avait été envoyée au pénitencier de l'île. Après avoir fait son temps, elle en était sortie pour entrer dans l'un des repaires les plus sordides, les plus abominables qu'il soit possible d'imaginer. On me l'avait dit, et je lui demandai si c'était exact.

— C'est vrai, monsieur, me répondit-elle, où pouvais-je aller si ce n'est là! toute autre porte m'était fermée... Quand je quittai la prison je n'avais que le vêtement qu'ils m'avaient donné, mes cheveux étaient coupés court, j'étais pour ainsi dire marquée, tout annonçait que je sortais de prison. Si j'avais essayé, comme j'en avais réellement l'intention, de commencer une vie honnête, quel appui aurais-je trouvé? Je retournai vers madame Brown, cette femme qui m'avait tentée avec de belles robes et des bijoux, cette femme qui m'avait conduite à ma perte... Je retournai à cette maison où j'avais dit adieu à la vertu, où j'avais péché, où j'avais trafiqué de mes fautes! Je frappai à cette porte qui s'était ouverte si volontiers pour me laisser entrer la première fois... On la ferma devant moi, et, au milieu d'imprécations horribles, j'entendis comme une menace d'envoyer chercher la police si je ne m'éloignais pas de ce seuil maudit... Je savais que la police m'arrêterait de nouveau si cette femme l'en priait, si cette femme m'accusait de venir gêner son commerce...

Je m'en allai le cœur brisé, l'âme pleine de désespoir, et je descendis dans cet antre de la rue Antoine, où M. Pease me rencontra. Il triompha de l'antipathie que je lui manifestais, et m'emmena à la maison d'Industrie des Cinq-Points. Là on me donna de nouveaux habits et de l'ouvrage, on m'apprit à aimer Dieu, à prier, et, pour la première fois depuis plus de deux ans, je connus la paix et le bonheur.

Quand j'habitais en société avec des créatures dégradées le repaire où M. Pease m'a trouvée, j'avais perdu tout espoir de jamais revenir

au bien. Comme je haïssais, comme je maudissais avec colère tous ceux qui étaient bons et honnêtes! C'était surtout pour cet excellent homme qui m'a sauvée que je ressentais la haine la plus féroce. Tous ceux qui sont tombés aussi bas que je l'étais le détestent et le craignent plus que la police ou la prison. Si l'on voulait publier tout ou la moitié seulement de ce que je connais de crimes et de misères dans le quartier des Cinq-Points, et tout le bien qu'ont fait les saints hommes qui se sont dévoués à la réformation des dépravés, je crois que tous ceux qui ont le cœur droit achèteraient le livre et voudraient contribuer à cette bonne œuvre... Ils aideraient à sauver des centaines d'enfants et de jeunes filles, qui autrement sont perdus à tout jamais en ce monde et dans l'autre...

— Oh! monsieur, ajouta-t-elle avec énergie en me saisissant le bras, vous savez écrire, Stella me l'a dit... Elle m'a dit que vous aviez raconté des histoires bien touchantes : écrivez encore, encore, encore! le monde vous lira, et vous aurez fait un bien immense.

— Mais, Julia, il me faut pour écrire des caractères, des aventures, des noms, puis-je raconter votre histoire ?

— Oui, oui, monsieur, si vous croyez que cela puisse être utile et aider à sauver quelques malheureuses filles.

— Vous pouvez raconter ce qui m'est arrivé... et à moi... et à moi aussi, dirent trois ou quatre voix.

— Je crois, dit madame May, que les aventures d'Athalie rempliraient à elles seules un volume... Seriez-vous fâchée, madame Morgan, qu'on les publiât ?

— Je n'ai pas d'objection à faire, pourvu qu'elles soient bien racontées, répondit Athalie, elles pourront indiquer à de pauvres abandonnées quels dangers elles ont à éviter. Je ne me suis sauvée que par une intervention presque directe de la Providence qui a envoyé un enfant à mon secours. C'est à Stella que je dois mon bonheur présent : c'est grâce à elle que tous mes amis ont réuni leurs efforts en ma faveur. Sans elle, mon cher oncle n'eût jamais su où me trouver.

— Soyez reconnaissante envers le Tout-Puissant, dis-je à madame Morgan, c'est lui qui a doué le cœur de Lovetree de la bienveillance qui l'anime, c'est lui qui lui a inspiré le désir de protéger l'innocence et de s'intéresser à une pauvre enfant; soyons tous pénétrés de reconnaissance envers ceux que le Très-Haut nous a envoyés pour nous secourir, mais que notre gratitude monte vers Celui qui les a suscités, qui les a guidés.

Il y eut un moment de silence : des pensées de piété nous absorbaient tous, nous étions dans une sphère d'idées trop élevée, trop sainte, pour pouvoir émettre un seul mot. Il fait bon penser quelquefois. Nous sommes presque tous trop enclins à l'action, et trop lents à la pensée : ce n'était pas le défaut de M. Lovetree.

Il me rappela que nous avions promis de passer chez madame de Vrai en retournant à la maison; mais avant d'y aller, ajouta-t-il, je ne veux pas oublier de vous inviter tous à dîner chez moi dimanche prochain. J'ai mes raisons pour réunir tous mes amis ce jour-là.

— Mon oncle trouve toujours le moyen de réserver une surprise à ses amis! j'ai grand-peur que ce ne soit pas une partie de plaisir, car il n'aurait pas choisi un dimanche.

— J'ai choisi ce jour-là, répondit-il, parce que je sais combien il est difficile à ceux qui ont à travailler pour gagner leur vie de perdre une journée à se divertir; je vous assure que je vous prépare une surprise des plus agréables, et qui convient parfaitement au jour que j'ai indiqué : car nous aurons un ministre pour appeler la bénédiction du ciel sur notre repos.

— Oh! s'écria Stella, je crois que j'ai deviné.

Les jeunes filles devinrent toujours ce qu'elle avait en tête. Elle s'imaginait qu'il y aurait un mariage, que madame Morgan allait se marier. Les autres, excepté madame Morgan, se figurèrent la même chose. Elle était certaine de ne pouvoir se marier sans qu'il se présentât un prétendant; mais Stella assurait qu'il ne serait pas bien difficile à trouver. Elle connaissait, disait-elle, un monsieur qui l'aimait assez pour l'épouser.

Dans tous les cas il fut généralement décidé qu'il y aurait un mariage. Nous verrons bientôt si ce fut Athalie qui se maria.

Nous primes donc congé de madame May et de Stella, et nous nous dirigeâmes vers la demeure de la pauvre victime de l'orgueil et de la dissipation.

Elle avait promptement gaspillé quelques mois de bonheur, puis étaient venues de longues années de misère : elle avait commencé par boire du vin à l'heure du dîner, puis des *cobblers* aux soupers après minuit, puis enfin des excitants amers en se levant le matin : elle s'était créé un besoin de boire, que des liqueurs enivrantes pouvaient seules satisfaire. Il avait fallu employer tous les moyens possibles pour se procurer des boissons devenues indispensables, et elle avait cessé d'être honnête : elle avait presque cessé d'être femme... Elle avait complètement oublié qu'elle était mère, et sa pauvre petite fille avait été forcée de courir les rues froides, humides et obscures en criant d'une voix tremblante de froid et de faim :

— Mais chaud! mais chaud! qui veut de bon mais chaud ?

Pauvre enfant!... pauvre petite Catherine! ta mère t'a rendu son amour : du haut de ton glorieux séjour jette les yeux ici bas; écoute...

c'est la voix de ta mère, elle t'entend, elle te répond : Oui, oui, je viens à toi !

— Elle est mieux, monsieur, me dit Phébé en ouvrant la porte. Elle s'est levée, et est restée debout assez longtemps. Elle parle d'aller vous voir demain, madame Morgan : elle dit qu'il faut qu'elle sorte et qu'elle prenne l'air, autrement elle ne recouvrera pas ses forces.

C'étaient là de bonnes nouvelles, madame Morgan en fut ravie.

Quand M. Lovetree vit madame de Vrai, ses traits prirent une expression singulière, qui indiquait aussi clairement que s'il l'eût dit tout haut qu'elle ne sortirait plus de la maison qu'une fois, mais que ce serait pour faire cette dernière course à laquelle il faut nous résigner tous bon gré, mal gré.

Nous eûmes la satisfaction de trouver au chevet de madame de Vrai Agnès et madame Meltrand.

Celle-ci, dès la première vue, s'était éprise de la petite Sissée. — Si je ne me rétablissais pas, avait dit la malade, n'est-ce pas que vous lui servirez de mère ?

Madame Meltrand avait promis d'adopter Sissée et de l'aimer comme son enfant.

— Mais, à quoi bon parler de la sorte ! je ne me sens pas plus malade que vous. Je suis presque tout à fait bien. Je ne tousse plus.

Il y avait cependant sur chaque joue une rougeur vive et brûlante, qui annonçait une fin prochaine, inévitable. Sissée était enchantée de sa sœur Agnès, elle pouvait à peine s'en séparer... Il eût été difficile de dire ce soir-là quand nous quittâmes la pauvre malade, pleine d'espoir et toute joyeuse, que nous la voyions pour la dernière fois... Non, ce n'est pas à tout jamais... ne pouvons-nous pas espérer de la rencontrer encore ?...

Préparons-nous à cette autre rencontre... En attendant, disons au lecteur ce que nous dîmes à la pauvre alitée : Bonne nuit, Dieu vous garde !

## CHAPITRE XLV.

### Conclusion.

Quelques heures après que nous eûmes quitté madame de Vrai, le moment fatal arriva pour elle. Phébé vint nous annoncer de bonne heure qu'elle était morte, qu'elle était allée retrouver sa pauvre petite fille.

Après que vous avez été partis, dit-elle, elle a longtemps parlé de vous, de madame Meltrand et d'Agnès : elle me disait qu'elle mourait sans regret puisque son enfant aurait une seconde mère, une sœur et d'excellents protecteurs... Elle ajoutait qu'il était heureux qu'elle ne fût pas morte autrefois quand elle menait une vie de désordre et de misère. Je lui demandai si elle ne voulait pas prendre quelque potion calmante et tâcher de dormir.

— Pas encore, me répondit-elle ; je me sens si bien, je suis si contente ! je me représente ma chère Catherine au milieu des anges du ciel. Je la vois souvent lorsque j'ai les yeux fermés et que je ne dors pas, et souvent j'entends ses dernières paroles : Viendra-t-il ? et je réponds : Oui, il est venu... Le Sauveur est venu vers ta mère, mon enfant ! Alors elle me dit : Viens, oh ! viens, ma mère, et demeure avec nous ! et je réponds : Bientôt !... Bientôt je m'en irai, Phébé, mais pas encore, je suis mieux maintenant.

J'allai donc prendre un peu de repos dans l'autre chambre, continua Phébé, et je n'entendis plus rien, quoique je me fusse levée plusieurs fois pour aller la regarder. Il me sembla qu'elle dormait d'un profond sommeil, et je ne crus pas devoir l'éveiller pour lui donner la potion ; le docteur me l'avait défendu. Lorsque je me levai le matin et que j'entraï dans la chambre, la petite Sis était assise sur le lit et cherchait à ouvrir les yeux de sa mère : elle l'embrassait en l'entourant de ses petits bras ; mais sa mère ne lui rendait pas ses caresses. Elle se releva et la contempla pendant une minute, puis elle s'écria :

— Phébé, Phébé, maman ne veut pas parler.... oh ! Phébé, maman est-elle morte ?

Oui, sa mère était morte. Elle était morte avec autant de tranquillité que quand elle nous avait souhaité le bonsoir. Elle ne souffrait plus ; la mort la trouva pleine d'espérance et heureuse de passer dans une autre vie : elle avait l'idée de rejoindre Catherine...

Cela se passait le vendredi matin. Le dimanche suivant tous nos amis se réunirent chez madame Morgan et dînèrent tous ensemble de bonne heure.

— Nous avons beaucoup à faire dans la soirée, dit M. Lovetree. D'abord nous avons à unir quelques-uns de nos amis par les saints liens du mariage, liens indissolubles qui devraient toujours assurer le bonheur des époux. Ensuite nous avons un autre devoir à accomplir. On dit généralement que c'est un devoir pénible, mais nous ne devons pas le considérer comme tel aujourd'hui. Nous irons confier le corps de madame de Vrai à la terre dans ce riant cimetière de Greenwood. Nous avons tout lieu de croire qu'elle est morte dans les sentiments du plus sincère repentir, et qu'elle est allée retrouver sa petite Catherine... là où vont très-peu de ceux qui succombent à la suite d'excès semblables à ceux qui ont causé sa mort. Notre bon

missionnaire a bien voulu nous honorer de sa présence, nous aurons le mariage avant l'inhumation ; car le mariage n'est parfois qu'un pas vers la tombe, mais on ne revient jamais de la tombe pour aucune autre cérémonie.

On chercha des yeux qui étaient ceux qui étaient sur le point de se marier. C'était peut-être madame Morgan, elle était assez élégamment vêtue ; mais où était son futur époux ? M. Lovetree dit tout bas quelques mots à madame Meltrand, qui était venue avec Agnès et la petite Sis, et elle lui répondit que Frank viendrait à temps.

— Quel est ce Frank-là ? demanda Stella à voix basse à madame May. Ce doit être Frank Barkley.... En ce cas, c'est madame Morgan qui va se marier. Oh ! je suis bien fâchée... j'espérais qu'elle demeurerait toujours avec son vieil oncle comme à présent.

C'était en effet Frank Barkley que l'on attendait. C'était une ancienne connaissance de madame Meltrand ; il avait été un peu léger dans sa jeunesse, et avait approché des bords de l'abîme où se précipitent tant de jeunes gens. M. Lovetree avait reconnu qu'il y avait en lui les germes du bien ; il s'était efforcé de le développer avec le concours de madame Meltrand, et maintenant Frank avait rompu avec ses mauvaises habitudes, il était revenu à la sagesse, et il allait se marier.

Le timbre de la porte d'entrée résonna.

C'est lui. On lui dit que l'on n'attendait plus que lui ; mais il pronça qu'il était venu juste à l'heure convenue. La pauvre Stella se mit à pleurer : elle pleurait à l'idée de voir sa bonne amie madame Morgan se marier, elle pleurait sans raison.

— Permettez-moi, dit M. Lovetree s'adressant à Frank, de vous présenter ma nièce madame Morgan.

Il recula de surprise, se frotta les yeux, et regarda de nouveau. Stella fut aussi surprise que lui : il était évident que ce n'était pas Athalie qui allait se marier. Le pauvre Frank semblait être dans le plus grand embarras. Il s'approcha de madame Morgan et lui dit tout bas :

— Lucie !

— Oui ! répondit-elle.

— Dieu vous bénisse !

Et il alla saluer celle qu'il devait épouser : c'était Agnès. Il lui prit la main, et la conduisit vers le ministre qui se disposait à les unir.

— Maintenant, monsieur, nous sommes prêts, dit-il.

Le jeune homme et la jeune fille qui devaient servir de témoins se placèrent à côté d'eux : plus d'un spectateur se dit qu'ils joueraient bientôt le principal rôle dans une cérémonie pareille.

Peut-être le lecteur serait-il curieux de les connaître : nous les avons déjà vus plusieurs fois. Nous les avons vus quand ils n'étaient guère capables de se présenter dans un salon ; mais aujourd'hui leur élégance et leur propreté ne laissent rien à désirer.

L'un d'eux est ce Tom qui approcha une coupe d'eau froide des lèvres de Madalina ; l'autre, cette jolie fille qui se tient près de lui, est Maggie la sauvage, que l'on appelle maintenant miss Marguerite Reagan.

Cet homme à l'air sain et robuste qui va aussi faire bénir son union est un des anciens clients de l'établissement de Cale Jones. C'est le père de Maggie, c'est Tom Reagan. La femme qu'il tient par la main est madame Eaton. Nous l'avons vue avec ses deux enfants dans une des premières scènes que contient ce volume. Ils étaient alors ruinés, abandonnés, éplorés au milieu de la rue, les voici tous maintenant dans un salon. Ils sont plus heureux, plus tranquilles : ils sont ce que deviendraient tous ceux qui se sont adonnés à l'ivrognerie, si nous parvenions à les corriger.

Reagan et Maggie avaient demandé comme une faveur l'autorisation d'inviter deux amis, afin qu'ils se félicitassent avec eux des bons résultats de l'engagement souscrit contre l'intempérance. Nous les avons vus se présenter devant le ministre qui officie en ce moment ; nous nous rappelons qu'il a béni leur mariage, et qu'ils n'avaient qu'un décime pour reconnaître le service qu'il leur rendait.

Julia Antrim et Willie Reagan furent les témoins de Tom Reagan et de madame Eaton. Sally Reagan et Stella May, habillées de robes blanches qu'elles avaient faites elles-mêmes et portant quelques fleurs dans leurs cheveux, présentèrent des gâteaux, des fruits, du thé et du café à tous les invités. Puis des voitures s'avancèrent, et l'on partit pour confier à la terre les dépouilles mortelles de madame de Vrai.

Le chemin qui conduit au cimetière de Greenwood est un des plus beaux que l'on puisse imaginer, et ce champ de repos semble être un lieu de délices. Il est bon d'aller quelquefois méditer sur les tombes nouvellement comblées ou au pied des superbes monuments de ceux qui sont déjà oubliés sous leur manteau de marbre.

Je jetai un coup d'œil en passant sur le rosier que j'avais vu une jeune veuve planter sur la tombe de son mari tué par l'ivrognerie : l'arbrisseau était couvert de fleurs et de feuilles.

Mais nous sommes au bord de la fosse béante : elle attend une autre victime de ce commerce qui enrichit quelques individus pour ruiner et affamer des millions de malheureux ; de ce commerce qui creuse prématurément la fosse de l'innocence, de la beauté, de la jeunesse en même temps que celle de l'âge mûr et de la vieillesse.

Maintenant descendons à sa dernière place cette pauvre victime qui a succombé quand elle avait encore tant d'années devant elle : elle était bonne, elle était belle et spirituelle... et la terre recouvre son cadavre ! Mais elle nous a laissé un doux souvenir, la tendre, l'aimable Sis, qui pleure à côté de sa nouvelle sœur Agnès pendant que les pelletées de terre résonnent lugubrement sur les planches du cercueil.

Le prêtre dit : — Tout est fini sur la terre, prions !

Et toutes les lèvres murmurent une prière fervente.

Mais pourquoi tous les yeux cherchent-ils ensuite l'azur des cieux ?

Est-ce que toutes les oreilles ont entendu comme l'écho de voix angéliques qui disent là-haut : Viendra-t-il ? viendra-t-il ?

A-t-on cru apercevoir dans les cieux la petite Catherine souriant à ceux qu'elle a aimés et recevant sa mère, dont le corps repose auprès du sien ?

Et maintenant, vous tous, pères et mères, frères et sœurs, chrétiens et philosophes, avez-vous compris ? Si vous n'avez rien entendu,

c'est que vous avez des oreilles pour ne pas vous en servir, c'est que ma voix s'est élevée en vain !

Serait-ce donc en vain que j'ai visité les demeures du crime et de la pauvreté, que j'ai déroulé devant vous le tableau des mystères de New-York ?

Serait-ce donc en vain que, négligeant l'histoire de ceux dont la vie s'épanouit au soleil, j'ai dévoilé les fautes et les misères que recouvre la nuit ? J'ai voulu éveiller vos sympathies pour ceux qui souffrent, pour ceux que la détresse entraîne au vice et même au crime : je vous ai conduits à l'heure mystérieuse de minuit ; je vous ai montré les abîmes.

Ai-je fait vibrer quelque chose en vous ?

Ai-je rempli votre œil d'une larme de pitié ? C'est là seulement ce qui vous portera à agir avec énergie, ce qui ne vous laissera ni repos ni trêve jusqu'à ce que la cause radicale des misères que j'ai racontées soit déracinée, arrachée, et jetée loin de nous.

Mais avant de fermer le livre, lecteur, versez encore une larme sur la tombe de la petite Catherine !

## LE POIRIER DE SAINT-MICHEL.

Après avoir fait d'assez bonnes affaires à Morristown, un jeune homme, colporteur de tabac, s'était mis en route pour le village des Chutes de Parker, sur la rivière du Saumon. Il avait une jolie carriole peinte en vert dont les panneaux représentaient des paquets de cigares, et derrière laquelle était figuré un chef indien tenant une pipe avec une blague dorée. Ce colporteur conduisait une jument alerte ; c'était un individu d'un caractère excellent, plein de finesse dans ses transactions commerciales, mais qui n'en était pas moins aimé des Américains du Nord, car j'ai entendu dire qu'ils aiment mieux qu'on leur fasse la barbe avec un bon rasoir qu'avec un mauvais. C'était surtout le favori des jolies filles du Connecticut, dont il se conciliait les bonnes grâces en leur offrant son meilleur tabac à fumer : la pipe étant généralement en usage parmi les paysannes de la Nouvelle-Angleterre. En outre, comme on le verra dans le courant de cette histoire, il était questionneur, même un peu bavard, toujours en quête de nouvelles et empressé de les répéter.

Après avoir déjeuné de bonne heure à Morristown, le marchand de tabac, dont le nom était Dominique Pike, avait fait trois lieues à travers les bois sans parler à personne si ce n'est à lui-même et à sa petite jument grise. Il était près de sept heures, et une causerie du matin lui était aussi nécessaire que Pest à un épicier la lecture de son journal. Une occasion favorable sembla se présenter. Il s'était arrêté au pied d'une colline pour allumer un cigare avec une loupe, lorsqu'il aperçut un homme qui descendait vers lui. Dominique remarqua que l'étranger portait un paquet au bout d'un bâton, et que tout en ayant l'air fatigué il marchait d'un pas résolu : on aurait dit qu'il avait voyagé toute la nuit, et qu'il se proposait de marcher encore toute la journée.

— Bonjour, monsieur, dit Dominique dès qu'il fut à portée de le voir, vous allez bon train. Que se passe-t-il aux Chutes de Parker ?

Comme cette localité était le terme de son voyage, le colporteur en fit naturellement mention ; mais l'étranger, rabattant sur ses yeux le large bord d'un chapeau gris, répondit d'un ton brusque :

— Ce n'est pas de là que je viens.

— En ce cas, donnez-moi des nouvelles de l'endroit d'où vous venez ; je ne tiens pas aux Chutes plutôt qu'à un autre village.

L'étranger, dont la mine était des plus suspectes, hésita un moment comme pour chercher des nouvelles dans sa mémoire et se demanda s'il devait les communiquer ; enfin, montant sur le marche-pied de la carriole, il murmura sa réponse aux oreilles de Dominique, quoiqu'il eût pu la crier, puisque aucun autre mortel n'était à même de l'entendre.

— Je ne sais qu'une nouvelle insignifiante : hier au soir, à huit heures, le vieux Higginbotham, de Kimballton, a été assassiné dans son verger par un Irlandais et un mulâtre. Ils l'ont pendu aux branches d'un poirier de Saint-Michel, où on a dû le retrouver ce matin.

— Est-il possible ! s'écria Dominique : donnez-moi des détails sur cette horrible aventure, et veuillez accepter ce cigare espagnol.

Mais l'étranger continua sa route en redoublant de vitesse, et ne daigna pas même retourner la tête. Le colporteur siffla sa jument et monta la colline en réfléchissant sur le triste sort de M. Higginbotham, avec lequel il avait été en relation d'affaires. Il était surpris que cette nouvelle se fût si rapidement répandue. Kimballton était presque à quinze lieues de distance en droite ligne. L'assassinat avait été commis à huit heures du soir la veille, et Dominique l'apprenait à sept heures du matin, au moment où la famille du défunt, selon

toutes probabilités, venait de découvrir son cadavre. Pour voyager ainsi il fallait que l'étranger eût des bottes de sept lieues.

— On dit que les mauvaises nouvelles vont vite, pensa Dominique, mais celle-ci marche un train de chemin de fer.

Pour résoudre ce problème notre ami supposa qu'il y avait erreur de date ; aussi n'hésita-t-il pas à raconter l'histoire dans toutes les tavernes où il s'arrêta. Il en fut invariablement le premier narrateur, et ne put s'empêcher de lui donner des développements pour répondre aux questions dont il était accablé. Il trouva chemin faisant un témoin qui corrobora son récit. M. Higginbotham était négociant ; un de ses commis, qui se trouva par hasard au nombre des auditeurs de Dominique, assura que le vieillard avait coutume de rentrer chez lui à la chute du jour, en traversant le verger, avec de l'argent et des valeurs dans sa poche. Le commis regrettait peu son ancien maître, qui était, disait-il, un vieil avaré : ce dont le marchand de tabac s'était aperçu en trafiquant avec lui. Ses biens devaient revenir à une jolie nièce qui tenait une école dans le village de Kimballton.

En débâtant des nouvelles pour la satisfaction des pratiques, et en concluant des marchés pour son avantage personnel, Dominique s'attarda tellement qu'il fut obligé de coucher dans une taverne à environ cinq milles des Chutes de Parker. Après souper il s'assit dans la salle commune, et entama son histoire du meurtre, qui avait pris des proportions si considérables qu'il fallait une demi-heure pour la raconter. Sur vingt personnes qui étaient là dix-neuf la reçurent comme parole d'Évangile ; mais le vingtième, vieux fermier qui venait d'arriver à cheval et qui fumait sa pipe dans un coin, se leva, approcha sa chaise en face de Dominique, et le regarda fixement en lui soufflant au nez le tabac le plus infect qu'il fût possible de respirer.

— Affirmeriez-vous par serment, demanda-t-il du ton d'un juge qui interroge, que le vieux Higginbotham a été assassiné dans son verger et qu'on l'a trouvé pendu à son grand poirier ?

— Je dis la chose comme on me l'a contée, monsieur ; mais je ne l'ai pas vue. Je ne saurais donc en jurer.

— Eh bien, reprit le fermier, si M. Higginbotham a été assassiné hier ou avant-hier, j'ai bu ce matin un verre d'eau-de-vie avec son ombre. Au moment où j'allais me mettre en route il m'a fait venir dans son magasin et m'a chargé de quelques commissions. Il n'avait pas l'air de se douter plus que moi de son assassinat.

— En ce cas le fait n'est pas vrai, s'écria Dominique Pike.

— S'il l'était, je suppose qu'il m'en aurait parlé ! dit le vieux fermier ; et il remporta sa chaise dans son coin.

C'était une triste résurrection du vieux Higginbotham. Dominique n'eut pas le cœur de continuer la conversation ; mais, après avoir bu un verre d'eau et de genièvre, il alla se coucher, et rêva toute la nuit du poirier de Saint-Michel. Dans son dépit, il aurait été plus satisfait d'y voir accroché son contradictoire que M. Higginbotham. Pour éviter le vieux fermier, il se leva dès le crépuscule, attela la petite jument, et partit pour les Chutes de Parker. La fraîcheur de la brise, la rosée, les charmes d'une aurore d'été le ranimèrent et lui auraient donné le courage de répéter son histoire s'il avait rencontré quelqu'un ; mais il ne vit ni voitures, ni charrettes, ni cavaliers, ni piétons. Ce ne fut qu'en traversant la rivière du Saumon qu'il aperçut un homme qui traversait le pont, ayant sur l'épaule un paquet au bout d'un bâton.

— Bonjour, monsieur ! dit le colporteur en retenant sa jument ;

si vous venez de Kimballton ou des environs, pouvez-vous me dire la vérité sur l'affaire du vieil Higginbotham, a-t-il été réellement tué il y a deux ou trois jours par un Irlandais et un mulâtre ?

Dominique avait parlé trop précipitamment pour remarquer au premier abord que l'étranger avait du sang noir dans les veines ; à cette brusque question le mulâtre sembla changer de couleur ; ses teintes jaunâtres devinrent d'un blanc sale ; il trembla, et répondit en balbutiant :

— Non, non, il n'y avait pas d'homme de couleur, c'est un Irlandais qui l'a pendu hier au soir à huit heures. J'ai quitté Kimballton à sept heures, et ses gens ne peuvent pas encore l'avoir trouvé dans le verger.

Là-dessus, quoiqu'il parût déjà las de sa course, l'homme jaune s'éloigna d'un pas que la jument n'aurait pu suivre sans se mettre au petit trot. Dominique le regarda avec stupéfaction : si le meurtre n'avait été commis que mardi soir, quel était le prophète qui avait pu l'annoncer dans tous ses détails le mardi matin ? Si le corps n'avait pas encore été découvert par la propre famille de la victime, comment le mulâtre, à trente milles de distance, savait-il qu'il était pendu dans le verger, surtout ayant quitté Kimballton avant que l'infortuné fût pendu ? Ces circonstances équivoques et le trouble de l'étranger donnèrent à Dominique l'envie de courir après lui et de le faire arrêter comme complice de l'homicide, puisqu'un homicide avait été commis.

— Bah ! se dit-il, laissons ce pauvre diable ; je n'ai pas besoin d'avoir son sang noir sur la tête ! Quand on prendrait cet homme de couleur, cela ne rendrait pas la vie à M. Higginbotham. Je sais que c'est un péché ; mais je ne voudrais pas que ce vieillard ressuscitât encore une fois pour me donner un démenti !

En méditant ainsi Dominique Pike entra dans la grande rue des Chutes de Parker, village connu par ses trois manufactures de coton et sa scierie mécanique. Quelques boutiques s'ouvraient quand il mit pied à terre dans la cour de l'auberge. Son premier soin fut de faire donner l'avoine à sa jument, son second d'annoncer à l'hôte la mort sinistre de M. Higginbotham. Toutefois il jugea prudent de ne point préciser la date de ce crime affreux, et de ne pas dire s'il avait été commis par un Irlandais et un mulâtre, ou seulement par un Irlandais. Il ne le rapporta pas non plus sur sa propre autorité, ou sur celle d'une autre personne ; mais il le donna comme un bruit généralement répandu.

Ce bruit se propagea dans la ville comme le feu dans une allée d'arbres et devint si universel qu'on cessa d'en savoir l'origine. M. Higginbotham était connu aux Chutes de Parker comme étant commanditaire des manufactures de coton et propriétaire pour une part de la scierie mécanique. Telle fut l'agitation générale que la *Gazette des Chutes* devança l'époque régulière de sa publication et fit paraître un placard intitulé *Horrible assassinat de M. Higginbotham* ; au milieu d'épouvantables détails le narrateur décrivait les traces hideuses que la corde avait laissées autour du cou de la victime ; il donnait le chiffre des dollars qui lui avaient été volés ; il s'apitoyait sur le sort de sa nièce, qui n'avait pas recouvré sa connaissance depuis le moment où son oncle avait été retrouvé, les poches sens dessus dessous, pendu au poirier de Saint-Michel. Le poète du village peignit dans une élégie de dix-sept strophes les douleurs de la jeune personne. Les notables se rassemblèrent, et, en considération des services que leur avait rendus le défunt, ils offrirent une récompense de cinq cents dollars à celui qui découvrirait les assassins.

Cependant toute la population des Chutes de Parker était dans les rues et se livrait à des conversations animées : comme pour compenser le silence des machines, qui, par respect pour le défunt, interrompaient leur tapage accoutumé. Si M. Higginbotham avait ambitionné un renom posthume, son ombre devait être satisfaite.

Notre ami Dominique, dans la vanité de son cœur, oublia la réserve qu'il s'était promis de garder, et montant sur la pompe du village il se donna comme le porteur de la nouvelle authentique qui avait causé une si étonnante sensation. Il devint aussitôt le grand homme du moment ; et d'une voix de prédicateur en plein vent il commençait une nouvelle édition de son récit, quand la diligence traversa le village. Elle avait marché toute la nuit, et devait avoir relayé à Kimballton à trois heures du matin.

— Nous allons donc savoir des détails ! cria la foule.

La voiture, dès qu'elle s'arrêta, fut assiégée de milliers d'hommes, car ceux qui jusqu'alors étaient restés à leurs affaires les quittaient pour aller aux renseignements. Le colporteur, le premier à la course, découvrit deux voyageurs étonnés d'être arrachés au plus doux sommeil par des vociférations confuses. L'un était un avocat, l'autre une jeune fille ; on les entourait en leur criant :

— M. Higginbotham ! donnez-nous des détails sur sa mort ? A-t-on fait une enquête ? Les assassins sont-ils découverts ? La nièce de M. Higginbotham a-t-elle recouvré connaissance ?

La première chose que fit l'avocat en apprenant la cause de ce tumulte fut de tirer de sa poche un grand portefeuille rouge.

— Mesdames et messieurs, dit-il aux boutiquiers, meuniers, demoiselles de magasin et ouvrières qui l'environnaient, il y a ici une méprise inexplicable ou plutôt un mensonge imaginé pour nuire au

crédit de M. Higginbotham. Nous avons traversé Kimballton à trois heures du matin, et certes nous aurions été informés du meurtre s'il avait été commis. J'ai contre cette invention une preuve presque aussi forte que le témoignage oral de M. Higginbotham. Voici une note relative à un procès qu'il a devant une des cours du Connecticut, elle m'a été remise de sa part, et elle est datée d'hier soir, dix heures.

A ces mots, l'avocat exhiba la date et la signature du billet. Elles prouvaient jusqu'à la dernière évidence que ce maudit Higginbotham vivait quand il les avait tracées, ou, comme quelques-uns furent tentés de le croire, qu'il était tellement absorbé par les affaires mondaines, qu'il continuait à s'en occuper, même après sa mort.

Un nouveau témoin allait intervenir. Dominique Pike, jeune homme galant et soupçonnant d'ailleurs que la langue d'une femme serait aussi déliée que celle d'un avocat, avait aidé la jeune personne à descendre de voiture. C'était une grande et belle fille, fraîche comme un bouton de rose, et elle avait une bouche si charmante, que le colporteur aurait peut-être mieux aimé en entendre sortir des paroles d'amour qu'une histoire d'assassinat. Après avoir écouté ses explications, elle ajusta sa robe et sa coiffure, réclama par signes un instant de silence, et dit : — Bonnes gens, je suis la nièce de M. Higginbotham !..

Un murmure de surprise circula dans la foule. Quoi ! cette jeune fille vive et enjouée, c'était celle que sur la foi de la *Gazette des Chutes* on avait crue expirante de douleur ! A la vérité, quelques fins observateurs avaient révoqué en doute qu'une nièce se désespérât à ce point de la mort d'un oncle riche.

— Vous voyez, poursuivit en souriant miss Higginbotham, qu'en ce qui me concerne, cette étrange histoire est dénuée de fondement ; et je crois pouvoir affirmer qu'il en est de même à l'égard de mon cher oncle. Il a la bonté de me loger chez lui, quoique je pourvoie à ma subsistance en tenant une école. Ce matin j'ai quitté Kimballton pour aller passer les vacances auprès d'une amie. Mon généreux oncle, qui m'a entendue descendre, m'a appelée, m'a remis deux dollars et cinquante centimes pour payer la diligence et un dollar en sus pour mes autres dépenses. Ensuite, il m'a donné une poignée de main en me conseillant de mettre du biscuit dans mon sac pour n'avoir pas à déjeuner en route. J'ai donc la certitude d'avoir laissé mon oncle très-vivant, et j'espère le retrouver tel à mon retour.

La jeune fille fit la révérence à la fin de son discours, si remarquable par la forme et par le fond, débité avec tant de grâce et de convenance, que tout le monde pensa qu'elle eût été digne de diriger la meilleure institution de l'Etat. Mais un étranger aurait supposé que M. Higginbotham était abominé dans le pays, tant fut grande la rage des habitants quand ils reconnurent leur erreur. Les meuniers résolurent de décerner des honneurs publics à Dominique Pike, sans être d'accord sur le mode d'exécution. Fallait-il l'enduire de goudron et de plumes, le mettre à califourchon sur une grille, ou le rafraîchir à la pompe du haut de laquelle il en avait imposé au peuple ? Les notables, sur l'avis de l'avocat, parlèrent de lui intenter un procès pour avoir abusé de leur confiance et troublé par de faux bruits la tranquillité publique. Rien ne l'eût sauvé d'une sentence immédiate ou d'une condamnation judiciaire sans l'éloquente intervention de la jeune fille en sa faveur. Après avoir adressé quelques mots de reconnaissance à sa bienfaitrice, il monta dans sa carriole verte et partit, poursuivi par les gamins, qui trouvaient d'abondantes munitions dans les borbiers et les fosses d'où l'on tirait de l'argile. Il tournait la tête pour échanger un regard d'adieu avec la nièce de M. Higginbotham, lorsqu'une bombe de terre lui entra dans la bouche et lui fit faire une affreuse grimace. Il fut couvert de boue de la tête aux pieds, si bien qu'il eut presque envie de revenir sur ses pas et de solliciter comme une grâce l'ablution dont on le menaçait.

Mais le soleil darda ses rayons sur le pauvre Dominique et sécha facilement les taches de boue, emblème de l'opprobre immérité qu'on lui infligeait. Il se rassura et ne put s'empêcher de rire du tumulte que ses faits avaient provoqué ; les avis publiés par les notables allaient faire arrêter tous les vagabonds dalentour ; le supplément extraordinaire de la gazette allait être reproduit dans les journaux des Etats-Unis, et peut-être même de Londres ; et plus d'un avare tremblerait pour sa vie et ses trésors en apprenant la fin tragique de M. Higginbotham. Le marchand de tabac rêva encore avec ardeur aux charmes de miss Higginbotham, en jurant que les plus illustres orateurs d'Amérique n'avaient jamais eu autant d'éloquence qu'elle en avait déployé en le protégeant contre la populace.

Au milieu de ses méditations il approchait de la barrière de Kimballton, théâtre du meurtre prétendu. Là, le trouble de son esprit redoubla. Si rien n'était venu corroborer la narration du premier voyageur, elle aurait pu passer pour un conte ; mais l'homme noir avait aussi connaissance de l'aventure, et le trouble qu'il avait manifesté indiquait une conscience coupable. En outre, les deux récits concordaient avec le caractère et les habitudes du vieil avare ; il était positif qu'il possédait un verger et un poirier de Saint-Michel, près duquel il passait la tombée du jour. L'autographe produit par l'avocat, la déclaration de la nièce suffisaient-ils pour contre-balancer les autres preuves ? En interrogeant le tiers et le quart le long de la

route, il apprit que M. Higginbotham avait à son service un Irlandais fort suspect qu'il avait pris sans recommandation par économie.

— Je veux être pendu moi-même, s'écria Dominique Pike en atteignant la cime d'une colline solitaire, si je crois que le vieux Higginbotham est dépendu avant de l'avoir vu de mes propres yeux!

Sur la brune il arriva à l'octroi de Kimballton, à un quart de mille du village de ce nom. Sa petite jument grise le rapprocha rapidement d'un cavalier qui trotait devant lui, et qui, après avoir salué le péager, se dirigea vers le village.

Dominique paya la taxe d'usage et lia conversation avec le péager, qu'il connaissait.

— Il y a bien deux ou trois jours, n'est-ce pas, que vous n'avez vu M. Higginbotham?

— Comment! répondit le péager, il vient de passer à l'instant même; et si vous avez de bons yeux vous pouvez encore le voir là-bas. Il revient de Woodfield, où il a fait des affaires. D'ordinaire il s'arrête pour causer avec moi, mais ce soir il m'a fait un signe comme pour me dire : Portez la taxe à mon compte; et il a continué sa route, car il tient à être toujours rendu chez lui à huit heures.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Jamais, reprit le péager, je n'ai vu d'homme si frêle et si mince que M. Higginbotham; il m'a semblé ce soir qu'il avait plutôt l'air d'un spectre que d'un individu en chair et en os.

Dominique, à travers les ombres du soir, distingua le cavalier, qui suivait le chemin du village. Il lui sembla reconnaître le dos de M. Higginbotham; mais au milieu des ténèbres et de la poussière soulevée par les sabots du cheval le vicillard avait les formes vagues et éthérées d'une apparition.

Dominique scissonna.

— M. Higginbotham, pensa-t-il, est revenu de l'autre monde par la barrière de Kimballton.

Il fit sentir le fouet à sa jument afin de ne pas s'éloigner du fantôme, qu'une courbe de la route déroba à ses yeux. En arrivant à cette courbe, Dominique se trouva à l'entrée du village. A sa gauche était un mur de pierre et une porte, limites d'un taillis au delà duquel étaient un verger, un pré et une maison : c'était la propriété de M. Higginbotham.

Le colporteur connaissait les localités,

La jument s'arrêta comme par instinct, car Dominique n'eut pas conscience qu'il tirait les rênes.

— Sur mon âme! dit-il d'une voix tremblante, il faut que je me décide à passer par cette porte! Je ne suis pas un homme si je ne m'assure que M. Higginbotham est pendu au poirier de Saint-Michel!

Il sauta à bas de la carriole, attacha sa bête au poteau de la porte et courut dans l'allée du petit bois comme s'il eût eu le diable à ses trousses.

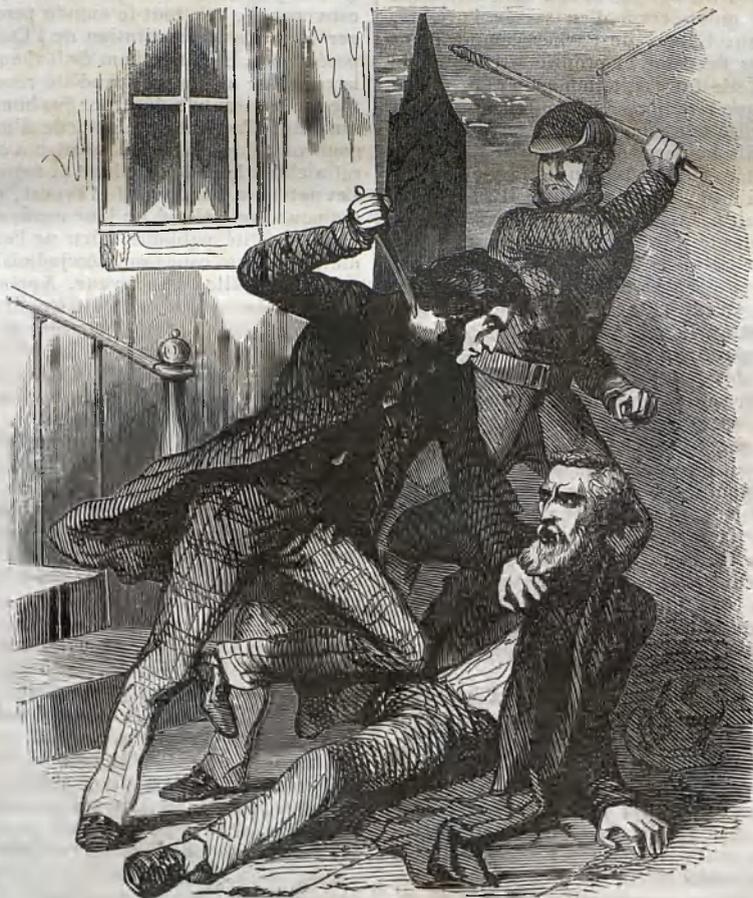
En ce moment l'horloge du village sonna huit heures. A chaque coup le colporteur redoubla de vitesse, et il aperçut bientôt le poirier fatal isolé au milieu du verger. Du vieux tronc nouveau partait une longue branche qui assombrissait le sol et sous laquelle se débattait un être vivant.

Dominique n'avait jamais eu plus de courage que ses occupations paisibles ne le comportaient : il ne s'expliqua guère celui dont il s'arma dans ce moment critique; mais il est certain qu'il s'élança en avant, renversa un Irlandais avec le bout de son fouet et trouva non pas suspendu au poirier, mais tremblant dessous et la corde au cou, le vieil Higginbotham en personne.

— Monsieur Higginbotham, balbutia Dominique, vous êtes un honnête homme et je m'en rapporte à votre parole; avez-vous été pendu, oui ou non?

Si l'on n'a pas encore deviné le mot de l'énigme, il est facile d'expliquer comment un événement futur fut annoncé par anticipation. Trois hommes avaient conçu le projet de tuer et de voler M. Higginbotham : le premier recula devant le crime et s'enfuit; le deuxième, qui était un homme de sang mêlé, eut aussi des scrupules, et craignant d'être compromis il partit le lendemain. Leur disparition successive retarda de deux jours l'attentat, que le troisième complice allait consommer, lorsqu'un champion, obéissant à l'appel du destin, comme les héros des anciens romans, survint dans la personne de Dominique Pike.

Il nous reste à dire que M. Higginbotham prit en grande faveur son libérateur, lui donna la main de sa nièce et assura à leurs enfants tout son bien, dont il leur donna l'usufruit. Quand son heure fut venue, il mit le comble à ses bienfaits en mourant dans son lit, de la mort d'un chrétien, et Dominique Pike put établir dans le voisinage une importante manufacture de tabac.



Un couteau catalan menace ma poitrine (Mystères de New-York).

